This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

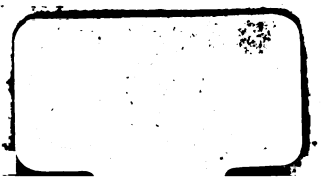
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GUSTAVE RUDLER
COLLECTION

Rud



HISTOIRE

DE SIR

CHARLES GRANDISON.

TOME PREMIER.

HISTOIRE

DE SIR

CHARLES GRANDISON,

Contenue dans une

SUITE DE LETTRES,

Publiées ſur les ORIGINAUX, par

L'EDITEUR DE *PAMELA* ET DE *CLARISSE.*

En ſept Volumes.

Ouvrage traduit de l'Anglois.

TOME PREMIER.

GÖTTINGUE & LEIDE,

De l'Imp. d'ELIE LUZAC, Fils.

M D C C I. V I.

Avec Privilége de S. M. Le Roi de Pologne *Electeur de* Saxe.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 MAR 1960
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT

DU

TRADUCTEUR.

Le titre de l'ouvrage dont nous donnons la traduction, nous dispense d'en faire d'autre éloge. On se souvient du bruit & des applaudissemens qu'excita Pamela, Clarisse vint l'effacer du côté de l'intérêt: Mr. Prévost lui-même la mit à cet égard au dessus de ses propres Romans, qui ont si fort attaché & attendri leurs Lecteurs. Les auteurs de l'Encyclopédie l'ont appellé un Roman qui fait honneur à l'Angleterre; & l'on

trouvera peut-être que celui-ci l'emporte autant sur Clarisse, que celle-là sur Pamela. Mais ce que je ne puis m'empêcher de dire, aux risques de rebuter quelques lecteurs, c'est que ce livre peut être mis à côté des meilleurs livres de morale: c'est une école de vertu, de délicatesse, de justice, d'humanité, de charité, de pardon des injures, de générosité, de prudence: toutes ces vertus brillent d'une façon distinguée dans le Héros de l'ouvrage, & dans quelques-uns des principaux personnages, & elles y paroissent entourées d'attraits qui ne peuvent manquer d'en exciter l'amour.

Des Romans tels que celui-ci, peuvent bien le disputer à l'histoire, du moins par raport à l'influence qu'elle peut avoir sur les mœurs. Qu'importe à cet égard que les personnages dont elle peint les vices & les vertus, dont elle raconte les bons & les mauvais succès, aient existé réellement, que ce soit César ou Clitandre, pourvu que

ce

ce qu'elle en raconte ſoit vraiſemblable, qu'ainſi nous puiſſions nous trouver dans les circonſtances qu'elle décrit, & par cette raiſon, y puiſer pour ainſi dire une expérience anticipée, & devenir ſages avant que d'en avoir payé la façon? Et qu'eſt-ce qu'un Roman bien fait, ſi ce n'eſt l'hiſtoire des ſituations vraiſemblables & ordinaires préſentées de façon à inſpirer l'amour de la vertu & la haine du vice, en faiſant connoître les inconvéniens de l'un & les avantages de l'autre? Le faiſeur de Romans a même à cet égard un avantage conſiderable ſur l'hiſtorien, en ce qu'étant maître de choiſir les ſituations, il peut plus aiſément les diriger à ce but, & à un uſage plus général.

Ce but, le ſeul qui puiſſe juſtifier ce genre d'ouvrage, on le verra regner conſtamment dans celui dont nous donnons la traduction. Un homme placé dans des circonſtances où tout le monde peut ſe trouver, dans pluſieurs des-

quelles on ſe trouvera néceſſairement, y donne dans ſon exemple, & dans les avantages qui ſont les ſuites de ſes principes & de ſa conduite, des règles & des motifs tout à la fois, pour toutes ſortes de vertus: on ne peut qu'être enflammé du déſir de les imiter. J'oſe me flatter de m'être rendu meilleur en traduiſant ce livre; & j'eſpère qu'il produira le méme effet ſur ceux qui le liront. C'eſt un ſouhait placé plus ſincérement & plus à propos ici, qu'il ne l'eſt à la téte d'une multitude de Romans, dont la lecture devroit être condamnée avec autant de ſoin qu'on peut recommander ceux qui reſſemblent à celui-ci.

Il me reſte un mot à dire ſur cette traduction. J'y ai ſuivi l'auteur pied à pied, & pour l'idée, &, autant que je l'ai pu, pour le tour. Si l'on n'a pas ſu mauvais gré à l'élégant traducteur de Clariſſe d'avoir retranché quelques longueurs, dont il craignoit que l'impatience des lecteurs Fran-

François ne s'accommodât pas ; aujourd'hui que l'auteur eſt connu ſi avantageuſement, le public a droit d'attendre & d'exiger d'un traducteur qu'il ne lui retienne rien de ce qui ſort d'une ſi bonne plume ; & ne lui pardonneroit pas à préſent des retranchemens qu'on auroit approuvé peut-être dans un premier ouvrage, & que je me ſerois peut-être pardonné moi-même. J'oſe dire d'ailleurs que preſque tous les détails qu'on pourroit appeller des longueurs, renferment ou des nuances de ſituations, ou des préciſions d'idées, ou des analyſes de ſentimens, des délicateſſes d'eſprit & de cœur, ſi je puis m'exprimer ainſi, telles, que je plaindrois un lecteur qui ne les ſentiroit & ne les goûteroit pas.

Je ne me flatte pas d'avoir toujours évité le tour Anglois, quand il pourroit paroître vicieux en François. Le lecteur en jugera. Seroit-ce un ſi grand mal après tout que de conſerver l'air étranger à un ouvrage étranger ?

Et ſi les traductions, en nous familiariſant peu-à-peu avec les tours des autres langues, augmentoient par là nos richeſſes, faudroit-il en ſavoir ſi mauvais gré aux traducteurs?

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

L'Editeur de ces Lettres vient de remplir, en les publiant, le plan qu'il avoit plutôt ſouhaité, qu'eſperé d'accomplir.

Il eſpère que le Lecteur ne croira pas fort néceſſaire de s'informer, comment une collection ſi conſiderable de Lettres particulières eſt tombée entre ſes mains.

La première collection, qu'il a donnée ſous le nom de PAMELA, préſente la beauté & le pouvoir de la vertu, dans un cœur innocent & peu cultivé, & les recompenſes que ſouvent même dans cette vie, une providence protectrice accorde à la probité. Une jeune fille ſans naiſſance

ce y racontant à ſes vertueux Parens les différentes épreuves où la met un Maître qui auroit dû défendre ſon honneur, bien loin de l'attaquer, montre le caractère mépriſable d'un Libertin dans ſon vrai jour. Ce Libertin cependant, au moyen des bons principes qu'une excellente Mère lui a inſpirés de bonne heure; de ſa paſſion pour une jeune fille vertueuſe; de ſon aimable exemple, & de ſa patience infatigable, quand elle eſt devenuë ſa femme; ſe trouve enfin, au bout d'un long tems, parfaitement corrigé.

La ſeconde collection, publiée ſous le nom de CLARISSE, déploie une ſcène plus lugubre. on voit une jeune Demoiſelle, née dans la plus grande fortune, & avec les eſperances les plus brillantes, conduite à travers une infinité de malheurs, à une mort prématurée: ſon exemple eſt un avertiſſement, pour les Parens, de ne pas forcer l'inclination de leurs enfans, dans l'article le plus important de leur vie; & pour les enfans, de ne jamais compter trop ſur une perſonne vuide de principes. L'Héroïne cependant, comme une vraie Héroïne Chrétienne, ſe trouve ſupérieure à toutes ſes épreuves, & ſon cœur toujours excellent, qu'elles élè-

élèvent & perfectionnent tous les jours davantage, reſſent toute la joie des approches d'une éternité bienheureuſe : ſon cruel deſtructeur paroit malheureux, & fruſtré dans ſon attente, au milieu même du ſuccès dont il ſe vante de ſes infames machinations : cependant, ſoutenu par ſon orgueil & ſa préſomption, il continuë, après un court accès de remords imparfaits, mais effrayans, à s'endurcir toujours davantage ; jusqu'à ce qu'enfin n'aïant pu être ramené par des avertiſſemens réitérés & les plus touchans, il périt miſérablement à la fleur de ſon âge, & deſcend dans le tombeau, accablé de crimes, de remords, & d'horreur. Les Lettres fourniſſent à ce qu'on eſpère, bien des leçons utiles aux gens du grand monde, contre l'abus de l'eſprit & de la jeuneſſe, du rang & de la fortune, & de tous les avantages extérieurs, que cet abus tourne en malédiction pour ceux qui les poſſèdent, & pour tous ceux qui ſont autour d'eux.

L'Editeur craignoit d'être arrêté ici, par le mauvais état de ſa ſanté, & par différentes occupations qui demandoient ſa principale attention ; mais pluſieurs de

ſes

ſes amis, ſachant qu'il avoit les matériaux en main, l'ont preſſé d'expoſer aux yeux du Public le caractère & la conduite d'un véritable homme d'honneur.

Il s'eſt trouvé en état de ſatisfaire ces amis, & de remplir ſon premier deſſein. Il préſente donc à préſent au Public dans la perſonne de ſir Charles Grandiſon, l'exemple d'un homme agiſſant uniformément, à travers une grande variété de ſcènes propres à l'éprouver; parce que toutes ſes actions ſont réglées par un principe invariable. C'eſt un homme plein de Religion & de vertu, de vivacité & d'eſprit; aimable, accompli; heureux lui-même, & faiſant le bonheur des autres.

On peut conclurre, de ce qu'on vient de lire, qu'on ne s'eſt pas propoſé uniquement, ni même principalement, l'amuſement du lecteur dans cette collection; non plus que dans les deux autres. On a eu des vuës plus relevées. On eſpère cependant que la variété de caractères & de ſituations, qui ne peut manquer de ſe trouver dans une correſpondance auſſi étenduë, contribuera à l'amuſement auſſi bien qu'à l'inſtruction; d'autant plus que les principaux correſpondans

ſont

ſont de jeunes Dames bien élevées, vives & ſpirituelles.

On doit excuſer la grandeur de cette collection, en conſiderant que ce ſont des Lettres familières, écrites, pour ainſi dire, ſur le fait, pendant que le cœur étoit agité par l'eſperance, ou par la crainte, & que les événemens étoient encore indécis. De ſimples faits & des caractères pourroient être renfermés dans un beaucoup moindre volume; mais ſeroient-ils auſſi intéreſſans? Il arrive heureuſement que l'hiſtoire de la jeuneſſe des principaux perſonnages ſe trouve, par forme de narration, dans quelques-unes de ces Lettres. On n'a pas laiſſé d'omettre toutes celles dont on pouvoit ſe paſſer. Il n'y a pas une ſeule Epiſode dans tout l'ouvrage. Et dès que ſir Charles Grandiſon eſt introduit ſur la ſcène, on ne trouvera pas une Lettre qui ne ſerve à éclaircir le deſſein principal. Celles qui précèdent cette introduction ne ſeront pas jugées inutiles, puiſqu'elles ſervent à faire connoître des perſonnages, dont l'hiſtoire eſt étroitement liée avec celle de ſir Charles.

NOMS

NOMS
DES
PRINCIPAUX PERSONNAGES.

Hommes.

George Selby, Ecuyer.
John Greville, Ecuyer.
Richard Fenwick, Ecuyer.
Robert Orme, Ecuyer.
Archibald Reeves, Ecuyer.
Sir Rowland Meredith, Chevalier.
James Fowler, Ecuyer.
Sir Hargrave Pollexfen, Baronet.
Le Comte de L. Ecoſſois.
Thomas Deane, Ecuyer.
Sir Charles Grandiſon, Baronet.
James Bagenhall, Ecuyer.
Salomon Mercedu, Ecuyer.
John Jordan, Ecuyer.
Sir Harry Beauchamp, Baronet.
Edward Beauchamp, Ecuyer, *ſon fils.*
Everard Grandiſon, Ecuyer.
Le Docteur Bartlet.
Lord W. Oncle de ſir Charles Grandiſon.
Lord G. fils du Comte de G.

Femmes.

Miſs Harriet Byron.
Mde. Shirley, *ſa Grand-Mère maternelle.*
Mde. Selby, *ſœur du Père de Miſs Byron*, *& femme de Mr. Selby.*
Miſs Lucy. } *Selby, nièces de*
Miſs Nancy. } *Mr. Selby.*
Miſs Orme, *ſœur de Mr. Orme.*
Mde. Reeves, *femme de Mr. Reeves*, *couſine de Miſs Byron.*
Lady Betty Williams.
La Comteſſe de L. femme du Lord L., *ſœur ainée de ſir Charles Grandiſon.*
Miſs Grandiſon, *leur ſœur cadette.*
Mde. Eleonor Grandiſon, *leur Tante.*
Miſs Emily Jervois, *pupille de ſir Charles.*
Lady Manſield.
Lady Beauchamp.
La Comteſſe Douairière de D.
Mde. Hortenſia Beaumont.

Italiens.

Le Marquis de Porretta, *le Père.*
Le Marquis de Porretta, *ſon fils ainé.*
L'Evêque de Nocera, *ſon ſecond fils.*
Mr. Jeronyme de Porretta, *3e. fils.*
Le Comte de Porretta, *leur Oncle.*
Le Comte de Belvedère.
La Marquiſe de Porretta.
Signora Clementina, *ſa fille.*
Signora Juliana Sforza, *ſœur de la Marquiſe.*
Signora Laurana, *ſa fille.*
Signora Olivia.
Camilla, *Suivante de Clementina.*
Laura, *ſa fille de chambre.*

HISTOIRE
DE SIR
CHARLES GRANDISON,
BARONET.

LETTRE I.

Miſs LUCY SOLBY à *Miſs* HARRIET BYRON.

Janv. 10.

VOTRE réſolution d'accompagner Mr. Reeves à Londres, a fort allarmé vos trois Amans, dont deux au moins vous le feront ſavoir. Une auſſi charmante fille que ma chère Harriet, doit s'attendre qu'on s'intéreſſera beaucoup plus à ſes démarches qui ſi elle étoit d'un caractère moins excellent & moins aimable.

MR. GREVILLE, du ton réſolu que vous lui connoiſſez, ménace de vous ſuivre à Londres: il y veut, dit-il, veiller ſur les pas de

tous les hommes qui approcheront de vous ; & s'il en trouve quelqu'un qui lui en donne sujet, lui faire connoitre ses prétensions, & le danger où on s'exposeroit en entrant en concurrence avec lui.

MAIS il faut que je lui rende justice, tout en parlant si rudement des Rivaux qu'il pourroit avoir, il parle de vous dans les termes les plus honorables qu'un homme ait jamais employés pour une femme. Vous êtes un Ange, une Divinité, ce sont ses expressions ordinaires ; & quoiqu'on puisse les attribuer quelquefois à ses boutades, je suis sure qu'en effet il vous admire très-sincèrement.

MR. FENWICK, d'un ton moins déterminé, déclare qu'il vous suivra en ville, si vous y restez plus de quinze jours. Le bon Mr. Orme exprime ses craintes par ses soupirs, & souhaite que vous changiez de dessein : quoique sans espérance, il dit que c'est un plaisir pour lui de penser qu'il est dans le même Comté que vous, & sur-tout de pouvoir marcher sur vos traces, quand vous allez le Dimanche à l'Eglise, & quand vous en sortez, & de vous y voir. Il s'étonne que votre Grand-Mère, votre Tante, votre Oncle puissent se passer de vous. Votre Cousin & votre Cousine Reeves sont bien heureux, dit-il, d'avoir tant de crédit sur nous tous.

CHACUN de ces Messieurs craint qu'en augmentant le nombre de vos admirateurs, vous n'augmentiez les difficultés qu'il a à surmonter : mais que leur importe, leur dis-je, puisque vous ne panchez pour aucun des trois.

SI

SI vous restez dans votre dessein, & que le tems du départ de mon Cousin & de ma Cousine Reeves reste fixé, faites le moi savoir, je vous prie; j'irai vous voir chez mon Oncle Selby, pour vous souhaiter un bon voyage, bien du plaisir en ville, & un prompt retour, avec le cœur libre & sans blessure. Ma pauvre Sœur qui continuë à être bien foible & bien bas, consentira à se passer quelque tems de moi dans une occasion si pressante. Je ne voudrois pas que vous vinssiez chez nous. Je sai ce qu'il vous en couteroit de la voir dans cet état. Vous prenez trop à cœur les maux de vos amis, que vous ne pouvez guérir; & comme votre sourire fait la vie de votre Grand-Mère, & que vous rejouissez tous vos amis par votre gaieté, il y auroit de la cruauté à vous attrister.

* * *

Mr. Greville vient de nous quitter: il est arrivé comme nous allions à table: ma Grand-Mère Selby, qui, comme vous savez, se plait toujours à sa conversation bruyante, l'a engagé à mettre pied à terre, & à prendre place avec nous. Il n'a parlé que de vous, il a répété ses menaces, comme je les appellois, sur votre départ pour la ville. Après le dîner il nous fut une Lettre de Lady Frampton qui vous regardoit. Il nous lut aussi quelques passages de la copie de sa réponse, dans le dessein, à ce que je crois, que je lui demandasse de me la laisser. C'est un homme vain, vous le connoissez, il semble amoureux de tout ce qu'il a écrit. Je lui demandai la Lettre. Il prétendoit se faire un scrupule que vous la visiez, mais ce n'étoit

qu'une feinte. Il demanda cependant une plume & de l'encre, & raya deux passages, & cela avec tant de petits traits, comme vous verrez, qu'il a cru qu'on ne les pourroit pas lire: mais l'encre que je lui ai fournie, étant plus pâle que la sienne, vous verrez qu'il n'a pas été assez fin. Je lui ai promis de lui renvoyer sa Lettre.

ECRIVEZ moi une ligne par le porteur, pour me dire si votre résolution reste fixée par rapport au jour de votre départ. Adieu, ma chère Harriet, puissent les Anges vous garder & vous guider par tout où vous allez.

LUCY SELBY.

LETTRE II.

renfermée dans la précedente.

De Mr. GREVILLE *à Lady* FRAMPTON.

Northampton, le 6. Janvier.

VOUS me demandez, Madame, une description de la figure de Miss. Byron, si célébrée dans votre voisinage, & vous voulez savoir, si, comme on vous l'a dit, l'amour m'a mis au rang de ses admirateurs particuliers. Vous avez raison de distinguer ses admirateurs particuliers, puisque tous ceux qui la voient, l'admirent.

VOUS bornez, dites-vous, votre curiosité à la figure, & vous avouez que les femmes s'inquié-

quiètent beaucoup plus de cette beauté-là, que de celle de l'ame : cela peut être, & que l'une excite bien plutôt leur jalousie que l'autre. Mais qui peut, Madame, vous décrire la figure de Miss Harriet Byron, & ne vous décrire que sa figure, animés que sont tous ses traits par une ame qui exprime toute l'excellence humaine, & met une dignité particulière dans tous ses airs, tous ses regards, tous ses mouvemens?

PERSONNE n'est plus passionné pour la beauté que moi. Avant que de connoître Miss Byron, j'étois un de ceux qui ne regardent à autre chose dans le sexe. Je considérois toutes les occupations de l'esprit comme inutiles, & même peu convenables dans les femmes. Vous savez ma façon libre de penser là-dessus, & vous m'en avez souvent grondé. Une femme sage, une femme savante, c'étoit, selon moi, un caractère tout-à-fait hors du naturel. Je voulois que les femmes fussent tout amour, & rien d'autre. Je consentois qu'il entrât un peu de prudence dans leur composition, justement autant qu'il en faut pour qu'elles ne soient pas folles, & cela pour l'amour de moi. Vous savez, Madame, que je suis vain. Mais Miss Byron est si aimable, que je défie l'homme le plus sensuel, de ne pas admirer plus son ame que sa figure. Quel triomphe pour le Diable, me suis-je souvent dit en moi-même, en contemplant ses beautés, sur-tout à l'Eglise, s'il pouvoit susciter un homme capable d'abaisser cet Ange à l'état de femme! Pardon, Madame, vous savez la mauvaise habitude que j'ai de dire tout ce qui me vient dans l'esprit.

LA douceur du caractère peut animer des traits ordinaires : quel effet ne doit-elle pas produire sur les traits les plus fins. Jamais femme ne fut d'un caractère plus doux. On dit, il est vrai, que depuis seize ans jusqu'à vingt, toutes les femmes sont d'un bon caractère, parce que leurs espérances & leurs attraits les tiennent en bonne humeur : mais Miss Harriet a cette douceur dans un dégré distingué. Quoiqu'elle ait vingt ans accomplis, on ne lui en donneroit pas plus de 17. sa beauté à peine encore dans sa fleur, durera, je pense, plus longtems que si elle avoit été plutôt à son dernier point. Cependant la prudence qu'on voit sensiblement sur toute sa physionomie, lui donnoit dès l'âge de douze ans, un air distingué qui promettoit ce qu'elle seroit dans un âge plus mur.

Malgré cet air de douceur qui regne sur son visage, & dans toutes ses manières, il y a dans tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, une dignité naturelle qui arrête, & étouffe dans les plus audacieux, toute idée d'une trop grande familiarité ; quoique cette dignité soit accompagnée d'une franchise qui montre la supériorité de son ame sur celle de presque toutes les autres femmes.

JE ne sai, sur mon ame, comment elle imprime tant de respect ; c'est un fait. Elle plaisante, elle raille, mais je ne puis plaisanter contre elle, l'amour met, dit-on, de la dignité dans l'objet aimé ; c'est peut-être ce qui m'en impose.

VOUS ne pouvez plus douter, Madame, de ma ré-

réponſe à votre ſeconde queſtion; ſi l'amour m'a mis dans la liſte de ſes admirateurs particuliers.

IL l'a fait, & je vous jure que je ne puis m'en défendre. Je n'ai cependant aucun encouragement, ni perſonne; c'eſt ma conſolation. Fenwick eſt encore plus pris que moi, s'il eſt poſſible. Quand nous fimes notre première connoiſſance avec Miſs Byron, nous eûmes, comme vous l'avez appris, une affaire à cette occaſion. Mais à préſent nous nous ſommes jurés amitié, étant convenus tous deux de tenter la fortune par la patience & la perſévérance, & bien perſuadés que l'un n'a aucun ſujet de plus que l'autre de ſe vanter de ſa faveur. (*) „ Nous „ avons à la vérité, entre lui & moi, fait aſſez „ de bruit, pour écarter plus d'une douzaine de „ ſes adorateurs. Le pauvre & dolent Orme perſévère cependant: mais nous n'en tenons aucun „ compte. Il a le cerveau humide; & quoique „ par le moyen de ſa Sœur, qui fréquente la „ maiſon de Mr. Selby, & y eſt fort eſtimée, „ il ait l'occaſion d'inſtruire Miſs Byron de ſa „ paſſion, malgré les refus qu'il a eſſuyés, nous „ la croyons cependant à l'abri d'une flamme, „ qu'il éteindroit avec ſes larmes, avant qu'elle pût parvenir à un point capable de nous „ allarmer."

VOUS autres femmes vous aimez que les hommes prennent le ton plaintif avec vous. Je n'ai

(*) Les paſſages ainſi marqués dans cette Lettre, ſont ceux qu'on a dit avoir été effacés, mais qu'on peut lire cependant en tenant la Lettre près d'une lumière.

n'ai jamais trouvé cependant qu'un doucereux l'ait emporté sur un compétiteur bruyant.

IL faut cependant que je rende justice à Miss Byron sur cet article. Je ne sai pas comment elle fait, mais elle est polie pour tout le monde, & personne ne peut l'accuser de fierté ou de cruauté. Tout ce qui me fait craindre, c'est qu'elle est d'une humeur si égale, que des sentimens particuliers trouveront difficilement de la place dans son cœur; & elle ne voudra pas s'y livrer, jusqu'à ce qu'elle ait rencontré quelqu'un dont l'ame soit presque aussi exempte de défauts que la sienne, & dont la conduite générale, & toutes les actions laissent à son discernement la permission de l'aimer. „ Je dois „ cette crainte à une conversation que j'avois „ avec sa Grand-Mère Shirley, femme qui est „ un ornement de la vieillesse. Elle m'insi„ nuoit que sa petite-fille étoit un peu indis„ posée contre Fenwick & moi, à propos de „ quelques petites fredaines, qui ont peut-être „ été trop publiques, mais que les gens d'esprit „ & du bel air se pardonnent, & que toutes „ les femmes, excepté celle-ci, leur passent „ sans leur en vouloir plus de mal. Mais qu'a„ t-elle donc à objecter contre Orme? Il est si „ sage!"

ELLE n'avoit que huit ans quand elle perdit sa Mère. C'étoit aussi une excellente femme: sa mort fut causée par le chagrin de celle de son mari, arrivée six mois auparavant: rare exemple!

LA Grand-Mère & la Tante, pour qui la soumission de la jeune Harriet pourroit passer en proverbe, ne se mêleront point de son choix:

choix: ceux qui les prient de s'intéreſſer pour eux, en reçoivent conſtamment cette réponſe; il faut obtenir l'approbation de leur fille, & leur conſentement eſt tout prêt.

IL y a un Mr. Deane, fort honnête homme, pour un homme de robe, mais qui à la vérité a quitté la profeſſion, depuis qu'il poſsède un bien honnête; il eſt Parrain de la jeune fille. Il a beaucoup de credit dans cette maiſon: Harriet l'appelle Papa. Je me ſuis addreſſé à lui; mais c'eſt la même réponſe: ſa fille doit choiſir pour elle-même, toutes inſinuations de ce genre doivent venir premièrement d'elle.

MAIS dois-je deſeſpérer de réuſſir auprès de la fille même? Moi Greville; avec une figure qui n'eſt pas mépriſable, un air libre & aiſé du moins; poſſédant un bien conſidérable; aïant d'ailleurs de belles eſpérances; m'habillant avec goût, chantant bien, danſant de même, & partagé d'une doze raiſonnable de confiance, qui me fait regarder par les autres femmes comme un joli garçon. Elle n'a que vingt ans, ſon bien n'eſt que de dix ou quinze mille livres, car les biens conſidérables de ſon Père ſuivirent ſon nom, après ſon décès, faute d'héritiers mâles: ſa Grand-Mère n'y peut ajouter que 500. liv. de rente; & quoique ſon Oncle Selby n'ait point d'enfans, & l'aime beaucoup, il a d'autres Neveux & d'autres Nièces, qu'il aime auſſi; & Harriet n'eſt que la Nièce de ſa femme.

JE ne deſeſpère point cependant, ſi la réſolution, ſi la perſévérance peuvent quelque choſe; & ſi jamais elle eſt femme, elle ſera la mienne. Je l'ai dit à ſon Oncle & à ſa Tante

Selby; je l'ai dit à Miſs Lucy Selby, ſa Couſine, & qui eſt fort avant dans ſon amitié; & je l'ai dit plus d'une fois à la jeune perſonne elle-même.

POUR venir à préſent à la deſcription de ſa figure, que je meure ſi je ſai par où commencer. Elle eſt au-deſſus de tout ce qu'il y a d'aimable. Tous ceux qui l'ont vuë, ne vous le diſent-ils pas? On ne peut pas dire qu'elle ſoit grande; cependant elle eſt au-deſſus du médiocre. Sa taille .... mais pourquoi m'inquiété-je de ſa taille? Moi qui eſpère de l'aimer encore davantage, après que la poſſeſſion aura diminué mon admiration, & qu'elle n'aura plus à ſe vanter de cette beauté? Nous autres, jeunes gens, qui avons voyagé, nous ne nous amuſons pas à regarder les tailles Angloiſes, & nous leur préférons les tailles négligées des Françoiſes. Pour le dire en paſſant, je crois que les Dames étrangères ont raiſon de ne pas prétendre à un avantage auquel elles ne peuvent atteindre; ſi nous avons autant de raiſon d'entrer dans leur goût, c'eſt une autre affaire. Quoi qu'il en ſoit, il y a tant d'aiſance, de dignité, dans la figure, l'habillement, dans chaque air, chaque mouvement de Miſs Harriet Byron, que les tailles fines feront toujours de mode où elle eſt, que le juge ſoit étranger ou non.

SON teint eſt d'une beauté & d'une fineſſe admirables. J'ai admiré ſon teint juſqu'au point que je me ſuis imaginé voir couler ſon ſang d'une courſe égale, à travers ſes veines.

SON front noble & ouvert, montre de la di-

dignité & de la modeſtie, & inſpire, quand on le contemple en détail, une ſorte de crainte, qu'à cauſe du plaiſir qui l'accompagne, je ne ſai comment décrire. Chaque trait, en un mot, peut ſoutenir l'examen le plus rigide; & tout ſon viſage, & ſon cou ſi admirablement placé ſur des épaules bien proportionnées.... que je meure, ſi en la prenant toute entière, je ne la tiens pour la beauté la plus accomplie que j'aie jamais vuë.

MAIS ce qu'elle a de plus admirable, & qui la diſtingue de toutes les autres Angloiſes, (car il faut avouër que c'eſt un caractère diſtinctif des Françoiſes de qualité,) c'eſt cette grace que cette Nation appelle la *Phyſionomie*, & que nous pouvons appeller l'*Expreſſion*. Quand ſes traits & ſon teint ne ſeroient pas auſſi beaux qu'ils le ſont, cette grace ſeule, cette ame qui paroît dans ſon charmant regard, jointes à l'aiſance, & au gracieux de ſes mouvemens, lui auroient attiré l'admiration de tous ceux qui l'auroient vuë.

DOIS-JE, après cela, entrer dans une deſcription plus détaillée? Ouï, je le ferai.

SES jouës, jamais je n'en vis de ſi bien tournées, & brillantes d'un ſi charmant vermillon, marque d'une parfaite ſanté: deux foſſettes enchantereſſes y prennent place quand elle rit; & elle a tant de raiſon de ſe plaire avec elle-même, & avec tous ceux qui l'environnent, dont elle eſt l'idole, que je ne crois pas que dès ſon enfance elle ait jamais froncé le ſourcil; ni qu'un air chagrin pût reſter une minute ſur ſon viſage. Plut au ciel que je fuſſe un objet aſſez

considérable auprès d'elle, pour faire voir le contraire.

SA bouche est la plus aimable qu'il y eut jamais: mais cela n'est pas étonnant, puisque des lèvres aussi vermeilles, & des dents aussi blanches, & aussi égales embelliroient une bouche moins belle que la sienne.

SON nez relève ses autres traits. Son menton a une tournure mignonne, & une fossette presque imperceptible.

SES yeux! Ah Madame, ses yeux! Ciel quel éclat! Cependant sans fierté, mais pleins de douceur! Combien n'ai-je pas mépriſé les descriptions forcées que les Poëtes Romanciers font des yeux de leurs Héroïnes! Mais quoique ces descriptions soient véritablement absurdes, j'ai trouvé, en accordant quelque chose à la licence poétique, qu'elles l'étoient beaucoup moins, depuis que j'ai vu les yeux de Miſs Harriet Byron.

SES cheveux, sans qu'elle y prenne peine, sont un vrai ornement pour elle; ils sont friſés naturellement: l'art n'a point de part au luſtre qu'ils donnent à ses autres beautés.

J'AI déjà dit un mot de son cou: je n'ose ici m'en fier à moi-même! Inimitable créature! que d'attraits!

SES bras... vous savez, Madame, ma passion pour un joli bras; sur mon ame les vôtres ne sont pas plus beaux.

SES mains sont extrêmement fines. Quels doigts! & ils savent manier la plume & l'éguille, & toucher le clavecin, ils excellent en tout: ô Madame! les femmes ont des ames, oui,

ouï, j'en ſuis à préſent convaincu. J'oſe vous avouër que j'en ai douté autrefois, ſuppoſant qu'elles ne nous étoient données que pour une deſtination temporelle. Et ne l'ai-je pas vu danſer! Ne l'ai-je pas ouï chanter! En vérité, ſon ame, ſa figure, tout eſt harmonie chez elle.

POUR la lecture, & les connoiſſances acquiſes, quelle Dame auſſi jeune... Mais vous connoiſſiez ſon Grand-Père Shirley, c'étoit un homme d'un ſavoir univerſel; &, comme il avoit eu des emplois publics dans les païs étrangers, il étoit auſſi poli que ſavant. La jeune fille fit ſes délices, dès l'âge de ſept ans, qu'il ſe fixa en Angleterre, juſqu'à quatorze, qu'elle le perdit. Son éducation & ſon inſtruction faiſoient l'amuſement de ſon Grand-Père, dans ſes heures de loiſir. C'eſt le période de la vie, à ce qu'il diſoit, d'où dépend toute la bonté des filles, parce que bientôt après quatorze ans, elles paſſent à l'état de femmes. Il ne lui enſeigna pas les langues mortes, de peur de ſurcharger ſon eſprit dans une ſi grande jeuneſſe, mais il la rendit habile dans l'Italien & le François.

ELLE tira auſſi des avantages peu communs de ſa Grand-Mère, & de ſa Tante Selby, Sœur de ſon Père, femme auſſi du plus grand mérite. Sa Grand-Mère en particulier, eſt une des femmes les plus pieuſes, quoique des plus gaies: elle ne veut pas, dit-elle, que ſa fille Byron vive avec elle, & cela pour l'amour de toutes les deux. Pour l'amour de ſa jeune fille, parce qu'on voit plus de monde chez Mr. Selby que chez elle; & elle craint que comme ſa petite

fille a l'esprit tourné au sérieux, une vie retirée ne la rende plus grave qu'elle ne la souhaite dans une si grande jeunesse, qui est, dit-elle, la saison de la gaieté. Elle ne veut pas qu'Harriet loge dans sa maison, pour son propre intérêt; parce qu'elle regarde sa compagnie comme un trop bon cordial pour en user toujours. Quand elle voudra se régaler, elle l'enverra chercher, ou l'ira voir chez Mr. Selby. Je vis une fois une de ses Lettres à cette Dame, où il y avoit ces mots; „ Il faut que vous vous passiez pour „ moi de ma chère Harriet: je ne suis pas bien; „ je n'ai pas mon courage ordinaire; je ne vou- „ drois pas, faute d'user de remèdes, que mon „ esprit qui n'a pas baissé, succombât par la „ foiblesse de mon corps; un jour heureux avec „ notre chère enfant, le digne enfant de ses „ excellens défuns Père & Mère, opérera j'es- „ père cette cure: si un jour ne suffit pas, il „ faudra que vous m'en accordiez deux.

Ne vous l'ai-je pas dit, Madame, qu'il étoit très-difficile de décrire la figure seule de cette admirable personne. Mais je m'arrête ici: une horrible crainte vient me saisir. Que sai-je, si celle dont je chante les loüanges, ne sera pas la femme d'un autre. Il y a ici une de ses Cousines, une Madame Reeves, une Dame du bel air de Londres, qui est venuë, guidée par ma mauvaise étoile, pour emmener Harriet avec elle dans le grand monde; Femmes! Femmes! Je vous demande pardon, Madame, mais y a-t-il un Ange de vingt ans à l'épreuve de la vanité? Dès qu'elle paroitra, il ne sera question que d'elle; les Grands, les Seigneurs la suivront en

en foule; & qui ſait jusqu'à quel point elle ſe laiſſera éblouïr par quelque miſérable titre, elle qui mériteroit des Couronnes! Mais malheur à quiconque oſera entrer en lice contre moi, avec quelque aſſurance de ſuccès. Je ſuis

MADAME

Votre &c.

LETTRE III.

Miſs HARRIET BYRON à *Miſs* LUCY SELBY.

De la maiſon de Selby, Janv. 16.

JE vous renvoie, ma chère Lucy, l'étrange Lettre de Mr. Greville. Comme vous la lui avez demandée, il n'aura pas douté que vous ne me l'aïez fait voir. Ainſi il vaut mieux l'avouër, s'il s'en informe. En ce cas il ſera curieux d'en ſavoir mon ſentiment. Il n'ignore pas que mon cœur vous eſt ouvert.

DITES LUI en autant de termes, ſi vous le trouvez à propos, que ſes emportemens me font beaucoup plus de peine, que ſes flatteries ne me font de plaiſir.

DITES-LUI, que je trouve bien dur, que dans le tems que mes plus proches Parens me laiſſent ſi généreuſement maitreſſe de ma conduite, un homme, à qui je n'ai jamais donné ſujet de me traiter avec mépris, s'aviſe de me ménacer, & de controller mes actions.

DE-

DEMANDEZ lui, quels ſont ſes prétextes pour me ſuivre à Londres, ou ailleurs.

SI je n'avois pas eu des raiſons juſqu'à préſent, de lui refuſer toute autre civilité que celle que demande notre voiſinage, il m'en a fourni de très-fortes aujourd'hui. Un Amant qui ménace, ſeroit ſans doute un Tyran quand il ſeroit Mari: ne le croyez-vous pas, ma chère Lucy. Mais ne faites point de ſuppoſition d'Amant, ni de Mari, avec lui. Ces hommes hardis tournent les ombres en réalité, quand ils y trouvent leur avantage.

UNE femme miſe ſi fort au deſſus de ce qu'elle vaut, doit avoir grand peur de devenir la femme de ſon flatteur. En le ſuppoſant même ſi aveugle par ſa paſſion qu'il ne manque pas abſolument de ſincérité, elle ne peut qu'être effrayée en penſant combien elle tombera dans ſon opinion, quand elle lui aura donné le pouvoir de la traiter ſelon ce qu'elle eſt.

JE mépriſe & crains en même tems ces grands complimenteurs. Je les mépriſe pour leur flatterie, s'ils ne ſont pas ſincères, ou pour leur manque de jugement, s'ils penſent ce qu'ils diſent; & je crains que, comme ils l'eſpèrent dans le premier cas, ils ne me donnent une vanité, qui m'abaiſſeroit bien au deſſous du médiocre, & leur donneroit un ſujet de triompher de ma folie, dans le tems que je ſerois enflée de ma propre ſageſſe.

EN un mot, ces complimens empoulés m'humilient toujours, me font toujours rentrer en moi-même. N'ai-je pas à me garder de quelque vanité? Je ſuis ſure que Mr. Greville a ſouhaité

que

que je visse sa Lettre: j'en ai quelque dépit contre moi-même: ne semble-t-il pas en effet que Mr. Greville a tiré de ma conduite quelques espérances de réussir, en me traitant comme une folle?

J'ESPE'RE que ces Messieurs ne me suivront pas à Londres, comme ils en ménacent. S'ils le font, je ferai de mon mieux pour ne pas les voir. Cependant, leur paroître inquiète là-dessus, ou exiger qu'ils ne vinssent pas, ce seroit en quelque manière me rendre redevable à leur complaisance. Je ne dois donc pas penser à influer sur leur résolution, puisqu'ils en attendroient trop de retour, & qu'ils prétendront se faire un mérite d'une chose même qui me desoblige.

JE ne puis cependant soutenir l'idée de les avoir toujours à mes trousses par tout où je vais. Ces hommes, ma chère, si nous leur laissions prendre quelque ascendant sur nous, gêneroient plus notre liberté naturelle que les Parens les plus sévères, & cela pour l'amour d'eux-mêmes; au-lieu que les Parens les plus despotiques, à moins qu'ils ne soient dénaturés, n'ont en vûë que notre bien, quoique des jeunes filles entêtées n'en conviennent pas toujours. Cependant ces mêmes filles peuvent sacrifier leurs volontés, ou du moins leur devoir, à ces soi-disant Amans; pendant qu'elles sont rébelles à toutes les sollicitations, & aux ordres de leurs Parens.

O QUE n'ai-je déjà passé encore huit ou dix années de ma vie aussi heureusement que les quatre dernières, si je ne dois pas trouver en attention-

tendant un homme à qui je puiſſe donner mon cœur ſans partage! Quel bonheur ce ſeroit pour moi, arrivée à l'âge de trente ans, de voir dans ce point de vuë, mes principes fixés, & de n'avoir point d'écart eſſentiel à me reprocher!

Le tems du départ de mon Couſin & de ma Couſine Reeves reſte fixé; ils ont toujours la même bonté pour moi, & je perſiſte dans ma réſolution. Mais je veux voir ma Nancy avant que de partir. Quoi! pourrois-je lier une partie de plaiſir, & m'expoſer à cette triſte réflexion, que j'ai une chère amie dans la ſouffrance, qui auroit raiſon de penſer, que j'ai craint de me donner quelque peine, quand je pouvois lui procurer du ſoulagement par les témoignages de mon amitié, & par mes careſſes!

Non, ma chère Lucy, croyez-moi, ſi je n'ai pas aſſez de généroſité, j'ai du moins aſſez d'amour propre, pour épargner un reproche auſſi cruel à

Votre HARRIET BYRON.

LETTRE IV.

Miſs BYRON à *Miſs* SELBY.

Londres, Mardi, Janv. 24.

Nous arrivons dans ce moment, après un voyage fort agréable. Je n'ai pas beſoin de vous dire que nous trouvâmes à la dinée, Mr. Greville & Mr. Fenwick, qui nous avoient fait

fait préparer un fort joli repas. Ils vous raconteront tout cela.

ILS renouvellèrent tous deux leurs menaces de me ſuivre à Londres, ſi j'y reſtois plus d'un mois. Ils furent aſſez bons pour allonger juſques-là les quinze jours.

Mr. FENWICK aïant trouvé l'occaſion de me parler en particulier pendant quelques minutes, me pria en termes fort pathétiques, de l'aimer. Mr. Greville me preſſoit tout auſſi ſérieuſement de déclarer que je le haïſſois. Une pareille déclaration, étoit, diſois-il, tout ce qu'il ſouhaitait à préſent. Il étoit étrange qu'il ne pût obtenir de moi, ni d'encourager ſon amour, ni de lui déclarer ma haine. C'eſt un bizarre perſonnage.

JE le raillois avec ma franchiſe ordinaire; & lui diſois, que s'il y avoit une perſonne au monde que je fuſſe capable de haïr, je me ferois très-peu ſcrupule de l'obliger. Il me remercia.

ILS auroient bien voulu tous deux venir plus loin: mais comme ils ne ſont jamais hors de leur chemin, ſi je l'oſe dire, ils ſeroient venus juſqu'à Londres, & s'y ſeroient arrêtés juſqu'à ce que nous n'euſſions plus de moyen de nous en débaraſſer pendant tout le tems de mon ſéjour en ville.

IL les preſſai très-ſérieuſement de nous laiſſer, quand nous montames en voiture, pour continuër notre route. Mon pauvre Diable de Fenwick, dit Mr. Greville, il faut retourner; Miſs Byron a l'air grave. La gravité & un teint qui commence à s'enflammer ſur le plus beau viſage du monde, prouve plus que l'air refrogné

des

des autres beautés. Ils prirent ensuite congé de moi, d'une façon très-respectueuse, me pressant cependant de leur donner la main, & de leur souhaiter le bon jour.

Je leur donnai ma main à tous deux; bonjour, Messieurs, leur dis-je, je vous suis obligée de votre civilité, d'être venus si loin sur ma route, & *sur-tout* de ce que vous avez la complaisance de me quitter ici.

POURQUOI, ma chère Madame, dit Mr. Greville, pourquoi ne vous épargniez-vous pas ce *sur-tout*? Viens, Fenwick, retirons-nous, & allons nous pendre.

POUR le pauvre Mr. Orme; nous passâmes en partant, près de la porte de son Parc, comme vous savez. Il étoit là sur le bord du grand chemin: je ne le vis que quand la voiture fut près de lui: il se courboit jusqu'à terre avec un air de désolation; pauvre Mr. Orme! J'aurois voulu quand nous fumes passés, lui avoir dit un mot, mais le carosse étoit déjà loin; pourquoi aussi le carosse passoit-il! Mais je lui fis signe de la main, & m'avançant autant que je le pus hors du carosse, je lui fis une révérence.

O Miss Byron, dirent Madame & Mr. Reeves, Mr. Orme est l'Amant fortuné. Si cela étoit, leur dis-je, je ne souhaiterois pas si fort de lui avoir parlé: mais il me semble, que je serois bien aise de lui avoir dit une fois, Adieu, Mr. Orme; car Mr. Orme est un honnête homme.

MAIS, ma chère Luey, mon cœur s'étoit attendri en quittant mes parens & mes amis; & quand le cœur est attendri, il est sensible aux plus légères impressions.

LA maiſon de mon Couſin eſt aſſortie à ſa fortune, fort commode, & meublée avec goût. Madame Reeves ſachant combien j'aime à écrire, & ce qu'on attend de moi, m'a fourni des plumes, de l'encre, & du papier en abondance. Elle me permit de prendre d'abord poſſeſſion de mon appartement, pour pouvoir obéir ponctuellement aux ordres que mes Parens m'avoient donnés à mon départ. C'étoit, comme vous ſavez, d'écrire dans la première heure de mon arrivée; & il fut convenu que ce ſeroit à vous, ma chère amie. Mais écrivant ſi tôt, que puis-je avoir à dire?

MON appartement eſt fort joli. Une tablette de livres bien fournie eſt cependant le meuble qui m'y plait le plus. J'en demande pardon à ma plume & à mon encre; je ne dois rien leur préférer, puiſque j'eſpère, par leur moyen, paſſer quelque partie de chaque jour à la maiſon de Selby, & quoique ſi éloignée, amuſer par mon babil les Parens qui ſont toujours ſi prévenus pour lui.

A préſent, je vous demande votre bénédiction, ma chère, ma très-honorée Grand-Mère, la vôtre, ma bonne Tante Selby, & la vôtre, mon Oncle Selby, que j'aime & honore également. Qui ſait, ſi vous ne prendrez pas moins de plaiſir à tourmenter votre toujours ſoumiſe Harriet, à préſent qu'elle eſt abſente; cependant je ne dis rien contre mon Mentor.

Continuez à m'aimer, ma chère Lucy, comme je m'efforcerai de mériter votre amitié; & apprenez moi comment ſe porte notre chère Nancy.

MON cœur saigne pour elle. Je me ferois regardée comme entièrement inexcusable, si j'avois profité de votre obligeante dispense, & si j'étois venuë à Londres pour trois mois entiers, sans lui répéter de bouche, les assurances de mon amitié, & du tendre intérêt que je prens à son état. Quel mérite sa patience n'ajoute-t-elle pas à ses autres qualités! Que son malheur me la rend chère! Si jamais le ciel m'afflige, je le prie de me donner cette patience aimable & presque méritoire qu'elle montre dans ses souffrances.

FAITES à mes Cousins Holles, & à tous mes autres Parens, mes amis, mes connoissances, les complimens empressés de

Votre HARRIET BYRON.

LETTRE V.

Miss BYRON à *Miss* SELBY.

Janv. 25.

VOUS me rejouissez bien, ma chère, en m'apprenant les espérances que le Docteur Mitchell vous donne au sujet de notre Nancy. Veuille le ciel exaucer nos prières continuelles pour son rétablissement!

MA Tante Selby, & vous, au nom de tous mes Parens, m'avez recommandé trois choses à mon départ. La premiere, de vous écrire souvent, très-souvent. Cette recommandation n'é-

n'étoit pas néceſſaire : mon cœur eſt avec vous, & les bonnes nouvelles que vous me donnez de la ſanté de ma Grand-Mama, & de Nancy, ont mis ce cœur bien au large. Votre ſeconde recommandation, c'eſt que je vous donne une deſcription de la perſonne, & du caractère de ceux avec qui j'aurai vraiſemblablement à vivre dans cette grande ville. Et enfin, outre le compte général que je dois vous rendre des viſites que je fais & que je reçois, vous voulez que je vous informe des commencemens même de toutes les pourſuites qu'on pourroit faire auprès de la fille que vous aimez tant, pendant cette excurſion en ville ; & elle doit même vous inſtruire des hommages qu'on lui rendroit dans le ſilence, ce ſont vos termes.

VOUS ſouvenez-vous de ce que mon Oncle Selby répondit à cela? Oui bien, moi, & je veux le répéter pour montrer que je n'oublierai pas ſes corrections & ſes avis.

LA vanité du ſexe, dit-il, ne laiſſera pas échaper ces ſortes de choſes à notre Harriet. Les femmes ſe mettent ſi fort à tous les jours dans les promenades publiques, dans la ville & aux environs, qu'on eſt plus curieux des nouveaux viſages que des plus beaux même qu'on voit tous les jours. Harriet a un teint naturel, elle attirera l'attention comme novice : mais pourquoi lui remplir la tête d'eſpérances de conquêtes? Les femmes, continua-t il, s'offrent elles-mêmes, dans les promenades, dans les ruës, comme à un marché. Parce que trois ou quatre nigauds campagnards en agiſſent avec elle comme ceux qui, dans une aſſemblée, hauſſent

ſent le prix les uns au deſſus des autres au de-là de la valeur ; vous croyez qu'elle ne pourra pas mettre le pied hors de la porte, ſans accroître le nombre de ſes adorateurs.

MON Oncle prétendoit enſuite que je n'aurois pas la tête aſſez bonne pour reſiſter à la ſuffiſance que la prévention de mes autres Patens devoit m'inſpirer.

IL eſt vrai, ma chère Lucy, que nous autres, jeunes femmes, ne ſommes que trop portées à nous plaire à cette prétenduë admiration de l'autre ſexe pour nous. Mais j'ai toujours travaillé à étouffer une vanité auſſi folle, par ces conſidérations; que la flatterie eſt le vice des hommes; qu'ils cherchent à nous élever, pour nous mieux abbaiſſer, & à deſſein de s'élever eux-mêmes ſur les ruïnes de l'orgueil qu'ils eſpèrent de nous trouver, ou de nous inſpirer; que comme l'humilité eſt plus brillante dans une haute condition, c'eſt auſſi aux femmes les plus flattées, qu'elle ſied le mieux ; que celle qui s'enfle de loüanges que les hommes donnent aux prétendues beautés de ſa figure, répond à leurs deſſeins ſur elle; & ſemble avouër qu'elle fait ſa principale affaire, d'attirer par là leur admiration. Et qu'eſt-ce qui peut plus que cela leur donner de l'importance & diminuër la nôtre? Car les femmes n'ont-elles pas des ames comme les hommes, des ames capables des plus nobles perfections, comme les leurs? Ne doivent-elles donc pas donner leurs plus grands ſoins à cultiver les beautés de leur ame, & faire beaucoup moins de cas de celles du corps? La fleur de la beauté ne dure qu'un

petit nombre d'années: une femme ne cherchera-t-elle point à acquerir les perfections qui la diſtingueront dans un âge avancé? Par là elle ſe rendra auſſi ſage, auſſi reſpectable que ma Grand-Mère; c'eſt un exemple pour nous, ma chère Lucy: qui eſt plus aimé, plus reſpecté par les Vieux, & par les Jeunes, que ma Grand-Mère Shirley?

Pour répondre à la ſeconde demande que l'on m'a faite, je vais vous faire le portrait de quelques jeunes Dames & Meſſieurs, qui ſont venus faire compliment à mes Couſins ſur leur arrivée.

La première fut Miſs Alleſtree, fille de Mr. John Alleſtree. Elle eſt fort jolie, & fort gentille, elle a un air ouvert & aiſé: je crois que je l'aimerai.

Miſs Bramber fut la ſeconde. Elle n'eſt pas auſſi jolie, mais elle a quelque choſe de fort agréable dans l'air & dans la figure. Elle parle un peu trop, je crois.

C'étoit une des règles de mon Grand-Père, qu'il ne faut pas entamer des ſujets à propos de rien, comme ſi l'on vouloit faire parade de ſavoir, ou qu'on aimât à babiller: mais la franchiſe & la complaiſance, diſoit-il, demandent que nous parlions à cœur ouvert, quand nous y ſommes appellées, & qu'on nous demande notre ſentiment ſur quelque choſe.

Miſs Bramber avoit trop d'empreſſement à parler. Elle avoit même en ſe taiſant, l'air de chercher quelque choſe à dire, quoiqu'elle eut épuiſé deux ou trois ſujets. Je ſuis d'autant plus portée à l'accuſer de ce défaut, que Mr. ni Mr.

Reeves ne m'en ont point parlé comme d'une choſe extraordinaire, ce qu'ils auroient fait vraiſemblablement ſi ce n'étoit pas ſa coutume. Il ſe peut cependant que le plaiſir de voir ſes amis nouvellement arrivés, a delié ſa langue. En ce cas, je vous demande pardon, charmante Miſs Bramber!

Miſs Sally, ſa Sœur cadette, eſt fort aimable & fort modeſte; un peu humiliée, à ce qu'il ſemble, par la vivacité de ſa Sœur, plus agée de ſix ou ſept ans; Miſs Bramber paroit regarder ſa Sœur, comme elle faiſoit, il y a deux ou trois ans, que c'étoit encore une petite fille, car elle n'a pas plus de dix-ſept ans.

Ce qui me confirma dans cette idée, c'eſt qu'elle étoit beaucoup plus à ſon aiſe quand ſa Sœur ainée n'y étoit pas; & que ſa jolie bouche ſe refermoit d'abord, quand celle-ci rentroit. L'ainée en la nommant diſoit toujours *la petite fille*, avec un ton d'aineſſe, au-lieu que l'autre diſoit *ma Sœur*, avec un air de reſpect.

Voilà les Dames. Les Cavaliers qui vinrent avec elles, étoient Mr. Barnet, Neveu de Lady Alleſtree, & Mr. Somner.

Mr. Somner eſt un jeune homme marié depuis peu, fort affecté, & fort entêté de ſon mérite. Je dis à Me. Reeves, quand il fut parti, que je le croyois fort amoureux de ſa perſonne: elle en convint. Cependant il n'en a pas grand ſujet; il n'a rien d'extraordinaire; bien loin de là, quoiqu'il ſoit fort joliment habillé. Sa femme étoit une jeune veuve fort riche; & juſqu'à ce qu'elle le rendit ſuffiſant, en prenant de l'amour pour lui, il avoit paſſé pour

un

un jeune homme modeſte, qui ne s'étoit pas trouvé plus de perfections, que les autres n'en voyoient chez lui: cela excuſoit l'amour de la Dame. A préſent il eſt grand parleur, libre, hardi; il penſe du Sexe avec mépris, &, ce qu'il y a de pire, n'en a pas plus d'eſtime pour ſa femme, malgré la préférence qu'elle lui a donnée.

Il eut beaucoup d'attentions pour moi, de manière cependant à me faire penſer que l'approbation d'un ſi bon juge ne me faiſoit pas peu d'honneur.

Mr. Barnet eſt un jeune homme, qui, je crois, ſera toujours jeune. Je le pris d'abord pour un imbecille. Il affectoit dans ſes diſcours un ton ſentencieux, & un air de réflexion, quoiqu'il ne dît que des choſes fort triviales. Il y a une ſorte de mérite à avoir aſſez de mémoire, pour répéter & appliquer paſſablement bien les penſées des autres. Mais quand il eſſayoit de marcher ſeul, il diſoit des choſes qu'un homme, qui a le ſens commun, ne peut dire. Je prononce donc hardiment ſur ſon ſujet. Cependant à en juger par l'extérieur, il peut paſſer pour un de nos jolis Cavaliers; car il s'habille fort proprement; & effectivement s'il a quelque goût, c'eſt dans ſes habits; & il le ſavoit bien: auſſi quand il parloit, ce n'étoit guères d'autre choſe, & il vantoit différentes parties de ſon ajuſtement. Ce qui a achevé de le peindre dans mon eſprit, c'eſt que auſſi ſouvent que la converſation prenoit un tour ſérieux, il ſe levoit, & chantoit entre ſes dents un air Italien, où cependant il n'entendoit rien: mais il paroiſſoit charmé du ſon de ſa voix.

Cet aimable Cavalier ſe rappella quelques complimens empoulés, & me les appliquant, il paroiſſoit compter que j'en ſerois fort glorieuſe.

Il ne faut pas s'étonner que les hommes en général, aient de petites idées de notre ſexe, s'ils croient que nous ſommes aſſez folles pour entendre avec plaiſir le vent de ces complimens tirés au hazard.

Miſs Stevens nous fit viſite après midi. Elle eſt Sœur du Colonel Stevens, homme de mérite. Elle paroit ſenſée & naturelle, elle a lu beaucoup, à ce que m'a dit ma Couſine; elle n'en fait pas cependant parade.

Miſs Darlington vint avec elle. Elles ſont parentes. Cette jeune Dame me paroit avoir beaucoup de goût pour la poéſie. Mᵉ. Reeves l'engagea à nous montrer trois échantillons de ſon talent. Mais comme elle n'a cédé qu'avec peine, ferai-je bien d'en parler? Je ne le dis qu'à vous, mes chers Parens. L'une de ces pièces étoit *ſur la ſéparation de deux Amans:* elle eſt pleine de ſentimens, & ſi tendre, qu'on voit bien que l'aimable auteur ſait peindre les émotions innocentes qu'on peut éprouver en pareille occaſion. Le ſecond morceau eſt *ſur le point du jour*, & le lever du ſoleil, ſujet où elle a de l'avantage, car je la crois fort matineuſe. Je lui en demandai une copie pour deux ou trois de mes Couſines, & pour me confirmer moi-même dans ma coutume. Elle le refuſa modeſtement. La dernière pièce eſt *ſur la mort d'une Linotte favorite*; elle eſt un peu trop pathétique pour le ſujet; car ſi Miſs Darlington venoit à perdre le plus cher de ſes amis, je crois qu'el-

qu'elle auroit épuiſé toute la matière dans cette pièce, qui eſt aſſez longue; & qu'elle devroit emprunter quelques-unes des images, ſous leſquelles elle y peint ſa douleur pour la perte de ſa petite chanteuſe. Je crois qu'il eſt fort difficile à de jeunes perſonnes de génie, de tenir leur imagination en bride. Une grande abondance d'eſprits, & d'images qui ſe préſentent en foule, les élève trop ſouvent au-deſſus de leur matière; ils diſent plutôt tout ce qui ſe peut dire, que ce qui convient ſur leur ſujet favori. C'eſt cependant une jolie pièce.

Jeudi matin.

Lady Betty Williams ſoupa avec nous le même ſoir. C'eſt une aimable femme, veuve d'un fort honnête homme, parent de Mr. Reeves. Elle conſidère beaucoup mon Couſin, & avec raiſon, elle le conſulte dans toutes les affaires importantes. Elle paroit avoir environ quarante ans; elle a un fils, & une fille, mais tous deux élevés hors de la maiſon.

Je l'entendis avec quelque peine déclarer qu'elle ſe diſpenſoit des peines de l'éducation; & qu'elle avoit un plaiſir que les filles élevées dans la maiſon, donnent rarement à leurs Mères: c'eſt que Miſs Williams & elle ſe revoyoient & ſe quittoient toujours comme deux Amans.

Surement il y a quelque défaut dans le caractère de la Mère, ou dans la conduite de la fille: ſi c'eſt le dernier, je doute que cela ſe corrige, ſi elles ne ſe voient que rarement. Les Amans ne s'en impoſent-ils pas l'un à l'autre?

Le fils a environ dix-ſept ans, & ſa Sœur

quinze: je comprends qu'elle eſt fort vive, & à ce qu'on craint, un peu trop réſoluë. Faudra-t-il après cela s'étonner ſi dans peu d'années elle ſe choiſit pour Mari, celui que Lady Betty choiſiroit le dernier pour ſon Gendre. Quelle eſpérance une Mère peut-elle avoir d'influër ſur le choix d'une fille, à qui elle ſe rend volontairement étrangère, & à qui ſon exemple ne peut ſervir que par ouï-dire.

Mais après tout, je crois entendre mon Oncle, mon Correcteur, qui me demande ſi Milady Betty ne peut pas avoir des raiſons de ſa conduite en ceci, meilleures que celles qu'elle m'en donne? Cela ſe peut, mon Oncle, & je l'eſpère. Mais j'aurois voulu qu'elle eût la complaiſance d'alléguer ces meilleures raiſons, puiſqu'elle faiſoit tant que d'en alléguer quelqu'une; & vous n'auriez pas été importuné des remarques impertinentes de votre arrogante Nièce.

Lady Betty eut la bonté de faire beaucoup d'attention à moi. Elle vouloit être de toutes mes parties de plaiſir. Des perſonnes, diſoit-elle, qui fréquentent les endroits publics, prennent beaucoup de plaiſir à s'y trouver avec des Etrangers: leurs comparaiſons juſtes, leurs nouvelles remarques, leur jolie admiration, les aimables paſſions qu'ils éprouvent dans l'occaſion, l'amuſoient toujours beaucoup; & elle étoit ſûre, ajouta-t-elle, en ſe baiſſant civilement vers moi, qu'elle trouveroit tout à la fois du plaiſir & de l'utilité dans mes remarques. Je fis une révérence ſans répondre. Je n'aime pas chercher à refuter ces ſortes de complimens: il ſemble par là qu'on les prend au ſérieux, ou peut-être qu'on ſe les croit

croit dus, & qu'on veut ſe les entendre répéter ou confirmer; & l'on peut cependant n'avoir pas toutes prêtes cette aimable confuſion, & cette légère rougeur, que les femmes, dit malicieuſement Mr. Greville, ont toujours à leur commandement, quand elles affectent de rejetter les loüanges qu'on leur donne.

Lady Betty eut la bonté de s'arrêter là, quoique les muſcles de ſon viſage montraſſent une diſpoſition polie à inſiſter, ſi je l'avois provoquée, en rejettant ſon compliment.

Ne ſuis-je pas une impertinente fille?

Ouï je la ſuis, mais pour tout cela, je n'en aime pas moins Lady Betty. Elle doit me mener à un Bal maſqué, à une Redoute; dans la ſaiſon à Ranelagh & à Vaux-hall; en attendant aux Bals, aux Aſſemblées, &c. Pour me mettre en état de paroitre dans celles-ci, il faut que j'apprenne tous les jeux à la mode. Ma Grand-Mère auroit-elle penſé, il y a vingt ou trente ans, qu'elle entendroit dire un jour, qu'il falloit aux Maîtres de muſique & de danſe, ajouter un Maître de jeu, pour achever l'éducation des filles?

Lady Betty veut obligeamment diriger tous ces divertiſſemens. Ne répéterez-vous pas à préſent vos ſouhaits, ma chère Lucy, pour que je retourne vers vous avec un cœur ſain; & ne craignez-vous point que je ne devienne une Dame du bel air? Pour le dernier article, je vais vous dire, quand vous pourrez me ſoupçonner. Lorſque vous trouverez que je préfére aux bonnes pièces de notre ami Shakespeare, les plus brillans de tous ces amuſemens, ou l'O-

pera même, quoique j'aime beaucoup la muſique; alors, ma chère Lucy, que votre cœur pâtiſſe pour votre Harriet; alors craignez qu'elle ne ſoit livrée à la frivolité, qu'elle ne ſoit priſe par les yeux & par les oreilles, que ſon cœur ne ſoit infecté par le goût moderne, qu'elle ne prenne la paſſion du jeu, & que pour ſoutenir ſon extravagance, elle ne penſe à punir quelque honnête homme, en l'épouſant.

James a fait entendre à Selby qu'il ſouhaite de retourner à la maiſon de Selby: ainſi je ne lui ai pas acheté la nouvelle livrée que je lui deſtinois, en venant en ville. Je ne puis ſupporter un air fâché dans un Domeſtique; & comme il m'a avoué à moi-même, qu'il déſire ſon retour, je lui ai promis de le lui accorder, dès que Mr. Reeves m'auroit procuré quelqu'un à ſa place. C'eſt un Sot, mais j'eſpère que ma Tante ne le congediera pas pour ceci. Peut-être que le Valet que je prendrai, ne ſe ſouciera pas d'aller à la campagne, ou que je n'en ſerai pas aſſez contente pour l'emmener. D'ailleurs James eſt un honnête garçon, & ſa Mère ſeroit déſolée, s'il étoit congedié de notre ſervice.

Pluſieurs Valets ſe ſont déjà offerts; mais comme je crois que les Maîtres ſont en quelque manière reſponſables pour leurs Domeſtiques, j'ai de la peine à choiſir. Je ne ſuis pas de l'avis de ce grand homme, qui préférant quelquefois ceux qui ne le méritoient point, en donnoit cette raiſon de bonté; qu'il ſe plaiſoit à être l'ami de ceux dont perſonne ne vouloit l'être. C'étoit pouſſer la bonté bien loin: à moins que ce ne fût pour ſe juſtifier lui-même d'avoir avancé

un

un homme qui ſe trouvoit dans la ſuite un mauvais ſujet; autrement, il ſembleroit n'avoir pas pris garde, que tout mauvais ſujet qu'il avançoit, remportoit la recompenſe duë à un meilleur.

Mr. & Mr. Reeves ſont ſi obligeans, & leurs Domeſtiques ſont ſi empreſſés pour moi, que je n'en ſerai pas fort incommodée, ſi je ne trouve pas bientôt quelqu'un à mon gré. Seulement, ſi j'en trouve un, & qu'Olivier quitte ma Grand-Mère, comme elle croit qu'il le fera, à préſent qu'il s'eſt marié avec Helène, s'il trouve une bonne Hôtellerie; James pourroit remplir ſa place, & je garderois le mien à la place de James.

A préſent que je ſuis deſcenduë ſi bas, ne ſouhaitez-vous pas que je finiſſe cette Lettre? Je crois qu'ouï

Eh bien, croyez moi avec tout l'attachement, & l'amitié qui vous eſt duë, ma chère Lucy,

Votre ſincère amie,

HARRIET BYRON.

Je répondrai ſéparément à ce que vous me dites de Mr. Greville, de Mr. Fenwick, & de Miſs Orme.

LETTRE VI.

Miſs BYRON *à Miſs* SELBY.

Sam. Janv. 28.

Par rapport à ce que vous me dites de la peine que mon abſence fait à Mr. Greville, (pour qui au reſte il me ſemble que vous vous in-

téreſſez un peu trop,) & de ſes aſſurances de ne pouvoir vivre ſans me voir, je n'ai qu'une ſeule crainte là-deſſus; c'eſt qu'il ne prenne pour me ſuivre, le prétexte de la violence de ſon amour. S'il vient, je ne le verrai point, ſi je puis l'éviter.

Mais croyez-vous en effet qu'il ſoit ſi amoureux? On le diroit à votre ſérieux. O ma chère Lucy, que vous êtes bonne! Et ne pleuroit-il pas en vous diſant cela; ne détournoit-il pas la tête, & ne tiroit-il pas ſon mouchoir? O que ces hommes ſont fourbes & dangereux! Il peut y avoir des monſtres de cette ſorte dans notre ſexe; mais comme les femmes ont plus à perdre du côté de la réputation que les hommes, il en eſt de notre eſpèce comme de l'Hyène, cette bête feroce & traitreſſe; la femelle eſt beaucoup moins dangereuſe que le mâle; celui-ci vient après nous, jusques dans nos maiſons, careſſant, rampant, pleurant, nous léchant les mains, au-lieu que la femelle ſe tient dans ſa tannière; il faut que la malheureuſe jeuneſſe y entre, pour pouvoir être devorée.

Permettez moi de vous dire, ma chère, que s'il y a en Angleterre un homme artificieux avec notre ſexe, également artificieux, & quand il parle franchement, & quand il flatte, Mr. Greville eſt cet homme-là. Il prétend bien l'être, & il s'en fait un mérite. N'inſinuë-t-il pas, auſſi inſolemment que conſtamment, que la flatterie eſt plus chère à une femme que ſa ſubſiſtance? Qui eſt plus groſſier flatteur que lui, quand il eſt en train? Et cependant d'autres fois, il veut ſe faire un mérite de ſa ſincérité, & de ſa franchiſe, en diſant fort librement bien des choſes.

Il

Il n'eſt pas difficile, ma chère amie, de connoitre ces hommes, ſi nous cherchons à les pénétrer. Leur principale force gît, il eſt vrai, dans notre foibleſſe; mais quelque foibles que nous ſoyions, nous ne devrions pas contribuër au triomphe de ceux qui font de notre foibleſſe l'objet ordinaire de leur ſatyre; nous ne devrions pas juſtifier leurs railleries par nos imprudences. Mais le traitre eſt dans notre cœur: ſi nous nous gardons contre nous-mêmes, nous pouvons défier tous les artifices des hommes.

Vous ſavez que ma plus grande objection contre Mr. Greville eſt tirée de ſes mœurs. Un libertin dans ſes principes, & dans ſa conduite, peut difficilement faire un tendre Epoux, pour ne parler que de cette ſeule conſidération, quoiqu'une femme ne doive pas négliger les autres. Qui peut ſe flatter qu'un homme qui mépriſe ouvertement ſes premiers devoirs, remplira les ſeconds? Mr. Greville a reçu une bonne éducation: il faut qu'il ait pris peine à rendre inutiles, les pieuſes leçons de ſon digne Père, & encore plus pour en faire un ſujet de raillerie.

Nous avons ouï parlé de trois femmes qu'il a entretenuës, outre celle qu'il a amenée de la Province de Galles. Vous ſavez que depuis qu'il a jetté les yeux ſur moi, il a ſeulement cherché à paroitre décent. Il faut qu'un homme ſoit bien abandonné, & qu'il ait le cœur bien dur, pour pouvoir paſſer d'une femme à l'autre, ſans remords de quitter la première, qu'on peut ſuppoſer qu'il a ſéduite par les ſermens les plus ſolemnels. Et de qui, ma chère, u-

ne femme vertueuse prend-elle les restes, quand elle épouse un débauché?

N'a-t-on pas dit que cette femme de Galles, à qui en la quittant, il donna à peine dequoi vivre mesquinement pendant une année, est à présent Public? L'homme mépriſable! Il se fait une gloire, à ce que j'ai ouï dire, d'avouër que c'est une séduction, & qu'elle n'étoit pas vicieuse avant qu'il l'eut renduë telle.

Il n'y a qu'une seule chose où Mr. Greville puisse se faire un mérite de son infame conduite; c'est qu'il a fourni par là un bon avertissement à notre sexe. Irois-je donc, mépriſant cet avertissement, épouser un homme, qui avec une humeur assez aimable, & de la vivacité d'esprit, a montré un si mauvais caractère?

Il est fort riche, comme vous dites. Il en est d'autant plus inexcusable dans sa vilainie envers la femme de Galles. Il compte sur sa fortune; elle pourra lui attirer des autres femmes une indulgence qu'il ne mérite pas: mais la fortune sans le mérite, fut-ce dans un Prince, ne gagnera jamais rien sur moi.

Vous dites, que si on ne veut absolument se marier qu'à un homme d'une vertu exacte, il faut rester toujours fille. Si cela est vrai, quelles miſérables créatures sont les hommes! Quel affreux abus des passions qui leur sont données pour un plus noble usage!

J'ai une très-haute idée de l'état de mariage. Je me rappelle d'avoir ouï dire à mon Oncle, qu'une femme qui reste dans le célibat, en est la moitié moins utile au but de son existence. Combien en effet les devoirs d'une bonne Epouse, d'u-

d'une bonne Mère, quand ils ſont bien remplis, n'annobliſſent-ils pas une Femme! L'exemple de ma Tante Selby, dans la ſphère étenduë où elle eſt placée, oppoſé à celui d'une fille du même âge dans le cercle étroit qui la renferme, montre la vérité de cette reflexion.

Mon Grand Père diſoit, que les familles ſont de petites communautés, que hors de là, il y a peu de ſolides amitiés, qu'elles ſervent à perfectionner & à affermir la grande communauté, dont elles ſont comme autant de mignatures.

Avec tout cela, je ſuis perſuadée, (& j'eſpère de me conduire toujours en conſéquence) qu'une femme qui avec les yeux ouverts, épouſe un débauché, auroit beaucoup mieux fait de reſter fille toute ſa vie; puisque vraiſemblablement elle renverſe par là autant qu'il eſt en elle, toutes les fins raiſonnables de la ſociété.

A quel risque affreux ne s'expoſe pas par ſa préſomption, une femme qui épouſe un méchant homme, avec l'eſpérance de le ramener, quand elle ne peut s'aſſurer de garder elle-même ſes propres principes! *Ne vous abuſez point*; *les mauvaiſes compagnies corrompent les bonnes mœurs*, c'eſt une leçon vraiment Apoſtolique.

Le texte que vous citez d'un *Mari infidèle*, converti par une *Femme fidèle*, regarde, ſelon moi, les premiers tems du Chriſtianisme; c'eſt une inſtruction aux femmes converties, liées à des maris qui ne le ſont pas, de montrer par leur conduite envers eux, *par leur chaſte converſation accompagnée de crainte*, quelle efficace a ſur leurs cœurs l'excellente doctrine qu'elles ont embraſſée. L'Apôtre ne peut avoir eu

vuë, une perſonne qui étant fille, choiſit un Mari Païen, dans l'eſpérance de le convertir; & cela ne peut être un motif pour une femme pieuſe & vertueuſe, d'épouſer un méchant homme dans l'eſpérance de le ramener. *Peut-on toucher de la poix ſans ſe ſalir?*

Pour ce qui regarde Mr. Fenwick, je ſuis bien loin d'avoir meilleure opinion de lui que de Mr. Greville. Vous ſavez ce qu'on en a dit à l'oreille. Il a cependant plus de décence: il n'avouë pas des principes auſſi dégagés; mais vous devez avoir remarqué combien il ſemble prendre de plaiſir aux mauvais diſcours, & aux ſentimens libertins de l'autre; & que celui-ci s'anime & devient plus éloquent dans ſes libertés & ſes profanations, par les applaudiſſemens adroits de Mr. Fenwick, & par l'air qu'il prend pour l'encourager. En un mot, Mr. Fenwick n'aïant pas la même vivacité dans les idées, ni dans l'expreſſion, que Mr. Greville, quoiqu'il prétende ne pas manquer d'eſprit, fait de ſon mieux pour montrer qu'il a le cœur auſſi corrompu. Si je ne craignois pas que ma colère le rendît important, j'aurois bien de la peine à m'empêcher de lui montrer combien je ſuis choquée, lorsque par un coup d'œil malin, & un ſourire marqué, il fait obſerver les plaiſanteries indécentes de l'autre, à la perſonne qu'il croit la plus diſpoſée à rougir, comme s'il craignoit qu'elles ne fuſſent perduës; & beaucoup plus lorsque la perſonne ainſi inſultée marquant ſon embarras par ſa rougeur, il fait un grand éclat de rire pour achever de la déconcerter.

Ces hommes doivent certainement nous croire

croire de grandes hypocrites. Il faut qu'ils s'imaginent que nous affectons seulement la modestie, & que dans le cœur nous approuvons leurs licences. Car peut-on supposer que des gens qui se piquent d'avoir eu une bonne éducation, qui ont eu toutes les facilités que ces deux personnes ont eues, se donneroient ces libertés à dessein de nous affronter?

J'espère que je trouverai les Cavaliers de Londres plus polis que ces Chasseurs de renards nos voisins. Je n'ai pas vu cependant encore beaucoup de sujets de préférer les uns aux autres. Mais à la Cour, & dans les endroits où se rassemblent les gens du bon ton, je m'attends à des merveilles. Dieu veuille que je ne sois pas trompée.

Remerciez Miss Orme, de ma part, pour les bons souhaits qu'elle m'envoie: dites lui que ses doutes de mon attachement pour elle, ne sont pas fondés, & que je l'aime véritablement & sincérement. Elle n'auroit pas à demander les assurances les plus expresses de mon amitié, si je ne redoutois plus en elle la qualité de sœur d'un homme vraiment respectable, que je ne me défie d'elle en qualité de mon amie. J'aime beaucoup à la considérer dans ce dernier point de vuë. Mais dites lui que je la trouve un peu méchante de ramener toujours le même sujet. Cependant puis-je m'en plaindre, si la bonne opinion qu'elle a de moi, lui fait croire qu'il est en mon pouvoir de rendre heureux un frère pour qui elle est si zélée & si tendre? Je ne puis que l'estimer pour l'intérêt qu'elle y prend. Et c'est cela même

même qui me fait craindre l'habileté exempte d'artifice de Miſs Orme.

Il ſembleroit que mon obéiſſance, mon amitié, mon reſpect, ſont des choſes en queſtion, ſi dans chaque Lettre, j'en répétois les aſſurances à mes très-honorés, & très-chers Bienfaiteurs Parens & Amis. Suppoſez donc qu'elles ſont toujouts renfermées dans celles que je vous donne à la fin de mes Lettres, en vous aſſurant que je ſuis & veux être, ma chère Lucy,

Votre éternelle amie,
HARRIET BYRON.

LETTRE VII.

MR. SELBY à *Miſs* BYRON.

De la maiſon de Selby. Janv. 30.

A merveilles! il ne manque plus qu'un ou deux Amans de Londres, qui entrent en jeu, pour voir ouvrir le Théatre de la vanité, & lever le rideau. Greville vous exaltant par-tout pour juſtifier ſa flamme; Fenwick vous mettant au-deſſus de toutes les femmes; Orme vous adorant, & par ſon humble ſilence diſant plus que ces deux autres; Propoſitions de la part de l'un; Lettres de l'autre. Quelles ſcènes de vanité & de folie n'ai-je pas vu depuis trois ans & demi, que le jeune Mr. Elford commença la danſe! Oh! vous avez bien pu reſter fille juſqu'à vingt ans, aïant eu le choix ſur tant d'adorateurs, que vous n'avez

pas

pas trop ſu lequel prendre. Ainſi dans une boutique, le marchand a bien à faire avec vous autres, femmes, quand vous êtes partagées par la variété des étoffes : mais après les avoir bien examinées depuis la premiére jusqu'à la derniére, (& c'eſt avec les hommes comme avec les étoffes) vous ne manquez pas de choiſir la plus mauvaiſe; ſur-tout ſi la meilleure vous a été préſentée la premiére, & que vous l'aïez refuſée; car les femmes aiment mieux en ſouffrir, que de ſe corriger.

„ Il eſt vrai, dites-vous, que nous autres, „ jeunes femmes, ſommes portées à nous plaire à „ l'admiration. „ Ouï da! Etes-vous ainſi faite? J'ai donc gagné enfin un point avec vous; n'eſt-il pas vrai? „ Mais j'ai toujours travaillé, „ continuez-vous, (je voudrois bien que vous euſſiez réuſſi) „ j'ai travaillé à étouffer une „ vanité auſſi folle „. Vous avouez donc que vous l'avez eue, cette vanité; autre point gagné! La conſcience vous fait quelquefois parler vous autres, femmes. Mais je penſe qu'il y a de la vanité dans cette humilité même. Vous faites bien de dire, *j'ai travaillé*, car la vanité femelle, comme l'amour, fut elle enfermée dans un tonneau, jetteroit ſa flamme par le bondon.

Hé bien, dis-je à votre Tante Selby, à votre Grand-Mère, & à votre Couſine Lucy, quand nous tenons nos ſéances pour lire vos Lettres, eh bien, j'eſpère à préſent que vous ne diſputerez plus contre moi, ſur ce brulant amour de l'admiration, que j'ai dit ſi ſouvent avoir englouti les cœurs de toutes tant que vous êtes; puiſque votre Harriet n'en eſt pas exemp-

exempte, & qu'avec toutes ſes belles apparences, toute ſa prudence, toutes ſes précautions, ſa conſcience la force de l'avouër.

Mais, non vraiment! Tout ce que vous dites eſt bien! Vos aveux même ſont cités comme des preuves de votre défiance, de votre ingénuité, & que ſai-je encore.

Je dois avouër, à la vérité, que jamais Père n'aima plus ſa fille, que je n'aime ma Nièce; mais cependant, petite fille, je n'aime pas vos défauts, votre vanité. Je me fais gloire de pouvoir juger mes amis comme ils le méritent, & non comme mes amis. Quoi, votre Tante elle-même, la bien-aimée de mon cœur, vous ſavez que je l'évaluë tantôt plus tantôt moins, ſelon qu'elle le mérite. Mais avec tous ceux que je viens de nommer, & avec toutes vos relations, leur Harriet ne peut être en faute. Et pourquoi? parce que vous leur appartenez, & qu'ils s'en attribuent à eux-mêmes quelque mérite, à cauſe des relations qu'ils ont avec vous. Ils ſont tous exceſſifs dans les qualités qu'ils vous attribuent, & cela ſurement parce que vous êtes de leur ſexe, parce que je vous accuſe ſur un point qui vous concerne toutes, & que c'eſt la cauſe commune.

L'un vante votre *bon ſens*, parce qu'à l'aide d'une heureuſe mémoire, vous avez le ſecret de vous rendre propre, tout ce que vous liſez, & que vous entendez, de votre goût; ſur tout les leçons de votre Grand-Père; & parce que, ſans doute, vous nous faites paſſer comme de votre crû, ce que vous avez emprunté, pour ne pas dire volé.

Un

Un autre loue votre *bon cœur* : mais voici le Diantre ; une fille peut-elle avoir le cœur mauvais, quand elle eſt entourée d'une foule d'adorateurs ; qu'elle fait un nouvel Amant par-tout où elle montre ſon viſage enchanteur ; qu'elle eſt pleine de ſanté, & que tout le monde eſt ſon ami, qu'elle le mérite ou non ? Avec qui, je vous prie, pourroit-elle avoir quelque choſe à démêler ?

Un autre célèbre votre *enjouëment*, lors même que vous l'exercez aux dépens de votre Oncle, hardie petite fille que vous êtes ; en quoi à la vérité vous êtes ſoutenuë par la femme de mon cœur, toutes les fois que je prens ſur moi de vous dire, ce que vous êtes toutes, ſans en excepter la meilleure.

Quelquefois même ils vantent votre *modeſtie* : Eh quoi, votre modeſtie, parce que vous avez la peau tranſparente, & que vous pouvez rougir, j'ai preſque dit, quand il vous plait.

D'autres fois ils prétendent que vous avez les traits également fins & réguliers. Pour moi qui les ai examiné en gros & en détail, je penſe que tout ce que vous avez de ſéduiſant, ne vient que de votre air ouvert & enjoué. Cela donne aux traits un certain vernis, ou comme vous voudrez l'appeller, qui nous plait à la première vuë ; un vernis, qui prend les gens comme par ſurpriſe. Mais je veux une beauté qui ait toujours le même aſcendant ſur nous toutes les fois que nous la voyons ; qui laiſſe toujours quelque choſe à découvrir à ſon avantage, plus nous ſommes familiariſés avez elle.

„ *Mon Correcteur* ", dites-vous, en nommant

mant votre Oncle. Ouï je veux l'être. Mais quelle eſpérance puis-je avoir de votre amandement, pendant qu'il n'y a ame vivante, homme, femme, enfant, de votre connoiſſance, qui ne travaille à vous enfler le cœur? Voilà Mr. Selby, ai-je entendu dire, à un Etranger; & qui eſt Mr. Selby? demandoit un autre. Eh mais, Mr. Selby c'eſt l'Oncle de la célèbre Miſs Byron. Il me ſemble cependant qu'après avoir vécu cinquante ans dans ce Comté, je pourrois être connu par moi-même, & non comme l'Oncle d'une fillette de vingt ans.

„ Ne ſuis-je pas une impertinente fille? " demandez-vous dans un autre endroit, & vous répondez, „ ouï je la ſuis. „ Je ſuis charmé de cet aveu; j'eſpère que je pourrai deſormais en appeller à votre propre autorité. Mais ſelon votre Tante, ce n'eſt que l'effet de votre aimable vivacité. Quelle abominable prévention! Ouï, faites tout ce que vous voudrez, Harriet, vous ne ſerez jamais en faute. Je voudrois presque.... Je ne veux pas dire ce que je voudrois; mais il vous pend peut-être quelque choſe à l'oreille à quoi vous ne penſez guères; comptez là-deſſus. Tous vos jours ne peuvent pas être des jours de calme. Je donnerois de bon cœur mille livres, pour vous voir ſérieuſement amoureuſe; ouï, enfoncée jusqu'aux oreilles, & dans l'impuiſſance de vous aider. Vous n'avez pas encore trente ans, ma petite; & en effet vous paroiſſez croire que le tems du danger n'eſt pas paſſé. Je ſuis bien aiſe que vous vous connoiſſiez, ma chère enfant. Parlerai-je à Greville de vos doutes, & de vos inquié-

quiétudes, Harriet? J'entens au ſujet des dix années ſuivantes. Et lui dirai-je les vœux que vous faites pour les paſſer ſans malheur? Mais ce ſouhait n'eſt-il pas bien ſingulier, que dix de vos plus belles années fuſſent paſſées, & que vous fuſſiez arrivée à l'âge de trente ans. Imagination toute pure! Demandez un peu à quatre-vingt dix-neuf de cent femmes, ſi elles ſeroient de ce ſentiment.

Dans une autre Lettre, vous demandez à Lucy, " ſi Mr. Greville n'a pas dit que la „ flatterie eſt plus chère aux femmes, que leur „ ſubſiſtance "? Eh bien, ma Nièce, qu'auriez-vous à dire à cela? Cela n'eſt-il pas vrai? Je puis certifier, que Mr. Greville eſt un homme de bon ſens, & qu'il fait de bonnes remarques

„ La principale force des hommes, dites-„ vous, gît dans la foibleſſe des femmes. " Eh ſans doute, où giroit-elle ailleurs? Et cela vient de leur amour déméſuré pour l'admiration & la flatterie, comme vous ſemblez en convenir de vous-même, quoique ſi ſouvent vous m'aïez opiniatrément ſoutenu le contraire. Il n'y a qu'à vous laiſſer faire vous autres, femmes, vous faites vous-mêmes nos affaires.

Cependant, je ſuis content de pluſieurs endroits de vos Lettres; ſur tout de celui où vous rapellez ma maxime, ſans la contredire, ce qui eſt bien rare, „ qu'une femme dans le „ célibat, en eſt la moitié moins utile au but „ de ſon exiſtence ". La bonne fille! C'eſt de moi qu'étoit cette remarque; ouï, je my tiendrai. Lucy ſourit, quand nous en fumes à cet en-

endroit, & me regarda, attendant de moi quelque reflexion ; autant en fit votre Tante : mais votre aveu étoit si naïf, que je me piquai de générosité, & me contentai de dire, vrai comme Evangile.

Quoique ma Lettre soit bien longue, je n'ai pas dit le quart de ce que je me proposois en la commençant. Vous avouerez que vous avez donné ample matière à votre *Correcteur* ; mais vous rendez votre cause un peu meilleure, en disant que vous ne voulez pas „ contredire „ votre Mentor. „

Vous avouez que vous avez quelque vanité. Soyez plus franche dans des aveux de cette nature ; vous le pouvez, puisque vous êtes femme ; & votre ingénuité fera une compensation, d'autant plus qu'elle me servira contre votre Tante, contre Lucy, & votre Grand-Mère, sur un article où je ne veux pas céder.

J'ai reçu nouvellement des propositions à votre sujet ; mais je ne vous dirai pas de la part de qui ; puisque nous sommes convenus il y a longtems, de ne rien prescrire à une fille aussi sage que nous vous croyons, à bon compte, en matières d'amour & de mariage.

Avec tous vos défauts, je vous aime. Je suis presque honteux de dire combien je vous trouve déjà à redire : nous sommes tous gais naturellement ; cependant, je ne sai pourquoi, votre absence fait un grand vuide à notre table. Parlez nous de vous par chaque Courier, ce sera quelque chose. Votre radoteuse de Tante compte les heures, les jours de Lettres. Votre Grand-Mère est avec nous, & je suis

sûr

ſûr que dans le cœur, elle vous regrette: mais comme votre tendreſſe pour elle vous a empêché depuis tant d'années, d'aller à Londres, elle croit qu'elle doit être bien aiſe. Son exemple peut beaucoup pour nous, comme vous ſavez, & ſur-tout ſur

Votre très-affectionné Oncle
(quoique votre Correcteur)
GEORGE SELBY.

LETTRE VIII.

Miſs BYRON à *Miſs* SELBY.

Mardi, Janv. 31.

Me voici déjà, ma chère Lucy, & bien contre mon attente, à même de tenir la troiſième promeſſe que j'ai faite en vous quittant. Un homme d'une famille & d'une fortune aſſez conſidérable, a déjà formé des vuës ſur votre Harriet.

Pour ne pas vous tenir en ſuſpens par des détours inutiles, il s'appelle Fowler. C'eſt un jeune Cavalier qui poſſède déjà un bien honnête, & en attend encore davantage d'un Oncle de la Province de Galles, qui eſt à préſent en ville, nommé ſir Rowland Meredith, fait Chevalier pendant qu'il étoit Sheriff, à l'occaſion d'une addreſſe qu'il apporta au Roi, de la part de ſon Comté.

Sir Rowland paroit exiger de ſon Neveu, ſous peine de lui retirer pour jamais ſa faveur, qu'il

qu'il ne ſe marie point ſans ſon conſentement; qu'il ne donnera jamais, dit-il, que pour une femme de bonne famille, aïant une fortune aſſortie, qui ait eu l'avantage d'une éducation Chrétienne, ce qu'il regarde comme la meilleure ſureté de ſa bonne conduite, comme Epouſe, & comme *Mère*; ce bon Chevalier porte déjà ſes vuës ſi loin: la femme de ſon Neveu doit encore être de mœurs ſans reproche; inſtruite des devoirs du ménage; & ne ſe faiſant point de honte de s'en mêler dans l'occaſion. Il déclare cependant que la fortune eſt la moindre choſe à quoi il regardera; parce que ſon Neveu en a aſſez. Il voudroit ſeulement qu'elle fût de ſix ou dix milles pièces, pour qu'il ne parût pas que ce fût un mariage de pure inclination, & que ſon Neveu eût été pris par les yeux plutôt que par la raiſon. Quand une fille reçoit un pareil bien de ſes Parens, c'eſt aſſez, dit-il, pour s'aſſurer que la famille dont elle eſt, a *dequoi*, comme il parle, & ne ſera pas à charge à celle du Mari.

Il y a quelque choſe de particulier, quelque choſe qui a l'air de prévoyance & de prudence, dans ce vieux Chevalier. A propos, j'ai presque penſé l'oublier; ſa future Nièce doit être jolie. Il paroit ſe faire un mérite d'avoir des chevaux & des chiens de bonnes races; & il fait des comparaiſons polies entre les plus nobles, & les plus vils animaux.

Sir Rowland lui-même, comme vous pouvez déviner par ces particularités, eſt un vieux garçon: il lui faudroit une femme faite exprès pour ſon Neveu; & il inſiſte poſitivement, avant

avant que de la connoitre, ſur des qualités dont ſa Nièce n'aura peut-être pas une ſeule.

Vous rapellez-vous Mr. Tolſon du Comté de Derby? Il étoit réſolu de n'épouſer jamais une Veuve, à moins qu'elle ne fût fort riche, & qu'elle n'eût jamais eu d'enfans. Il ne vouloit point encore une femme qui eût les cheveux rouges. Il garda parole jusqu'à quarante ans; & comme on le croyoit alors déterminé à reſter garçon, perſonne ne crut que ce fût la peine de lui faire des propoſitions. Aucune femme ne lui tendit ſes filets, pour parler le ſtyle de Mr. Greville: à la fin il ſe laiſſa prendre, & épouſa la rieuſe Mr. Turner, Veuve, qui avoit une fille encore vivante, & abſolument idiote; & pour accomplir le malheur de ſa deſtinée, elle avoit les cheveux rouges, & du rouge le plus desagréable. Le bon homme étoit devenu ſplenique, tout le monde s'étant dégouté de lui, il ſe dégouta de lui-même; il eſpera de trouver la guériſon de ſon humeur noire, dans la gaieté de la Dame; & ſembloit ſe croire fort obligé à une femme qui avoit pris garde à lui quand perſonne n'en vouloit. Vivent les vieux Garçons!

Mr. Fowler me vit chez mon Couſin Reeves, pour la première fois. Je ne puis pas dire qu'il ſoit d'une figure desagréable: mais il ne me paroit pas partagé d'une ame comme je la voudrois dans un homme à qui je dois vouër mon amour & mon reſpect. Je veux, ſi jamais je me marie, être une bonne femme & ſoumiſe. Ne dois-je pas promettre l'obéiſſance, & romprai-je les vœux de mon mariage? Je ne

voudrois donc pas, pour aucune considération, épouser un homme dont le défaut d'intelligence me rendroit plus lâche à remplir mes devoirs envers lui, & qui pourroit par caprice, ou par bêtise, me donner des ordres que je ne croirois pas raisonnable d'exécuter. Il y a un plaisir, & une sorte de gloire, à céder, dans des choses même indifférentes, au jugement d'un mari plus expérimenté & plus sage que nous. Mais avec une personne d'un caractère opposé, nous pouvons avoir des doutes que nous n'aurions pas avec un autre. Le doute du mérite de quelqu'un est, comme vous savez, le premier pas au mépris; & qu'y a-t-il de plus voisin que la desobéissance, source de toutes sortes de maux?

Je vis d'abord que Mr. Fowler me regardoit avec distinction. Nous autres, femmes, comme vous savez, (je vais une fois prendre les devans sur mon Oncle) nous sommes fort alertes pour faire des découvertes de cette nature. Au reste tous ceux qui étoient à table le virent aussi. Il vint le jour suivant, & pria Mr. Reeves de s'intéresser pour lui auprès de moi: il ne fit aucune question sur ma fortune; quoiqu'il fût fort prodigue de détails sur la sienne. Il le pouvoit, puisqu'il n'y a rien à redire de ce côté-là. Y a-t-il quelqu'un dans ces occasions qui oublie les avantages qui le distinguent le plus? Au-lieu que la fortune est la dernière chose dont parle celui qui n'en a point; & alors tout son cri, c'est l'amour, l'amour.

Mr. Reeves qui a bonne opinion de Mr. Fowler, lui dit pour répondre à ses informations,

tions, qu'il me croyoit le cœur libre. Mr. Fowler s'en réjouit ; il ajouta que je n'avois à prendre des ordres que de mon devoir, qui étoit en effet, disoit-il, un lien plus fort avec moi que l'intérêt. Il loua mon caractère & ma franchise, celle-ci aux dépens de mon sexe ; je lui en fis moins de remerciemens, quand il me raconta ce qu'il avoit dit. En un mot, il l'informa de tout ce qui étoit nécessaire ; & de plus qu'il n'étoit nécessaire ; de la bonté qu'avoit ma famille, & mon bon Mr. Deane, de me renvoyer toutes les propositions de ce genre ; mêlant ce détail, d'éloges qu'on ne peut excuser que par la bonté de son cœur, & qu'il faut mettre sur le compte de sa prévention pour sa Cousine.

Mr. Fowler témoigna beaucoup d'appréhension sur ce que lui disoit mon Cousin, de la déférence de ma Grand-Mère, de ma Tante, & de Mr. Deane pour moi dans ces occasions, qu'il présumoit, disoit-il, avoir été trop fréquentes, pour qu'il eût lieu d'esperer.

Si vous avez quelque esperance, Mr. Fowler, lui dit Mr. Reeves, ce doit être dans votre bon caractère, beaucoup plus que dans votre fortune. Quoiqu'elle ne s'enorgueillisse pas du nombre de ses adorateurs, il est naturel de supposer qu'il l'aura rendu plus difficile ; & ses difficultés sont augmentées à proportion de la généreuse confiance qu'ont tous ses Parens dans sa discrétion. Quand je lui dis, continua Mr. Reeves, que votre fortune surpasse de beaucoup ce que sir Rowland demande, & que par inclination, & par votre éducation vous aviez

l'esprit tourné au sérieux : c'est trop, c'est trop, s'écria-t-il, dans une seule personne. Par rapport à la fortune, il voudroit que vous n'eussiez pas un sou; & s'il peut obtenir vos bonnes graces, il seroit le plus heureux des hommes.

O mon cher Mr. Reeves, lui dis-je, que vous avez exagéré ce que je vaux! Surement vous ne vous intéressez pas pour Mr. Fowler, si cela étoit, n'auriez-vous pas, pour l'amour de lui, cherché à me connoitre, avant que de me vanter ainsi; ai-je jamais mérité cette haute opinion? Mr. Fowler pourroit bien avoir à souffrir des bonnes intentions de son ami, si l'amour faisoit aujourd'hui quelque malheureux.

C'est le langage que je tiens, & que je dois tenir de vous à tout le monde, me répondit Mr. Reeves; n'est-ce pas celui que tiennent ceux qui vous connoissent le mieux?

Quand on favorise quelqu'un, repliquai-je, on est porté à exagérer ce qu'il vaut, autant qu'à dépriser celui qu'on n'aime pas. Vous n'auriez pas dû vous avancer jusqu'à donner des esperances à Mr. Fowler : à quoi peut aboutir tout ceci, sinon à me mettre mal à mon aise, en m'obligeant, compatissante comme je passe pour l'être, à lui montrer de la pitié s'il est sérieusement épris; ne pouvant lui rendre de l'amour?

Ce qui est dit, est dit, répondit Mr. Reeves, il n'y a qu'un pas de la pitié à l'amour. Madame Reeves commença par avoir pitié de moi; car jamais homme ne fut plus éperdument amoureux : dès-lors je me crus assuré d'elle;

&

& je devinai juſte. Je puis bien vous aſſurer que je ne hais pas Mr. Fowler.

Ainſi, ma chère Lucy, Mr. Fowler croit avoir trouvé la femme qu'il lui faudroit; mais je ne crois pas que votre Harriet ait trouvé en lui le mari qu'il lui faut.

Le lendemain dès le matin, ſir Rowland lui-même..... Mais, Lucy, que dira mon Oncle Selby, ſi je continuë à vous raconter toutes les belles choſes qu'on a dites de moi, & à moi? N'attribuera-t-il pas tout ce que j'en répéterai, à cet orgueil, cette vanité, cet amour de l'admiration dont auſſi bien que Mr. Greville, il accuſe toujours notre ſexe?

Il s'attend cependant que je rendrai un compte exact de tout ce qui ſe paſſe, de toutes les converſations où j'ai quelque part. Comment faire pour le contenter? Cependant je ſai bien que je ne puis mieux lui faire ma cour, qu'en lui donnant lieu de me trouver en faute; mais alors blâmera-t-il tout le ſexe à cauſe de moi? Cela ſeroit-il juſte?

Je ſai bien que vous me direz, qu'en raportant des converſations, je n'y dois rien changer; qu'on ne peut connoitre le tour d'eſprit, & le caractère des gens, ſi je ne répète ce qu'ils diſent, & de la manière dont ils le diſent; que c'eſt à ceux qui parlent, & aux complimenteurs à répondre pour la reſſemblance de leurs portraits; que je connois mon cœur, & s'il eſt enflé de leurs loüanges; qu'en ce cas, je le découvrirai par ma fierté, & ſerai aſſez punie de cette découverte, par le blâme, ou même le mépris que je m'attirerai de mes amis,

au-lieu de conſerver leur précieuſe eſtime. Permettez moi d'ajouter, qu'il y a un auteur, j'ai oublié quel, qui dit „ qu'il eſt permis de „ répéter les choſes, quoique dites à notre „ loüange; qu'il eſt néceſſaire de ſavoir, & „ qu'on ne peut apprendre autrement. „

CE préambule ſervira-t-il une fois pour toutes?

Ouï, dites-vous; ouï, dit ma Tante Selby; ouï, dit tout le monde, excepté mon Oncle Selby. Eh bien, je vais donc continuër, & répéter tout ce qu'on dira, auſſi bien à mon desavantage, qu'à mon avantage; réſoluë de ne pas m'enorgueillir de l'un, & de faire mes efforts pour devenir meilleure par l'autre. Dites à mon Oncle que je ne ſouhaite pas qu'il m'épargne, puiſque les fautes qu'il remarquera dans ſa chère Harriet, la mettront toujours ſur ſes gardes; non pour les cacher à ſes yeux pénétrans, mais pour s'en corriger.

A préſent que je vous ai préparé contre le dégoût des loüanges que je pourrois me donner à moi-même, quoique venuës d'une ſeconde, ou troiſième main, je vais continuër ma narration... Mais mon papier m'avertit que j'ai écrit une monſtrueuſe Lettre: je vais donc en commencer une autre ſur une nouvelle feuille; après avoir ajouté ſeulement à celle-ci, que je ſuis & ſerai toujours

Votre tendre amie,

HARRIET BYRON.

P. S. Eh bien, que ferai-je? Je reçois dans l'inſtant la Lettre de mon Oncle: après les reproches qu'il me fait, d'orgueil & de vanité,

nté, mes excuſes ſeront-elles encore valables? Il faut bien que je m'en flatte. Un mot ſeulement, mon très-cher & très-honoré Oncle: ne me ſoupçonnez pas de prendre au pied de la lettre, ces complimens extravagans de ceux qui ſe déclarent mes Amans. Je ne veux pas que vous m'en croyiez d'un brin plus ſage, plus jolie, ou meilleure qu'auparavant.

LETTRE IX.

Suite de la précedente.

Jeudi. Fevr. 2.

Le lendemain matin, ſir Rowland vint chez Mr. Reeves.

Avant que de s'ouvrir ſur le but de ſa viſite, il ſouhaita d'avoir l'occaſion de me voir. Je n'avois encore rien ouï dire de lui, ni de ſon affaire. Nous allions déjeuner. Miſs Alleſtree, Miſs Bramber, & Miſs Dolyns, jeune Dame de beaucoup de mérite, étoient avec nous.

Au moment que nous venions de prendre nos places, Mr. Reeves introduiſit ſir Rowland, mais ſans lui dire qui étoit Miſs Byron. Il ne fit autre choſe, dès qu'il fut aſſis, que nous lorgner en face tour à tour; & fixant les yeux ſur Miſs Alleſtree, il pouſſa Mr. Reeves du coude. Hem! Monſieur, lui dit-il à l'oreille, mais de façon à être entendu.

Mr. Reeves ſe taiſoit. Sir Rowland qui a la vuë courte, regarda alors Miſs Bramber en fron-

çant le ſourcil ; puis Miſs Dolyns ; puis moi. Hem! Monſieur, dit-il encore tout bas.

Il vuida ſa première taſſe de thé avec une impatience qui ſembloit égale à ſon incertitude ; & enfin prenant Mr. Reeves par un de ſes boutons, il demanda de lui dire un mot en particulier. Ils ſortirent enſemble ; & le Chevalier ſans quitter le bouton ; Vertu de ma vie ! dit-il, j'eſpère que je ne me trompe pas. j'aime mon Neveu comme moi-même ; je ne vis que pour lui. Il m'a toujours été ſoumis. Si c'eſt Miſs Byron, qui étoit à droite de votre femme, avec cet air d'un Ange, avec ces yeux pétillans de gaieté, & ce viſage fleuri comme un matin du mois de May, l'affaire eſt faite ; je donne mon conſentement. Quoiqu'elle n'ait pas ouvert la bouche, je ſuis ſûr qu'elle eſt toute eſprit. Mon garçon l'aura. Les autres jeunes Dames ſont aimables, mais ſi c'eſt là celle que mon parent aime, il l'aura. Comme elle éclipſera toutes nos Dames de Caermarthen ! Il y a cependant de jolies filles à Caermarthen. Me trompé-je, ou non, Mr. Reeves, par raport à l'objet de la *flamme* de mon Neveu, comme ils appellent cela.

La Dame que vous déſignez, Monſieur, eſt Miſs Byron.

Alors Mr. Reeves, avec ſa prévention ordinaire, laiſſa ſon cœur s'épancher en ma faveur.

Dieu ſoit loué, Dieu ſoit loué ! dit le Chevalier ; rentrons, retournons, je veux lui dire quelque choſe pour la faire parler ; mais au moins pas un mot pour l'embaraſſer. Je m'attends que ſa voix eſt toute muſique, ſi elle eſt auſſi

auſſi harmonieuſe que le reſte. Que je vous diſe, Mr. Reeves, par la douceur ou la rudeſſe de la voix, je juge du cœur, de l'ame, & des manières d'une Dame. C'eſt un caractère que j'ai trouvé, je ne m'y trompe guères. Retournons, je vous prie.

Ils revinrent, & reprirent leurs places. Le Chevalier fit quelques excuſes mal adroites, de ce qu'il avoit fait ſortir mon Couſin.

Sir Rowland, avec un front ſérein, & un viſage brillant de plaiſir, paroiſſoit prêt à accoucher de quelque penſée, ne ſachant cependant par où commencer. Mr. Reeves & Miſs Alleſtree parloient enſemble quand ils rentrèrent. Sir Rowland crut qu'il devoit dire quelque choſe, quelque éloignée qu'elle fût de ſon principal deſſein. Rompant donc le ſilence, vous paroiſſiez, Mesdames, dit-il, enfoncées dans quelque converſation, quand nous ſommes rentrés: quel qu'en ſoit le ſujet, je vous prie de le reprendre.

Elles l'aſſurèrent qu'elles avoient fini ce qu'elles avoient à dire.

Sir Rowland parut encore en défaut. Il touſſa trois fois, & me regardoit avec une tendreſſe particulière. Mr. Reeves, par pitié de ſa plénitude, lui demanda alors, combien il ſe propoſoit de reſter en ville.

Il avoit compté, répondit-il, de partir dans une ſemaine, mais il étoit ſurvenu quelque affaire, qu'il ne croyoit pas pouvoir terminer de *quinze jours*. Cependant il faut que je ſois là-bas, dit-il, car je venois de finir, quand je ſuis parti, une nouvelle maiſon, que je deſtine à mon Neveu, pour préſent de nôces. Tel que vous me voyez,

je prétens être juge en fait de goût, & d'élégance. Sir Rowland étoit à préſent en train. Tout ce que je ſouhaite, continua-t-il, c'eſt de le voir bien établi. Ah, Mesdames, ſi je n'avois pas beſoin d'aller plus loin que cette table, pour trouver une femme à mon garçon!

Nous nous regardions l'une l'autre, en ſouriant.

Vous autres, Dames, pourſuivit-il, vous avez ſur nous en certaines occaſions, un grand avantage, que je regardois comme peu de choſe juſqu'à ce que je me trouvaſſe dans le cas; & cela, ſoit que nous parlions pour nos parens, ou pour nous. Mais voulez-vous bien, Madame, voulez-vous bien, Monſieur, s'addreſſant à Mr. & Mad. Reeves, répondre à mes queſtions au ſujet de ces Dames. Il faut que j'aie une Nièce d'entre elles. Mon Neveu, quoique je le diſe moi-même, eſt fait pour être aimé de quelque femme que ce ſoit. Et pour ſa fortune, laiſſez moi faire, ce que j'ajouterai à ce qu'il a déjà, le tout clair comme le jour, en fait un parti digne d'une Ducheſſe.

Nous nous taiſions, & nous ſourions l'une à l'autre.

Ce que je veux donc demander, c'eſt, laquelle des Dames que je vois.... Hem! je juge par leur ſourire, & par leurs jolis coups d'œil, qu'aucune d'elles n'eſt engagée. Je commencerai par la jeune Dame à votre droite; elle a l'air ſi aimable, ſi douce, ſi complaiſante... Quel air ouvert! Hem! pardon, Mademoiſelle; mais je crois que vous voudrez bien répondre vous-même à ma queſtion. Etes-vous,

Ma-

Mademoiſelle, êtes-vous abſolument, & *bona fide*, ſans engagement, ou non?

Comme c'eſt une queſtion que je puis aiſément réſoudre, lui répondis-je, je vous avouë franchement, Monſieur, que je ne ſuis point engagée.

Charmant! Charmant! Quelle noble franchiſe dans cette réponſe! Ce n'eſt point un badinage: vous pouvez rire, Mesdames .... J'eſpère, Mademoiſelle, que vous dites vrai. J'eſpère que je puis compter là-deſſus, que votre cœur n'eſt point engagé.

Vous le pouvez, Monſieur, je n'aime pas, même en badinant, manquer de ſincérité.

Admirable! Mais permettez moi de vous dire, Mademoiſelle, que j'eſpère que vous ne direz pas longtems comme cela. Vertu de ma vie! Quelle douceur d'ame! Que j'aime à voir cette charmante rougeur, ſur les plus belles joues du monde! Mais à Dieu ne plaiſe que je faſſe de la peine à une perſonne ſi douce! Eh bien, il ne faut pas aller plus loin à préſent. Excuſez moi, Mesdames, je ne prétens pas vous desobliger: mais à préſent, vous ſavez bien, il ne faut pas aller plus loin: & voulez-vous, Mademoiſelle, me permettre de vous préſenter, comme un Amant, comme un de vos très-humbles Serviteurs, un fort aimable Cavalier? Permettez moi de vous le préſenter: c'eſt mon Neveu. Vous avez l'air ſi gracieux. Vous l'avez peut-être vu: ſi vous êtes réellement ſans engagement, vous n'aurez rien à dire contre lui; j'en ſuis ſûr. Et on m'a dit, qu'il n'y a perſonne qui puiſſe, ni qui veuille vous contraindre.

J'en dois d'autant plus me contraindre moi-même, Monſieur.

Vertu de ma vie! J'aime votre réponſe. Ouï, Mademoiſelle, vous êtes ſans doute auſſi bonne que vous le paroiſſez. Je voudrois être moi-même un jeune homme *pour l'amour de vous!* Mais dites moi, Mademoiſelle, voulez-vous permettre à mon Neveu de vous faire une viſite cette après-midi? Allons, allons, ma chère Demoiſelle, ſoyez auſſi gracieuſe que vous le paroiſſez. Il faut faire fortune. Quand vous n'auriez pas un ſou, je ſerai charmé d'avoir une Nièce comme vous. C'eſt plus que je n'ai dit de ma vie. Mon Neveu eſt un garçon ſage, & modeſte: il a un joli bien de lui-même; un revenu clair de 2000. livres. J'y en ajouterai autant de mon vivant. Je prens toute la compagnie à témoin. Je ne ſuis point un hableur. Tout le monde ſait que la parole de ſir Rowland Meredith eſt auſſi bonne que ſon billet. Vive les gens qui vont rondement. J'aime à aller droit en beſogne; à quoi bon toutes ces réſerves? Que veut dire le vieux proverbe: *Vive le mariage, pourvu qu'on n'attende pas longtems.*

Mais, Monſieur, lui dis-je, on peut oppoſer d'autres proverbes au vôtre. Vous croyez que j'ai vu le Cavalier en queſtion. Or je n'ai point vu encore l'homme dont je pourrois écouter les propoſitions.

O je vous en aime encore mieux. Il n'y a que des écervelés qui aiment à la première vuë. Vertu de ma vie! Il y a longtems que vous auriez été happée, toute jeune que vous êtes, ſi vous pouviez aiſément rendre amour pour amour.

mour. Quoi, Mademoiſelle, vous ne pouvez pas avoir plus de ſeize ans.

O Monſieur, vous vous trompez. La gaieté & le contentement font quelquefois diſparoitre une demie-douzaine d'années. Je vous aſſûre, que je ſuis plus près de vingt-un que de dix-neuf.

Plus près de vingt-un que de dix-neuf, & dire ſi franchement votre âge ſans qu'on vous le demande!

Monſieur, dit Madame Reeves, Miſs Byron eſt bien aſſez jeune à vingt ans, pour avouër ſon âge.

Cela eſt vrai, Madame, mais dès vingt ans, ſi ce n'eſt pas plutôt, le tems coule bien lentement avec les femmes. Quand on ſait une fois l'âge d'une Dame, on s'en reſſouvient toujours, & cela plus par malice, que par amitié. A vingt-huit ou trente ans, je crois que bien des Dames voudroient en ôter au moins une demie-douzaine. Et cependant, continua-t-il, en ſouriant d'un air malin, j'ai toujours dit, excuſez, Mesdames, que quand les femmes ſont ſi ſoigneuſes de cacher leur âge, elles paroiſſent croire qu'elles ne ſeront bonnes à rien quand elles ſeront agées. Ah! Mesdames, ajouta-t-il, en branlant la tête, & en riant, les Dames ne penſent pas cela. Mais, Mademoiſelle, que j'admire votre franchiſe! Plut à Dieu que vous euſſiez vingt-quatre ans! Je voudrois qu'une femme ne ſe mariât point avant vingt-quatre ans; & cela, permettez moi de vous le dire, par les raiſons ſuivantes, dit-il, en ſe levant, & appliquant avec emphaſe le

premier doigt de ſa main droite ſur le pouce de la gauche.

O! Monſieur, je ne doute pas que vous n'aïez de très-bonnes raiſons, & je vous aſſure que je ne penſe pas à me marier avant vingt-quatre ans.

Admirable, par ma foi! Mais cela ne fait rien. Il n'y a pas des hommes aujourd'hui qui vouluſſent attendre votre tems, s'ils peuvent vous avoir au leur. J'aime votre noble franchiſe. Quel air de douceur, continua-t-il, en reprenant ſa place, & parlant tout bas, mais fort intelligiblement, & pouſſant mon Couſin du coude, voyez ces yeux de Colombe: elle ôſe dire tout ce qu'elle a dans le cœur, tant il eſt honnête. Je ſuis Phyſionomiſte, dit-il en hauſſant la voix, vertu de ma vie, vous êtes incomparable! Dites, vous encouragerez mon garçon, autrement vous vous en trouverez plus mal; car, ajouta-t-il, en ſe relevant, je viendrai vous faire la cour moi-même. Un grand bien donne de la confiance; & quand je m'y mets... Hom! (Il avoit une main ſur le côté, & étendoit l'autre avec emphaſe) il n'y a point encore de femme, je vous réponds... qui m'ait gagné le cœur comme vous avez fait.

Oh! Monſieur, je crois, que vous êtes trop ſage pour céder aux premières impreſſions, il n'y a que des *écervelés*, comme vous ſavez, qui aiment à la première vuë.

A merveilles, à merveilles ma foi! Je vois que vous avez de l'eſprit à ſouhait; & je ſuis ſûr que vous avez beaucoup de raiſon. Savez-vous bien, Mesdames, que l'eſprit & la raiſon

ſont

ſont deux choſes très-différentes, & qui vont rarement enſemble? Franc comme vous me voyez, (en diſant cela il ſe regardoit d'un côté & puis de l'autre, & détachoit deux boutons de ſon habit pour laiſſer voir un gallon d'or ſur ſa veſte) je puis vous dire que je n'ai pas vécu ſi longtems pour rien. Je ſuis conſidéré dans ma Province. Hem! Mais je ne veux pas me louër moi-même. Vertu de ma vie, comme les perfections de cette jeune Dame me font parler! mais je vois que vous la reſpectez toutes auſſi. Je n'ai donc pas beſoin de faire mon apologie, auprès des autres, pour la diſtinction que j'en fais. Je voudrois avoir autant de Neveux, que vous êtes de Dames ſans engagement. Par ma foi vous entreriez toutes dans ma famille.

Grand merci, Monſieur, dit chacune des jeunes Dames, en riant, & s'amuſant de cet Original.

Quant à ma reflexion, continua-t-il, qu'il n'y a que des *écervelés* qui aiment à la première vuë, vous ſavez bien qu'il n'y a point de règles ſans exception. Il faut qu'un homme vous aime *vous* à la première vuë. Ne vous aimé-je pas moi-même? Et cependant je ne vous avois jamais vuë, ni perſonne comme vous.

Vous ne penſez pas, lui dis-je, à ce que vous faites, Monſieur, d'exciter ainſi la vanité d'une pauvre fille. Vous pourriez lui inſpirer des imaginations, & un orgueil qui la rendroient mépriſables aux yeux de gens dont l'eſtime eſt précieuſe.

Vertu de ma vie, que cela eſt joliment dit! Mais laiſſez moi vous dire, que celle qui peut

peut fournir une ſi bonne caution, au milieu des loüanges qu'on lui donne, n'eſt pas en danger d'être entraînée par ſa vanité. Quoi, Mademoiſelle, vous m'arrachez des loüanges! Jamais je n'eus la langue ſi déliée, pour louër une mortelle. Il faut que vous ceſſiez de regarder, de ſourire, de parler, je vous aſſure, ſi vous voulez que je ceſſe de vous louër.

Il eſt bien heureux, Monſieur, dit Miſs Alleſtree, que vous ne ſoyiez pas un jeune Cavalier, vous me paroiſſez avoir le ſécret de vous faire écouter d'une femme. Vous ſavez tourner ſes propres armes contre elle, &, ſuivant l'uſage général de votre ſexe, l'élever par vos loüanges, pour pouvoir l'abaiſſer enſuite.

Il faut avouër, Madame, que ce n'eſt qu'après avoir vécu ſoixante ans, que nous ſavons comment il faut s'y prendre avec votre ſexe, & en général dans le monde, & alors nous ne ſommes plus bons pour l'un, & nous ſommes prêts à quitter l'autre. Une vieille tête ſur de jeunes épaules feroit des miracles parmi vous. Mais pour revenir à notre affaire, continua-t-il, en me regardant fort affectueuſement, il n'eſt pas queſtion de votre fortune, Mademoiſelle, je voudrois que vous n'en euſſiez point: non qu'une Dame en vaille moins pour avoir de la fortune. Un homme peut auſſi bien trouver une bonne femme parmi celles qui en ont, que parmi celles qui n'en ont point. Je vous adore pour votre franchiſe: ſoyez toute d'une pièce, je vous en conjure. Vous êtes ſans engagement, dites-vous, voulez-vous recevoir une viſite de mon Neveu? Il eſt peut-être un peu

ti-

timide, le véritable amour eſt toujours modeſte & défiant. Vous n'avez pas l'air de rebuter un homme parce qu'il eſt modeſte. Et je viendrai toujours avec lui, *moi-même*.

Le vieux Chevalier prit alors un air important, comme un homme qui ne douteroit pas du ſuccès, s'il pouvoit prêter ſa tête aux épaules de ſon Neveu.

Quoi, Monſieur, recevoir une viſite de votre Neveu, pour l'engager à me faire la cour pendant trois ans? Je vous ai dit que je ne ſonge pas à me marier avant vingt-quatre.

Vingt-quatre ans, reprit-il, c'eſt, je l'avouë, pour une Dame l'âge que je choiſirois pour le mariage; & cela pour les raiſons que j'ai dites. Mais à propos, je penſe que je ne vous ai pas dit mes raiſons. Les voici. Il poſa alors ſa taſſe & ſa ſoucoupe, leva la main gauche avec les doigts ſéparés, aïant les doigts de la main droite recourbés comme pour faire une énumération.

Oh je ne doute pas, Monſieur, que vous n'aïez de très-bonnes raiſons.

Mais, Mademoiſelle, il faut que vous les entendiez, & je vous prouverai....

Je ſuis convaincue, Monſieur, que c'eſt aſſez tôt à vingt-quatre ans.

Mais je vous prouverai, Mademoiſelle, que vous, à vingt, ou vingt-un an...

Aſſez, aſſez, Monſieur, qu'eſt-il beſoin de preuves quand chacun eſt convaincu?

Mais vous ne ſavez pas, Mademoiſelle, où j'en veux venir.

Mais, Monſieur, dit Miſs Bramber, les rai-

raiſons que vous donneriez pour montrer que le bon âge eſt vingt-quatre ans, ne feroient-elles pas contre vous dans cette occaſion?

Elle feroient contre moi en général, Mademoiſelle, mais dans ce cas particulier elles feroient pour moi: car Mademoiſelle qui eſt là...

Peut-être, Monſieur, que ſelon moi, vos raiſons ne feroient point pour vous: & alors vos exceptions en ma faveur feroient inutiles. Je dois vous dire d'ailleurs, que je ne puis jamais accepter un compliment, qui m'eſt fait aux dépens de mon ſexe.

Eh bien, Mademoiſelle, j'eſpère donc que c'eſt en faveur de ma cauſe, que vous me fermez la bouche. Vous craignez d'entendre les raiſons pour vingt-quatre ans, contre vingt-un, n'eſt-il pas vrai?

C'eſt une autre affaire, Monſieur.

Quoi, Mademoiſelle, il ſemble que vous craignez d'entendre mes raiſons. Perſonne ne ſait mieux que moi, comment il faut ſe comporter avec les Dames. Je ne ſuis pas, je penſe, aſſez mal appris, pour offenſer les oreilles même les plus délicates. Non ſurement, non ſurement, ajouta-t-il, d'un air malin, les Dames ſur certains ſujets ont l'imagination fort vive ....

Cela veut dire, Monſieur, dit Mad. Reeves en l'interrompant, que la modeſtie s'allarme aiſément.

Si l'on dit, ou inſinuë ſur certaines matières des choſes que vous ne voulez pas paroitre comprendre, les Dames ſavent bien faire les ignorantes, reprit le Chevalier en riant.

Sans

Sans doute, Monſieur, lui dis-je, une compagnie telle que celle-ci, ne doit pas craindre qu'un Cavalier comme vous, y diſe rien qui ne convienne. Mais penſez-vous effectivement, qu'une ignorance affectée puiſſe jamais avoir quelque grace, ou qu'elle montre une vraie délicateſſe? Permettez moi de dire, qu'au contraire une femme vertueuſe manqueroit à ſon caractère, ſi elle n'avoit pas le courage de marquer ſon reſſentiment, quand on inſulte ſa modeſtie par quelques diſcours.

Admirablement bien dit! Mais quelquefois les hommes oublient qu'il y a des Dames dans une compagnie.

Vous prenez bien le parti des hommes, Monſieur, mais excuſez moi, ſi j'avouë, que j'aurois une médiocre opinion d'un homme, qui ſe permettroit de dire, même à des hommes, ce qu'une femme ne pourroit pas entendre. Un cœur pur & dans un homme, & dans une femme, ſera toujours pur en toute occaſion, & en toute compagnie.

Vertu de ma vie! Mademoiſelle, vous avez d'excellens principes, il ne me manquoit plus que de vous entendre parler ainſi juſte. Vous me réduiſez au ſilence, & tout le monde. Vingt-un ans! Comment, ce que vous dites, pourroit faire honte à des gens de *ſoixante & un* ans. Il faut que vous aïez vu toujours excellente compagnie. Je n'ai jamais entendu rien de pareil d'une ſi jeune Dame.... Quel honneur vous faites à ceux qui ont eu ſoin de votre éducation! Que ne ſuis-je né il y a trente ans! J'aurois quelque eſperance pour moi-même.

Ce-

Ceci me ramène à mon premier ſujet, à mon Neveu.... Mais, Monſieur Reeves, un mot, je vous prie, Monſieur Reeves. Je vous demande pardon, Mesdames, mais l'importance de la matière me ſervira d'excuſe. Je dois partir auſſitôt qu'il me ſera poſſible. Un mot, Monſieur Reeves.

Ces Meſſieurs ſortirent enſemble: on avoit cependant fini de déjeuner. Le Chevalier ouvrit alors ſon cœur à Mr. Reeves, & lui demanda ſon entremiſe. Il auroit voulu enſuite obtenir une audience de moi comme il s'exprimoit; mais les trois jeunes Dames aïant pris congé, & Mad. Reeves & moi nous étant retirées pour nous habiller, je priai qu'il m'excusât.

Il demanda alors la permiſſion de venir le lendemain au ſoir; mais Mr. Reeves alléguant des engagemens juſqu'au lundi ſoir, il le pria de travailler à ſes intérêts pendant cet intervalle effroyable, comme il l'appelloit; & de faire enſorte qu'il me trouvât alors.

Voilà, ma chère Lucy, un long détail de tout ce qui s'eſt paſſé au ſujet de ce nouveau Serviteur, comme les hommes s'appellent dans le deſſein de devenir nos Maîtres.

Il eſt à préſent vendredi matin. Nous allons diner chez Lady Betty. Si ce jour me fournit quelque choſe d'amuſant pour mon premier paquet, il ſera doublé avec plaiſir par

Votre amie pour jamais

HARRIET BYRON.

LET-

LETTRE X.

Suite.

Vendredi ſoir.

Ce jour a fourni quelques amuſemens, ma chère Lucy, plus en vérité que je n'aurois ſouhaité. Ce ſera cependant un gros paquet pour la maiſon de Selby.

Lady Betty nous reçut fort poliment. Elle avoit compagnie: elle nous introduiſit, & me préſenta en des termes fort obligeans.

Vous dirai-je ce qui me parut d'abord de ceux qui étoient là, & ce que j'en ai ouï dire ou remarqué dans la ſuite?

La première dont je vous parlerai, eſt Miſs Cantillon, fort jolie, mais viſiblement fière, affectée, & aïant grande opinion d'elle-même.

La ſeconde eſt Miſs Clements, toute unie, mais de beaucoup d'eſprit, perfectionné par la lecture: n'aïant point de ſujet de vanité dans les avantages de la figure, elle a cultivé ſon eſprit, & obtenu par là dans l'opinion de tout le monde, la préférence ſur la belle Cantillon.

La troiſième étoit Miſs Barnevelt. Ses traits mâles ne ſont point démentis par ſon caractère, elle parle haut, eſt hardie, libre, violente même quand elle trouve de l'oppoſition. Elle affecte en toute occaſion un ſi grand mépris pour ſon ſexe, qu'on s'étonne preſque qu'elle ait la complaiſance de porter la juppe.

Les

Les Cavaliers étoient Mr. Walden, & Mr. Singleton; le premier fait ſes études à Oxford: il eſt de bonne famille, & riche; mais faiſant l'entendu, entêté de ſon mérite, & mépriſant quiconque n'a pas eu l'avantage d'être élevé à l'Univerſité.

Mr. Singleton eſt un homme ſans malice, tourné en ridicule, même ſur ſon nom, par toutes ſes connoiſſances, plus qu'il ne me paroit devoir l'être, vu l'innocence du perſonnage, qui ne s'eſt pas fait lui-même, & ſa conſtante bonne humeur, qui devroient lui obtenir meilleur quartier; d'autant plus qu'il a une connoiſſance, que ceux qui ſe croient plus intelligens que lui, n'ont pas toujours; la connoiſſance de ſoi-même; car il eſt humble, modeſte, prêt à reconnoitre la ſupériorité de chacun: & comme quelques perſonnes prennent pour un grand applaudiſſement, qu'on rie de leurs plaiſanteries, il eſt toujours prêt à donner cet éloge à ce que les autres diſent, il eſt vrai qu'il prend de tems en tems pour une plaiſanterie ce qui ne l'eſt pas; ce qui cependant peut être aſſez généralement plutôt la faute de ceux qui parlent, que de Mr. Singleton, puiſqu'il prend ſon tems ſur leur ſourire, ſur-tout quand il eſt ſecondé par les ris de quelqu'un dont il a bonne opinion.

Mr. Singleton a un bien conſidérable; cela compenſe bien des défauts: on dit qu'il ſait fort bien le gouverner, & que perſonne n'entend mieux ſes intérêts que lui. Par cette connoiſſance il a la facilité d'obliger bien des gens qui ſe croient autoriſés, par leur prétenduë ſupériorité de lumières, à ſe moquer de lui derrière ſon dos.

dos. Il eſt aſſez prêt à obliger par ce moyen, mais c'eſt toujours avec de telles ſuretés, qu'il n'a jamais donné ſujet de rire à ſes dépens là-deſſus.

On croit que les amis de la belle Cantillon ne ſeroient pas fâchés qu'elle l'épousât: & pour moi ſi j'étois Sœur de Mr. Singleton, j'aimerois mieux, & Lady Betty auſſi, qu'il lui reſtât aſſez de raiſon pour s'attacher à Pulcherie Clements qui vaut beaucoup mieux, & qui à cauſe de ſon peu de fortune, quoiqu'elle ne ſoit pas mépriſable, & de la modeſtie de ſes prétentions, ſe croiroit chargée de l'obligation qu'il devroit lui avoir lui-même, ſi elle l'acceptoit pour époux.

Perſonne ne paroit penſer à un mari pour Miſs Barnevelt. On en parle, en plaiſantant, moins comme d'une femme que comme d'un jeune dégourdi, qui un jour penſera lui-même à prendre femme. En effet une raiſon, qu'elle allègue à tout moment, pour être contente de ſon ſexe, c'eſt qu'elle ne peut ſe marier avec une femme.

C'eſt une bizarre créature; mais voyez, ma chère Lucy, ce qu'une femme gagne à ſortir de ſon caractère: comme les chauveſouris de la fable, on les regarde comme des Etres d'une eſpèce douteuſe: un ſexe les avouë à peine, & tous les deux s'en moquent.

C'étoit toute la compagnie que Lady Betty attendoit avec nous; mais à peine s'étoit-on fait les premiers complimens, que Milady, qu'on avoit demandée, rentra en préſentant ſir Hargrave Pollexfen, comme un Cavalier qui ſeroit le bien venu de tous. C'eſt, me dit-elle à l'oreille, pendant qu'il ſaluoit le reſte de

de la compagnie d'un air fort galant, c'eſt un jeune Baronet d'une grande fortune, dont la plus grande partie lui eſt venuë depuis peu, par la mort d'une Grand-Mère, & de deux Oncles, tous trois fort riches.

Quand on nous préſenta l'un à l'autre par nos noms; je m'eſtime bien heureux, dit-il, d'être admis devant une jeune Dame ſi célébrée pour les graces de ſa figure & de ſon eſprit. Enſuite s'addreſſant à Lady Betty; j'ai beaucoup entendu parler de Miſs Byron, continuat-il, aux dernières courſes de Northampton. Mais je ne m'attendois pas à trouver ce qu'on en dit, ſi fort au-deſſous de ce que je vois.

Miſs Cantillon ſe rengorgeoit, agitoit ſon éventail, & ſembloit ſe croire rabaiſſée; mêlant un petit air de mépris aux autres airs qu'elle ſe donnoit.

Miſs Clements ſourioit, avoit un air bien aiſe, comme ſi par ſon bon naturel, elle eût eu ſa part elle-même d'un compliment fait à une perſonne d'un ſexe qu'elle orne par la bonté de ſon cœur.

Miſs Barnevelt dit, que dès le moment que j'étois entrée, elle m'avoit regardé avec les yeux d'un Amant; & me prenant la main d'une façon libre, elle me la ſerra affectueuſement. Charmante créature, dit-elle, comme s'addreſſant à une innocente campagnarde, & comptant peut-être de me faire rougir, & de m'embaraſſer.

Le Baronet, en demandant excuſe à Lady Betty, l'aſſura qu'elle devoit mettre ſur le compte de Miſs Byron, la hardieſſe avec laquelle il s'é-

s'étoit introduit chez elle, aïant ouï que j'y étois.

Lady Betty répondit, que quel que fût son motif, il lui faisoit plaisir, & qu'elle étoit sure que toute la compagnie s'en croiroit doublement obligée à Miss Byron.

L'Etudiant avoit un air, comme s'il se croyoit éclipsé par sir Hargrave, & comme si pour s'en vanger, il eut été occupé à traduire en latin les beaux compliments de l'autre, & à les examiner par les règles de la Grammaire, laissant échapper quelque morceau de sentence d'un auteur classique : enfin se haussant un peu sur la pointe des pieds, comme s'il eût eu besoin de regarder en bas pour voir le Baronet, il mit une main sur le côté, & passa auprès de lui, jettant un œil de mépris sur son riche habillement.

Mr. Singleton sourioit, & avoit l'air de se bien divertir de tout ce qu'il voyoit, & qu'il entendoit. Une fois, à la vérité, il essaya de parler : il avoit la bouche actuellement ouverte, pour laisser passer ses mots, comme il semble que cela lui arrive quelquefois avant que les mots soient tout-à-fait prêts : mais il s'en tint là, se contentant de l'effort.

Il est vrai, qu'on ne doit point mépriser les gens qui ne se rendent pas eux-mêmes méprisables par l'affectation. Pauvres, & riches, sages, & sots, nous sommes tous des chaînons de la même grande chaîne.

Et vous devez me dire, ma chère amie, si en tâchant de donner des descriptions justes des personnes que je vois, je ne mérite point moi-même la censure que je fais des autres, qui mé-

priſent quelqu'un pour des défauts qui ne dépendent pas de lui.

Me pardonneriez-vous, ma chère Lucy, ſi je faiſois cette Lettre auſſi longue que la dernière?

Non, dites-vous.

Eh bien, je vous remercie d'une franchiſe qui s'accorde ſi bien avec notre amitié; & je conclurai en vous aſſurant que je ſuis, & ſerai toujours

Votre très-bonne amie,

HARRIET BYRON.

LETTRE XI.

Suite.

Il me convenoit, Lucy, de finir où je le fis dans ma dernière; autrement je n'aurois pas été aſſez ennemie de moi-même, pour ſuppoſer que vous n'étiez point curieuſe d'entendre ce que j'avois ſans doute grand beſoin de vous dire. Deux filles qui parlent d'une nouvelle compagnie, diroit mon Oncle Selby, ne ſont pas trop diſpoſées à finir, ſur-tout celle qui y trouve un beau prétexte de répéter tous les complimens qu'on lui a fait, & quand il y a peut-être quelque nouvel adorateur en campagne.

Croyez-vous, mon Oncle? & lequel de ces Meſſieurs penſez-vous qui ſoit dans le cas? Je gage que vous devinez le Baronet; & cela eſt vrai.

Eh bien, Lucy, je vais vous en faire le portrait:

trait : mais prenez garde que je le fais ſur ce qu'on m'en a dit, auſſi bien que ſur ce que j'ai remarqué moi-même.

Sir Hargrave Pollexfen eſt bel homme, d'une jolie figure, bien fait, agé d'environ vingt-huit ou trente ans. Son teint eſt un peu trop beau pour un homme, tirant un peu ſur le pâle. Il a quelque choſe de fort hardi dans ſes yeux, qui ſont très-grands; & il les remue de manière à faire croire qu'ils ſont dangereux; s'imaginant peut-être que c'eſt une recommandation auprès des Dames. Lady Betty faiſant l'éloge de ſa figure, pendant qu'il avoit le dos tourné, Miſs Cantillon dit qu'il avoit les plus beaux yeux qu'elle eut jamais vu dans un homme, des yeux mâles, qui *ſignifioient* quelque choſe.

Il a une grande volubilité de langue; mais il ſemble la devoir plus à un manque de défiance, qu'au mérite extraordinaire de ce qu'il dit. Il paſſe cependant pour avoir du bon ſens; & s'il pouvoit gagner ſur lui, d'écouter plus & de parler moins, il mériteroit mieux la bonne opinion qu'il eſt aſſuré qu'on a pour lui. Mais comme il dit tout ſans héſiter, & qu'il fait rire, en riant lui-même de ce qu'il va dire, auſſi bien que de ce qu'il a dit, il paſſe pour infiniment agréable chez ceux qui ne penſent qu'à noyer toutes leurs reflexions dans la gaieté.

Sir Hargrave paroit avoir voyagé : mais il faut qu'il ait porté avec lui bien des ridicules, & une bonne doſe d'affectation, s'il en a laiſſé un peu derrière lui.

Cependant avec ſes défauts, il paſſe pour un

homme de cœur, & entreprenant ; & les jeunes Dames doivent, ce ſemble, prendre garde comment elles rient avec lui ; car il fait des ſuppoſitions aſſez peu généreuſes au desavantage d'une femme qu'il a pu amener au point de s'amuſer de ſes plaiſanteries. Je vous dirai enſuite comment j'ai découvert cela, & même pis.

Le goût d'aujourd'hui ſemble être l'habillement. Il n'eſt donc pas étonnant qu'un homme, comme ſir Hargrave, prétende y exceller. Que peut faire de trop pour ſa figure un homme qui en fait plus de cas que de ſon eſprit ? Mais, à mon avis, ſon ajuſtement lui ſieroit mieux, ſi l'on remarquoit moins la peine qu'il y prend ſans doute, avant que de ſe risquer en public.

J'en juge par ſon attention à n'y rien déranger, quand il eſt en compagnie ; car il ne manque pas de ſe rendre ſes hommages devant chaque glace ; il ſemble cependant s'en faire une ſorte de reproche, comme s'il vouloit cacher une vanité trop frappante pour n'être pas apperçuë ; il quitte brusquement, s'il remarque qu'on l'obſerve, avec un air moitié indifférent, moitié fâché, comme aïant laiſſé voir chez lui quelque choſe qui n'eſt pas bien. Cela ne manque guères de lui attirer un compliment ſur ſon ajuſtement ; à quoi il ſe montre fort ſenſible, affectant d'en dépriſer le mérite ; diſant à-peu-près, en s'inclinant, en étendant la main ſur la poitrine, & en branlant la tête ; Sur mon ame, Madame, (ou Monſieur) vous me faites trop d'honneur.

Voilà quel eſt ſir Hargrave Pollexfen. Il ſe pla-

plaça à côté de la jeûne campagnarde, & ſe mit ſur ſon beau dire avec elle, allant toujours ſon train, avec une telle rapidité, que je n'eus de quelque tems, aucune occaſion de le convaincre que j'avois été auparavant en compagnie de gens du bon ton. Il prétendoit que j'étois une beauté parfaite, il me ſuppoſoit fort jeune, & fort neuve, & ſe donnoit les airs d'un homme bien ſûr de mon admiration.

Je le regardois de tems en tems fixement; & mes yeux aïant une fois rencontré les ſiens, j'oſe dire, qu'il eut dans ce moment pitié du pauvre cœur, qu'il ſuppoſoit fort en desordre pour lui; dans le même tems que je reflechiſſois ſi mon choix tomberoit ſur Mr. Singleton ou ſur lui, ſuppoſé que pour quelque grande faute, je fuſſe obligée de prendre l'un ou l'autre. Je ſuppoſe que le premier n'eſt pas abſolument opiniâtre, car l'opiniâtreté dans un mari imbécille, doit être pire que la tyrannie dans un mari ſenſé; ſi, en effet, un mari de bon ſens peut être un Tyran.

Le diner me délivra de cet entretien particulier, & je fus placée à quelque diſtance de ſir Hargrave.

Pendant tout le diner, il profita de l'air ſourcilleux & décontenancé de Mr. Walden: à chaque choſe que diſoit le Baronet, qui ſe taiſoit rarement, l'autre ſembloit à moitié le mépriſer; car il faiſoit mille de différentes grimaces de dédain, que j'aurois cru qu'il étoit impoſſible aux mêmes traits de les exprimer. J'ai fait pendant quelques minutes des grimaces devant un miroir, pour eſſayer d'en retrouver quelques-

unes de Mr. Walden, afin de vous les décrire; mais je ne puis abſolument me tordre le viſage de façon à me mettre en état de vous donner l'idée d'une ſeule.

Il auroit été peut-être plus excuſable dans quelques-uns de ſes mépris, s'il n'eût été clair, qu'il ſe donnoit à lui-même tout le mérite qu'il ôtoit au Baronet; quoiqu'il fût auſſi répréhenſible d'un côté, que ſir Hargrave de l'autre.

La gaieté, même inſipide, peut faire rire, quoique quelquefois aux dépens des plaiſans: mais l'air ſombre, ſévère, & bourru, dégoutera toujours, fût-ce dans un Salomon. Mr. Walden n'a pas appris cela de ſes Profeſſeurs. Ne trouvez-vous pas en effet, ma chère Lucy, qu'il y a un peu d'ingratitude à une femme, de refuſer de recompenſer par un ſourire, un homme qui ſe fait ſinge, ſi je l'oſe dire, pour lui plaire.

Je ne vis jamais la différence, entre un homme de la ville, & un homme de l'univerſité, miſe dans un plus grand jour, que dans la converſation qu'eurent ces deux Meſſieurs après le dîner. L'un ſembloit réſolu de ne ſe plaire à rien, pendant que l'autre ſe mettoit en quatre pour plaire à tout le monde, & cela ſi fort à ſes propres dépens, qu'il faiſoit ſouvent douter s'il avoit le ſens commun. Par une ſeconde niaiſerie, il faiſoit oublier la première, & par une troiſième la ſeconde, & toujours ainſi; & riant continuellement de ſes propres abſurdités, il nous laiſſoit maîtres de ſuppoſer que ſa folie étoit de ſon choix, & que, n'eut été pour divertir la compagnie, il auroit pu faire une meilleure figure.

Par

Par l'air insultant de Mr. Walden, par le mouvement mépriſant de ſes lèvres, par tout ſon viſage qu'il détournoit du Baronet avec affectation, il étoit évident qu'il lui enviroit tous nos ſourires: auſſi ſans diſtinguer ſi c'étoit des ſourires d'approbation ou non, il nous regardoit d'un air de pitié, comme ſe trouvant engagé dans une compagnie fort au deſſous de lui. Deux ou trois fois même, il s'addreſſa, par préférence à tout autre, au bon & ſouriant Mr. Singleton, qui pour ſa part, ſe plaiſoit évidemment beaucoup plus au flux de bouche du Baronet, qu'aux ſèches ſentences de l'Etudiant; car toutes les fois que ſir Hargrave parloit, la bouche de Mr. Singleton s'ouvroit. Il en étoit tout autrement quand c'étoit Mr. Walden, lors même qu'il lui faiſoit l'honneur de s'addreſſer à lui comme au principal perſonnage de la compagnie.

Un mot en paſſant, ma chère Lucy; ne trouvez-vous pas qu'il eſt bien heureux pour nous autres, imbécilles de femmes, que la généralité de nos prétendus Souverains ne ſoit pas beaucoup plus ſage que nous? Ou pour m'exprimer en d'autres termes, ne trouvez-vous pas que l'excès de ſageſſe eſt une choſe tout auſſi folle, qu'une folie mediocre? Mais chut! Qu'ai-je fait! Mon Oncle ne manquera pas dans cet endroit de tomber ſur ma friperie.

Après le dîner, Mr. Walden ne voulant pas être plus longtems ainſi éclipſé par un homme de la ville, produiſit l'homme d'étude.

Permettez moi de demander, en paſſant, à mon Oncle; ſi le titre d'homme d'étude ne ſignifie pas plutôt celui qui apprend, qu'un ſavant?

vant? Si originairement il ne signifioit pas davantage, je supposerois qu'autrefois les plus savans étoient en même tems les plus modestes; la modestie convenant si bien à un savant, puisque le champ des sciences est très-vaste, comme mon premier Maître avoit accoutumé de le dire, & que plus un homme sait, plus il trouve qu'il lui reste à savoir.

Je vous prie, Mr. Hargrave, dit Mr. Walden, puis-je vous demander une chose. Vous aviez tout-à-l'heure en parlant de l'amour & de la beauté, une pensée que je sai que vous devez avoir prise dans Tibulle, (il répéta alors le vers avec un ton de Déclamateur; & s'arrêtant, jetta les yeux tout à l'entour sur nous autres femmes,) quelle Université a eu l'honneur de finir vos études, Monsieur? je suppose que vous avez été élevé dans quelqu'une.

Moi, non, dit le Baronet: surement, un homme peut lire Tibulle, & Virgile aussi, sans être redevable de son savoir à quelque Université.

Non, Monsieur, selon mon petit sentiment; (il disoit ce mot de *petit* avec un air décisif) on ne peut avoir un bon fonds dans aucune branche de savoir, si l'on n'a été à quelqu'une de nos fameuses Universités.

Je ne me suis jamais proposé, Monsieur, de prendre mes dégrés. Mon Chapelain est un fort galant homme; il entend Tibulle, je crois; [le Baronet éclata de rire en disant cela, & fit des yeux le tour de toute la table, pour mandier un rire général] il l'a étudié à Oxford, qui est votre Université, continua-t-il en riant encore; mais c'étoit un rire plutôt fait pour rele-

relever un ridicule, que pour marquer de la gaieté; un rire insultant, comme Mr. Greville en affecte souvent, quand il est en train de disputer, pour décontenancer son adversaire, en mettant de son côté les rieurs, en place de preuves.

Mon Oncle, comme vous savez, prétend quelquefois que j'ai l'esprit satyrique. J'en ai peur; petite impertinente! mais j'ose dire que je ne crois pas que ce soit par mauvais cœur: j'aime tout le monde, mais non pas leurs défauts, comme dit mon Oncle dans sa Lettre en parlant de moi; je ne veux pas qu'on m'épargne pour les miens. Et vraisemblablement on ne le fait pas, si ceux qui me voient, disent à leurs amis particuliers ce qu'ils pensent de moi, comme je dis aux miens ce que je pense d'eux. Vous dirai-je ce que j'imagine que les personnes de cette compagnie, chacun selon son caractère, écriroient de moi à leurs correspondans? Je le ferois, si ce n'étoit pas une trop longue digression.

Mr. Walden, dans son cœur, avoit surement bien sa revanche sur le Baronet. Il lui lançoit des coups d'œil qui m'auroient mortifiée pour tout un jour, si des gens que j'estimerois m'avoient regardé ainsi.

Sir Hargrave étoit trop occupé des yeux des Dames, & à observer leur contenance, pour s'embarasser des regards des hommes. Et en effet, il sembloit avoir un aussi grand mépris pour Mr. Walden, que Mr. Walden en avoit pour lui.

Mais je serai trop tard pour la poste. Ferez-

vous passer ces bagatelles à la maison de Selby, faute de meilleurs sujets?

Tout sera bon de votre part, ma chère Harriet...

Grand-merci, grand-merci, à tous, mes indulgens amis: cela a toujours été ainsi; des badineries de la part de ceux que nous aimons, sont bien reçues. Puissé-je mériter votre amitié.

Adieu, ma chère Lucy; dites à Nancy, que sa Lettre m'a fait du plaisir

H. B.

LETTRE XII.

Suite.

Qu'en pensez-vous, ma charmante Miss Byron? dit le Baronet, un homme qui a de la fortune, quoiqu'il n'ait pas reçu & *poli* son éducation à l'Université, (il appuyoit avec emphase sur le mot *poli*, & rioit encore) ne peut-il pas faire une aussi bonne figure dans la société, & un Amant aussi tendre, que s'il y avoit été?

J'aurois voulu me taire, mais me regardant en face, il répéta, qu'en dites-vous, Miss Byron?

J'ai ouï appeller le monde une grande Université, Monsieur, lui répondis-je; mais, selon mes foibles lumières, l'éducation savante, & la belle éducation, n'ont de prix qu'autant qu'elles tendent à perfectionner les qualités mo-

morales, à rendre les hommes ſages & bons.

Le monde une Univerſité ! répéta Mr. Walden : oh vraiment, ajouta-t-il, en regardant ſir Hargrave de la tête aux pieds, d'un air dédaigneux, comme s'il eût voulu le méſurer des yeux, tordant enſuite la tête d'un côté, & prenant un ton comique ; il faut que j'avouë que le monde produit de fort jolis ſavans... pour les Dames.

Le Baronet prit feu, ſe voyant ainſi méſuré des yeux par l'Etudiant, & je crus devoir me mettre au devant, pour prévenir des paroles trop vives entre eux.

Mais, Mr. Walden, lui dis-je, les femmes ne ſont-elles pas une moitié du genre humain, en nombre, quoique non pas peut-être en valeur ? Et ne ſeroit-il pas bien affligeant que les lumières acquiſes dans les petites Univerſités, fiſſent mépriſer celles qu'on acquiert dans la grande, à laquelle doit ſe rapporter le principal uſage de nos connoiſſances ?

Cela fit diverſion à la colère du Baronet : Eh bien, Monſieur Walden, dit-il, en ſe frottant les mains d'un air triomphant, que dites-vous de la reflexion de la jeune Dame ? Sur mon ame, elle mérite votre attention. Vous pouvez l'emporter avec vous à votre Univerſité ; & les plus habiles ne s'en trouveront pas plus mal pour en profiter.

Mr. Walden ſembloit ſe recueillir, comme s'il eut panché à me conſidérer avec plus d'attention qu'auparavant ; & faiſant un geſte de la main, comme pour écarter le Baronet, comme un adverſaire avec qui il avoit fini ; il ſemble,

Mademoiſelle, dit-il que je dois vous remercier, de votre reflexion. Ainſi la petite Univerſité....

J'ai beaucoup de vénération, Monſieur, interrompis-je, pour le ſavoir, & pour les ſavans; mais c'eſt une matière...

Que vous ne devez pas quitter, jeune Dame.

Je ſuis fâchée, Monſieur, de vous entendre parler ainſi; mais effectivement je le dois.

La compagnie ſembloit ſe rejouïr de me voir ainſi, vraiſemblablement engagée; & cela encourageoit Mr. Walden à pouſſer ſon foible adverſaire.

Savez-vous, Mademoiſelle, me dit-il, quelque choſe des langues ſavantes?

Non en vérité, Monſieur, & j'ignore ce que vous appellez particulièrement ainſi.

Le grec, le latin, Mademoiſelle.

Qui, moi, Monſieur, une femme, ſavoir du latin, du grec! Je ne connois qu'une ſeule Dame qui ſait l'un & l'autre, & qui ſe trouve tellement elle-même un hibou parmi les oiſeaux, qu'elle donneroit tout au monde, pour qu'on ne crût pas qu'elle ſait ces deux langues.

Il faut que j'avouë, Mesdames, dit Mr. Walden, que je préférerois une femme à qui je pourrois enſeigner quelque choſe, à celle qui ſe croiroit en état de m'inſtruire.

Eſt-il néceſſaire, Monſieur, dit Miſs Clements, que les lumières, qui diſtinguent un homme, rendent une femme vaine, & ſuffiſante? Deux perſonnes qui ont les mêmes goûts, ne peuvent-elles pas contribuër à ſe rendre meil-

meilleures l'une l'autre? N'étoit-ce pas le cas de Mr. & de Me. Dacier?

C'eſt comme le fuſil & la pierre à feu, ajouta Lady Betty.

Vous autres, hommes, vous avez la Politique des Turcs, continua Miſs Clements; *Point de frère cadet près du Throne.* Il y a des gens qui regardent comme le plus ſûr, l'Empire fondé ſur l'ignorance.

Nous voyons, Miſs Clements, repliqua Mr. Walden, que vous avez de la lecture; Mais je n'ai rien à dire à des remarques qui ſont dans la bouche de tout le monde... Excuſez moi, Mademoiſelle.

En vérité je ne crois pas, dit Mr. Reeves, que Miſs Clements vous excuſe; il y a, ſelon moi, beaucoup de force dans ſa reflexion.

Mais, Monſieur Reeves, j'avois intention de parler avec cette belle Dame, votre Couſine: c'eſt avec elle que je voudrois *pouſſer* quelques argumens, ſur les inſinuations qu'elle a faites.

Pardon, Monſieur, lui dis-je, je ne puis vous rendre le compliment; je ne ſai point argumenter.

Cependant, Mademoiſelle, je ne voudrois pas vous laiſſer quitter la partie ſi aiſément. Vous me paroiſſez avoir l'expreſſion fort heureuſe, & avoir quelques bonnes idées, pour une ſi jeune Dame.

Je ne ſai point argumenter, Monſieur.

Chère Miſs Byron, dit le Baronet, écoutez ce que Mr. Walden a à vous dire.

Chacun me fit la même prière: je me taiſois, je baiſſois les yeux, & remuois mon éventail.

Quand Mr. Walden eut la liberté de parler, il parut embaraſſé lui-même à trouver ſes mots.

Enfin, je vous demandois, Mademoiſelle, je vous demandois, commença-t-il en héſitant, ſi vous entendiez les langues ſavantes! Il m'eſt revenu que vous avez tiré un très-grand parti de votre Grand-Père, du ſavoir & de la politeſſe de qui nous avons beaucoup entendu parler. C'étoit un ſavant. Il étoit du collége de Chriſt dans notre Univerſité, ſi je ne me trompe.... Vous avez répondu à ma queſtion, que vous ignoriez quelles langues j'appellois particulièrement ſavantes; & vous avez trouvé bon de faire quelques inſinuations au ſujet de la petite, & de la grande Univerſité; & dans tout cela vous aviez ſans doute quelque idée.

Je vous prie, Monſieur, lui dis-je...

Oh je vous prie, Miſs Byron... Je crains tous ces demi-ſavans. Ceux qui ſavent peu... Et les Dames ne peuvent pas connoître les choſes à fond... Elles n'ont pas eu l'avantage d'être élevées à l'Univerſité....

Et tous ceux qui ſont à l'Univerſité, Monſieur, ne ſont pas, je penſe, des Meſſieurs Walden.

Il prit cela pour un compliment. Par rapport à cela, Mademoiſelle, dit-il en ſe baiſſant.. Mais c'eſt un malheur pour les Dames, ce n'eſt pas leur faute. Mais, comme je diſois, ceux qui ſavent peu, ont rarement la ſaine doctrine, ſont fort rarement orthodoxes, comme nous diſons, en matière de Religion ou de ſcience. Et comme il ſemble que vous perdîtes trop tôt votre Grand-Père, pour avoir

un

un bon fonds de ſavoir, (car pour la Religion, Lady Betty, de qui je tiens mes informations, dit que vous êtes bien inſtruite,) je ſerois bien aiſe de vous redreſſer, ſi vous êtes un peu hors du bon chemin.

Je vous remercie, Monſieur, dis-je en me baiſſant, & jouant encore comme une niaiſe avec mon éventail. Mr. Reeves, quoiqu'il ne dît rien, trouva qu'on ne me traitoit pas fort poliment; il étoit bien aiſe cependant, à ce qu'il me dit enſuite, de me voir aux priſes. Il n'auroit pas dû l'être, comme je le lui ai dit, ſur-tout devant des étrangers, & des hommes.

A préſent, Mademoiſelle, reprit Mr. Walden, voudriez-vous bien me dire ſi vous aviez quelque idée particulière en diſant que vous ne ſaviez pas ce que j'appellois les langues ſavantes? Vous ſavez, ſans doute, que le latin & le grec ſont de celles qu'on appelle ainſi?

Je vous prie, Monſieur, de vouloir bien ne pas me prendre ainſi à partie,.. Mr. Reeves..: Monſieur, *vous* avez étudié à l'Univerſité, je vous prie relevez votre Couſine.

Mr. Reeves ſourit, baiſſa la tête, mais ne dit rien. Vous parliez, Mademoiſelle, continua Mr. Walden, d'une Dame ſavante; & vous diſiez qu'elle ſe regardoit comme un hibou parmi les oiſeaux.

Et vous diſiez, Monſieur, que vous aimeriez mieux (en quoi je crois que la plupart des hommes ſont de votre avis) avoir une femme que vous puſſiez enſeigner....

Qu'une qui croiroit pouvoir m'enſeigner, ainſi je l'ai dit.

Eh bien, Monsieur, voudriez-vous que je me rendisse coupable d'une ostentation, qui ne me donneroit aucun mérite, supposé qu'on eût pris quelque peine pour mon éducation? Mais effectivement, Monsieur, je ne sai rien de ce que vous appellez les langues savantes; & je ne comprens pas que tout le savoir consiste dans l'intelligence des langues.

Tout le savoir! ni moi, Mademoiselle; mais si vous ne mettez pas le savoir dans les langues, aïez la bonté de nous dire ce que vous mettez à la place?

Il branloit la tête d'un air qui vouloit dire; cette jolie fille a perdu terre, je crois que je la tiens à présent.

J'aimerois bien mieux, Monsieur, lui dis-je, écouter que parler; & l'un me conviendroit mieux que l'autre. Je répondois à sir Hargrave, parce qu'il avoit trouvé bon de s'addresser à moi.

Et moi, Mademoiselle, je m'addresse aussi à vous.

Eh bien, Monsieur, on m'a donc appris, qu'un savant & un homme qui entend les langues, peuvent être deux personnes très-différentes; ou en d'autres termes, que le savoir consiste dans les lumières, & les connoissances, & non dans le langage seulement.

Fort bien, aïez la bonté de continuër, Mademoiselle.

J'avouë, Monsieur, que les langues sont utiles pour nous conduire aux connoissances qui ont rendu fameux un si grand nombre d'Anciens. Mais...

Je m'arrêtai là; chacun me regardoit, j'étois un peu décontenancée. Nous

Nous ſommes, Lucy, nous autres, femmes, dans une poſition bien desagréable: ſi nous avons quelque eſprit, & ſi nous avons pris quelque peine pour le cultiver, il faut qu'on nous trouve coupables d'affectation, ſoit que nous paroiſſions vouloir le cacher, ſoit que nous conſentions à le laiſſer voir.

Mais, eh bien, Mademoiſelle? Continuez je vous prie, reprit aigrement Mr. Walden, *mais* quoi?

Mais, Monſieur, puisqu'il faut que je parle, ſi les Modernes ont le même genie, n'ont-ils pas les mêmes cieux, la même terre, les mêmes ouvrages de Dieu, ou de la Nature, à contempler, pour ſe rendre meilleurs? Le premier grand genie n'avoit ni exemples, ni inſtructions d'autres hommes.

Auſſi le premier grand genie, repliqua avec emphaſe Mr. Walden, n'étoit pas ſi parfait que ceux qui vécurent enſuite le devinrent, au moyen des obſervations de ceux qui les avoient précedés: le ſavoir, ou les connoiſſances, comme vous aimez mieux l'appeller, étoit une choſe *progreſſive*, & il devint néceſſaire d'entendre les différentes langues, dans leſquelles les Sages de l'Antiquité écrivoient, pour pouvoir profiter de leur ſavoir.

Fort bien, Monſieur, vous conſidérez donc l'habileté dans les langues, comme une route à la connoiſſance, & non, je penſe, comme la ſcience elle-même.

Je fus fâchée que le Baronet ſe mit à rire; il m'en fut plus difficile de quitter la partie, comme j'en avois envie.

Je

Je vous prie, Monſieur Hargrave, dit Mr. Walden, ne riez pas de tout ce qu'on dit. Je ſuis bien aiſe de parler à cette jeune Dame; & une converſation ſur cette matière, ſert autant à l'*édification*, peut-être, que la plupart des ſujets qu'on a *traités* juſqu'à préſent.

Sir Hargrave joua de ſes doigts ſur un verre, ſe baiſſa, rit, & ſe tut; & par cette façon de céder, qui avoit quelque choſe d'aiſé, il ſe fit plus d'honneur que Mr. Walden ne s'en étoit fait par ſa rebuſade, toute juſte qu'elle étoit.

Cet aveu n'empêcha pas Mr. Walden de montrer par un air de tête arrogant, qu'il croyoit avoir obtenu une victoire ſur le Baronet: il revint enſuite à moi.

A préſent, Mademoiſelle, s'il vous plait, continua-t-il, en ſe mettant dans l'attitude d'un homme qui diſpute, un mot ou deux ſur votre *route à la connoiſſance*, & le reſte.

Je vous prie, Monſieur, faites-moi quartier; je voudrois bien me taire; le ſujet eſt au-deſſus de ma portée; j'ai fini.

Mais, Mademoiſelle, dit le Baronet, vous ne devez point vous taire: Mr. Walden nous a promis de l'*édification*, & nous attendons tous l'effet de ſa promeſſe.

Non, non, Mademoiſelle, dit Mr. Walden, vous n'échaperez pas ſi aiſément: vous avez avancé certaines choſes extraordinaires pour une Dame, & ſur-tout pour une Dame auſſi jeune. Nous attendons de vous les idées de votre Grand-Père, auſſi bien que vos propres *notions*. Il vous a dit, ſans doute, ou vous aurez lu, que la diſpute ſur le ſavoir des Anciens

&

& des Modernes, a été le ſujet de bien des débats entre les ſavans, à la fin du dernier ſiècle.

En vérité, Monſieur, je ne ſais rien de tout cela. Je n'ai point étudié; mon Grand-Père s'attachoit principalement à me faire apprendre l'Anglois, & entendre la Bible. J'étois fort jeune quand j'eus le malheur de le perdre: depuis lors tous mes ſoins ont été employés à ce que la peine qu'il avoit priſe pour moi, ne fût pas perduë.

J'ai découvert, Mademoiſelle, que vous combattez comme les Parthes, en fuyant. Il ne faut pas, vous dis-je, que vous en ſoyiez quitte à ſi bon marché, pour ce que vous avez avancé. Permettez moi de vous demander, ſi vous avez jamais lu le *Conte du Tonneau*.

Le Baronet fit un éclat de rire, quoiqu'évidemment mal à propos.

Que les rires ſont bien à leur place! dit Mr. Walden, avec un air de ſolemnité, quand peut-être on devroit, (il n'acheva pas, je crois qu'il vouloit dire, rire des rieurs.) Je ne veux pas cependant que l'on rie de ma queſtion... Avez vous lu, Mademoiſelle, le Conte du Tonneau du Docteur Swift? Il y a un livre *de ce nom*. Monſieur Hargrave, ajouta-t-il, jettant ſur le Baronet un regard de mépris.

Je le ſai, Monſieur, repliqua le Baronet, en riant encore; l'avez vous lu, Mademoiſelle, dites je vous prie, voyons un peu où Mr. Walden en veut venir.

Je l'ai lu, Monſieur.

Eh bien, Mademoiſelle, reprit Mr. Walden, vous aurez lu ſans doute, la *Bataille des livres*, qui

qui eſt réliée avec cet ouvrage: c'eſt une fort jolie pièce, écrite en faveur des Anciens, contre les Modernes: vous êtes par conſéquent au fait de la fameuſe diſpute dont je parlois, & vous ſavez que les Modernes ne ſont que des Pygmées en ſcience, en comparaiſon des Anciens.

Et, je vous prie, ne mettra-t-on pas au rang des ſciences, ce qui nous met en état de connoître & de nous approprier la ſageſſe de ces immortels Anciens?

Je vous prie, Mademoiſelle, dit-il en branlant la tête, répondez à cela.

Comme ces pédans (dit ſir Hargrave à l'oreille de Mr. Reeves) ſe carrent ſous la livrée des Anciens! & ils appellent leur eſclavage, ſavoir?

Vous allez, Monſieur, répondis-je à Mr. Walden, au delà de mon ſavoir & de ma capacité. Je dois convenir qu'une connoiſſance qui nous met à portée de nous inſtruire, & de nous rendre meilleurs, par la ſageſſe des Anciens, mérite le nom de ſavoir. Cependant, je ſuppoſe qu'on peut lire les Anciens ſans les entendre. Mais je vous prie, Monſieur, laiſſez moi quitter le champ de bataille, je vous promets de ne pas revenir à la charge comme les Parthes; toute mon ambition eſt d'échapper, & non pas de vaincre.

Chaque choſe en ſon tems, Mademoiſelle, mais qui eſt-ce, je vous prie, qui apprend les langues, ſinon pour entendre les auteurs?

Perſonne, je crois, Monſieur; mais cependant quelqu'un peut lire les Anciens ſans les entendre, ou du moins ſans en devenir meilleur; car

car tout docte, n'eſt pas je penſe, néceſſairement un homme de bon ſens.

Le Baronet eut ici la malice de marquer par un éclat de rire, comme un trait de ſatyre particulier, ce que je ne donnois que comme une reflexion générale.

Mais en ſuppoſant, continuai-je, les connoiſſances des Anciens auſſi grandes qu'il vous plaira, n'eſt-il pas triſte, qu'aucun des ſavans modernes n'ait mérité une comparaiſon plus honorable que celle des Pygmées avec les Géans? Cela n'eſt-il pas bien étrange malgré les avantages que les Modernes ont tiré des Anciens, dont ils ont fait parler la plupart en notre langue; malgré les découvertes importantes qu'on a fait nouvellement dans pluſieurs branches de ſcience; malgré enfin une révélation du ciel, en comparaiſon de laquelle la Religion des Païens n'étoit que folie, folie ſur laquelle cependant j'ai ouï dire que la plupart des ouvrages des Anciens ſont fondés?

J'allois continuër, mais le Baronet me déconcerta par ſes bruyans applaudiſſemens; & je me tus.

Continuez, Mademoiſelle, dit Mr. Walden, il n'y a point ici de ſujet de triomphe, Monſieur Hargrave! Pourſuivez, je vous prie, Mademoiſelle, je vois que vous n'avez pas fini.

Je ſerois charmée d'avoir fini, Monſieur, je vous prie changez de ſujet, ou choiſiſſez un autre adverſaire.

Tout le monde me pria de pourſuivre; & Mr. Walden me preſſa d'achever ce que j'avois à dire.

Mais ne ſerez-vous pas charmée, ma chère Lucy, que je quitte un peu ce ſujet... Ouï, dites-vous. Je

Je finirai donc ici cette Lettre pour en commencer une autre. Mais ce ſera cette nuit à mon retour de la Comédie, ou demain matin de bonne heure avant que d'aller à l'Egliſe.

LETTRE XIII.

Suite.

Preſſée par tout le monde; ce que j'avois encore à dire, repris-je, eſt tiré de ce que j'ai lu dans ma Bible. Le premier homme paroit avoir eu une connoiſſance diſtincte de presque tout ce qu'il lui importoit de connoitre; & ſes premiers deſcendans, pendant qu'il n'y avoit encore qu'une langue, & longtems avant les Sages de la Grèce & de Rome, entendoient l'économie, la muſique, travailloient en fer, & en cuivre, bâtirent cette Arche ſurprenante: ils entreprirent un morceau bien plus conſidérable encore d'Architecture, la Tour de Babel; & ils doivent, ſans doute, avoir eu de l'habileté dans pluſieurs autres branches de ſciences, dont il n'eſt pas parlé en particulier.

Ainſi, Mademoiſelle, répondit Mr. Walden, vous paroiſſez croire réellement que les lumières que nous pouvons tirer des Anciens, ne valent presque pas la peine que nous prenons à apprendre leurs langues?

Non, Monſieur, j'ai beaucoup de reſpect pour ceux qui entendent les langues. Ne leur devons-nous pas la traduction des livres ſacrés? Mais

Mais il me ſemble que je voudrois qu'on fît, entre *langue* & *ſcience*, une diſtinction qui me fît ſentir que cette confuſion miſe autrefois dans le langage pour punir l'orgueil des hommes, ne doit pas être regardée comme la ſource de notre plus grande gloire dans ces ſiècles plus éclairés.

Fort bien, Mademoiſelle, dit Mr. Walden, il faut traiter les Dames comme des Dames. Mais j'aurai bien du plaiſir, à mon retour à Oxford, de pouvoir informer mes doctes amis, qu'il faut qu'ils deviennent des gens du bel air, & des rieurs, (vous remarquerez que Mr. Reeves avoit ri auſſi bien que le Baronet,) & mépriſer les Anciens comme des gens de néant, s'ils ne veulent renoncer à la faveur des Dames.

Mon cher Monſieur Walden! Mon cher Monſieur Walden! dit le Baronet en riant, & en agitant ſes flancs galonnés, ne vous fâchez pas; mais permettez moi de vous dire, que les Etudians des deux Univerſités courent déjà beaucoup plus de risque de devenir des *gens du bel air*, que des ſavans. Il recommença à rire, & regardant tout autour de lui, mandia, comme à ſon ordinaire, les rires du reſte de la compagnie.

Mr. Reeves un peu piqué de l'alluſion que l'Etudiant avoit fait à lui, dans ſon mot de *rieurs*, dit, qu'il ſeroit à ſouhaiter que dans toutes les Ecoles de ſavoir, on ſe proposât principalement d'apprendre à vivre à la jeuneſſe. On ne fait que trop, dit-il, que l'attention qu'on donne aux langues, étouffe toutes les autres conſidérations plus importantes; au point que la ſaine morale, & le ſavoir vivre, ſont obligés de ceder le pas à des choſes qui ne ſont

de

de quelque importance qu'autant qu'elles ſervent à avancer, & à inculquer celles-là. Et je ſuis perſuadé que ſi les ſavans oſoient parler, ils ne mettroient pas un auſſi haut prix à l'intelligence des langues, que vous, Monſieur, paroiſſez y mettre.

Ce n'eſt pas ici un tribunal fort convenable pour juger le ſavoir, répondit Mr. Walden d'un air un peu chagrin; mais ce qu'on a dit des avantages du rang & de la naiſſance, on peut le dire de la ſcience: il n'y a que ceux qui n'y ont point de prétenſions, qui la mépriſent. Mais continuez, s'il vous plait, Miſs Byron.

Je crois que cela eſt vrai, Monſieur, lui dis-je. Mais d'un autre côté, ne peut-il pas arriver, que ceux qui ont ces avantages, en tirent trop de vanité? J'ai connu un ſavant d'un grand mérite, qui croyoit qu'on donnoit une trop grande portion de la vie à l'étude des langues. Il diſoit que les ouvrages de pluſieurs Anciens ſont plus admirés à cauſe du ſceau que l'Antiquité y a mis, & de la pureté du langage, qui ne peut plus s'altérer, & dont par là ces ouvrages ſont devenus la règle; qu'à cauſe des lumières qu'en peuvent tirer des hommes de genie, dans des ſiècles que nous avons raiſon de croire plus éclairés, ſoit par les nouvelles découvertes, ſoit par la révélation.

J'allois demander enſuite, ſi la reputation de ſavoir ne s'acqueroit pas plus ſouvent par des connoiſſances qui ſervent principalement à amuſer des eſprits curieux, que par celles qui ſont plus utiles: mais Mr. Walden m'interrompit d'un air aſſez brusque.

Je

Je ſouhaiterois presque, dit-il, (je dis *presque* parce que vous êtes une Dame) que vous connuſſiez les ouvrages des Anciens dans leurs langues originales.

Il faut bien laiſſer quelque choſe aux hommes pour les diſtinguer, dit Miſs Clements; je ne puis qu'approuver le *presque* de Mr. Walden.

Elle me dit alors à l'oreille; je vous prie, Miſs Byron, continuez, car elle me voyoit un peu décontenancée par l'air brusque de Mr. Walden; il eſt étrange, continua-t-elle encore tout bas, que ces gens qui ſavent le moins raiſonner, ſoient les plus raiſonneurs. Dieu merci, tous les gens de lettre ne ſont pas comme celui-là.

Aïant un peu repris courage, permettez moi, Monſieur, lui dis-je, de vous faire une queſtion. Ne croyez-vous pas, que notre Milton dans ſon *Paradis perdu*, s'eſt montré fort habile homme? Cependant cet ouvrage eſt tout entier dans la langue de ſon païs, comme ceux d'Homère & de Virgile étoient dans la langue du leur: & je crois qu'on accordera qu'ils étoient d'habiles gens.

Milton, Mademoiſelle, repliqua Mr. Walden, doit infiniment aux grands hommes de l'Antiquité, comme cela paroit par ſes fréquentes alluſions à leurs ouvrages, & ſa connoiſſance de leur mythologie.

De leur mythologie, Monſieur! Son ſujet eſt ſi grand, ſi noble, ſi divin, ſi fort au-deſſus de cette mythologie! J'avois ouï dire à un fort habile homme, que c'étoit par condescendance pour le goût de gens qui avoient plus de lectu-

re que de genie, que Milton fait de ſi fréquentes alluſions à la mythologie, & qu'il n'a point annobli ſon ſujet, ni aidé ſon vaſte genie, par ce moyen.

Mr. Addiſon, dit Mr. Walden, eſt un Ecrivain admiré par les *Dames*. Mr. Addiſon, Mademoiſelle, comme vous le trouvez dans *votre* Spectateur, (il diſoit cela en ricanant) ne donne que la ſeconde place à Milton, en comparant quelques-uns de ſes paſſages avec d'autres d'Homère.

Si Mr. Addiſon, repliquai-je, n'a pas l'honneur d'être admiré par les *Meſſieurs* auſſi bien que par les *Dames*, j'oſe dire que Mr. Walden n'accordera pas qu'on décide la queſtion par ſon autorité. Et cependant je me ſouviens qu'il célèbre beaucoup Milton... Mais je ſors de ma ſphère. Permettez moi ſeulement d'ajouter une choſe: c'eſt que ſi Homère doit être préféré à Milton, il faut qu'il ſoit le plus ſublime des Auteurs; & que Monſieur Pope ne lui ait pas rendu juſtice, toute admirable que l'on dit ſa traduction de l'Iliade.

Vous paroiſſez, Mademoiſelle, être très-*profonde* dans l'Anglois. Mais dites-vous cela ſur vos propres obſervations, ou ſur celles de quelque autre?

J'avouë franchement, repliquai-je, que mes lumières ſont empruntées: je dois cette obſervation à Mr. Deane, mon Parrain. C'eſt un homme de lettres, mais plus grand admirateur de Milton, que d'aucun des Anciens. Un de ſes amis grand admirateur d'Homère, entreprit de tirer de la traduction de l'Iliade par Mr. Pope,

pe, des paſſages plus ſublimes qu'aucun du Paradis perdu. Cet ami vint chez Mr. Deane où j'étois: ils me permirent d'être préſente; & voici quelle fut la fin de leur diſpute: l'admirateur d'Homère ſe retira convaincu que le Poète Anglois étoit autant au deſſus du Poète Grec par la grandeur des idées, que ſon ſujet, fondé ſur le ſyſtème du Chriſtianisme, eſt au deſſus du ſyſtème Païen.

J'ai la vanité de penſer, dit Mr. Walden, que ſi j'y avois été, la diſpute auroit pris un autre tour.

Le Baronet ſe montra extrêmement content de moi, & repaſſa toutes les loüanges qu'il m'avoit ouï donner aux dernières courſes de Northampton: je tâchai de l'arrêter, en lui diſant; C'eſt ſurement, Monſieur, la petite idée que vous avez de notre ſexe, qui vous fait regarder comme quelque choſe, des remarques auſſi triviales que celles que j'ai été engagée à faire.

Mais cela n'empêcha pas ſir Hargrave d'être même bruyant dans ſes applaudiſſemens. Il prétendoit que je devois avoir de vaſtes connoiſſances, parce qu'il m'étoit arrivé de toucher quelques ſujets, un peu nouveaux pour lui. Il coupa la parole à Mr. Walden, qui deux ou trois fois avoit voulu parler; mais qui trouvant qu'on ne l'écoutoit pas, fit une grimace mépriſante, comme s'il eût voulu ſiffler, hauſſa les épaules, & ſe tint enveloppé dans le ſentiment de ſon propre mérite: ſes yeux cependant ſe promenoient ſur les tableaux placés autour de la chambre, comme ſur des objets plus dignes de l'occuper, que les objets vivans qui étoient devant lui.

Mais ce qui me déconcerta extrêmement, ce fut une liberté de Miſs Barnevelt: à propos de la dernière choſe que j'avois dite, de l'embarras de Mr. Walden, & des applaudiſſemens de ſir Hargrave, elle déclara que j'étois capable de remettre bien dans ſon eſprit ſon *propre ſexe.* La ſageſſe, comme je l'appelle, dit-elle, malgré ce que vous avez dit modeſtement pour dépriſer la vôtre, la ſageſſe lorsqu'elle paſſe par des dents d'yvoire, & des lèvres de corail, donne une grace à chaque mot; & jettant alors un de ſes bras maſculins autour de moi, elle me baiſa à la joue.

Je fus ſurpriſe, & choquée, & avec d'autant plus de raiſon que ſir Hargrave ſe levant de ſa place, déclara que puisqu'on approuvoit ainſi le mériſe, il ſe croyoit obligé à ſuivre un ſi bon exemple.

Je me levai, & lui dis; ſurement, Monſieur, la complaiſance que j'ai euë, trop à mes dépens à ce que je crains, pour ce que m'a demandé la compagnie, exige plutôt des civilités que des libertés, de la part d'un Cavalier. Je vous prie, Monſieur ... Je m'arrêtai là, & pris, j'en ſuis ſure, un air fort ſérieux.

Il reſta en ſuſpens juſqu'à ce que j'euſſe fini de parler; & puis ſe baiſſant, il reprit ſa place; mais à ce que me dit enſuite Mr. Reeves, il lui dit à l'oreille, avec un gros jurement, qu'il regardoit avec tranſport ſa future épouſe, & fit une imprécation contre lui-même, s'il en avoit jamais d'autre; proteſtant, que quand il y auroit mille autres concurrens en ſon chemin, il ne ſe feroit aucun ſcrupule de les écarter par toutes ſortes de moyens.

Miſs

Miſs Barnevelt ne fit que rire de la liberté qu'elle avoit priſe avec moi. C'eſt une forte & intrepide rieuſe. Elle ſait à peine comment on ſourit; car auſſitôt que quelque choſe ébranle ſon imagination, ſa voix ſe fait jour avec force, & elle ouvre la bouche de toute ſon étenduë. Pardonnez moi, ma chère Lucy, je crois que je ſuis piquée.

Lady Betty & Miſs Clements louèrent tout bas la préſence d'eſprit, comme ils l'appelloient, avec laquelle j'avois reprimé la hardieſſe de ſir Hargrave.

Juſtement ici, ma chère Lucy, j'ai quitté ma plume, & conſulté mon miroir, pour voir ſi je ne pourrois pas m'accommoder d'une ou deux rides de ſageſſe, ou du moins d'un air de ſolemnité, qui puiſſe dans l'occaſion déranger mon air enfantin, qui certainement encouragea la liberté de Miſs Barnevelt; mais je n'ai rien pu trouver; mes muſcles n'ont encore été employés qu'à ſourire. Si careſſée, ſi chérie de tous mes chers Parens; avec un cœur ſi reconnoiſſant de toutes leurs faveurs, comment puis-je apprendre à préſent à froncer le ſourcil, ou même, de longtems, à prendre un air grave?

Pendant ce tems-là l'Etudiant avoit un air *péniblement aiſé*. Pouvez-vous, ma chère Lucy, joindre les idées ſi différentes que ces deux mots préſentent.

Cependant Mr. Reeves aïant envoyé prendre dans ſon cabinet l'Hiſtoire que l'Evêque Burnet a faite de ſon tems, dit, que pour ſervir de médiateur dans notre diſpute, il nous liroit un paſſage, auquel il croyoit que les parties ſous-

criroient. Il nous lut alors ce que je vais vous tranſcrire.

„ J'ai ſouvent regardé comme un abus, de „ conſumer tant d'années des Jeunes gens dans „ l'étude du latin, par la voie ennuyeuſe de „ la grammaire. Je ſais que ceux qui ſe deſti- „ nent à être gens de lettre de profeſſion, doi- „ vent ſavoir le latin correctement, & pour „ cela les règles de la grammaire leur ſont né- „ ceſſaires. Mais ces règles ſont inutiles à ceux „ qui n'ont beſoin que d'autant de latin qu'il „ en faut pour entendre bien les Auteurs & „ les Poëtes, & pour avoir le plaiſir de cette „ lecture. Mais ſuppoſez que faute de mémoi- „ re ou d'application, un enfant eût une aver- „ ſion inſurmontable pour le latin; il ne fau- „ droit pas pour cela deſeſpérer de ſon éduca- „ tion. On peut puiſer de grandes lumières „ dans les ouvrages Anglois, & François: la „ Géographie, l'Hiſtoire, celle de notre païs „ en particulier, la connoiſſance de la nature, „ & des parties le plus d'uſage des Mathémati- „ ques, quand on n'a pas du genie pour les par- „ ties démonſtratives, peuvent rendre un hom- „ me fort éclairé, quoiqu'il ne ſache pas un „ mot de latin." (Et pourquoi pas une femme? dit ici Mr. Reeves) „ Il y a à la vérité une fi- „ neſſe de penſée, & une nobleſſe d'expreſſion „ dans les Auteurs latins," (Voilà qui fait pour vous, Monſieur Walden) „ qui peuvent „ faire un amuſement pendant toute la vie, „ quand une fois on les entend & les lit avec „ plaiſir." (fort bien, dit Mr. Walden.) „ Mais „ ſi l'on n'y peut parvenir, il ne s'enſuit pas

„ qu'il

„ qu'il faille abandonner l'éducation d'un enfant „ qui réuſſit mal dans le latin."

Voilà ce que dit Mr. Burnet. Nous ſavons tous, continua Mr. Reeves, comment Mr. Locke a traité ce ſujet. Il eſt ſi éloigné de décourager le beau ſexe de l'étude des langues, que dans ſon traité de l'éducation, il donne une méthode, par laquelle une Mère peut non ſeulement apprendre elle-même le latin, mais encore ſe mettre en état de l'enſeigner à ſon fils. Ne ſoyez donc point honteuſes, Mesdames, de vos talens naturels ou acquis. Prenez garde ſeulement, de ne pas ſacrifier au ſavoir, quelque connoiſſance plus loüable & plus utile dans votre ſexe; & je ſuis ſûr qu'alors vous ſerez les compagnes les plus aimables & les plus convenables pour les hommes de bon ſens. Il n'y a point d'homme, d'un eſprit aſſez borné, pour craindre quelque atteinte à ſes prérogatives de la part d'une femme ſavante. Une femme que ſes lumières ne rendroient pas meilleure, n'en tourmenteroit pas moins ſon mari, & n'en préſumeroit pas moins d'elle-même, pour être abſolument ſans étude; & aucune preuve ne la convaincroit de ſon devoir. Les hommes ne ſe marient-ils pas les yeux ouverts? Et ne peuvent-ils pas faire la cour à qui il leur plait? Un eſprit vain & préſomptueux dans une femme ne ſauroit ſe cacher. Après tout, je crois qu'on peut fort bien conclurre, que plus une femme aura de connoiſſances, auſſi bien qu'un mari, plus elle ſera raiſonnable généralement, & plus elle aura de conſidération pour un homme de bon ſens & de ſavoir.

Mr. Reeves s'arrêta là; Mr. Walden ſe taiſoit, hauſſoit les épaules, & paroiſſoit mécontent.

Sa converſation prit alors un tour plus général, ou chacun eut ſa part. Les ſpectacles, la mode, l'ajuſtement, & les plaiſirs publics en furent les ſujets.

Miſs Cantillon, qui juſqu'alors avoit été un peu mal à ſon aiſe, parut réſoluë à ſe dédommager de ſon ſilence: elle ne brilla point cependant ſur ces ſujets, ſur leſquels elle ſe croyoit fort en état de faire figure.

Mais Miſs Clements brilla réellement. Cependant que d'avantages n'a pas la ſottiſe dans une jolie femme, ſur la raiſon avec un viſage ordinaire! Sir Hargrave étoit beaucoup plus frappé du babil ſans défiance, & ſans eſprit de Miſs Cantillon, que des reflexions juſtes de Miſs Clements.

Mr. Walden ne fit pas grande figure ſur ces ſujets à la mode, pas même ſur celui des pièces de Théatre; car il vouloit toujours amener par force dans la converſation, ſon Sophocle, ſon Euripide, & ſon Térence, par préférence à notre Shakespeare, quoiqu'il n'y eût dans la compagnie que Mr. Reeves & lui qui puſſent juger du mérite de ceux-là, autrement que par les traductions.

Sir Hargrave parla bien ſur les modes régnantes, & ſur l'habillement, le grand foible de notre ſiècle.

Lady Betty & Mr. Reeves parlèrent fort convenablement ſur la décence dans les habits, ſur les convenances des modes, & ſur les amuſemens publics.

Miſs

Miſs Clements auſſi parut ici à ſon avantage.

Mr. Walden ne prétendit pas non plus être muet, mais ſes reflexions ne paroiſſant venir que de la ſeconde main, il fit plus mauvaiſe figure ici que ſur ſon ſujet favori. On l'écouta cependant juſqu'à ce qu'il propoſa de rétablir la toge Romaine pour les hommes, & les jaquettes Spartes pour les femmes, en place de paniers, j'ai oublié comment il appelloit cet habillement qui leur deſcendoit juſqu'aux genoux.

Mon Oncle ne manquera pas de dire que Mr. Walden a donné *la jauniſſe ſavante* à mes Lettres. S'il n'avoit pas été de la compagnie, mon Oncle n'auroit pas eu de ſa Harriet un mot de tout ce jargon. Cependant tout ce que j'ai dit n'eſt tiré que des lectures les plus communes; & je voudrois bien ſavoir pourquoi, parce que nous ne ſavons que peu, nous devons être ſuppoſées ne ſavoir rien du tout.

Miſs Barnevelt interrompit l'Etudiant, mais pour approuver ce qu'il diſoit: elle s'étendit ſur des ſujets héroïques, ſans lui laiſſer le tems de ſe rallier ou de continuër, comme il ſembloit vouloir le faire. Après avoir loué ce qu'il avoit dit des habillemens des Spartes & des Romains, elle fit l'énumération de ſes Héros, anciens & modernes. Achille, le féroce Achille l'enchantoit. Hector étoit cependant *un bon Diable:* mais elle ne pouvoit lui pardonner d'avoir été aſſez lâche pour demander la vie, quoique ce fût à ſon Héros Achille; il méritoit bien pour cela, diſoit-elle, que ſon cadavre fût trainé autour des murs de Troye, attaché au char du vainqueur. Alexandre le Grand étoit ſon cher;

& Jules-César étoit un *fort bon Drole*. Voilà les Héros anciens de Miſs Barnevelt, parmi les modernes, ſes favoris étoient le grand Scanderberg, notre Henri V. Henri IV. de France, Charles XII. de Suède, & le Czar Pierre, dont mon Grand-Père diſoit qu'il les valoit tous.

Pendant tout ce tems, le bon Mr. Singleton avoit un ſourire au ſervice de chacun de ceux qui parloient, & un éclat de rire tout prêt pour le Baronet.

Sir Hargrave paroiſſoit fort ſatisfait de la complaiſance de cet honnête homme, & ne manquoit pas de s'addreſſer à lui, quand il vouloit être drôle. Le rire, comme vous ſavez, ma chère amie, eſt presque auſſi contagieux que le bâillement, quand même le ſujet en eſt auſſi inſipide: plus d'une fois il montroit par ſes yeux qu'il auroit mangé Miſs Cantillon, parce qu'elle joignoit conſtamment un Hé, Hé, affecté, en ſe tortillant & ſe rengorgeant derrière ſon éventail, aux grands Ha, Ha, Ha, dont il accompagnoit ce qu'il diſoit.

Quelle longue Lettre! Où ne mènent pas ces Lettres de narration, s'il faut entrer dans tous ces menus détails de caractères & de converſations! Je quitte pour à préſent. Cependant, quoique j'aie fini ce qui regarde la diſpute, je n'ai pas encore tout-à-fait congédié la compagnie, que j'avois eſperé de voir ſéparée avant la fin de ma Lettre.

Mais je ſai qu'elle ſera plaiſir à mon Oncle dans les endroits où il y a un peu trop de vivacité, parce qu'ils lui donneront priſe ſur moi. Et ma Grand-Mère, ma Tante, & vous, ma chè-

chère Lucy, vous ſerez contentes de *tout* ce que j'écris pour l'amour de l'écrivain: telle eſt votre prévention & votre amitié pour

Votre reconnoiſſante

HARRIET.

LETTRE XIV.

Suite.

Pendant qu'on préparoit le thé, Lady Betty me félicita à l'oreille, d'avoir fait une conquête auſſi conſidérable, dont elle étoit aſſurée par les regards de ſir Hargrave, mêlés d'admiration & de reſpect, comme elle s'exprimoit. Elle remarqua auſſi une expreſſion galante, échappée, diſoit-elle, avec un ſérieux, qui lui donnoit une ſignification plus étenduë que celle d'un compliment ordinaire. Mon Couſin Reeves aïant demandé à Miſs Clements, ſi elle ne pourroit point m'indiquer quelque bon Domeſtique; j'en ſai un, dit ſir Hargrave; je ſerai moi-même glorieux de porter la livrée de Miſs Byron, & pour ma vie.

Miſs Cantillon, qui entendoit cela, & qui avoit paru trouver le Baronet fort à ſon gré, pouvoit à peine laiſſer voir quelque civilité pour moi dans ſes yeux, & cependant ſa bouche, qui eſt réellement jolie, s'efforçoit de ſourire dans l'occaſion, & d'affecter un air content.

Sir Hargrave eut beaucoup d'attention pour moi pendant qu'on but le thé, & ſembloit *tout*

de bon un peu mal à ſon aiſe. Après le thé, il emmena mon Couſin dans la chambre voiſine: votre Harriet y fut le ſujet d'une converſation ſérieuſe; & le Baronet pria Mr. Reeves de s'intéreſſer pour lui auprès de moi.

Il commença ſa déclaration à Mr. Reeves, par l'aſſurer qu'il avoit cherché plus d'une fois l'occaſion de ſe trouver avec moi, quand il étoit aux dernières courſes de Northampton, & qu'il ne ſe ſeroit pas introduit ſans être attendu dans cette compagnie, s'il n'avoit appris que j'y étois. Il proteſta de l'honnêteté de ſes vuës; par où il ſembloit penſer qu'on en pourroit douter, ſans ces aſſurances; ce qui ſuppoſoit une idée de ſupériorité, ſoit en mérite, ſoit en fortune.

Mr. Reeves lui dit que tous mes Parens s'étoient fait une loi de ne ſe point mêler de mon choix, ſur qui que ce fût qu'il tombât.

Sir Hargrave ſe trouva fort *heureux* de ſavoir cela. Après être rentré, comme nous cauſions, Mr. Reeves & moi, à un bout de la chambre, il trouva l'occaſion de ſe déclarer, en termes très-énergiques, l'admirateur des perfections qu'il me créoit lui-même; car il en compta je ne ſai combien, avec une grande volubilité de langue, & me demanda la permiſſion de me rendre ſes devoirs chez M. Reeves.

Mr. Reeves eſt maître, lui dis-je, Monſieur, de recevoir chez lui les viſites qu'il lui plait. Je n'ai point de permiſſion à donner.

Il me fit une révérence, & un fort beau compliment, prenant ce que je diſois pour une permiſſion.

Que

Que peut faire une femme avec ces gens qui ſe flattent toujours eux-mêmes?

Mr. Walden prit congé ; ſir Hargrave en fit de même; je vis bien qu'il avoit envie de me parler à ſon départ, mais je ne lui en donnai pas l'occaſion.

Mr. Singleton paroiſſoit auſſi penſer à ſe retirer, mais il ne ſavoit comment; & aïant perdu la commodité de l'exemple des autres, par ſon irréſolution, il ſe raſſit.

Lady Betty recommença à me féliciter. Combien de Dames, dit-elle, & de Dames du bel air, ont ſoupiré en ſécret pour ſir Hargrave! Vous aurez la gloire, Miſs Byron, de fixer le cœur d'un volage, qui a fait, & eſt capable de faire bien des malheureuſes.

Madame, lui dis-je, les Dames qui peuvent ſoupirer en ſécret pour un homme comme ſir Hargrave, doivent mériter beaucoup de compaſſion, ou point du tout.

Sir Hargrave, dit Miſs Cantillon, eſt un fort aimable Cavalier; il paſſe pour tel, je vous aſſure: il a d'ailleurs un bien conſidérable.

C'eſt une choſe fort heureuſe, repliquai-je, que nous n'aimions pas toutes la même perſonne. Je ne prétens point rabaiſſer ſir Hargrave; mais j'ai compaſſion des Dames qui ſoupirent en ſécret pour lui. Il ne peut avoir qu'une femme, & peut-être ne ſera-ce pas une de celles qui ſoupirent pour lui; ſur-tout s'il le fait.

Peut-être que non, dit Miſs Cantillon: mais je vous aſſure que je ne ſuis pas une de celles qui ſoupirent pour ſir Hargrave.

Les Dames ſourirent.

J'en suis charmée, Mademoiselle, lui dis-je. Chaque femme devroit avoir son cœur à sa disposition, jusqu'à ce qu'elle trouvât un homme digne de le recevoir.

Miss Barnevelt entra alors dans la carrière. Fort bien, Mesdames, dit-elle d'un ton héroïque, vous pouvez parler amour & de l'amour tant qu'il vous plaira, mais je fais gloire de ne l'avoir jamais connu. Pour moi j'aime un brave, un galant homme, un homme à la louange de qui la renommée a brisé cinq ou six trompettes. Mais pour vos doucereux, vos amoureux transis, qui restent à la maison, & font les braves parmi les femmes, quand il y a de la gloire à gagner dans le champ de Mars, je les mépriſe de tout mon cœur. J'ai souvent souhaité que les têtes folles de ces droles-là fussent toutes coupées en tems de guerre, & envoyées aux guerriers pour en charger leur canon, quand ils battent en brêche, afin d'épargner les boulets.

Je craindrois, dit Lady Betty, s'accommodant à ce stile Romanesque, que si les têtes de ces Messieurs étoient aussi tendres que nous sommes disposées quelquefois à les croire, elles ne fussent d'aussi peu d'usage au dehors qu'à la maison.

O Madame, repliqua Miss Barnevelt, il y a beaucoup de plomb dans ces têtes-là. Mais si leurs cervelles, si tant est qu'il y en ait, venoit à friser les oreilles de l'ennemi, elles serviroient à les aveugler en les effrayant.

Il n'y eut pas jusqu'à Mr. Singleton qui ne fût affecté de cet horrible langage; car il porta

ta ſes deux mains à la tête comme s'il eût craint pour ſes cervelles.

Lady Betty nous preſſa beaucoup de paſſer la ſoirée avec elle; nous la remerciames. Quand nous fumes dans le caroſſe, Mr. Reeves me dit que je trouverois dans le Baronet un Amant fort importun & fort déterminé, ſi je le rebutois trop.

Ainſi, Monſieur, lui dis-je, vous voudriez que je fiſſe, comme j'ai ouï dire qu'ont fait pluſieurs bonnes femmes, qui ont épouſé leurs Amans pour ſe délivrer de leurs importunités.

C'eſt un remède ſûr; ma Couſine, me dit-il en ſouriant.

Nous trouvames à la maiſon ſir John Allestree, qui attendoit le retour de Mr. Reeves: c'eſt un homme de bon ſens & de mérite, qui a des manières franches & unies, il a paſſé cinquante ans.

Mr. Reeves lui aïant parlé de la compagnie d'où nous ſortions, ſir John nous donna, ſur ſir Hargrave, des inſtructions qui, non ſeulement m'ont aidé à tracer ſon caractère, mais me l'ont encore fait connoître pour un homme fort dangereux, & fort entreprenant. Il dit que tout riant & leger qu'il eſt en compagnie, il eſt d'un mauvais caractère, méchant & ruſé, & que rien ne lui coute pour venir à bout de ce qu'il a une fois entrepris. Il a déjà perdu, dit ſir John, trois jeunes créatures, abuſées par des promeſſes de mariage.

Sir John en parla comme d'un homme fort ménager, qui quoique quelquefois prodigue pour ſes plaiſirs, avoit cependant certaines éco-

économies qui le faiſoient mépriſer, & ſur-tout par ceux dont un galant homme ſouhaite principalement la conſidération; ſes voiſins & ſes fermiers.

Auriez-vous cru, ma chère Lucy, que ce rieur, cet homme ſi occupé de ſa parure, eut pu être un homme méchant, vindicatif, entreprenant, un homme cruel! Cependant ſir John nous conta encore deux mauvaiſes hiſtoires de lui, qui prouvent qu'il eſt tout ce que j'ai dit.

Je n'avois pas beſoin de ces hiſtoires pour me décider à rejetter ſes pourſuites: ce que je voyois de lui étoit ſuffiſant. Cependant ſir John, que Mr. Reeves avoit informé de la permiſſion que le Baronet avoit demandée de me viſiter, ne doutoit pas que ſes vuës ne fuſſent ſérieuſes; & me faiſant un compliment, il ajouta qu'il ſavoit que ſir Hargrave penſoit à ſe marier; d'autant plus qu'une moitié de ſes biens devoit, à défaut d'héritiers mâles, revenir après ſa mort à un Parent éloigné, qu'il haïſſoit, ſans autre raiſon, que parce qu'il l'avoit repris de ſes méchancetés, & de ſes fredaines, quand il étoit petit garçon. Sir John dit à mon Couſin, que ſes biens étoient tout auſſi conſidérables qu'on le diſoit. Mr. Reeves après que ſon ami fut parti, me dit: quelle gloire ne ſeroit-ce pas pour vous, ma Couſine, de reformer un pareil homme, & de faire ſervir ſa fortune au bonheur d'un grand nombre de gens, comme je ſuis ſûr que vous tâcheriez de le faire, ſi vous étiez Lady Pollexfen!

Non, ma chère Lucy, quand ſir Hargrave ſeroit

ſeroit Roi de la moitié du monde, je n'irois pas à l'autel avec lui.

Mais s'il eſt ſi importun, que lui dirai-je? Je ſai fort bien comment m'y prendre avec ceux qu'on peut tenir à une diſtance de la longueur du bras; mais j'avouë que je ſerois fort embaraſſée avec un homme méchant & hardi. La civilité que je me crois obligée d'avoir avec tous ceux qui me montrent quelques égards, peut m'expoſer à des inconvéniens avec des eſprits violens, que je n'ai point connu encore, protégée comme je l'ai été par mon Oncle Selby, & mon bon Mr. Deane. O, ma chère Lucy, à combien de maux, ſans cette protection, n'aurois-je pas été expoſée, ſeule, indépendante, & jeune comme je ſuis, puiſque bien des hommes doivent être regardés comme des bêtes féroces, & qu'ils pourſuivent comme leur proie, une fille iſolée, & indépendante!

Pour finir ſur le chapitre de ſir Hargrave, pour le préſent, & je voudrois bien pouvoir dire pour toujours, je vous dirai encore, que le lendemain matin de bonne heure Mr. Reeves en reçut un billet, où il s'excuſoit de ne pouvoir pas lui faire ce matin, la viſite qu'il s'étoit propoſée, à cauſe de la maladie ſubite & deſeſpérée d'un Parent qui demeuroit près de Reading, de qui il avoit beaucoup à attendre, & qui ſouhaitoit de le voir avant que de mourir. Comme il lui étoit impoſſible de revenir de trois jours, qui, diſoit-il, lui paroîtroient trois années, & qu'il devoit partir ſur le champ; il ne pouvoit s'empêcher de lui rappeller ſes *préten-*

tenſions, comme il les appelloit, à la faveur de Miſs Byron, & de confirmer ſes aſſurances de hier; il ſe déclaroit ſon adorateur dans les termes les plus magnifiques, & le prioit de s'intéreſſer pour lui. Il trouvoit, diſoit il, un avantage dans ſon abſence, c'eſt que Miſs Byron, Mr. & Mrs. Reeves, aïant le tems de conſidérer ſes offres, il oſoit eſperer qu'il ne ſeroit pas expoſé à un refus.

A préſent, ma chère Lucy, je vous ai inſtruite, auſſi bien que je l'ai pu, de ce qui regarde mes deux nouveaux Amans. Comment me conduirai-je avec eux? Je l'ignore; mais je commence à trouver bien heureuſes, celles dont les Parens prennent ſur eux tout cet embarras, ne conſultant les inclinations de leurs filles, que quand tout eſt déjà arrangé.

Mes Parens à la vérité font bien de l'honneur à mon diſcernement, en me permettant ſi généreuſement de juger pour moi-même; & nous autres, jeunes filles, nous aimons fort être nos maîtreſſes: mais je puis dire que cet honneur a été, & eſt encore une peine pour moi, par deux raiſons; c'eſt que je ne puis enviſager leur bonté que comme une tâche qui m'eſt impoſée, qui exige de moi la plus grande circonſpection, & la plus grande reconnoiſſance: c'eſt encore, qu'ils ont montré plus de généroſité, en me donnant cette diſpenſe, que moi *en paroiſſant* l'accepter. Laiſſez moi ajouter encore, que je ſuis à préſent recherchée par des gens abſolument étrangers, qui n'ont point fait connoiſſance avec moi, inſenſiblement, comme nos voiſins Greville, Fenwick, & Orme; &

je

je ne puis m'empêcher de trouver qu'il y a un air de préſomption, à être ainſi expoſée à recevoir des pourſuites de cette nature, comme ſi perſonne n'avoit rien à voir ſur ma conduite; pourſuites qui ſeroient bien dangereuſes, ſi l'on avoit le cœur porté pour quelqu'un en particulier.

Permettez moi donc, pour l'avenir, ma reſpectable Grand-Mère, mes très-chers & très-honorés Oncle & Tante Selby, permettez moi de vous renvoyer toutes les propoſitions, que me pourroient faire des perſonnes contre qui je n'aurois pas de fortes objections. Par rapport à Mr. Fowler, & au Baronet, je dois à préſent faire comme je pourrai; il eſt plus aiſé à une jeune fille de dire non que ouï. Mais pour l'avenir je n'aurai pas la confiance d'agir pour moi-même. Je connois trop bien votre amitié pour votre Harriet, pour douter du poids de vos recommandations.

Comme Mr. & Mr. Reeves veulent que je leur montre ce que j'écris, ils ont la complaiſance de me laiſſer beaucoup de loiſir; ne ſoyez donc pas ſurpriſe ſi j'écris autant en ſi peu de tems. *Miſs Byron eſt dans ſon cabinet*; *Miſs Byron écrit*; il leur ſemble que c'eſt une excuſe ſuffiſante pour tout le monde, parce qu'ils veulent bien s'en contenter. Je ſais d'ailleurs qu'ils croient vous faire plaiſir à tous, par la facilité qu'ils me donnent ſi obligeamment de montrer ma ſoumiſſion & mon attachement à ceux à qui ils ſont ſi juſtement dus.

Je ſuis cependant ſurpriſe à la vuë de cette Lettre. Deux feuilles! & après tant d'autres!

Il

Il n'y a point de conſcience, dites-vous, & j'en conviens.

HARRIET BYRON.

Dimanche ſoir.

Voilà le Fermier Jenkins qui m'apporte des Lettres du Comté de Northampton, j'en baiſe le cachet. Quelles bonnes nouvelles va donner ma Lucy à ſa Harriet? Elle ne peut m'en donner de mauvaiſes, ſi tous mes chers Parens ſe portent bien.

LETTRE XV.

Suite.

Lundi 6. Févr.

Mon Oncle Selby fait donc, dites-vous, des remarques par écrit ſur mes Lettres; & il n'attend plus pour m'attaquer que la fin de notre converſation chez Lady Betty.

Et l'on attend donc que je fournirai des armes contre moi?

A la bonne heure; de tout mon cœur. Auſſi longtems que je pourrai contribuër à ſon amuſement; auſſi longtems que je ſaurai qu'il ſe plait quelquefois à dire plutôt ce qu'on peut dire, que ce qu'il penſe réellement; auſſi longtems que j'aurai ma Tante Selby pour mon avocat; que ma Grand-Mère ſe divertira de ce que j'écris, auſſi bien que des plaiſanteries de mon

mon Oncle; enfin auſſi longtems que vous ſerez pour votre Harriet, ma chère Lucy, je continuerai; & quand j'aurai comblé la meſure dans ſon opinion, qu'il m'accuſe de vanité & detout ce qu'il lui plaira. Je ne ſuis qu'une femme; & il ſait que je ne l'en aime que mieux quand il me bat. Qu'il prenne garde ſeulement, qu'en m'imputant des fautes dont je crois pouvoir me juſtifier, il n'augmente en moi cette vanité qu'il eſt ſi prompt à m'attribuër.

Fort bien, mais, ma chère Harriet, me ſemble-t-il vous entendre dire, vous n'écrirez pas avec moins de franchiſe, avec plus de réſerve, par la crainte de la verge qui vous menace.

Non en vérité. Je me fais gloire de n'avoir pas dans le cœur une ſeule penſée, que je vouluſſe cacher à aucun de ceux à qui il importe de la connoitre, & qui trouvent quelque plaiſir à la ſavoir. Je ſuis cependant un peu fâchée de la gagure que vous dites que mon Oncle a faite avec ma Grand-Mère, que je ne rapporterai pas mon cœur entier de Londres.

Et il vous tourmente, ma chère Lucy, à cette occaſion, en vous rappellant votre ancienne inclination pour le Capitaine Duncan, pour prouver que nous ſommes toutes ſuſceptibles?

Que ne vous moquez-vous de cela? Pourquoi nieriez-vous que vous étiez ſuſceptible d'une paſſion naturelle? Vous ne devez pas faire la prude, Lucy, & ſi vous ne la faites pas, toutes ſes railleries perdront leur force. Quelle meilleure aſſurance pourrois-je donner à mon Oncle & à tous mes Parens, de la franchi-

chiſe avec laquelle j'avouërois ſi j'étois priſe, qu'en vous conſeillant d'avouër ſans honte une ſenſibilité qui n'a rien de blâmable, quand le devoir & la prudence ſont nos guides, & que l'objet la mérite.

Votre Capitaine à la vérité ne la méritoit pas, comme cela parut dans la ſuite: mais toutes les apparences étoient pour lui; & vous ne connoiſſiez pas ſon mauvais caractère, quand vous permites que votre goût pour lui devint de l'amour. Mais quand la fièvre de l'amour fut la plus violente, incommodâtes-vous perſonne de votre paſſion? Allâtes-vous dans les Bois pour la graver ſur l'écorce des arbres? Non, vous ſoupirâtes en ſilence, il eſt vrai; mais ce ne fut pas longtems; je vous arrachai votre ſécret; non pas cependant avant qu'il ſe fût trahis lui-même, par votre air de langueur. Enſuite, la découverte que l'on fit du peu de mérite de cet homme, & votre propre diſcernement vous mirent en état de dompter une paſſion à laquelle vous aviez cédé, en ſuppoſant qu'elle étoit invincible, parce que vous ſentiez qu'il vous en coûteroit de lui reſiſter.

Pour moi, vous ſavez que jusqu'à préſent, je me ſuis tenuë ſur mes gardes. J'ai toujours eu ſoin de fermer l'entrée de mon cœur à l'aveugle déité; dès que j'ai pu ſoupçonner qu'elle étoit ſur le ſeuil de la porte, qu'on pourroit, je crois, appeller le goût, ou l'eſtime, s'il fut une fois entré, je n'aurois ſuccombé peut-être que trop ſottement.

Mais j'eſpère d'être moins en danger de prendre de l'amour pour quelqu'un, tant que je pour-

pourrai être civile & polie pour tous. Quand un torrent s'écoule dans différens canaux, il eſt moins à craindre qu'il ſe déborde. Je crois réellement que je ne prendrai jamais de l'amour juſqu'à ce que le devoir dirige l'inclination.

Excuſez moi, Lucy: il m'arrive de tems en tems, comme vous ſavez, de me vanter un peu: mais la punition ſuit bientôt la faute en ces occaſions, comme en bien d'autres: mon Oncle m'humilie, & me fait voir que je ne ſuis pas la moitié ſi bonne que mes autres amis ſe l'imaginent.

Vous me dites que Mr. Greville ſera à Londres dans quelques jours. Je ne ſaurois qu'y faire. Il prétexte ſes affaires, dites-vous, & puiſqu'elles l'y appellent, il veut ſe donner un mois de plaiſir dans la ville, & prendre ſa part des amuſemens publics. Eh bien, il faut le laiſſer faire; mais j'eſpère que je ne ſuis ni ſon affaire ni ſon amuſement. Je compte qu'après une ou deux viſites en qualité de mon voiſin de campagne, il me laiſſera tranquille.

Ce qui eſt arrivé entre Mr. Fenwick & lui, m'a fait aſſez de peine, & m'expoſa aſſez. Une jeune fille devenuë, quoiqu'innocemment, l'occaſion d'une affaire entre deux hommes connus, donne néceſſairement lieu à trop de diſcours pour qu'elle n'en ſoit pas fâchée, à moins qu'elle ne ſoit une étrange créature. Combien de gens, la malheureuſe étourderie de ces deux hommes n'a-t-elle pas engagé à me regarder curieuſement! Et avec quelle difficulté mon Oncle & Mr. Deane ne les engagèrent-ils pas enfin à ce bizarre compromis, enſuite duquel ils me

me tourmentent de concert, malgré tout ce que je puis leur dire; c'étoit cependant le seul moyen apparent de prévenir un meurtre: voilà d'étranges personnages! N'ai-je pas à craindre ce qui peut arriver, si sir Hargrave persiste dans ses idées? Mr. Greville est un téméraire, & sir John Alleſtree dit que sir Hargrave ne manque pas de résolution.

Je suppose que Mr. Fenwick viendra aussi, si l'autre vient. Mais je vous prie, ma chère Lucy, faites leur comprendre .... Cependant si vous leur dites que je crains fort de les voir, que je l'éviterai si je puis, ils s'en croiront de plus de conséquence; & comme l'un prétexte des affaires, ce sera, selon l'explication d'un homme aussi hardi que Mr. Greville, supposer que je suis moi-même cette affaire qui l'appelle, & refuser sa visite avant qu'il me l'offre. En un mot qu'ils fassent comme ils voudront, s'ils ont résolu de me poursuivre dans les endroits publics où je pourrois aller, je ne suis pas si curieuse de paroitre & de briller, que je ne puisse m'abstenir d'y aller souvent.

Mais pour finir sur leur chapitre, quelle singulière idée a mon Oncle, de prendre pied sur ce que j'ai dit dans une de mes Lettres, que j'avois bonne envie de vous donner une esquisse de ce que j'imaginois que chacun de ceux qui étoient chez Lady Betty, diroit de votre Harriet, s'ils faisoient son portrait à leurs correspondans, comme elle vous faisoit le leur?

Je crains que ses ordres à cette occasion ne viennent de l'esperance qu'il a de trouver lieu dans ce que j'écrirai, de me charger toujours davan-

vantage: mais quoi qu'il en puiſſe être, je vais tâcher de lui obéir; & d'autant plus volontiers, que ce ſera un exercice pour mon imagination. Qui eſt-ce de vous, mes chers Parens, qui m'appelloit une fois, une fille à imaginations?

Pour commencer; Lady Betty, qui avouë qu'elle penſe favorablement de moi, écriroit, je ſuppoſe, à ſa Lucy, en ces termes: mais ſuppoſerai-je que chacun a le bonheur d'avoir une Lucy?

„ Miſs Byron, dont vous avez tant ouï par-
„ ler à Mr. Reeves, ne dément point *en général*
„ l'idée qu'il en a donnée. Vous ſavez qu'il faut
„ donner quelque choſe à la tendreſſe des Parens.
„ Cette jeune fille a eu une bonne éducation,
„ & lui doit tous ſes avantages. Mais c'eſt une
„ campagnarde, & une liſeuſe. Et cela ne fait
„ pas tout, dans une perſonne de notre ſexe;
„ ſi même cela y fait quelque choſe. La pauvre
„ enfant! Elle n'avoit point encore été en vil-
„ le! Mais elle paroit docile, & pour une fille
„ de la campagne, elle eſt paſſablement gentil-
„ le: je crois donc que je ne me ferai pas tort,
„ en l'introduiſant dans le beau monde."

Miſs Clements, conformément à ſon bon cœur, & à ſon caractère obligeant, écriroit peut-être ainſi:

„ Miſs Byron eſt une aimable fille; elle m'a
„ invité à l'aller voir; & je crois que je l'aime-
„ rai tous les jours plus. On voit qu'elle a vu
„ bonne compagnie; & j'oſe dire qu'elle ne
„ perdra pas ce qu'elle y a gagné. Elle eſt vi-
„ ve & obligeante: elle eſt jeune, elle n'a pas
„ plus de vingt ans, elle paroit cependant plus

„ jeune, à cauſe d'une certaine fleur qu'on con-
„ ſerve à la campagne, qui cependant ne lui
„ ſied pas mal, & lui donne au premier abord
„ un air de modeſtie qui prévient chacun en ſa
„ faveur. Elle remarque tout; avec cela, je
„ ne la crois pas portée à la cenſure. Miſs By-
„ ron ſeroit une grande malheureuſe, ſi con-
„ noiſſant, auſſi bien qu'elle ſemble le faire,
„ les devoirs des autres, elle venoit à oublier
„ le ſien."

Miſs Cantillon auroit peut-être écrit ainſi:

„ Il y avoit une Miſs Harriet Byron du Com-
„ té de Northampton, une jeune fille en faveur
„ de qui la renommée a été fort prodigue. Je
„ ne puis pas dire que j'y trouve rien de fort
„ extraordinaire: elle eſt cependant aſſez bien
„ pour une campagnarde. Quoique je ne lui
„ trouve pas proprement un air fort impertti-
„ nent, cependant ſi ſes Parens, qui en paroiſ-
„ ſent exceſſivement coëffés, ne l'avoient pas
„ pronée au de-là de ce qu'elle vaut, elle auroit
„ eu peut-être une opinion plus humble d'elle-
„ même, qu'elle ne paroit l'avoir, quand elle
„ ſe met à jaſer. Elle peut effectivement faire
„ quelque figure dans une aſſemblée de campa-
„ gne; mais dans le monde de Londres, elle ne
„ peut qu'avoir mauvaiſe grace, n'aïant point
„ encore été ici.

„ Je lui crois beaucoup d'artifice. Mais, pour
„ lui rendre juſtice, ſon teint n'eſt pas laid, ce
„ qui, comme vous ſavez, flatte beaucoup. Ses
„ traits auſſi, à les prendre en gros, ou en dé-
„ tail, ne ſont pas tout-à-fait mal. Mais ſelon
„ moi elle a un air de poupée, ſur-tout quand

„ el-

„ elle ſourit: je ſuppoſe cependant qu'on lui
„ a dit que ſon ſourire lui va bien; car elle ſou-
„ rit toujours, je dirois presque comme une
„ niaiſe.

„ Après tout, je ne vois rien en elle de ſi
„ engageant, qui ait pu en faire l'idole de tout
„ le monde. D'ailleurs le peu de beauté qu'elle
„ a ne ſauroit durer. Pour mon goût, ſi j'étois
„ homme, une jolie brunette... Mais vous
„ croirez que je me louë moi-même."

Voici comment Miſs Barnevelt écriroit peut-être à ſa Lucy: ſa Lucy! Oh ſur ma parole, je ne lui donnerai pas une Lucy: elle aura quelque camarade bien maſculin, & non pas une femme pour correſpondant; & il aura quelque nom terrible. Nous pouvons ſuppoſer qu'elle a jusqu'ici décrit le reſte de la compagnie.

„ A préſent, mon cher Bombardino, je vais
„ te donner une deſcription de Miſs Byron.
„ C'eſt la plus douce, la plus gentille, la plus
„ gracieuſe petite friponne... Je te proteſte
„ que je l'aurois pu baiſer cinq ou ſix fois, pour
„ ce qu'elle diſoit, & pour ſa manière de le di-
„ re ... Car on l'a accoutumée à parler: on
„ voit bien que c'eſt l'enfant gâté de ſa famille.
„ Cependant elle a un ſi joli embarras à par-
„ ler, juſqu'à ce qu'on lui parle ... La fripo-
„ ne rougit ſi joliment..? C'eſt une charmante
„ petite. J'ai ſouhaité vingt fois, étant aſſiſe
„ à ſon côté, d'être un homme pour l'amour
„ d'elle. Sur mon honneur, Bombardino, je crois
„ que ſi je l'avois été, je l'aurois ſaiſie, & es-
„ camotée ſous un de mes bras, & m'en ſerois
„ allée avec elle."

Miſs Barnevelt, ma chère Lucy, diſoit une fois quelque choſe de pareil.

Après avoir expedié les femmes, je viens à Mr. Singleton, Mr. Walden, & ſir Hargrave.

Mr. Walden, que j'appellerai Paſquin, auroit peut-être écrit ainſi à ſon Marforio:

„ La première Dame dont j'entreprendrai le „ portrait, comme de la plus étrangère, eſt „ Miſs Harriet Byron, du Comté de Nort„ hampton. Sa figure n'eſt pas desagréable, & „ bien des gens la trouvent jolie. Mais qu'eſt„ ce qu'être joli? Cependant dans une femme, „ le joli eſt ... joli, quel autre mot plus propre „ puis-je employer pour une perſonne qui, quoi„ qu'elle ait quelque éclat, ne peut être appel„ lée une beauté? J'accorderai que les hom„ mes n'ont pas tort d'admirer dans une fem„ me modeſte, les graces de la *figure:* mais „ il faut qu'elles ſoient *modeſtes* & qu'en re„ venche, elles reſpectent en nous la capa„ cité *d'eſprit:* c'eſt ce qu'elles feront, ſi „ elles peuvent connoitre leur propre foibles„ ſe; & qu'elles ne ſont que des animaux „ domeſtiques d'un ordre ſupérieur. L'igno„ rance même, mon cher Marforio, eſt belle „ dans une femme. L'humilité eſt une de leurs „ principales graces. Difficilement une femme „ peut-elle acquerir les connoiſſances qui ſont „ propres aux hommes, ſans négliger celles qui „ lui ſont indiſpenſables. Quand elles ſont obli„ gées de venir à leurs maris, leurs frères, & „ même leurs amans, & de leur demander leurs „ inſtructions; lorſqu'elles veulent ſavoir quel„ que choſe, qui n'eſt pas de leur compétence;

„ cela

„ cela leur inſpire cette humilité bienſéante
„ dont j'ai parlé ci-deſſus, & nous rend conſi-
„ dérables à leurs yeux.

„ En effet, Marforio, il y a peu de ſujets de
„ converſation entre des hommes, ſur leſquels
„ une femme doive ouvrir la bouche. Le ſilen-
„ ce leur convient. Qu'elles écoutent donc,
„ qu'elles admirent, & qu'elles profitent en ſi-
„ lence. Elles ſont naturellement contentieu-
„ ſes, & aiment à contredire," (Mr. Walden, ma chère Lucy, avoit dit quelque choſe de pareil, & vous connoiſſez quelqu'un qui en a dit bien davantage) „ les mettrons-nous donc en
„ état de diſputer contre nous-mêmes?

„ Ces reflexions, Marforio, ne ſont point
„ étrangères à mon ſujet. Cette jeune fille,
„ cette Miſs Byron, eſt applaudie, comme ai-
„ mant la lecture & la reflexion. Mais il y a-
„ voit une autre Dame, Miſs Clements, qui,
„ ſi c'eſt un mérite pour une femme, me pa-
„ roit l'emporter par l'étenduë de ſa lecture;
„ & ce qu'elle ſait, elle le doit à ſa propre ap-
„ plication, & à ſon habileté, au-lieu que Miſs
„ Byron a profité des ſoins de feu ſon Grand-
„ Père, homme d'érudition, qui avoit été éle-
„ vé parmi *nous*. On m'a dit que ce vieillard
„ n'aïant point de petit-fils, ſe mit en tête de
„ donner du goût pour les livres à cette petite-
„ fille: mais il s'en tint ſagement à ſa langue
„ maternelle, lui donnant ſeulement quelque
„ teinture de l'Italien & du François.

„ Voyant les yeux de chacun fixés ſur elle,
„ je fus curieux d'entendre ce qu'elle ſavoit di-
„ re, la pauvre petite, je crains qu'elle n'ait à

„ souffrir de son air spécieux. Je ne puis ce-
„ pendant pas dire, tout bien considéré, qu'el-
„ le soit fort effrontée: cela viendra; elle est
„ jeune.

„ Je m'amusai donc un peu avec elle, & j'al-
„ lai plus loin qu'en général je n'aime à le
„ faire avec l'espèce lisseuse des femmes; mais
„ je voulois faire diversion à un déluge d'extra-
„ vagances, & de fatuités dont nous inondoit
„ quelqu'un de la compagnie, sir Hargrave
„ Pollexfen: j'en parlerai plus au long *ci-dessous*.

„ Tu sais, Marforio, que quand un homme
„ se bat avec un jeune garçon assez fort, malgré
„ sa jeunesse, pour oser se mesurer avec lui, il
„ a tout le monde contre lui: il en est de mê-
„ me quand un homme de Lettres s'engage a-
„ vec une femme, sur des sujets savans. On
„ veut flatter le sexe aux dépens de la vérité:
„ bien des choses passent pour jolies en sortant
„ de la bouche d'une femme, qui paroitroient
„ extrêmement foibles, & insipides, dans celle
„ d'un homme. Notre supériorité en savoir ne
„ sert qu'à élever celle contre laquelle nous dis-
„ putons; & à nous rabaisser nous-mêmes. Com-
„ me la jeune fille étoit la favorite de tout le
„ monde, & que le Baronet paroissoit sentir
„ quelque chose de particulier pour elle, je l'é-
„ pargnai. Un galant homme ne voudroit pas
„ nuire à la fortune d'une fille. "

Comment à présent, ma chère Lucy, vous dirai-je ce que j'imagine que sir Hargrave auroit écrit? Si je le fais parler comme amant, puis-je soutenir son caractère, sans m'exposer à être accusée de vanité?

Mais

Mais êtes-vous bien ſure, Harriet, me ſemble-t-il entendre dire à mon Oncle, que le Baronet ſoit auſſi réellement épris de vous, qu'il le prétendoit ? Voilà l'affaire ; vous autres, fillettes, vous êtes ſi prêtes à prendre au ſérieux, les complimens que les hommes vous font !

Cela eſt vrai, mon cher Monſieur ; mais notre crédulité prouve plus notre innocence, que les proteſtations des hommes ne prouvent leur ſincérité ; que ceux donc qui perdent à ce jeu, parlent, & que les gagnans rient.

Qu'il plaiſantât, à la bonne heure. Mais ſoit en plaiſantant ſoit ſérieuſement, ſir Hargrave doit, je penſe, être extravagant dans ſes propos amoureux. Et pour ne pas paroître vouloir tout-à-fait eſquiver cette partie de ma tâche, je ſuppoſerai qu'après m'avoir louée outre meſure, pour des graces de ſa propre création, il diroit avec notre Poëte Hudibras.

„ Le ſoleil ne dispenſera plus ſes propres in-
„ fluences, mais celles d'Harriet : par-tout où
„ elle marchera, les fleurs naîtront ſous ſes pas,
„ Les parfums, les ſenteurs, emprunteront leur
„ odeur de ſon haleine. Le ſort des mondes
„ eſt dans ſes yeux, ils périront ſi elle fronce
„ le ſourcil ſur eux.”

Que ſera-ce ſi je ſuppoſe qu'il m'apoſtrophe moi-même ? Ecrivant à ſon ami, il lui dit :

„ La fidélité que je lui ai jurée, eſt de dia-
„ mant, comme les chaînes de la deſtinée. Elle
„ eſt inviolable, jamais Apollon, ni les chênes
„ de Dodone ne prononcèrent Oracle plus vrai.
„ Je ne veux que recevoir ſur moi un rayon fa-
„ vorable de ſes yeux : le ſoleil & le jour ſe

„ quitteront, avant que vous vous détachiez „ l'un de l'autre, mon cœur & mon amour."

Fort bien me dites-vous, ma chère Harriet, mais Mr. Singleton, qu'auroit-il écrit ſur votre ſujet.

A-peu-près comme ceci, ma chère Lucy, en s'addreſſant à ſa Grand-Mère, car elle vit encore:

„ Nous nous ſommes bien divertis, ma Grand-„ Mère, avant & après le diner. Il y avoit une „ Miſs Barnevelt, une belle jeune Dame, qui „ a un port bien majeſtueux. Il y avoit Miſs „ Clements, qui n'eſt pas jolie, mais fort ſavan-„ te, & qui, comme on pouvoit le voir, ſait „ bien pouſſer un argument dans l'occaſion. Il „ y avoit Miſs Cantillon, une jeune Dame „ auſſi jolie qu'on peut ſouhaiter. Et il y a-„ voit une Miſs Byron du Comté de Nort-„ hampton, que je n'avois jamais vuë encore à „ *mes jours de naiſſance.* Il y avoit Mr. Wal-„ den, un fameux ſavant. Je le crois fort amu-„ ſant; car il parloit de ſcience, & d'autres cho-„ ſes comme cela, dont je ne ſais pas autant que „ je voudrois bien; parce que faute de ſavoir le „ latin & le grec, *je parois* avoir moins d'es-„ prit que les autres. O, ma Grand-Mère, que „ j'aurois été un habile homme ſi j'avois ſu par-„ ler le latin & le grec! Cependant je crois que „ de tems en tems Mr. Walden fait trop de *cancan* „ ſur ce qu'il ſait. Mais il y avoit un riche Ba-„ ronet, beaucoup plus riche que moi, à ce „ qu'on dit, ſir Hargrave Pollexfen, ſi j'épele „ bien ſon nom; c'eſt un charmant homme, „ & il avoit un habit charmant. Et il diſoit „ tant de jolies choſes, & il étoit ſi gai, & ſi

„ dro-

„ drole, qu'il ne fit rien que rire. Et j'étois auſſi
„ gai que lui au fonds. Pourquoi pas? O, ma
„ Grand-Mère, que vous dirai-je des diſcours
„ de la Dame de la campagne, cette même
„ Miſs Byron, car on la fit beaucoup parler?
„ Et du fameux étudiant? qui cependant étant
„ un ſavant homme, ne pouvoit pas être auſſi
„ gai que nous; & de ſir Hargrave? Je pour-
„ rois vivre & mourir avec ſir Hargrave: vous
„ n'avez jamais connu un homme auſſi brillant
„ que ſir Hargrave, ma Grand-Mère. Que vous
„ dirai-je enfin, & d'une choſe, & d'une au-
„ tre, nous nous en donnâmes à cœur joie, &
„ nous nous ſommes bien divertis comme je vous
„ ai dit. Auſſi quand je fus revenu à la maiſon,
„ & que je fus couché, je ne fis que ſonger
„ que j'étois dans la même compagnie, & je
„ me réveillai deux ou trois fois en riant."

En voilà aſſez, Lucy. Cela ne ſera-t-il pas bon pour Mr. Singleton? Je vous aſſure que c'eſt aſſez dans ſon caractère.

Lundi après midi.

Ce Chevalier, ce ſir Rowland Meredith, eſt en bas, je crois; & il tient ſon neveu par la main: voilà ſir Rowland, me vient dire Sally, avec ſes boutons d'or, & ſon habit boutonné tout du long, & ſa perruque à groſſe boucle; & Mr. Fowler, auſſi brave qu'un marié. Que ferai-je avec ſir Rowland?

Que peut-il donc y avoir, ma chère Lucy, dans les pourſuites de ces hommes, puiſque ceux même qui nous ſont indifférens, nous peuvent mettre de mauvaiſe humeur? Mais,

ma chère, il est pénible d'être obligé de se refuser aux prétensions sérieuses de ceux qui nous déclarent qu'ils nous aiment.

Je vous écrirai encore par le premier courier; vous y compteriez tout de même, quand je ne le dirois pas, car en ai-je laissé passer une seule?

Adieu, ma Lucy.

H. B.

LETTRE XVI.

Miss BYRON à *Miss* SELBY.

Lundi soir.
Mardi matin. } Févr. 6. & 7.

Le thé n'étant pas encore prêt, sir Rowland & son neveu restèrent quelque tems avec Mr. & Mr. Reeves; & le Chevalier laissant fort peu de tems à Mr. Fowler pour parler, s'étendit de si bonne grâce sur les bonnes qualités de son neveu, sur sa grande passion pour moi, & sur ce qu'il se proposoit lui même de faire en sa faveur, pour augmenter sa fortune, que mon Cousin & ma Cousine sachant que je n'aimois pas nos voisins, & que j'étois fort indifférente pour sir Hargrave, étoient plus qu'à moitié portés à favoriser les prétensions de Mr. Fowler, & donnèrent lieu de le penser.

Charmés de ces favorables dispositions, ces deux

deux Meſſieurs attendoient le thé avec impatience, pour me voir.

J'avois en attendant cacheté mes Lettres: on me vint dire que le thé étoit prêt; & je deſcendis.

Le Chevalier auſſitôt qu'il m'entendit venir, pouſſa Mr. Fowler: Neveu, dit-il, en montrant la porte, voyez un peu ce que vous pourrez dire à la prime-vere de votre cœur; c'eſt à préſent le tems des prime-veres chez nous à Caermarthen, Monſieur Reeves.

Mr. Fowler, par un rafinement de politeſſe, vint à ma rencontre pour me préſenter à la compagnie, quoiqu'au logis. Le Chevalier fit un ſigne de la tête, le regardant en ſouriant, comme s'il eût voulu dire, laiſſez faire à mon neveu, il fera la galanterie à Mademoiſelle de la conduire à ſa place.

Je fus un peu ſurpriſe de l'air avec lequel, au moment que j'entrai, Mr. Fowler s'approcha, me prit la main, & me conduiſit à ma place, moi qui ne ſavois point combien la converſation qu'on venoit d'avoir, lui avoit donné d'eſperance.

Il me fit une révérence, je la lui rendis, & je crois que j'avois un air un peu plus niais qu'à l'ordinaire.

Votre ſerviteur, la jeune demoiſelle, dit le Chevalier. Aimable, Aimable, par ma foi! Que cette rougeur ſied bien ſur ce joli viſage!.. Mais, pardon, Mademoiſelle, mon intention n'eſt pas de vous faire de la peine.

Toujours écrivant, Miſs Byron, dit Mr. Reeves, vous nous avez manqué beaucoup.

Ma Couſine ſembloit dire cela, pour me donner le tems de me remettre.

J'ai barbouillé quelques feuilles de papier, lui dis-je, & je viens de finir.

J'espère, Mademoiſelle, dit le Chevalier, en jettant tout ſon corps en avant, & me regardant entre les deux yeux avec les ſourcils froncés, j'espère que vous ne vous êtes pas preſſée de deſcendre à cauſe de nous.

Je le regardai d'un air étonné; mais comme il ſembloit n'avoir rien à dire, je ne voulus pas l'aider à trouver quelque choſe, en me preſſant de parler.

Mr. Fowler, qui venoit de faire un effort extraordinaire, s'aſſit, touſſa, & ne dit rien; aïant cependant l'air d'être en peine de ſavoir, ſi c'étoit ſon Oncle ou lui qu'on s'attendoit d'entendre parler.

On parla alors du froid, & nos deux Meſſieurs ſe frottèrent les mains, & s'approchèrent davantage du feu, comme s'ils euſſent plus ſenti le froid en en parlant. Ils ſe firent pluſieurs hems l'un à l'autre; tantôt l'Oncle regardant le neveu, tantôt le neveu regardant l'Oncle. Enfin ils vinrent à parler de leur nouveau bâtiment à Caermarthen, & de ce qu'il leur coutoit.

Ils parlèrent enſuite de leur aimable voiſinage, & nous firent le portrait d'une demie-douzaine de gens, dont aucun de ceux qui étoient préſens, excepté eux, n'avoit jamais ouï parler; mais le tout, dans l'intention de nous faire voir combien ils étoient conſidérés par ce qu'il y avoit de mieux dans le Comté de Caermarthen.

Le Chevalier raconta enſuite une converſation

tion qu'il avoit eue une fois, avec le feu Lord Manſell, dans laquelle ce Seigneur lui avoit fait compliment ſur ſon revenu de 3000. pièces, ſans compter beaucoup d'argent en caiſſe. Milord ſuppoſoit qu'il pouſſeroit ſon neveu, quand il ſeroit en âge, (car il y avoit quelques années, de cette converſation) & qu'il le feroit élire membre du Parlement pour ſon Comté. Le Chevalier répéta la *prudente* réponſe qu'il avoit faite à Milord, desavouant un pareil deſſein, comme ne valant pas mieux que la *propenſion* au jeu, comme il s'exprimoit, qui a ruïné de grandes fortunes.

Le déjeuné ſe paſſa dans cette converſation, où le neveu pouvoit avoir ſa part, & qui en effet étoit toute entre eux deux. En aïant enſuite tiré en leur faveur la conſéquence où ils vouloient venir; le Chevalier approchant ſa chaiſe de moi, & aïant fait un ſigne à ſon neveu, qui ſe retira, il commença à m'étaler les bonnes qualités du jeune homme, à me déclarer ſa paſſion pour moi, & à me prier d'encourager un ſi digne Cavalier, ſi bien fait, ſi bien partagé; qui devoit être ſon ſeul héritier, & pour qui il vouloit faire, à ma conſidération, des choſes qu'il n'auroit pas faites, pendant ſa vie, pour aucune autre femme vivante.

Il n'y avoit pas moyen de répondre à un diſcours ſi ſérieux, avec l'air de légéreté que je n'avois presque pu m'empêcher de prendre à la première viſite du Chevalier.

J'enrageois de me trouver presque auſſi honteuſe, auſſi niaiſe, auſſi taciturne, que ſi j'avois eu la penſée d'encourager les pourſuites de Mr.

Fowler. Mon Couſin & ma Couſine ſembloient ſe divertir de mon air honteux. Je crus une fois au ton de voix du Chevalier, & à ſon hani, qu'il alloit entonner un air Gallois, & danſer de joie.

Appellerai-je mon Parent, Mademoiſelle, me dit-il, pour confirmer tout ce que je vous ai dit, & pour répandre ſon cœur à vos pieds? Mon garçon eſt un peu honteux: mais un peu de bonté, avec cet air ſi doux, en fera un homme. Laiſſez moi, laiſſez moi appeller mon garçon; j'y vais moi-même, & il y alloit.

Un mot, Monſieur, je vous prie, avant que Mr. Fowler rentre... avant que vous lui parliez. Vous vous êtes expliqué d'une façon ſans replique. Je vous ſuis obligée, & à Mr. Fowler de la bonne opinion que vous avez de moi: mais cela ne peut jamais être.

Comment, Mademoiſelle, cela ne peut jamais être!... Allons, je vous laiſſerai du tems pour cinq ou ſix viſites, afin que vous puiſſiez juger des qualités, & de l'eſprit de mon neveu, & vous convaincre par ſa propre bouche, & en voyant ſon cœur tout entier, de ſon amour pour vous. Il n'y a pas beſoin de tems pour lui. Le pauvre garçon, il eſt fixé, fixé pour toujours: mais dites, vous prendrez une ſemaine ou environ, pour voir ce que vous pouvez, ce que vous voulez faire. C'eſt tout ce que je vous demande à préſent; c'eſt auſſi, Mademoiſelle, tout ce que je puis vous accorder.

Je ne puis point douter à préſent, Monſieur, de ce que je penſerai là-deſſus dans une ſemaine.

Comment, Mademoiſelle! Ah vous voilà donc

donc bien *plantés!* Hé Monſieur Reeves, hé Madame Reeves! Pf, fit-il, en ſiffiant à moitié; hé Mademoiſelle, à ce compte, nous voilà tous attrapés.... Mais, dit-il, après une pauſe, je ne veux pas qu'on me réponde ainſi. Quoi, Mademoiſelle, auriez-vous la conſcience de fendre le cœur de mon pauvre garçon? Allons, ſoyez auſſi gracieuſe que vous le paroiſſez... Donnez moi la main, (il me ſaiſit la main en même tems, & par reſpect pour ſon âge je ne la retirai pas) donnez votre cœur à mon garçon... Vous avez l'ame ſi douce! Avec cet air de ſenſibilité, de bon naturel, vous ne pourriez pas être cruelle, quand vous le voudriez! Chère Dame! dites que vous prendrez du tems pour examiner. Ne répétez pas ces cruelles paroles;" Cela ne peut jamais „ être"! Qu'avez-vous à objecter contre mon garçon?

Mr. Fowler, lui dis-je, a la réputation & toutes les apparences d'un homme de mérite. C'eſt un homme modeſte; & la modeſtie...

Oh oui, il eſt modeſte! Je craignois que ſa modeſtie ne fût une objection...

Cela ne ſe peut, Monſieur, avec une femme modeſte. J'aime, je reſpecte un homme modeſte: mais en vérité, je ne puis donner des eſperances, n'aïant deſſein d'encourager perſonne.

Vos objections, Mademoiſelle, contre mon neveu?... Vous devez avoir vu quelque choſe en lui que vous haïſſez.

Je ne hais pas aiſément, Monſieur; mais auſſi je n'aime pas aiſément; & jamais je n'épouſerai un homme pour qui je ne pourrois avoir que de l'indifférence. Mais,

Mais, Mademoiſelle, il vous adore; il...

Cela même, Monſieur, eſt une objection, à moins que je ne puſſe lui rendre de l'amour. Je m'expoſerois à être ingrate.

Excellens ſentimens! Avec ces ſentimens, Mademoiſelle, vous ne pouvez être ingrate.

C'eſt un risque, Monſieur, que je ne courrai jamais. Combien n'y a-t-il pas de mauvaiſes femmes, qui auroient été bonnes ſi elles ne s'étoient mariées malgré leur haine, ou leur indifférence? Il faut de bons commencemens, Monſieur, pour qu'on puiſſe eſperer des ſuites & une fin heureuſes.

Cela eſt vrai, Mademoiſelle, mais avec de braves gens, quand les commencemens ne ſont pas mauvais, les ſuites, ni la concluſion ne peuvent être mauvaiſes.

Une choſe peut n'être pas mauvaiſe, & n'être pas bonne pour cela, Monſieur, & dans un monde comme celui-ci, s'expoſera-t-on à agir contre ſon devoir? Se laiſſera-t-on ſéduire par des convenances, ou même par des conſidérations ſuperfluës, pour donner ſa main, en laiſſant ſon cœur dans le doute ou l'indifférence? Cela ne ſeroit pas honnête.

Vous me diſiez, Mademoiſelle, la première fois que j'eus l'honneur de vous voir, que vous étiez abſolument, & *bona fide* ſans engagement...

Je vous ai dit la vérité, Monſieur.

Eh bien, Mademoiſelle, nous ne nous tiendrons pas à votre refus. Nous perſévérerons. Nous ne nous découragerons pas: que diantre! N'ai-je pas ouï dire qu'un cœur timide ne réuſſit jamais auprès des Dames?

Ja-

Jamais, Monsieur, je n'aurois donné un refus absolu, si j'avois le moindre doute. Si je pouvois balancer, je consulterois mes Parens, je m'en raporterois à eux; & leur sentiment auroit pour moi le poids qu'il doit avoir. Mais pour l'amour de votre neveu, Monsieur, pendant que son inclination est naissante & facile à vaincre, n'insistez pas davantage sur cette matière. Je ne voudrois pas faire de la peine à un honnête homme.

Comme je veux que Dieu me fasse paix, Mademoiselle, je suis si charmé de vos sentimens, que si vous voulez être ma nièce, & me permettre de causer une fois le jour avec vous, je me contenterai de 100 pièces de rente, & vous abandonnerai tout ce que j'ai au monde.

Ses yeux s'animoient; son visage étoit en feu; toute sa contenance montroit son honnêteté, sa sincérité, & son empressement.

Généreux sir Rowland! lui dis-je; j'étois émuë; je fus obligée de sortir.

Je rentrai bientôt, & je trouvai sir Rowland son mouchoir à la main, & sollicitant vivement mon Cousin, & ma Cousine. Ils étoient si touchés eux-mêmes, que le Chevalier aïant repris la conversation avec moi, ils ne purent s'empêcher de dire quelques mots en sa faveur.

Sir Rowland proposa alors d'appeller son neveu, pour qu'il pût parler pour lui-même. Mon garçon peut être intimidé par l'amour, Mademoiselle, le véritable amour est toujours timide; cependant il n'est pas un imbécille, je vous assûre. Il a du courage avec les *hommes*.

Je

Je ne sai pas comment il se comportera avec vous, Mademoiselle ; car réellement, malgré cet air de douceur, qui me sembleroit devoir laisser à chacun la liberté de vous dire tout ce qu'il voudroit, (en tout honneur j'entens) j'ai moi-même pour vous une sorte de je ne sai comment appeller cela; ce n'est pas de la vénération, je crois, je n'en ai que pour mon créateur.. & cependant je crois que c'est cela; ouï, Mademoiselle, votre visage est en petit une des merveilles du Tout Puissant. Pardon, vous pouvez rougir, mais soyez gracieuse à présent. Ne nous montrez pas qu'avec un air si engageant & si tendre, vous avez un cœur dur.

O Monsieur, vous êtes un excellent Avocat. Je vous prie dites à Mr. Fowler...

Je l'appellerai, dit-il, en se levant.

Non, Monsieur, ne faites pas cela, mais dites à Mr. Fowler que je le considère beaucoup, & pour son propre mérite, & à cause de son Oncle; mais ne m'exposez pas, je vous en conjure encore une fois, à la peine de rebuter un honnête homme. Je le répéte, je lui ai de l'obligation du cas qu'il fait de moi; & je lui en aurai davantage, s'il veut recevoir mes remercimens comme tout ce que je peux lui rendre.

Ma chére Miss Byron, dit Mr. Reeves, poussez la complaisance pour sir Rowland, jusqu'à prendre un peu de tems pour réfléchir...

Dieu vous benisse dans ce monde & dans l'autre, Mr. Reeves, vous êtes un galant homme. Eh, ouï, prenez un peu de tems pour réfléchir... Dieu vous benisse, Mademoiselle,

pre-

prenez un peu de tems; dites que vous y réfléchirez. Vous ne ſavez pas combien mon neveu a d'eſprit. Non, Mademoiſelle, modeſte comme il eſt, intimidé par ſon amour, il ne peut par montrer la moitié de ce qu'il vaut.

Les gens modeſtes ont ſurement du mérite, Monſieur. Mais comment pouvez-vous, Monſieur Reeves, augmenter encore mon embarras. Cependant ce que vous en faites n'eſt que par bonté de cœur. Vous voyez que ſir Rowland me croit cruelle; je n'ai point de cruauté dans mon caractère, j'aime à faire plaiſir. Je ſouhaite de vous égaler en généroſité, ſir Rowland. Demandez moi tout ce que vous voudrez, excepté *moi-même*, je ferai mes efforts pour vous obliger.

Admirable, par ma foi! *Tout ce que je vous dirai*, dites-vous? Tenez, au-lieu de me faire déſiſter, vous m'engagez à perſévérer. On ne peut pas céder une telle priſe, s'il eſt poſſible de l'obtenir. Dites moi, Monſieur Reeves, où on peut trouver une pareille femme, & nous relâcherons Miſs Byron. Mais j'eſpère que vous y réfléchirez. Je vous prie, Mademoiſelle, ... Mais je vais appeller mon neveu. Il ſortit en hâte, comme s'il eût craint d'être encore rappellé.

Pendant ce tems-là Mr. & Mr. Reeves me firent quelques inſtances; mais avant que je puſſe leur répondre, le Chevalier revint ſuivi de ſon neveu.

Mr. Fowler en entrant fit une profonde révérence. Il avoit l'air beaucoup plus humilié, qu'à ſon premier abord. Son Oncle lui avoit don-

donné une idée de ce qui s'étoit paſſé.

Mr. Fowler & moi étions à peine aſſis, que le Chevalier dit à Mr. Reeves, mais ſans le prendre par le bouton comme à la première viſite; un mot Monſieur Reeves, un mot, je vous prie.

Ils ſortirent enſemble; d'abord après Mr. Reeves ſortit par l'autre porte; & je me trouvai ſeule avec Mr. Fowler.

Nous reſtames dans le ſilence pendant trois ou quatres minutes: je croyois que je ne devois pas commencer. Mr. Fowler ne ſavoit comment commencer lui-même. Il approcha ſa chaiſe de moi, & puis il l'éloigna un peu, & puis la raprocha, careſſa ſes manchettes, touſſa deux ou trois fois; & enfin, vous ne pouvez dit-il, Mademoiſelle, que remarquer ma confuſion, mon embarras, ma, ma, ma confuſion! Tout cela vient de ma vénération, de mon reſpect, de ma vénération pour vous... Hem! il fit encore deux jolis hems, & ſe tut.

Je ne pouvois me réjouïr de la lourdiſe de ce pauvre garçon ſi modeſte; chaque trait de ſon viſage étoit dans le travail, ſes mains & ſes genoux trembloient, ſa langue bégayoit; il auroit fallu que je fuſſe bien barbare, pour m'en divertir... O, ma chère Lucy, que l'amour nous rend ridicules, ſi ces agitations en ſont les effets naturels!

Sir Rowland m'a informé, Monſieur, lui dis-je, de la bonne opinion que vous avez de moi. Je vous en ſuis bien obligée; j'ai dit à ſir Rowland...

Ah Mademoiſelle, ne répétez pas ce que vous

vous avez dit à sir Rowland; il me l'a fait entendre. Je dois, à la vérité, avouër mon indignité, cependant je ne puis m'empêcher d'aspirer à votre faveur. Un homme qui sait ce qui peut le rendre le plus heureux des hommes, quelque indigne qu'il en puisse être, peut-il s'empêcher de chercher son bonheur? Tout ce que je puis dire, c'est que je suis le plus malheureux des hommes, si...

Mon bon Monsieur Fowler, lui dis-je en l'interrompant, ne vous livrez pas à des espérances, auxquelles on ne peut répondre. Je ne veux pas nier que je ne puisse mériter votre affection, si je pouvois la payer de retour; à qui que ce soit que je donne ma main, je regarderai comme un point essentiel de mon devoir de mériter son attachement. Mais, par cette même raison, & pour n'être pas exposée à faire autrement, je dois être convaincue qu'il n'y a pas un homme au monde dont je puisse faire plus de cas que de celui que je choisirai.

Il soupira. On m'avoit assuré, dit-il, Mademoiselle, que vous aviez le cœur absolument libre; j'avois fondé là-dessus mes espérances téméraires.

On vous a dit vrai, Monsieur; je n'ai pas vu encore un homme que je voulusse épouser.

Eh bien, Mademoiselle, ne puis-je pas espérer, que le tems, que mes assiduïtés, que mon profond respect, qu'un amour sans bornes...

O Monsieur, ne pensez pas que je sois ni insensible, ni ingrate. Mais je suis sûre que le tems ne peut rien changer ici. Je ne puis que vous estimer, & cela par un motif où je crois qu'il

qu'il entre un peu d'amour propre, parce que vous avez paru penser à moi.

Il n'y a point d'amour propre dans ce motif, Mademoiselle, c'est une reconnoissance obligeante. Et si toute ma vie dévouée à votre service, si toute l'adoration...

Je n'ai pas grande foi aux impressions soudaines, Monsieur, mais je ne veux pas mettre en question, la sincérité d'un aussi honnête homme que vous me le paroissez. Sir Rowland m'a beaucoup pressée; il vouloit que je prisse du tems pour réfléchir. Je lui ai dit que je le ferois, si je pouvois avoir quelque doute. Mais je ne le puis. Laissez moi donc vous conjurer, pour l'amour de vous, de placer votre affection ailleurs; & puissiez-vous y trouver votre bonheur!

Je crains, Mademoiselle, que vous n'aïez vu des gens que vous me préféreriez.

Nous nous connoissons depuis fort peu de tems, Monsieur; ce que vous dites ne seroit pas étonnant; cependant, je vous l'ai dit sincèrement, je n'ai jamais vu un homme que je vouluſſe épouser.

Il regardoit en terre, & soupiroit.

Mais, Monsieur, continuai-je, pour être encore plus franche, & plus ouverte avec vous, comme je crois que vous êtes un fort galant homme, je vous avouerai, que si je devois avoir quelqu'un de ceux que j'ai connu jusqu'à présent, ce seroit, je pense, par compassion, je dirois presque par reconnoissance, une personne, qui cependant ne peut jamais être mon époux, qui dès mon enfance a montré de l'amour pour moi; un homme d'honneur, de probité,

bité, modeſte, un homme tel que je crois Mr. Fowler. Sa fortune n'eſt pas à la vérité ſi conſidérable que ſir Rowland dit que ſera la vôtre. Mais, Monſieur, comme il n'y a point d'autres raiſons de lui préférer Mr. Fowler, je me mépriſerois toute ma vie, ſi je donnois à la fortune ſeule la préférence ſur un attachement ſi bien éprouvé. J'eſpère, à préſent, Monſieur, que vous uſerez généreuſement de ma franchiſe, & que cette perſonne n'entendra jamais parler de ceci, ſi vous veniez à la connoître. Et je vous le demande pour l'amour d'elle, ne pouvant jamais lui appartenir; & pour l'amour de vous-même, avec qui je me ſuis expliquée ſi franchement.

Je n'ai rien à dire, repliqua-t-il, ſinon que je ſuis le plus malheureux des hommes: mais voulez-vous, Mademoiſelle, me permettre de faire viſite de tems en tems à Mr. Reeves?

Non pas pour mon compte, Monſieur, & ſi vous me voyez, que ce ſoit avec indifférence, & ſans rien attendre de moi. De mon côté j'en uſerai toujours avec vous, comme avec un homme à qui je ſuis redevable de ſa bonne opinion pour moi.

Il fit une inclination, reſta dans le ſilence, tira ſon mouchoir, il me faiſoit compaſſion.

Mais dites moi, je vous prie, vous tous mes Parens, qui aimez Mr. Orme, avois-je tort? Je crois que je ne pourrois jamais aimer Mr. Fowler, comme une femme doit aimer ſon mari... Je lui ſouhaite une brave femme qui le puiſſe... Et ſurement un ſi honnête homme, ſi modeſte, ſi riche, peut en trouver une aiſément;

ment ; pendant que je suis peut-être destinée à épouser un homme qui ne me rendra pas aussi heureuse que je l'aurois été vraisemblablement avec Mr. Orme, ou Mr. Fowler, si j'avois pu me déterminer pour l'un ou pour l'autre. O, mon Oncle, je pense souvent à votre boutique de marchand.

Mr. Fowler se leva, il se promenoit dans la chambre d'un air désolé, & en poussant souvent de profonds soupirs, que je crois sincères, & non pas comme ceux de Mr. Greville. Le Chevalier & Mr. Reeves l'entendant, rentrèrent bientôt par une porte, & Mad. Reeves par l'autre.

Eh bien, quelles nouvelles ? Quelles nouvelles ? Bonnes, j'espère, dit le Chevalier en étendant les bras ; ah mon pauvre garçon ! quelle désolation ! Surement Mademoiselle...

Il s'arrêta là, & me regarda fixement ; ensuite mon Cousin, & ma Cousine. Monsieur Reeves, dit-il, Madame Reeves, dites un mot pour mon garçon. Surement avec cette physionomie, on ne peut pas avoir un cœur de rocher. Chère jeune Dame, que votre compassion égale le pouvoir de vos charmes.

Mr. Fowler est trop généreux, Monsieur, lui dis-je, pour me faire des reproches ; j'ose le dire ; & vous ne me croirez ni méchante, ni peu généreuse, quand il vous aura dit ce qui s'est passé entre nous.

Lui avez-vous donc donné des espérances ? Dieu le veuille, quelque éloignées qu'elles fussent ! Avez-vous dit que vous y penseriez. Chère Dame, charmante Dame !...

O, Monsieur, lui dis-je en l'interrompant, que

que vous êtes un bon Oncle! Que votre amour pour votre neveu eſt bien placé! Quelle preuve n'eſt-ce pas de ſon mérite, & de la bonté de votre cœur! J'aurai toujours une eſtime pour vous deux.... Excuſez moi, ſir Rowland, excuſez moi, Monſieur Fowler; aïez la bonté de permettre que je ſorte.

Je me retirai dans mon appartement, & me jettant ſur une chaiſe, je réfléchis ſur ce qu'il s'étoit paſſé; & recueillis mes idées, pour commencer à vous l'écrire.

Après que je fus ſortie, Mr. Fowler, le cœur déſolé, comme me l'ont raporté Mr. & Mᵉ. Reeves, raconta ce que je lui avois dit.

Mr. Reeves eut la bonté de louër ce qu'il appelloit ma généroſité pour Mr. Orme, & ma franchiſe & ma civilité pour Mr. Fowler.

C'étoit le Diantre, dit ſir Rowland, qu'ils n'avoient point de remède; qu'ils ne pouvoient point me trouver en faute pour leur conſolation.

Ils demandèrent pluſieurs fois à mon Couſin, ſi le tems & les aſſiduïtés ne pourroient point me faire changer; & s'ils ne gagneroient rien en s'addreſſant à mes Parens de la campagne, en leur faiſant voir tous les beaux côtés de la choſe. Mais Mr. Reeves leur dit, qu'à préſent que je m'étois expliquée ſi franchement, & que j'avois parlé d'une manière ſi peu attenduë, & ſi remplie de reconnoiſſance en faveur de Mr. Orme, il craignoit qu'il n'y eût plus rien à eſperer.

Cependant ils ſe recommandèrent, en ſe retirant, à l'interceſſion de Mr. & de Mᵉ. Reeves, & le Chevalier promit que je n'échaperois pas ſi aiſément.

TAYLOR INSTITUTION UNIVERSITY 3 1 1760 OF OXFORD

Voilà tout, ma chère Lucy, pour ce qui regarde l'honnête Mr. Fowler. Priez pour votre Harriet, qu'elle n'ait pas un plus mauvais Lot. Adieu.

Mardi matin.

J'ai été hier au ſoir à un Concert particulier, avec Mr. & Mᵉ. Reeves, & Miſs Clements; & je vai ce ſoir à la Comédie. Je deviendrai, je crois, une diſſipée.

Mr. Fowler eſt venu ici ce matin. Nous étions ſorties, Mᵉ. Reeves & moi, pour une viſite. Mr. Reeves étoit à la maiſon, & ils ont eu une longue converſation ſur mon ſujet. Cet honnête homme parla avec tant de deſeſpoir de ſon mauvais ſuccès, que j'eſpère, pour l'amour de lui, de ne plus entendre parler de ſes pourſuites; d'autant plus que ſir Rowland part dans peu de jours pour Caermarthen.

Sir Rowland vint enſuite, mais Mr. Reeves étoit ſorti; & j'étois allée avec ma Couſine acheter une robbe, qu'on me doit faire au plus vite, afin qne je ſois plus à la mode, pour accompagner Lady Betty Williams aux ſpectacles & aux aſſemblées. J'ai fait un choix fort extravagant: mais c'eſt en partie la faute de ma Couſine. Je vous envoie un échantillon de mon étoffe. Je croyois que nous étions fort à la mode dans le Comté de Northampton; mais il faut changer tous mes habits, pour que je n'aie pas *l'air à faire peur*, c'eſt la phraſe.

Mais croyez-vous que je me débaraſſerai auſſi aiſément du Baronet, que j'eſpère l'avoir fait de Mr. Fowler? Il eſt de retour en ville, & il

s'eſt invité lui-même, par une carte envoyée à Mr. Reeves, à venir demain après midi. Que gagnerois-je à m'abſenter ?-Il me verroit une autre fois : d'ailleurs j'augmenterois les difficultés pour moi ; & il s'en croiroit plus de conſéquence, s'il penſoit que je le crains.

LETTRE XVII.

Suite.

Mercredi ſoir.

Sir Hargrave eſt venu avant ſix heures. Il avoit un habit fort riche. Il demanda Mr. Reeves. J'écrivois dans mon cabinet. Il ne devoit pas naturellement être le bien venu, après le portrait que ſir John Alleſtree en avoit fait.

Il s'excuſa, d'être venu ſi tôt, ſur ſon impatience, & ſur le déſir qu'il avoit eu de s'entretenir un moment avec eux, ſi j'étois occupée, en attendant l'heure du thé.

Il demanda ſi j'étois au logis : oui, j'y étois. Dieu ſoit loué ! dit-il, elle eſt bien bonne.

Il s'imaginoit donc que j'étois au logis exprès pour lui faire plaiſir.

Vous raconterai-je, ſur le rapport de mon Couſin & de ma Couſine, la converſation qu'ils eurent avant que je deſcendiſſe ? Vous ſavez que les remarques les plus délicates n'échapent pas à Mr. Reeves.

Il avoit été, leur dit-il, fort mal à ſon aiſe de-

depuis qu'il m'avoit vu. Il jura qu'il n'avoit pas eu une heure de repos. Il n'avoit point encore vu de femme qu'il pût aimer autant que moi: ſur ſon ame, il n'avoit que des vuës *exactement honnêtes*.

Tantôt il s'aſſeyoit, tantôt il ſe promenoit dans la chambre, ſe quarrant, & de tems en tems rajuſtant quelque choſe à ſon habillement, où perſonne n'eut pu s'appercevoir qu'il manquât rien. Il étoit glorieux des heureuſes perſpectives qu'il avoit devant lui; non qu'il ne ſût que j'avois une petite armée d'adorateurs; mais comme je n'avois donné des eſperances à aucun, il croyoit avoir lieu de ſe flatter qu'il pourroit être l'amant fortuné.

Je vous aſſure, dit-il, Mr. Reeves, que je vous donnerai carte blanche pour les arrangemens. Ce que je fais pour une femme ſi raiſonnable, c'eſt le faire pour moi-même. Je n'ai pas coutume, Monſieur Reeves, de me vanter de ma fortune, (il s'approchoit en même tems du miroir, comme ne doutant pas que les graces de ſa figure ne fiſſent une nouvelle recommandation,) mais je vous ferai voir l'état de mes biens, ou à quelque parent que ce ſoit de Miſs Byron, à Mr. Deane, ſi elle veut: jamais fortune ne fut mieux conditionnée. Elle vivra, à la ville, ou à la campagne, comme elle voudra, & dans celles de mes terres qu'il lui plaira. Je ſuis ſûr que je n'aurai d'autres volontés que les ſiennes. Je ne doute pas de votre amitié, Monſieur Reeves: je compte ſur la vôtre, Madame: j'aurai grand plaiſir à m'unir, par cette alliance, avec tous ceux de votre famille. Comme

me s'il eût voulu leur faire enviſager l'avantage de ſon amitié dans cette relation, & que l'affaire n'eût plus tenu qu'à cela.

Il s'étendit enſuite ſur la part que j'avois eue à la converſation, chez Lady Betty Williams. Sur ſon ame, j'étois la plus ſage, la plus ſpirituelle, la plus gracieuſe & la plus modeſte des femmes, j'étois tout cela. Ah, ah, ah, pauvre Mr. Walden! le grand ſot! il avoit trouvé à qui parler. Ah, ah, ah, continuoit-il, agitant toute ſa machine par ſes éclats de rire, il pouvoit jurer qu'il n'avoit jamais vu *friquet* ſi joliment pris.

Mais j'étois une ruſée petite friponne! *Il voyoit bien cela!* Par ma foi, il faudra que je baiſſe *moi-même* mon ton, dans ſa compagnie! Je ne tirerai jamais au court bâton avec elle. Je n'y trouverois pas mon compte; *Je puis bien voir cela*, diſoit-il, regardant du coin de l'œil, comme voulant, ſelon la remarque de Mr. Reeves, faire les honneurs de ſa pénétration, aux dépens de ſon jugement. Mais, continua-t-il, comme la femme appartient plus à ſon mari, que le mari à ſa femme, j'aurai de quoi me vanter de la poſſeſſion d'un tel joyau. Dites moi, Lucy, ſi tous les hommes prétendent à une pareille prérogative? Vous connoiſſez un homme qui vaut bien mieux que celui-ci, & qui penſe de même ſur ce ſujet. Pauvre Mr. Walden! continua le Baronet, le pauvre miſerable! Oh je vous garantis qu'il ne voudroit pas pour tous les biens du monde, une femme auſſi habile. Ah, ah, ah! il a raiſon. Ils ont certainement raiſon, ces eſprits étroits & pédans, de crain-

dre des femmes ſavantes. Il me ſemble voir le pauvre diable, renfermé dans un cercle étroit, comme un Magicien qui fait ſes conjurations, mettant en grec ce qui eſt beaucoup mieux exprimé en anglois, & défendant à tout le monde d'approcher à la diſtance de ſa baguette! Ah, ah, ah, que je meure ſi je vis jamais un pauvre drole mieux accommodé! Vites-vous jamais, Monſieur Reeves, ajouta-t-il en faiſant des mines, vites-vous jamais de votre vie, une mine plus desaſtreuſe?

Sir Hargrave continuoit ſur ce ton toujours en riant; laiſſant à peine à Mr. & Mᵉ. Reeves le tems de parler, ou de faire autre choſe que rire avec lui, ou ſourire de lui.

On me vint dire que le thé étoit prêt, & je deſcendis. Dès que j'entrai il s'addreſſa à moi avec un air de bonté & de familiarité. Charmante Miſs Byron, dit-il, j'eſpère que vous êtes toute bonté & compaſſion: vous ne ſavez pas ce que j'ai ſouffert, depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir. Il s'inclina profondément, & puis ſe redreſſa en jettant la tête en arrière, comme s'il fût devenu plus grand pour s'être baiſſé.

L'aimable fat! penſai-je en moi-même. Je pris ma place; & tâchai d'avoir l'air auſſi libre & auſſi aiſé qu'à l'ordinaire, cherchant quelque choſe à dire à Mr. & Mᵉ. Reeves, ou à lui. Il pria qu'on renvoyât le thé d'une demie heure, & qu'avant que les valets entraſſent, je vouluſſe bien entendre la ſubſtance de la converſation qu'on venoit d'avoir.

Si ſir Hargrave n'avoit pas prétendu me faire honneur, & n'eût pas eu une haute opinion de l'ef-

l'efficace de 8000. pièces de rente dans une pourſuite de cette nature, il auroit, je penſe, ſuppoſé qu'une préface un peu plus longue n'étoit pas inutile. Mais, après m'avoir dit en peu de mots, combien il avoit été prévenu par ce qu'il avoit ouï dire de moi avant que de me voir, il jugea à propos de s'en raporter directement à la déclaration qu'il nous avoit faite, à Mr. Reeves, & à moi, chez Lady Betty. Il parla enſuite des grands avantages qu'il vouloit me faire; vanta la violence de ſa paſſion, & me demanda mon agrément de l'air le plus ſérieux.

J'aurois voulu tourner la choſe en plaiſanterie, & affecter de prendre ſes proteſtations comme ces railleries de politeſſe, que les hommes croient ſi propres à inſpirer de l'amour aux femmes, qui trop ſouvent peut-être, & avec trop de plaiſir, prennent à la lettre ce que ces miſerables ne diſent qu'en badinant. Mais le ſérieux avec lequel il *renouvelloit*, comme il s'exprimoit, ſa déclaration, n'admettoit pas la plaiſanterie: cependant ſa volubilité de langue auroit pu faire mettre en doute la ſincérité de ſes proteſtations. Ne pouvant donc penſer à encourager ſes pourſuites, je crus qu'il valoit mieux lui répondre ouvertement & ſans détour.

Si je paroiſſois, lui dis-je, mettre en queſtion la ſincérité de vos proteſtations, Monſieur, il pourroit ſembler qu'il ne me manque que d'en être aſſurée; mais je vous avertis que vous vous addreſſez à la femme la plus franche de l'Angleterre; & vous ne devez attendre de moi que la plus ſimple vérité. Je vous remercie, Monſieur, de la bonne opinion que vous avez de

moi, mais je ne puis écouter vos propoſitions.

Vous *ne pouvez*, Mademoiſelle, écouter mes propoſitions! Et vous le dites ſi ſérieuſement! O Ciel! il ſe tut pendant une ou deux minutes, me regardant, ſe regardant lui-même, comme s'il eût dit; la petite folle! Sait-elle qui elle refuſe? On m'avoit aſſuré, Mademoiſelle, continua-t-il, ſe remettant un peu de ſa ſurpriſe, que votre cœur étoit libre: il faut ſurement qu'on ſe ſoit mépris: quelque heureux mortel....

Eſt-ce une conſéquence, lui dis-je, qu'une femme ſoit engagée, parce qu'elle ne peut écouter les propoſitions de ſir Hargrave Pollexfen?

Oh Mademoiſelle... Pour ce qui eſt de cela... Je ne ſai que vous dire... Mais un homme d'une fortune comme la mienne; qui n'eſt pas, j'eſpère, d'une figure ni d'un caractère *abſolument* desagréable; qui a *quelque* rang dans le monde.... Il fit une pauſe; puis ſe reprenant, mais, Mademoiſelle, ſi vôtre refus eſt auſſi ſérieux qu'il paroit, quelle peut être votre objection? Aïez la bonté de la dire, pour que je voie ſi je ne puis être aſſez heureux pour la lever?

Nous ne pouvons pas, Monſieur, aimer tous la même perſonne: j'ai ouï dire que les femmes ſont capricieuſes, peut-être la ſuis-je. Mais il y a un je ne ſai quoi, que nous ne pouvons toujours exprimer, qui nous attire, ou nous dégoute.

Nous dégoute! Mademoiſelle, *nous dégoute!* Miſs Byron.

Je parle en général, Monſieur; j'oſe dire que de vingt femmes, dix-neuf ſe trouveroient ho-

no-

norées des pourſuites de ſir Hargrave Pollexfen.

Mais, Mademoiſelle, vous êtes cette vingtième que je ne puis m'empêcher d'aimer. Aïez la bonté de me dire....

Je vous prie, Monſieur, ne me demandez pas les raiſons de ma ſingularité: n'en montrez-vous pas vous-même, en vous attachant à cette vingtième?

Votre mérite, Mademoiſelle...

Il y auroit de la vanité, à moi, Monſieur, lui dis-je en l'interrompant, de ſuppoſer quelque force à cette raiſon. Vous pouvez avoir plus de mérite que n'en aura peut-être un homme que je pourrois vous préférer; mais le dirai-je? Pardonnez moi, Monſieur: vous ne.... vous ne...., dis-je en héſitant, vous ne me revenez pas; pardon, Monſieur.

Si le pardon dépend de moi, que je meure ſi je vous pardonne! *Je ne vous reviens pas*, Mademoiſelle! Il ſe regardoit lui-même, tout à l'entour, *Je ne vous reviens pas*, Mademoiſelle!

Je vous ai dit, Monſieur, que vous ne deviez attendre de moi, que la plus ſimple vérité: vous me faites honneur par la bonne opinion que vous avez de moi; & ſi mon cœur n'étoit pas parfaitement décidé dans cette occaſion, je vous répondrois avec plus de politeſſe. Mais, Monſieur, dans un cas comme celui-ci, je crois qu'il ne ſeroit ni honnête ni juſte de tenir, pendant une heure, un homme en ſuſpens, quand je n'y ſuis point moi-même.

Etes-vous donc ſi décidée, Miſs Byron? reprit-il d'un ton de colère.

Oui, Monſieur.

Je ſuis confondu. Mais, Mademoiſelle, je ne me tiendrai point à une réponſe ſi contraire à mes eſperances. Dites moi, avec la ſincérité, dont vous vous piquez, votre cœur eſt-il engagé ? N'y a-t-il point quelque heureux mortel que vous préfériez à tous les hommes?

Je ſuis libre, Monſieur. Il n'eſt point contre la ſincérité, qu'une perſonne libre ne réponde pas à toutes les queſtions qué peuvent lui faire ceux à qui elle n'a point de compte à rendre.

Fort bien, Mademoiſelle, mais comme il n'eſt point non plus contraire à votre liberté de répondre, ouï, ou non, à ma queſtion, & que vous faites gloire de votre franchiſe, permettez moi de vous demander une réponſe ; votre cœur eſt-il engagé, Mademoiſelle, ou ne l'eſt-il pas?

Excuſez moi, Monſieur, je ne crois pas que vous aïez droit d'exiger une réponſe à cette queſtion. Et peut-être ma réponſe, quelle qu'elle fût, ne vous détermineroit point.

Permettez moi de vous dire, Mademoiſelle, que je ſais quelque choſe de Mr. Fenwick, & de Mr. Greville, & de leurs prétenſions. Ils ont tous deux avoué que vous ne leur aviez donné aucune eſperance ; ils déclarent cependant qu'ils veulent eſperer. Vous êtes-vous expliquée auſſi nettement avec eux qu'avec moi.

Ouï, Monſieur.

Ce n'eſt donc pas eux que j'ai à craindre, Mr. Orme, Mademoiſelle...

C'eſt un honnête homme, Monſieur.

Ah, Mademoiſelle!... Mais pourquoi donc ne voulez-vous pas dire que vous êtes engagée?

Si

Si j'avouë que je la ſuis, peut-être cela ne me *ſervira-t-il* de rien; ce ſera encore pis, ſi je dis que je ne la ſuis point.

Ne vous ſervira de rien, Chère Miſs Byron! J'ai de l'orgueil, Mademoiſelle; ſi je n'en avois pas, je n'aſpirerois pas à votre faveur. Mais permettez moi de vous dire, (il rougiſſoit de colère) que ma fortune, ma naiſſance, & mon ardent amour pour vous, bien conſidérés, ne vous *deſſervent* pas. Vos parens du moins le penſeront ainſi, ſi je puis avoir l'honneur de votre conſentement pour m'addreſſer à eux.

Je ſouhaite, Monſieur, que votre fortune ſoit un bonheur pour vous: elle le ſera ſi vous en faites du bien. Mais fût-elle deux fois plus conſidérable, cela *ſeul* n'auroit point de charmes pour moi. Mes devoirs s'accroîtroient avec mon pouvoir. Ma fortune eſt petite; mais fût-elle encore moindre, elle contenteroit mon ambition tant que je ſuis fille; & ſi je me marie, je ne ſouhaiterai pas de vivre avec plus d'éclat que ne le permettra la ſituation de l'époux que je choiſirai.

Sur mon ame, Mademoiſelle, il faut que vous ſoyiez à moi: chaque mot que vous dites rend ma chaîne plus forte.

Ne parlons donc plus, Monſieur, ſur ce ſujet.

Il prétendit alors que ſa paſſion lui donnoit des droits ſur ma reconnoiſſance.

C'eſt une pauvre raiſon, Monſieur, lui dis-je, vous le trouveriez vous-même, je m'aſſure, ſi une femme que vous n'aimeriez pas, prétendoit un retour d'amour de votre part ſur un pareil prétexte.

Vous êtes trop rafinée, Mademoiſelle, ſurement.

Rafinée! Que prétend cet homme avec ce mot ainſi placé?

Je crois, Monſieur, que nous différons eſſentiellement dans pluſieurs de nos idées.

Nous ne différerons dans aucune, Mademoiſelle, quand je ſaurai les vôtres: j'ai une ſi grande opinion de votre raiſon, que je les adopterai comme les miennes.

Cela ſe dit aiſément, Monſieur; mais à peine y aura-t-il un homme dans le monde qui, en diſant cela, veuille tenir parole, ni une femme qui doive y compter.

Cependant, Mademoiſelle, vous permettrez de mes viſites chez votre Couſin.

Non pas pour mon compte, Monſieur.

Vous ne ſortirez pas ſi je viens? Vous ne refuſerez pas de me voir?

Comme vos viſites ne ſeront pas pour moi, je pourrai agir en conſéquence. Si j'avois la moindre penſée d'encourager vos pourſuites, j'agirois avec vous auſſi ouvertement que cela pourroit s'accorder avec mes idées de modeſtie & de décence.

Peut-être, Mademoiſelle, ma grande gaieté chez Lady Betty Williams, vous a fait croire que j'étois un éventé. Vous doutez de ma ſincérité, de mon honneur.

Ce ſeroit, Monſieur, me faire tort à moi-même.

Vos objections donc, ma chère Demoiſelle? Faites moi, je vous conjure, quelque objection eſſentielle.

Pour-

Pourquoi, Monſieur, me preſſez-vous ainſi? Puiſque je n'ai pas le moindre doute, il eſt inutile que je cherche dans mon propre cœur les raiſons particulières qui me font refuſer vos offres, qui du reſte exigent de moi de la civilité & des égards.

Sur mon ame, Mademoiſelle, c'eſt fort comique; vos raiſons ſont comme celles de la chanſon,

Je ne vous aime pas, Docteur Fell;
La raiſon, je ne puis la dire.
Mais, je ne vous aime pas, Docteur Fell.

Vous êtes fort plaiſant, Monſieur; mais permettez moi de vous dire que ſi vos prétenſions ſont ſérieuſes, vous ne pouviez rien alleguer qui fît plus contre vous, que cette badinerie: un dégout de l'eſpèce qu'elle exprime, doit venir de quelque choſe qui reſſemble à une averſion naturelle; juſte ou non, peu importe.

Je ne m'attendois pas à celui-là, repliqua-t-il: mais... j'eſpère, Mademoiſelle, que votre dégout n'eſt pas de cette eſpèce.

Excuſez moi, ma Couſine, dis-je en me tournant vers Mr. Reeves, mais je crois que j'empêche qu'on ne ſerve le thé.

Je ne penſe pas au thé, dit-elle.

Laiſſons le thé, dit Mr. Reeves.

Que le D... emporte le thé, dit ſir Hargrave; qu'il n'entre pas avant que j'aie dit ce que j'ai encore à dire. Permettez moi de vous dire, Miſs Byron, que ſans avoir en moi un amant langoureux, vous en aurez un fort obſtiné; car je ne ceſſerai pas mes pourſuites, juſqu'à ce que vous ſoyiez à moi, ou à quelque autre.

Il dit cela fièrement, & même brutalement. J'étois auſſi choquée de ſes manières que de ſes diſcours.

Je ne puis, repliquai-je, que me féliciter d'un avantage, depuis que je ſuis avec vous, Monſieur; c'eſt que dans toute notre converſation, qui n'a été déjà que trop longue, je n'ai aucun reproche à me faire.

Votre ſerviteur, Mademoiſelle, dit-il en ſe baiſſant; mais je ſuis d'une opinion contraire. Parbleu, Mademoiſelle, ajouta-t-il d'un ton de colère, & d'un air inſolent; je crois que vous avez de l'orgueil...

De l'orgueil, Monſieur!

De la dureté....

De la dureté, Monſieur!

De l'ingratitude, Mademoiſelle.

Je crus que reſter plus longtems, c'eut été m'expoſer à quelque inſulte. Tout ce que ſir John Alleſtree avoit dit de lui, me revint dans l'eſprit.

Arrêtez, Monſieur, lui dis-je; car il ſembloit vouloir continuer, *orgueil*, *dureté*, *ingratitude* ſont des crimes aſſez noirs: ſi vous m'en croyez coupable, vous permettrez que je me retire pour me recueillir. Faiſant une profonde révérence, je ſortis en hâte: il me pria de revenir, & me ſuivit juſqu'au bas du dégré.

Il laiſſa voir ſon orgueil, & ſon mauvais cœur, devant Mr. & Me. Reeves, quand je fus ſortie. Il ſe mordoit les lèvres; il ſe promenoit par la chambre; puis ſe raſſeyant, il ſe lamentoit, ſe juſtifioit, m'accuſoit, ſe juſtifioit de nouveau, & leur demandoit de s'employer pour lui.

Il

Il étoit tout-à-fait étonné, avouoit-il, de ce qu'avec des *intentions* ſi honorables, avec autant de *moyens* de me rendre heureuſe, avec autant de *volonté* de le faire, il pût cependant être refuſé, & cela ſans que j'en donnaſſe aucune raiſon.

Mon Couſin & ma Couſine, queſtionnés encore ſur ce ſujet, lui répondant qu'ils me croyoient le cœur libre, il juroit qu'il ne pouvoit *donc* expliquer mes procedés envers lui.

Cependant il ménaçoit Mr. Orme, qui, diſoit-il, étoit l'amant favoriſé, s'il y en avoit un. J'avois reconnu que ce n'étoit ni Greville, ni Fenwick. Il avouoit que mon orgueilleux refus l'avoit piqué. Il demandoit que Mr. & Mᵉ. Reeves me fiſſent prier de deſcendre, en leur nom.

Ils n'étoient pas aſſez contens de l'humeur dont il paroiſſoit, pour lui accorder ſa demande; & il envoya en ſon nom.

Je lui renvoyai mes complimens, lui faiſant dire que j'étois occupée à écrire, (comme effectivement je l'étois, pour vous, ma chère Lucy;) que j'eſperois que ſir Hargrave, & mes Couſins voudroient m'excuſer. Je les nommois avec lui pour adoucir mon refus.

Cela lui déplut encore plus. Il leur demanda pardon, mais il étoit réſolu de me pourſuivre comme un lutin. En dépit des hommes & du D.... il avoit la préſomption de répéter que je ſerois à lui. Et il ſortit avec un viſage enflammé.

Ne trouvez-vous pas, ma chère, que Mr. Reeves étoit un peu trop doux, dans ſa propre maiſon, puiſque j'y ſuis ſous ſa garde? Mais peut-

peut-être étoit-il patient par cette même raiſon: d'ailleurs c'eſt un des meilleurs cœurs de l'Angleterre. Et puis 8000. pièces de rente!... Cependant pourquoi un homme, comme mon Couſin, d'une fortune indépendante.... Mais la grandeur a ſes charmes!

Sir Hargrave a confirmé ainſi tout ce que nous avoit dit ſir John Alleſtree, de ſon mauvais caractère; & je crois que j'ai plus peur de lui que je n'en eus jamais d'aucun homme. Je me ſouviens que la *malignité* eſt une des mauvaiſes qualités que ſir John lui attribuoit, & la *vengeance* une autre. Si je lui parle encore ſur le même ſujet, je m'expliquerai plus poſitivement ſur ce que mon cœur eſt abſolument libre, ſi je le puis, ſans lui donner des eſperances, de peur qu'il ne faſſe du mal à quelqu'un à mon occaſion. Sur ma parole, de tous les hommes que j'ai vu, ſir Hargrave Pollexfen eſt le dernier que je voudrois pour Epoux.

En voilà bien aſſez pour ſa première viſite; je ſouhaite que ſa vanité ſoit aſſez piquée pour que ce ſoit la dernière.

Auriez-vous cru qu'il ſe ſeroit démasqué ſi tôt? Cependant il avoit montré tant d'aſſurance avant que je deſcendiſſe, il s'attendoit ſi peu à un refus direct & poſitif, il ſe croyoit un perſonnage ſi important, qu'on peut lui paſſer plus aiſément d'avoir été piqué.

Lady Betty nous a envoyé dire qu'il y aura Jeudi un Bal à l'Opera. Mon Couſin & ma Couſine s'habilleront comme il leur plaira; mais elle prie qu'on lui laiſſe le ſoin de mon habillement. Je n'en dois rien ſavoir, que le jour de-

devant, ou le même jour. Si je ne le trouve pas de mon goût, il ne me coutera rien.

Vous penſez bien que ſur cette alternative, je le trouverai de mon goût, quel qu'il ſoit. J'ai demandé ſeulement qu'il n'eût rien d'aſſez remarquable, pour attirer les regards; autrement je ne pourrai jamais me tirer d'affaire paſſablement.

LETTRE XVIII.

Suite.

Vendredi, Févr. 10.

Un Domeſtique de Mr. Greville ſort d'ici, il eſt venu faire les complimens de ſon maître. Voilà donc ce méchant homme en ville. Je crois que je ſerai bientôt diſpoſé à l'obliger; vous ſavez qu'il voudroit me pouſſer à lui dire que je le hais.

Surement je m'expoſe à des inconvéniens en voulant païer de civilités les ſentimens qu'on a pour moi. Cependant, je ſuis ainſi faite, je ne ſaurois agir autrement ſans faire une ſorte de violence à mon caractère. Il n'y a donc point de mérite à moi dans cette conduite. Comme on ſe trompe joliment ſoi-même! Je cherche ma propre commodité, & ſans y faire attention, je ſuis toute prête à m'appeller patiente, de bonne humeur, civile; & à m'attribuer, je ne ſai comment, beaucoup de douceur & de complai-

plaisance, quand je devrois modestement distinguer entre vertu & nécessité.

Je n'ai jamais été ce que j'appelle incivile, qu'envers un jeune gentilhomme, vous savez qui je veux dire, qui me prioit de tenir ses recherches sécrettes par des raisons de famille. Une jeune femme qui s'engage à garder le sécret à son amant en pareil cas, s'engage souvent dans un complot contre elle-même, & plus souvent encore contre ceux à qui elle doit un respect & une soumission sans réserve; & une telle conduite n'est-elle pas aussi un aveu indirect, que vous savez bien que vous vous engagez à quelque chose de mauvais?

L'arrivée de Mr. Greville m'inquiète. Je suppose que Mr. Fenwick suivra bientôt. J'ai bonne envie d'essayer d'aimer le modeste Mr. Orme, le tout par dépit.

Samedi matin, Févr. 11.

Je n'aurai, je crois, à vous importuner que de scènes de civilité. Sir Rowland, sir Hargrave, & Mr. Greville, se sont rencontrés tous trois chez nous ce matin.

Sir Rowland vint le premier, un peu avant le déjeuner. Après avoir demandé à Mr. Reeves si je persistois dans mon sentiment, il souhaita d'avoir un quart d'heure de conversation avec moi en particulier.

Il me semble que j'ai de l'estime pour cet honnête Chevalier. L'honnêteté, ma chère Lucy, c'est le bon sens, la politesse, & la cordialité réunies. Un homme honnête paroit dans tous

tous les jours, avec des avantages qui rendent la ſingularité même agréable.

Je deſcendis d'abord. Il vint à moi, & prenant ma main que je ne retirai pas, & me fixant entre les deux yeux, ouï, dit-il, toujours le même air de bonté! la même phyſionomie douce & obligeante! Comment cela peut-il être? Mais il faut que vous ſoyiez gracieuſe! Eh ouï, vous la ſerez, dites que vous la ſerez.

Il ne faut pas me preſſer, Monſieur, vous me feriez de la peine, ſi vous me mettiez dans la néceſſité de répéter...

Répéter, quoi? Ne dites pas un refus, ma chère Demoiſelle, ne dites pas un refus. Ne voudriez-vous pas ſauver la vie à quelqu'un? Ouï, Mademoiſelle, mon pauvre garçon eſt abſolument & *bona fide* deſeſpéré. Je voulois qu'il vint avec moi; mais, non, il ne pouvoit ſe réſoudre à tourmenter ſa bien aimée; c'eſt une preuve d'amour, cela; pour toutes ſes eſperances, pour ſa vie même, il ne peut ſe réſoudre à vous tourmenter! Il n'y a pas un de vos jeunes étourdis qui eût dit cela. Réuſſiront-ils quand le mérite modeſte échouë? Vous êtes touchée de ce que je dis! Dieu vous beniſſe, n'endurciſſez pas votre cœur contre cela. J'étois réſolu de partir dans un jour ou deux: mais je reſterai en ville, un mois s'il le faut, pour voir mon garçon heureux; & je puis vous dire que je ne voudrois pas le voir heureux, s'il ne vous rendoit heureuſe vous-même: allons, allons.

J'étois un peu touchée, & je me taiſois.

Allons, allons, ſoyez gracieuſe, un peu de *miſericorde*; chère Demoiſelle, ſoyez auſſi bonne

ne que vous paroiſſez. Un mot de conſolation pour mon pauvre garçon... Je vai me mettre à genoux; & me prenant l'autre main, ſans quitter celle qu'il tenoit, le bon Chevalier ſe mit à genoux.

J'étois étourdie; je ne ſavois que dire ni que faire. Je n'avois pas le courage de le relever. Voir cependant un homme de ſon âge, & qui avoit des droits ſur mon eſtime, à genoux, les yeux animés, me demandant *miſericorde*, comme il diſoit, pour ſon *garçon!* que j'étois touchée! Enfin, levez-vous, lui dis-je, cher ſir Rowland, levez-vous: vous demandez ma compaſſion, & vous n'en avez point pour moi. Oh que vous me déſolez!

Je voulois retirer mes mains; mais il les tenoit ferme. Je frappois tantôt d'un pied, tantôt de l'autre, avec un ſentiment qui étoit ſurement affectueux; mon cher Monſieur, levez-vous! Je ne puis ſoutenir cela. Je vous conjure, levez-vous. Je tombai moi-même machinalement ſur un genoux; que voulez-vous que je vous diſe, mon cher Monſieur, levez-vous! Je vous demande à genoux de ne pas être à genoux devant moi. En vérité, Monſieur, vous me déſolez! Je vous prie, laiſſez mes mains.

Ses larmes couloient. Je vous déſole, Mademoiſelle, & vous daignez vous mettre à genoux devant moi? Je ne veux pas vous déſoler; pour le monde entier, je ne voudrois pas vous déſoler.

Il ſe leva, quitta mes mains: je me levai auſſi fort honteuſe. Il tira ſon mouchoir, & s'éloignant de moi, il alla vers la fenêtre s'eſſuyer les

les yeux. Enſuite ſe tournant vers moi: que je ſuis fou! Que je fais l'enfant! Comment puis-je blâmer mon garçon? O Mademoiſelle, n'avez-vous pas un petit mot de conſolation à me donner pour mon garçon? Dites ſeulement que vous le verrez: permettez lui de vous rendre ſes devoirs: cependant le pauvre garçon! ajouta-t-il, en eſſuyant ſes yeux, il n'auroit pas la force de dire un mot en ſa faveur. Permettez que je vous l'amène, dites que nous venions enſemble.

Je le ferois, & je le ſouhaiterois, Monſieur, s'il n'avoit à demander de moi que des civilités. Mais j'irai plus loin pour vous montrer combien je vous conſidère. Laiſſez moi jouïr de votre amitié & de votre eſtime; laiſſez moi vous regarder comme mon père, laiſſez moi regarder Mr. Fowler comme mon frère. Je n'ai pas le bonheur d'avoir un père ni un frère. Que Mr. Fowler me regarde comme ſa ſœur; & chaque viſite que vous me ferez tous les deux en cette qualité, vous rendra toujours plus chers à mon cœur. Mais, ô mon père, je veux déjà vous appeller ainſi, n'exigez pas l'impoſſible de votre fille.

Hélas! hélas! Que deviendrai-je? Ou plutôt que deviendra mon garçon!

Il ſe tourna, porta encore ſon mouchoir aux yeux; & même il ſanglottoit. A quoi bon tous mes diſcours! Inflexible Demoiſelle! Mais faut-il que je renonce à mes eſperances? Faut-il dire à mon garçon... Et cependant vous m'appellez votre *père*, vous me demandez mon indulgence comme ſi vous étiez ma *fille*?

Oui,

Ouï, je le fais, je le dois: j'ai dit à Mr. Fowler, avec toute la conſidération qu'on doit à un digne & honnête homme....

Eh ce ſont les armes qui le bleſſent, c'eſt ce qui lui déchire le cœur! Votre bonté, votre franchiſe... Etes-vous donc déterminée? N'y a-t-il plus aucune eſperance?

Mr. Fowler eſt mon frère, Monſieur; & vous êtes mon père; acceptez moi ſous ces relations.

Vous accepter, Mademoiſelle, vous accepter! Pardonnez moi, dit-il, me prenant la main, & la preſſant de ſes lèvres, vous me faites honneur en m'appellant ainſi: mais ſi vous pouviez changer de réſolution, par quelque conſidération, par quelque motif de pitié...

En vérité, Monſieur, en vérité il m'eſt impoſſible de changer.

Eh bien donc je dois, auſſi bien que mon Neveu, me ſoumettre à votre bon plaiſir. Mais Mademoiſelle, vous ne ſavez pas combien c'eſt un digne garçon. Je ne veux pas cependant vous tourmenter. Mais comment, comment oſerai-je voir Mr. Reeves, j'ai honte de me préſenter avec cet air enfant.

Il faut auſſi, Monſieur, que je me retire avant que de paroitre. Excuſez moi, Monſieur, dis-je en m'en allant, mais j'eſpère que vous déjeunerez avec nous.

Je prendrai le thé avec vous, Mademoiſelle, ſi je puis me mettre en état de paroitre, ne fût-ce que pour vous reclamer comme ma fille. J'aimerois cependant bien mieux que la parenté fût plus éloignée. Plût à Dieu que vous fuſſiez ma Nièce!

Je

Je lui fis une révérence, comme une fille qui quitte son vrai Père; & je sortis.

A présent, ma chère Lucy, ne serez-vous pas convaincuë, qu'après la perte de nos amis, une des plus grandes peines que puisse essuyer une ame reconnoissante, c'est d'être trop aimée par un cœur qui mérite un retour qu'on ne peut lui accorder?

Ma feuille est finie, je vai commencer une autre Lettre sur une nouvelle. Encore un mot cependant sur la marge. Je ne vous ai pas parlé, ma chère, des divertissemens publics. Lady Betty arrange continuellement des parties pour m'y mener. Elle croit m'obliger beaucoup par là; & effectivement cela est très-obligeant de sa part. Mais je ne dois pas vaincre la répugnance que j'ai à y aller si souvent; ce qui n'arriveroit peut-être que trop aisément, si je m'exposois à la tentation. En ce cas, votre Harriet retourneroit dissipée, n'aïant de plaisir qu'à former ou à accepter des parties qui lui rendroient desagréable la maison qui a été jusqu'ici le principal Théatre de ses plaisirs. Les mauvaises habitudes s'acquièrent plus vîte qu'on ne les perd, comme nous a dit souvent ma Grand-Mère.

LETTRE XIX.

Suite.

Qui eût cru qu'un homme de l'âge du Chevalier, & une femme aussi jeune que moi, au-

auroient pu ſe mettre l'un l'autre dans un ſi grand desordre? Je me rendis dans la chambre du déjeuner quand on m'appella, & il entroit par une porte pendant que j'entrois par l'autre. Cette courte retraite m'avoit été inutile pour cacher mon émotion à Mr. & à Mᵉ. Réeves, ils virent auſſi celle de ſir Rowland à ſes yeux, & nous regardoient l'un après l'autre.

Oh! dit ſir Rowland d'un ton moitié pleurant, moitié riant: vous... vous... vous êtes, Mademoiſelle, une perſonne ſurprenante! Je... je... je n'ai jamais été ſi touché de ma vie. Et il portoit le dos de ſa main tantôt ſur un œil tantôt ſur l'autre.

O Monſieur, lui dis-je, vous êtes un digne homme; que ces preuves d'émotion ſont touchantes dans une perſonne de votre ſexe!

Mon Couſin & ma Couſine regardoient d'un air ſurpris; mais ils ne diſoient rien.

O mes chers Parens, leur dis-je, j'ai trouvé un Père dans ſir Rowland; & je prends Mr. Fowler pour mon frère.

La meilleure des femmes, s'écria-t-il, la plus excellente des créatures! Et vous voulez m'appartenir! Il ſaiſit ma main avec vivacité, & la baiſa. Que d'orgueil vous me donnez par-là! Eh bien donc ſi je ne puis pas vous avoir pour nièce, je tâcherai de me réjouir en vous comme en ma fille. Mais cependant mon garçon, mon pauvre garçon... Mais vous êtes la bonté même: je dis comme lui, il ne faut pas vous tourmenter.

Quelle converſation avez-vous donc eu, dit Mᵉ. Réeves? Je n'y comptens rien, mais je ſuis bien impatiente de la ſavoir...

Hé,

Hélas, Madame, dit le Chevalier, je vous le dirai... ſi je ſai comment... Il faut que vous ſachiez, que,... que je ſuis venu, comme Ambaſſadeur extraordinaire de mon garçon déſolé. Cependant il ne le demandoit pas, il ne m'envoyoit pas: je ſuis venu de mon chef, dans l'eſperance d'attrapper quelque mot de conſolation, & de mettre les choſes en train avant mon départ pour Caermarthen.

Le bruit de la porte, & des pieds d'un Domeſtique qui entra, interrompit la narration de ſir Rowland. Dans la crainte qu'il ne vint du monde, je ſoufflai dans ma main & l'appliquai ſur mes yeux: ſir Rowland touſſa deux ou trois fois, & frotta les ſiens dans l'intention de cacher leur rougeur, quoique cela les rendît plus rouges. Il ſe leva, ſe regarda dans le miroir: il vouloit chanter; ta la le ra, hem, fit-il, comme ſi les muſcles de ſon viſage euſſent été au pouvoir de ſa voix. Hé! on voit encore à mes yeux combien j'ai fait l'enfant; ta la le ra, hem! Je voudrois bien faire paſſer cela en chantant.

Sir Hargrave entra en me faiſant la révérence, & d'un air aſſez gracieux.

Sir Hargrave aïant ſalué le Chevalier ſans rien dire; ſerviteur, Monſieur, lui dit celui-ci, en lui faiſant la révérence, & regardant ſon habit galant du matin, & puis le ſien. Qui diantre eſt celui-là? dit-il, à l'oreille de Mr. Reeves, qui les préſenta alors l'un à l'autre par leurs noms.

Le Baronet s'approcha de moi; j'ai un million de pardons à vous demander, Mademoiſelle...

Point du tout, Monſieur.

Oh, oui, Mademoiſelle ... Et je vous conjure du fond de mon cœur ... Cela eſt oublié, Monſieur.

Mais je voudrois bien, Mademoiſelle, n'être pas oublié ſi aiſément.

Oh! dit tout bas le Chevalier à Mr. Reeves, je n'y mets point de comparaiſon; ah mon pauvre garçon! Je ne m'étonne pas à ce compte!...

Vous n'avez pas, Monſieur Rowland, beaucoup à craindre de ce Cavalier, répondit mon Couſin.

Grand merci, grand merci ... C'eſt cependant une joli figure d'homme! repliqua ſir Rowland: oh ſi elle peut tenir contre lui ... Mais vous m'entendez, Monſieur Reeves, hem! Je commence à être un peu plus à mon aiſe.

Il ſe détourna alors de mon Couſin, avec un air, comme ſi dans le contraſte de la peine & du plaiſir, il eût voulu encore chanter, ta la le ra.

Le Domeſtique apporta le déjeuner, & nous avions à peine pris nos places, qu'on vint appeller Mr. Reeves, qui rentra bientôt avec Mr. Greville. Qui diantre eſt celui-là? me demanda tout bas ſir Rowland, qui étoit à côté de moi, & avant que Mr. Reeves eût eu le tems de le nommer.

Mr. Greville me fit une profonde révérence. Je lui demandai des nouvelles de tous mes Parens du Comté de Northampton.

Avez-vous vu Fenwick, Mademoiſelle? me dit-il.

Non, Monſieur.

Je croyois que le drole m'avoit joué un tour. Il m'a échappé depuis trois jours ... Mais, ajou-

ta-t-il en baiſſant la voix, puiſque vous ne l'avez pas vu, j'ai gagné une marche ſur lui. J'aime bien mieux avoir à lui demander ſon pardon, que s'il avoit à demander le mien. Je ſuis charmé de vous voir ſi bien, Mademoiſelle, continua-t-il en hauſſant la voix; mais quoi! dit-il, en regardant mes yeux.

Les fluxions ſont fort communes à Londres, Monſieur.

Je ſuis bien aiſe que ce ne ſoit pas pis que cela; votre Grand-Mère, & tous vos Parens à la campagne ſe portent fort bien.

J'ai trouvé un Père, Monſieur Greville, dis-je en montrant ſir Rowland, depuis que je ſuis en ville: ce galant homme me permet de l'appeller ainſi.

Il n'y a point de fils, dit Mr. Greville, j'eſpère que vous n'avez point de fils, Monſieur Rowland. La parenté ne vient pas par-là, j'eſpère. Il rioit, comme il a accoutumé de le faire de ſes propres ſaillies.

J'allois, ſur mon ame, faire la même queſtion, dit le Baronet.

Non, dit le Chevalier, mais j'ai un Neveu, Meſſieurs, un fort joli garçon; & je veux bien vous dire devant tous, car je ſuis de ces gens tout d'une pièce, que j'aimerois beaucoup mieux appeller cette Dame, ma nièce, que ma fille. Le Chevalier fit alors un effort pour rire, & nous regarda tous, tout à l'entour.

O Monſieur, lui dis-je, j'ai plus d'un Oncle; mais depuis bien des années, je n'ai pas eu le bonheur d'avoir un Père juſqu'à préſent.

Et vous m'avouez pour tel, Mademoiſelle, devant toute cette belle compagnie? La pre-

mière fois que je vous vis, je me ſouviens que je vous appellai une incomparable. Oui, Mademoiſelle, vous êtes la plus excellente de toutes les femmes.

Nous ſommes ſi perſuadés de cela, Monſieur, dit le Baronet, que je ne ſai ſi Miſs Byron, en vous choiſiſſant pour ſon Père, plutôt que pour ſon Oncle, n'a point empêché deux ou trois hommes de ſe couper la gorge. Il ſe mit à rire, & ce rire étoit aſſez à propos, parce qu'il adouciſſoit la rudeſſe de ſon expreſſion.

Mr. Greville & le Baronet s'étoient trouvés deux fois enſemble auparavant aux courſes de Northampton. De tems en tems ils ſe regardoient l'un l'autre avec des yeux jaloux; & une ou deux fois ils ſe dirent quelques paroles piquantes: cependant l'attention particulière que je marquois au Chevalier, fit que cela paſſa legérement. Sir Rowland ſe retira le premier. Il demanda de dire un mot à ſa fille en qualité de Père.

Je me retirai avec lui au bout de la chambre.

Pas un mot de conſolation, me dit-il tout bas, pas un mot pour mon garçon, Mademoiſelle?

Mes complimens à mon frère, lui répondis-je à voix baſſe; je ſouhaite, Monſieur, qu'il ſoit auſſi heureux qu'il le mérite.

Fort bien, Mademoiſelle, mais... Fort bien, mais....

Souvenez-vous, Monſieur, en quelle qualité vous me parlez, je vous ai ſuivi ici comme un Père, par reſpect pour votre autorité, je vous prie de ſoutenir ce caractère.

Eh bien Dieu vous beniſſe, ma fille, puiſque vous ne pouvez être que ma fille. Je ne vous entends que trop bien! Je verrai comment mon pauvre Neveu prendra cela. Si cela ne peut être autrement, j'eſpère de gagner ſur lui qu'il retourne dans peu avec moi à Caermarthen .. Mais pour ces deux beaux Cavaliers, Mademoiſelle... Je ne puis le nier, je ſerois bien fâché ſi je pouvois dire que j'ai vu celui qui doit ſupplanter mon Neveu.

Je veux ſoutenir mon caractère, Monſieur; comme je ſuis votre fille, vous avez droit d'être inſtruit de mes ſentimens ſur ce ſujet... Vous n'avez point vu encore celui que vous paroiſſez craindre.

Vous êtes la bonté même, Mademoiſelle, ma fille ... Je n'y puis réſiſter.

Il dit cela aſſez haut pour être entendu: Mr. Greville & le Baronet ſe levèrent tous deux avec quelque émotion, & ſe tournèrent vers nous.

Encore une fois, Monſieur, lui dis-je, mes complimens à mon frère. Adieu.

Dieu vous beniſſe, Mademoiſelle, c'eſt tout ce... Meſſieurs, votre ſerviteur; Monſieur Reeves votre très-humble ſerviteur. Mademoiſelle, vous voudrez bien me permettre, & à mon Neveu, encore une viſite, avant mon départ pour Caermarthen.

Je fis la révérence, & rejoignis la compagnie. Le Chevalier s'en alla, en balayant le plancher de ſon chapeau. Mon Couſin le reconduiſit juſque hors de la porte.

Adieu, adieu, Mr. Reeves, l'admirable créa-

ture ! dit-il avec quelque émotion, à ce que m'a rapporté mon Cousin, par ma foi l'admirable créature ! Je m'en retourne avec le cœur gros : cependant j'ai du plaisir, & je ne sai pas pourquoi ; c'est ce qu'il y a de drole : Adieu, Monsieur Reeves ; je ne puis m'arrêter plus longtems.

L'original ! dit *l'homme de ville.* Cependant il ne paroit pas sot.

Le bizarre personnage ! dit *l'homme de campagne.* Cependant je suis bien aise qu'il n'ait pas un fils ; voilà tout ce qui m'importe.

Il se dit bien des choses indifférentes qui ne valent pas la peine d'être rapportées. Je souhaitois qu'ils s'en allassent tous deux. Ils semblioient penser qu'il en étoit tems ; mais chacun avoit l'air de craindre de laisser l'autre après lui.

Enfin, Mr. Greville après avoir remarqué que je n'aimois pas les longues visites, fit sa révérence, & prit congé assez poliment.

Le Baronet commença alors l'apologie de la manière dont il avoit pris congé à la première visite.

Je lui dis que chacun avoit sa façon de s'exprimer, selon les occasions ; qu'il avoit voulu me montrer quelle étoit la sienne.

Il parut un peu déconcerté, mais se remettant bientôt, il dit qu'il ne pouvoit effectivement justifier de m'avoir accusé de *dureté*, qu'il espéroit de ne m'en pas trouver ; que pour *l'orgueil* je ne le connoissois pas, & que je ne pouvois être coupable *d'ingratitude.* Il me pria de lui pardonner le ton trop haut qu'il avoit pris : comme on l'avoit assuré que j'étois absolument sans engagement, il avoit espéré que les pro-

propoſitions qu'il avoit à me faire, pourroient être acceptables. Un refus ſi poſitif ſans que j'en diſſe aucune raiſon, & dès ſa première viſite, avoit bleſſé ſon orgueil, il convenoit qu'il en avoit un peu : il avoit oublié qu'il parloit à une femme qui méritoit la vénération de tous ceux qui l'approchoient. Il exprima enſuite ſes appréhenſions ſur l'arrivée de Mr. Greville. Il en parla avec mépris : je ne doute pas que Mr. Greville ne lui rende le change ; & ſi je les crois tous deux, je m'imagine que je ne ferai tort ni à l'un ni à l'autre.

Je dis, que l'arrivée de Mr. Greville ne me faiſoit rien ; qu'il pouvoit faire ce qui lui plaiſoit ; que pour moi, je ne demandois que la même liberté que je laiſſois aux autres.

Le Baronet dit que cela ne pouvoit être ; que tout homme qui me voyoit, devoit ſouhaiter que je fuſſe à lui, & travailler à m'obtenir.

Faiſant alors des proteſtations d'un violent amour, il m'offroit les plus grands avantages, & de laiſſer à ma diſpoſition de faire tout le bien qu'il ſavoit que j'étois portée à faire. Il dit que je reglerois toutes choſes comme je voudrois, & pour le lieu de notre réſidence, & pour les voyages ; que nous irions en France, en Italie, par-tout où il me plairoit.

Je fis à tout cela ma première réponſe ; & quand il me preſſa de dire les raiſons de mon refus, je lui dis franchement, quoiqu'en avouant que c'étoit avec quelque repugnance, que je n'avois pas de ſes mœurs l'opinion que je devrois avoir de celles d'un homme à qui je donnerois ma main.

De mes mœurs, Mademoiſelle ! dit-il, tout étonné & changeant de couleur, *de mes mœurs !* Je lui trouvois un air de malignité, mais je ne m'intimidai pas pour cela, quoique Mr. & Mde. Reeves me regardaſſent d'un air ſurpris de ma franchiſe, ſans cependant paroitre me blâmer.

Ne vous offenſez pas, Monſieur, de ma franchiſe, lui dis-je, vous voulez abſolument ſavoir mes objections : je ne prétens point vous faire des reproches; mais puiſque vous me le demandez encore, je dois répéter... Je m'arrêtai.

Continuez, Mademoiſelle, dit-il avec colère.

En vérité, ſir Hargrave, vous devez me pardonner dans cette occaſion, ſi je vous répéte que je n'ai pas l'opinion de vos mœurs...

Fort bien, Mademoiſelle.

Que je dois avoir de celles d'un homme, ſur la vertu de qui je dois fonder les eſperances de mon bonheur préſent, & aux directions duquel je dois confier mon bonheur à venir. C'eſt là, Monſieur, une conſidération eſſentielle pour moi, quoique je n'aime pas en parler ſinon dans des occaſions convenables, & avec ceux avec qui il convient d'en parler. D'ailleurs, Monſieur, permettez moi d'ajouter que je ſuis déterminée à ne pas me marier de longtems. Je trouve qu'il eſt trop tôt pour m'engager dans une vie de ſoucis. Et ſi je ne trouve pas un homme à qui je puiſſe donner mon cœur tout entier, je ne me marierai point du tout. (Oh qu'il avoit l'air méchant!) Vous êtes en colère, Monſieur, ajoutai-je, mais vous n'avez pas raiſon de l'être. Vous vous ad-

addreſſez à moi comme à une perſonne qui eſt ſa maîtreſſe; & quoique je ſerois fâchée de paſſer pour groſſière, je me ſai gré à moi-même de ma franchiſe.

Il ſe leva de ſa chaiſe, ſe promena dans la chambre, en marmottant. „ Vous n'avez pas „ opinion de mes mœurs " Ciel, Mademoiſelle! Mais il faut ſouffrir cela... Cependant, „ pas „ opinion de mes mœurs ".. Je ne puis ſouffrir cela...

Il porta alors le poing fermé à ſa tête, & prenant avec vivacité ſon chapeau, nous faiſant à tous une révérence jusqu'à terre, avec un viſage cramoiſi, il ſortit.

Mr. Reeves l'accompagna à la porte. „ Elle „ n'approuve pas mes mœurs "!.. dit-il, j'ai des ennemis, Monſieur Reeves. „ Elle n'ap„ prouve pas mes mœurs! " Miſs Byron traite poliment tout le monde excepté moi. On peut payer ſon mépris... Plut à Dieu que je puſſe dire, de mépris, Monſieur Reeves, adieu, excuſez ma vivacité, adieu.

Il monta dans ſon caroſſe, fermant les glaces avec violence, & comme nous le dit Mr. Reeves, levant la tête jusqu'à l'impériale, en s'aſſeyant, tout bouffi de rage. Et il partit.

Son air ménaçant, & ſon brusque départ m'effrayèrent. Je ne pus me remettre d'une heure.

Le joli mari pour votre Harriet que cet enragé! O Monſieur Fowler, ſir Rowland, Monſieur Orme, que vous êtes de braves gens en comparaiſon de ſir Hargrave! En ne connoiſſant que la moitié de ſes mauvaiſes qualités, ne l'au-

rois-je pas refusé? Mais sans cela, attirée par ses protestations d'amour, & par 8000. pièces de rente, il auroit été possible que je l'épousasse, & que quand il auroit été trop tard, je me trouvasse la plus malheureuse des femmes, liée avec un tyran, & un furieux, pour le reste d'une vie commencée avec les plus riantes perspectives, & avec l'amitié de tout le monde.

LETTRE XX.

Suite.

Lundi, Févr. 6.

J'ai reçu la longue Lettre de mon Oncle: je le remercie de la peine qu'il a prise pour moi. Il est bien bon. Ma Grand-Mère & ma Tante sont bien bonnes aussi; & dans le fonds, elles sont bien plus gracieuses, me justifiant de quelques accusations dont il a plu à mon Oncle de charger sa pauvre Harriet. Cependant, ou comme préservatif, ou comme reproche, j'espère que sa Lettre me rendra meilleure.

James est parti pour le Comté: je vous prie de le recevoir avec indulgence: c'est un honnête garçon. D'ailleurs Sally m'a fait entendre qu'il a quelque amourette en tête: son impatience de quitter Londres peut venir de là. Ma Grand-Mère trouve qu'il ne faut pas décourager les jeunes gens sans fortune, de se marier. Quand on peut être son propre maître, voudroit-

on

on rester domestique ? Les pauvres qui sont honnêtes gens, comme elle l'a dit souvent, sont une partie très-estimable du genre humain.

Mr. Reeves a vu plusieurs laquais, mais il n'en a vu aucun à qui il m'ait donné la peine de parler jusqu'à présent, qu'un jeune homme de bonne façon, d'environ vingt-six ans, qui s'est offert lui-même : je crois que je le goûterai : Mr. Reeves en paroit fort coëffée. On dit du bien de sa conduite, il a l'air fort sensé, & paroit mériter une meilleure condition.

Mr. Reeves a écrit pour s'en informer, à son dernier maître, Mr. Bagenhall, jeune homme dans le voisinage de Reading, dont ce domestique dit du bien en général ; mais il se plaint modestement de sa vie un peu dissipée, & des heures où il se retire. Ce garçon vint hier à Londres ; il est logé chez une sœur veuve, qui tient une hôtellerie à Smithfield. Je m'arrête un peu plus sur son sujet, parce que je me sens portée pour lui.

Il s'appelle William Wilson : il demande de gros gages ; mais cela ne doit pas arrêter quand on peut avoir un bon domestique. Qu'est-ce que quarante ou cinquante schellings par an. Il faut bien qu'il puisse mettre quelque chose en réserve pour l'âge d'infirmité. Mr. Reeves me dit de l'engager seulement, qu'elle répond de sa probité sur son air, & sur ses réponses aux questions qu'elle lui a faites.

Sir Hargrave est encore venu. Mr. Reeves, Miss Dolyns, Miss Clements, & moi nous étions ensemble dans la chambre de derrière : nous avions bu le thé : je me fis excuser de

de le recevoir, comme étant engagée.

Il parla longtems avec Mr. Reeves, d'un ton tantôt plus haut, tantôt plus bas. Il n'avoit pas compté, disoit-il, de revenir: mon dédain l'avoit piqué; mais il ne pouvoit y tenir: il s'en vouloit du mal; mais il étoit résolu que je serois sa femme, & il en faisoit serment. Un homme d'une-fortune comme la sienne, être refusé par une fille qui n'avoit pas, & qu'il ne voudroit pas qui eût, une fortune qui en approchât, par une fille qui n'avoit de préférence pour aucun autre homme, (sir Hargrave se trompoit en ceci, car je lui préfère presque tous les hommes que je connois) n'étant pas lui-même, ajoutoit-il, en se parcourant au miroir de la tête aux pieds, d'une figure méprisable, c'étoit une chose inexplicable, absolument inexplicable.

Il demanda si Mr. Greville avoit été attiré à Londres par quelques espérances.

Mr. Reeves lui dit que j'avois été fâchée de son arrivée, & qu'il ne s'en trouveroit surement pas mieux.

Il en étoit charmé, dit-il: Mr. Greville, continua-t-il, m'a dit deux ou trois choses assez libres dans la conversation, que je ne savois pas trop comment prendre; mais cela passera, s'il n'a pas à se vanter plus que moi. Je connois le caractère violent de Mr. Greville; je voudrois cependant que la conquête de Miss Byron dépendît de la pointe de nos épées. Je ne ferois pas avec lui le pitoyable compromis qu'a fait Fenwick. Cependant le reproche de manquer de mœurs me pique encore. Surement je vaux mieux

de

de ce côté-là que ni Greville ni Fenwick. Quel homme au monde ne ſe donne pas des libertés avec les femmes? Eh Monſieur Reeves, vous le ſavez bien; les femmes ſont faites pour nous; elles ne nous en goûtent pas moins parce que nous les aimons. *Manque de mœurs!* & c'eſt une femme qui me fait cette objection! Cela eſt fort extraordinaire, ſur mon ame! Ne vaut-il pas mieux jetter ſa gourme avant le mariage, que de ſe débaucher après? Qu'en dites-vous, Monſieur Reeves?

Mr. Reeves étoit trop patient avec lui. C'eſt un homme fort doux. Ma Couſine dit qu'il ne manque pas de courage dans l'occaſion. Il écouta ſir Hargrave, qui s'en alla en jurant que je ſerois à lui en dépit des hommes & du Diable.

Lundi ſoir.

Mr. Greville eſt venu le ſoir: il demanda la permiſſion de me dire deux mots dans la chambre voiſine. Je voulus m'en diſpenſer, vous ſavez, Monſieur, lui dis-je, que je n'ai jamais eu ces ſortes de complaiſance à la maiſon de Selby. Il regarda fixement mon Couſin & ma Couſine, qui ſortirent l'un après l'autre. Il étoit inquiet de ſavoir ce que ſir Hargrave avoit à attendre de moi: il dit que cela le mettoit fort mal à ſon aiſe; qu'il eſperoit que je n'écouterois pas favorablement un homme tel que *celui-là*. Cependant, ſa grande fortune.... Femmes! Femmes! Mais il n'étoit ni plus raiſonnable, ni meilleur que lui; & il eſperoit que Miſs Byron ne donneroit pas la préférence à la fortune *uniquement* ſur un homme qui avoit été ſi long-

tems ſon adorateur, & qui ne manquoit ni de la volonté, ni du pouvoir de la rendre heureuſe.

Je lui répondis qu'il étoit bien ennuyeux pour moi, d'être obligée de lui répéter ſi ſouvent les mêmes choſes. Que je ſerois fâchée d'offenſer perſonne, ſur-tout un voiſin avec qui mes Parens vivoient bien; mais que je ne croyois pas avoir à rendre compte ni à lui, ni à perſonne hors de ma famille, des viſites que je recevois, ou de celles que Mr. Reeves jugeoit à propos de recevoir pour lui.

Voudrois-je l'aſſurer, diſoit-il, que je n'encouragerois point ſir Hargrave?

Non, Monſieur, je ne le veux pas. Cela ne vous donneroit-il pas indirectement un prétexte de me controller? Cela n'encourageroit-il pas des eſperances que je ne veux jamais encourager?

Je vous aime plus que ma vie, Mademoiſelle, je dois & je veux perſévérer: ſi je penſois que ſir Hargrave eût la moindre eſperance, j'en jure par ce qu'il y a de plus ſacré, je prononcerois ſon arrêt fatal.

Je ne ſuis que trop perſuadée de votre violence, Monſieur Greville. Ce qui s'eſt déjà paſſé entre vous & une autre perſonne m'a fait aſſez de peine. Votre arrêt fatal peut ſe trouver comme celui d'un autre, dans une entrepriſe de cette nature. Mais je n'entre point là dedans... Deſormais aïez la bonté de ne pas m'accuſer d'incivilité, ſi je refuſe vos viſites.

Je voulus ſortir.

Chère Miſs Byron, me dit-il en ſe mettant entre la porte & moi, ne me quittez pas en colère. Si les choſes doivent reſter comme elles ſont,

ſont, j'eſpère que vous pouvez, que vous voudrez bien m'aſſurer que ce maître fat...

Quel droit avez-vous, Monſieur, à de pareilles aſſurances?

Aucun, Mademoiſelle; mais au nom de votre bonté, chère Miſs Byron, daignez me dire que ſir Hargrave ne fera aucune impreſſion ſur votre cœur. Dites-moi cela pour l'amour de lui, ſi ce n'eſt pas pour moi. Je ſai que vous ne vous ſouciez guères de ce que je deviendrai, mais ne laiſſez pas obtenir quelque faveur de vous à ce fat à la mine doucereuſe, & au cœur de tigre, car c'eſt là ſon caractère. Si votre choix doit tomber ſur un autre que moi, que ce ſoit ſur un homme dont la ſupériorité de mérite me faſſe ſouſcrire à ſon bonheur. Pour votre propre honneur, que l'heureux mortel ſoit un homme d'une réputation ſans tâche; & daignez me dire comme à un voiſin, comme à un ami qui veut votre bien, ce n'eſt point comme amant que je vous le demande, daignez me dire que ſir Hargrave Pollexfen ne ſera pas cet homme fortuné.

Puis-je vous demander à mon tour, Monſieur Greville, quelle affaire vous avez ici?

Ma principale affaire, Mademoiſelle, vous la pouvez deviner. On m'avoit dit quelque choſe des vuës de cet homme; & qu'il avoit la vanité de ſe flatter du ſuccès. Mais ſi je puis m'aſſurer que malgré ſa fortune il ne gagnera rien auprès de vous...

Retournerez-vous dans le Comté de Northampton?

Mais, Mademoiſelle, je ſuis en ville à préſent,

ſent, j'ai commandé un nouvel équipage, &c.

Monſieur, ce que vous ferez, ou ce que vous ne ferez pas, ne me regarde point : mais aïez la bonté de vous reſſouvenir que, comme vos viſites dans le Comté étoient à mon Oncle Selby, & non pas à moi, elles ſeront à Londres pour Mr. & Mr. Reeves ſeulement.

Je ne ſai que trop que vous pouvez être cruelle, ſi vous le voulez ; mais ſi c'eſt votre bon plaiſir que je retourne à la campagne...

Mon *bon plaiſir*, Monſieur ! Aſſurément Monſieur Greville peut faire ce qu'il lui plait. Je ſouhaite ſeulement d'avoir la même liberté.

Vous êtes ſi délicate, Miſs Byron ! Vous craignez ſi fort de donner le moindre avantage...

Et les hommes, Monſieur, ſont ſi prêts à prendre avantage... Mais cependant, Monſieur Greville, je ne ſuis pas ſi délicate que juſte. Si je n'étois pas déterminée...

Déterminée ! .. Oh, ouï, vous pouvez être inébranlable, comme dit Mr. Selby, je ne vis de ma vie une femme ſi déterminée. J'avouë qu'il ne me convenoit pas tout-à-fait de venir ici, juſtement à préſent. Mais dites moi ſeulement que vous ſouhaitez que je quitte Londres, & que ni ſir Hargrave, ni cet autre homme, le Neveu de votre nouveau Père, (comment l'appellerai-je ? Devant Dieu, Mademoiſelle, je crains ces nouvelles relations.) dites moi qu'ils ne feront aucune impreſſion ſur votre cœur, & que vous ne ſortirez pas quand je viendrai ici : je pars la ſemaine prochaine ; & j'écris ce ſoir à Fenwick comment vont les affaires, & que je m'en retourne ſans

me

me trouver mieux de mon voyage: cela peut vous sauver la vuë de votre autre importun, comme votre Lucy dit que vous appelliez une fois le pauvre Diable, & le plus pauvre Diable encore qui est devant vous.

Vous êtes si téméraire, Monsieur Greville, & les autres hommes le sont peut-être tout autant, que tout ce que je puis vous dire, c'est qu'on m'épargneroit quelque peine...

Prenez garde, prenez garde, Miss Byron, de péser si bien vos termes que vous ne donniez aucun avantage à un pauvre miserable qui seroit charmé de faire un voyage au bout du monde pour vous obliger. Mais que dites-vous de *ce* sir Hargrave, & de votre nouveau frère? Permettez moi de vous dire, Mademoiselle, que je crains si fort ces droles, dolents, insinuants, rampans, qui vous prennent par la compassion, qu'il me faut des assurances. A présent, Mademoiselle, pouvez-vous m'accorder cela avec vos précautions ordinaires? Pouvez vous me l'accorder comme je le disois, comme à votre voisin, comme à un homme qui vous veut du bien, &c. & non pas comme à votre amant?

Eh bien donc, Monsieur Greville, comme votre voisine, comme vous voulant du bien, puisque, de votre propre aveu, il ne convenoit pas à vos affaires de venir; je suis d'avis que vous repartiez.

Diable! il est bien trouvé celui-là! Votre délicatesse doit bien me remercier de votre échapatoire. Et la condition, Mademoiselle, la condition, en cas que je suive votre avis de bonne voisine?

Eh bien, Monſieur Greville, je vous déclare très-ſincèrement, comme à mon voiſin & à un homme qui me veut du bien, que je n'ai jamais vu *encore* l'homme à qui je pourrois penſer à donner ma main.

Oui vous l'avez vu; j'en jure, vous l'avez vu, dit-il en me ſaiſiſſant la main, vous me la donnerez. Le miſerable la preſſa ſi fort avec ſa bouche qu'il y laiſſa la marque de ſes dents.

Aye! m'écriai-je, retirant ma main, ſurpriſe, & me ſentant le viſage en feu.

Aye! Aye! fit-il, contrefaiſant mon cri, ſaiſiſſant mon autre main comme je voulois m'échapper, & diſant en ſerrant les dents, vous êtes bien heureuſe d'avoir une main gauche, ſur mon ame, je pourrois vous manger.

Et c'étoit là, Lucy, votre déſolé, votre abbatu Greville!

Je courus vers la compagnie dans la chambre voiſine. Il me ſuivit de l'air le plus dégagé, & demanda à voir ma main. Par Jupiter, dit-il tout bas à Mr. Reeves, j'ai penſé manger votre charmante Couſine, j'avois commencé par ſa main.

J'étois plus piquée de cet air d'aſſurance, que de la liberté même qu'il avoit priſe, parce qu'il ſembloit avoir malgré cela ſa gaieté ordinaire. Je crus cependant qu'il valoit mieux ne pas prendre la choſe trop ſérieuſement. Mais la première fois qu'il me trouvera ſeule, il me mangera les deux mains.

En prenant congé, il dit qu'il eſperoit que ſon transport ne m'avoit pas dérangée. Voyez, dit-il, Miſs Byron, ce que vous gagnez à de-

désespérer un honnête garçon! Mais vous voulez donc que je quitte la ville, comme ma *voisine*, comme me *voulant du bien*, vous êtes de cet *avis*, Mademoiselle? Allons, allons, ne craignez pas de parler après moi, quand je tâche de prendre vos propre termes.

Je suis de cet avis, lui dis-je.

Les conditions, Mademoiselle, souvenez-vous en! Vous savez ce que vous m'avez déclaré; Femme Angelique! dit-il encore en serrant les dents.

Je le quittai, pour monter à mon appartement, bien aise de m'être débarrassée de lui.

Il a vu depuis Mr. Reeves, & lui a dit qu'il vouloit me faire encore une visite avant que de quitter Londres. Dites lui, je vous prie, ajouta-t-il, que j'ai déjà écrit à mon camarade, *l'important* Fenwick, que je retourne dans le Comté de Northampton.

Je vous ai dit que Miss Clements étoit avec moi, la dernière fois que sir Hargrave vint. Plus je la vois, plus je l'aime: elle a un excellent jugement; & s'il ne falloit pas, selon la remarque de mon Grand-Père, regarder les langues comme une partie indispensable du savoir, elle pourroit passer pour savante.

Elle m'a engagé à déjeuner chez elle demain matin: elle me montrera ses livres, ses ouvrages à l'aiguille, & d'autres curiosités. Je m'imaginerai être dans le cabinet de ma Lucy. Au milieu de ce tourbillon, je pense continuellement à mes Parens du Comté de Northampton. Exprimez pour moi tous les sentimens d'amour, de

de ſoumiſſion, de reconnoiſſance, qui rempliſſent le cœur de

Votre

HARRIET BYRON.

LETTRE XXI.

Suite.

Mardi matin, Févr. 14.

J'ai paſſé deux heures agréables avec Miſs Clements, je reviens dans ce moment. Elle a infiniment d'eſprit, ſans aucune affectation. On m'a dit qu'elle écrit très-bien, que c'eſt une Madame de Sevigné pour ſes correſpondans. J'eſpère d'en être. Le maniment de la plume ne lui a pas fait perdre celui de l'aiguille; & elle ſait accorder ſon goût pour la lecture avec les ſoins du ménage, que les meilleurs juges regardent comme une partie indiſpenſable du mérite d'une femme.

Je l'en reſpecte davantage: ſon exemple peut être cité pour répondre à l'objection, peut-être trop juſte, mais, j'eſpère, trop générale, contre le ſavoir dans les femmes. Il me ſemble à la vérité que je ne voudrois pas que le ſavoir fût la principale diſtinction d'une femme que j'aimerois. Cependant quand on a des talens, faut-il les négliger, ou les desavouër? Surement, Lucy, nous pouvons décider, que quand on ne néglige aucun devoir pour acquerir des connoiſſances; quand on conſerve la modeſtie,

la

la délicateſſe, & la docilité comme l'appanage de notre ſexe; on ne doit pas regarder comme un malheur de paſſer pour ſavoir quelque choſe.

Miſs Clements a le bonheur, comme votre Harriet, d'avoir une Tante qui l'aime. Elle a une Mère, mais qui n'aime qu'elle-même, elle vit à Yorck, & étoit ſi dénaturée envers cette digne fille, que ſa Tante n'a point eu de repos juſqu'à ce qu'elle l'eût tirée de là. Me. Wimburn la regarde comme ſa fille, & compte de lui laiſſer tout ſon bien.

Cette vieille Dame ne ſe portoit pas fort bien; nous eûmes cependant le plaiſir de la voir pendant une demie-heure.

Nous convinmes, Miſs Clements & moi, de nous aller ſurprendre l'une l'autre ſans cérémonie, quand nous le pourrions.

J'oublioïs de vous dire que le dernier maître de William Wilſon, en aïant rendu un fort bon témoignage, je l'ai engagé: ſon premier ſervice fut de m'accompagner chez Miſs Clements.

Lady Betty eſt venuë chez nous, pendant que j'étois dehors. Elle paroit fort occupée de nos habits, & ſur-tout du mien; mais je n'en dois rien ſavoir encore. Nous devons nous aller habiller chez elle, & partir de là en chaiſes à porteurs. Elle aura ſoin de tout. Vous ſaurez, ma chère Lucy, quelle figure je vais faire, quand je le ſaurai moi-même.

Le Baronet vint auſſi pendant mon abſence, il ne vit que Mr. Reeves, il reſta environ un quart d'heure; il étoit d'une humeur tout-à-fait bizarre, & bourrue; un tout autre homme, dit

Mr.

Mr. Reeves, qu'il ne l'avoit jamais vu; pas un éclat de rire, pas seulement un sourire. Il ne disoit que oui, ou non, ou que des invectives contre le sexe; c'étoit un Diable de sexe, c'étoit une maudite chose, qu'un homme ne peut être heureux avec lui, ni sans lui. Nous étions l'hameçon du Diable, c'étoit une autre de ses douceurs. Il prononça à peine mon nom.

Mr. Reeves se mit enfin à le railler sur sa mauvaise humeur; & il remarqua bien qu'il se retira plutôt pour ne la pas laisser voir plus longtems, n'aïant point de raison d'en montrer à un homme de la considération de Mr. Reeves, & dans sa propre maison. Ses laquais & son cocher, à ce qu'il croit, eurent mauvais tems avec lui; car sans raison, il leur donna des malédictions, jura contre eux, & les menaça.

Qu'est-ce que cet homme venoit chercher chez nous?... Pourquoi apporter cette mauvaise humeur à Mr. Reeves?

Mais ne parlons plus d'un tel personnage, ni de rien, jusqu'à ma première Lettre. Adieu, ma Lucy.

LETTRE XXII.

Suite.

Mercredi matin, Févr. 15.

Mr. Greville vint prendre congé de nous hier au soir, pour partir ce matin. Il vouloit

loit me voir ſeule pendant une demie-heure; mais je le refuſai.

Il quitte Londres, dit-il, avec quelque regret, à cauſe de l'intrigant ſir Hargrave, & du rampant Mr. Fowler: mais il compte ſur la déclaration que je lui ai faite, de n'avoir trouvé, *ni dans l'un ni dans l'autre*, celui que je voudrois écouter: il ajouta ces mots, *ni dans l'un ni dans l'autre*, ne voulant pas, par attention pour lui-même, répéter mes propres termes, que je n'avois point vu encore celui à qui je voudrois donner ma main. Il faut que je vous raconte quelques particularités de ce qui ſe paſſa entre ce bizarre perſonnage & moi.

Il s'étoit informé, dit-il, du caractère & des prétenſions de mon frère Fowler; & il vouloit, s'il pouvoit, mettre enſemble Mr. Orme & lui, lier entre eux une partie de pleurs, pour voir qui l'emporteroit.

Les *héros*, lui dis-je, ne doivent pas ſe jouër de ceux qui leur cédent tout l'avantage.

Il ſe baiſſa, en ſe diſant mon ſerviteur, & avec un rire forcé. Cependant, dit-il, Mademoiſelle, cependant je ne crains pas ces hommes plaintifs. Quoique vous aïez de la compaſſion pour ces cerveaux humides, après tout vous n'avez que de la compaſſion.

Un amour reſpectueux, Monſieur Greville, n'eſt pas toujours la marque d'une tête ou d'un cœur foibles; pas plus que le contraire ne l'eſt d'un vrai courage.

Peut-être, Mademoiſelle. Cependant je ne crains pas ces deux hommes.

Vous n'avez aucune raiſon de craindre perſon-

ſonne à mon ſujet, Monſieur Greville.

J'eſpère que non, Mademoiſelle.

Vous auriez pu, Monſieur, prendre mieux ma penſée. Elle eſt aſſez claire.

Mais, Mademoiſelle, je n'ai point intention de me pendre, de me noyer, ou de me caſſer la tête.

Toujours Mr. Greville! Cependant il ſeroit à ſouhaiter qu'il n'y eût pas beaucoup de Meſſieurs Greville.

Je vous comprens, Mademoiſelle, vous vous êtes déjà aſſez expliquée. Votre idée eſt que je ſuis un libertin; que nous avons tous le même langage, & que je ne puis rien dire de nouveau, ni qui mérite votre attention. Eh bien, Mademoiſelle, ne puis-je pas toujours être ſûr de votre penſée, quand je l'explique contre moi.

Je ſouhaite, Monſieur, que mon voiſin me laiſſe la liberté de le traiter comme mon voiſin...

Et pourriez-vous, Mademoiſelle, en mettant à part l'amour, ce qui cependant ne peut être, pourriez-vous en ce cas me regarder comme votre voiſin?

Pourquoi non, Monſieur?

Parce que je crois que vous me haïſſez, & qu'il ne me manque plus que de vous l'entendre dire.

J'eſpère, Monſieur, qu'on ne me donnera jamais de raiſon de haïr perſonne.

Mais ſi vous haïſſez quelque homme plus qu'un autre, n'eſt-ce pas moi? Je me taiſois. Il eſt étrange, Madame, dit-il en ſe tournant du côté de Mr. Reeves, que Miſs Byron ne ſoit ſuſceptible ni d'amour ni de haine.

El-

Elle eſt trop bonne, répondit-elle, pour haïr perſonne; & pour l'amour il paroit que ſon heure n'eſt pas encore venuë.

Quand elle viendra, dit-il, j'eſpère qu'elle ſera accompagnée de la vengeance, pour la punir de ſon indifférence.

Vous êtes bien peu charitable, dis-je en ſouriant.

Ne ſouriez pas, dit-il, je ne peux ſoutenir vos ſourires: que n'êtes-vous plutôt en colère contre moi? Créature Angelique, ajouta-t-il en ſerrant les dents, ne ſouriez pas; je ne puis ſoutenir ce ſourire enſorcellant.

Monſieur s'égare, Madame Reeves, dis-je, je ferai mieux de me retirer.

Je voulus ſortir. Il me pria de reſter, & ſe mit entre moi & la porte. J'étois en colère.

Il trépignoit. Obligeante créature! dit-il, je vous prie de m'épargner vos ſourires... Vous froncez le ſourcil!... Continuez, que le ciel vous beniſſe éternellement, ma chère Miſs Byron, allons, accordez moi la faveur de le froncer encore.

L'étrange homme! & auſſi inſolent que ſingulier! Je voulois forcer la porte, mais il y tint ſon dos appuyé.

C'eſt pour ces façons, ma chère Lucy, comme vous ſavez, que j'avois coutume de l'éviter.

Je témoignai par une ſorte de ſifflement, combien j'étois impatientée de ne pouvoir ſortir.

Encore un, encore un air comme cela, dit l'inſolent perſonnage, & je ſuis content! Le dernier n'a point laiſſé de trace ſur votre viſage; il étoit diſparu avant que j'y euſſe pris garde:

froncez encore ce ſourcil, je vous en conjure, encore un ſifflement...

J'étois réellement en colère. Soyez témoins, dit-il, regardant autour de lui, ſoyez témoins; Miſs Byron a eſſayé une fois de froncer le ſourcil; & cela pour obliger qui? Son Greville!

Monſieur Greville, vous feriez mieux.... Je m'arrêtai, j'étois excédée; je ne ſavois ce que je voulois dire.

Comment *mieux*, Mademoiſelle; Eh! puis-je ſavoir ce que je fais dans mon deſeſpoir? Mais je *ferois mieux*? Dites le encore, je *ferois mieux*, quoi *mieux*?

Quel enragé! m'écriai-je: ô mes Couſins, ne me faites jamais appeller pour cet homme.

Enragé, dit-il, ouï je le ſuis, enragé, pour vous. Je ne m'embaraſſe pas qu'on le ſache. Que ne me haïſſez-vous? Il voulut ſaiſir ma main, mais je la retirai derrière le dos. Vous avouëz, continua-t-il, que vous n'avez jamais aimé encore d'homme qui vous aimât: vous êtes ainſi reconnoiſſante! Dites que vous me haïſſez.

Je me taiſois, & me détournois de lui, de fort mauvaiſe humeur.

Eh bien *donc*, continua-t-il, comme ſi j'avois dis que je ne le haïſſois pas, dites que vous m'aimez, & je regarderai avec mépris les plus grands Princes de la Terre.

Cela auroit duré encore, mais le bruit des domeſtiques nous annonça une viſite de conſéquence; c'étoit le Baronet.

Que le D... l'emporte, dit le brutal Greville. Je ne lui ferai point de civilité.

Ce n'eſt pas chez vous qu'il vient, Monſieur Gre-

Greville, lui dis-je, craignant qu'il n'y eût quelque affaire entre deux esprits si difficiles à ménager, l'un d'un caractère si fantasque, l'autre vraisemblablement de mauvaise humeur.

Vous avez raison, dit-il, je ne ferai que me taire & observer. Mais j'espère qu'*à présent* vous ne pensez plus à vous retirer.

Je crus effectivement que cela seroit trop marqué, si je le faisois: j'en avois cependant grande envie.

Le Baronet fit sa révérence à chacun en particulier, sans me distinguer.

Il est aussi sot qu'il est vain, pensai-je: le plaisant fat, de t'imaginer que ton chagrin me fait quelque chose!

Monsieur Greville, dit sir Hargrave, j'apprends que la ville va vous perdre.

La ville, sir Hargrave, ne peut pas dire qu'elle m'ait trouvé.

Je m'étonne comment un homme galant, & riche comme vous, peut s'amuser à la campagne, en hyver?

Fort aisément, Monsieur, quand il s'y est accoutumé, & qu'il a vu chez les Etrangers dans une plus grande perfection, que vous ne pouvez la trouver ici, les espèces de divertissemens, après lesquels vous courez tous avec tant d'ardeur.

Dans une *plus grande* perfection! J'en doute, Monsieur Greville: j'ai voyagé aussi, quoique trop tôt, je l'avouë, pour faire des observations.

Vous pouvez en douter, sir Hargrave; mais je n'en doute pas.

N'avons-nous pas pour notre argent, les plus fameux chanteurs d'Italie, Monsieur Greville;

& de là, auſſi bien que de la France, les plus fameux danſeurs du monde?

Non Monſieur; permettez moi de vous dire qu'ils font trop de cas en Italie de leurs plus belles voix, & de leurs meilleurs compoſiteurs, pour leur laiſſer courir le monde.

Courir le monde, appellez-vous cela? Ah, ah, ah... Ces coureurs-là ſont de petits Princes, comme nous les payons. Et pour les compoſiteurs, n'avons-nous pas Handel?

C'eſt quelque choſe, Monſieur; mais vous n'avez qu'un Handel en Angleterre: ils en ont pluſieurs en Italie.

Eſt-il poſſible? dimes-nous tous.

Que je meure, dit le Baronet, avec un rire forcé, ſi je ne ſoupçonne que Mr. Greville eſt tombé dans le défaut de gens qui ont beaucoup moins d'eſprit que lui. Il a pris tant de goût pour les Muſiciens étrangers, qu'il ne peut ſouffrir ceux de ſon païs, quelque excellens qu'ils ſoient.

Handel n'eſt pas Anglois, ſir Hargrave. Mais il faut que j'avouë, que de toutes les perſonnes ici préſentes, ſir Hargrave Pollexfen eſt celui de qui j'attendois le moins cette reflexion.

Il rendit alors au Baronet ſon éclat de rire, avec un air de colère & de mépris.

Et moi, dit ſir Hargrave, je n'attendois pas de Mr. Greville ce goût pour l'exécution & la compoſition des Etrangers, après que tu as été ſi longtems un bon Campagnard.

En effet, penſai-je en moi-même, vous me paroiſſez avoir tous deux changé de caractère; mais j'en vois la raiſon, quoi que l'un avance,

de

de l'humeur dont ils ſont à préſent, l'autre ne manquera pas de le contredire. Mr. Greville n'entend rien en muſique, il ne parle que par ouï dire, & ſir Hargrave ne s'y entend pas mieux.

Un bon Campagnard! répéta Mr. Greville, en méſurant ſir Hargrave des yeux, & avançant les lèvres.

Eh quoi, je te prie, Greville, tu ne te fâches pas, j'eſpère, de ce que nous ne ſommes pas tous d'un même ſentiment. Ah, ah, ah.

Je ne puis me fâcher d'aucun de vos diſcours, ſir Hargrave.

Ni moi d'aucun de tes regards, mon cher, ah, ah, ah.

Cependant les regards du Baronet montroient autant de mépris pour Monſieur Greville, que ceux de Mr. Greville pour lui. Il n'auroit pas fallu ſouffler bien fort ſur ces eſprits combuſtibles pour y mettre le feu. Mr. Reeves craignit un peu, une fois, les conſéquences de l'air dont ils ſe regardoient.

Mr. Greville ſe tournant vers moi; Eh bien, Miſs Byron, dit-il, pour revenir à ce que nous diſions...

Je crus à ſon air, qu'il diſoit cela exprès pour allarmer le Baronet.

Je vous demande pardon, dit celui-ci, ſe tournant vers moi avec un air roide, je vous demande pardon, Miſs Byron, ſi j'ai interrompu...

Nous parlions de choſes indifférentes, ſir Hargrave, répondis-je; de pures plaiſanteries.

J'étois plus ſérieux que plaiſant, Miſs Byron, répliqua Mr. Greville.

Je penſe que nous vous croyons tous fort ſingulier, Monſieur Greville, lui répartis-je.

Ce qui n'eſt qu'un paſſe-tems pour vous, Mademoiſelle, eſt la mort pour moi.

Pauvre Greville, dit le Baronet avec un rire forcé, ah, ah, ah... Mais je vous connois pour un Goguenard. Vous êtes un homme d'eſprit, (cela adoucit un peu Mr. Greville, qui commençoit à prendre un air grave) allons, mon ami, donne toi à moi pour ce ſoir, je te prie, & je te ménerai à un Concert particulier, où l'on n'admet que des eſprits choiſis; voyons ſi la muſique ne t'ôtera point cet air ſombre, qui va ſi mal ſur la phyſionomie d'un des hommes du Royaume qui a le plus de vivacité, & de gaieté.

La muſique! dit Mr. Greville: ah! ſi Miſs Byron veut nous donner un air, & l'accompagner du clavecin, je méprife toute autre harmonie.

Chacun ſe joignit à ſa prière, & je ne me fis pas preſſer, voyant que la converſation avoit pris un tour un peu vif, & n'avoit pas l'air de devenir plus polie.

Je chantai deux petits airs, qui mirent nos deux Meſſieurs en bonne humeur, & m'attirèrent beaucoup de faveurs, en forme de complimens, dont je ne crus pas un mot.

Le Baronet ſortit le premier, pour aller à ſon Concert. Il fut très-froid en prenant congé de moi, comme il l'avoit été pendant toute la viſite.

Mr. Greville nous quitta bientôt après, comptant de partir ce matin.

Il me prit la main en ſortant: je voulois la re-

retirer, craignant la rudeſſe de ſes libertés. Un ſoupir ſeulement, dit-il, ſur cette main, rien qu'un ſoupir, Oh, un Oh long d'une toiſe: il preſſa ma main de ſes lèvres: ſouvenez-vous, dit-il Mademoiſelle, qu'on veille ſur vous; j'ai une demie-douzaine d'eſpions à vos trouſſes: au moment que vous commencerez à favoriſer quelqu'un, votre Greville vient, coupe une gorge, & quitte le païs.

Il s'arrêta à la porte de la ſalle. Une Lettre, Miſs Byron, recevez une ſeule Lettre de moi.

Non, Monſieur Greville, mais je fais des vœux pour vous.

Des vœux! c'eſt comme les bénédictions de l'Evêque, cela ne vous coute rien: j'allois ajouter que ma Lettre ne ſeroit pas pour vous, mais vous avez été trop prompte, j'aurois eu quelque plaiſir à me refuſer moi-même, & à prévenir la mortification d'être refuſé par vous.

Il partit enfin, chacun lui ſouhaitant un bon voyage, & diſant du bien de ce ſingulier perſonnage. Mr. Reeves en particulier, dit qu'il étoit le plus amuſant de tous mes Amans. Mais, qu'appelle-t-on donc amuſant? Et que ſont les autres qu'ils appellent mes Amans?

Cet homme, leur dis-je, manque de mœurs; & s'il ne s'étoit pas mis au deſſus de la honte, & des peines de l'amour, il n'auroit pu être ſi gai, & ſi amuſant comme vous l'appellez.

Miſs Byron a raiſon, dit Mr. Reeves; je n'ai jamais connu d'homme qui pût plaiſanter de ſa paſſion en préſence de l'objet aimé, s'il l'aimoit aſſez pour être affligé d'un refus. Je puis me citer en exemple: fis-je jamais une

plaiſanterie de mon amour pour vous, Madame?

Non, effectivement, Monſieur; & ſi je ne vous avois pas cru très-*lamentablement* ſérieux, je n'aurois point eu de pitié.

Eh bien, Miſs Byron, voilà une déclaration qui vient au ſujet; c'eſt Mr. Orme, ou Mr. Fowler qui doit être l'Amant fortuné.

Ni l'un ni l'autre, leur dis-je.

Mais pourquoi, ma Couſine? Ils ont l'un & l'autre un bien conſidérable; ils vous adorent tous deux; je vois bien que vous n'aurez pas ſir Hargrave. Mr. Greville ne meurt pas pour vous, quoiqu'il fût charmé de vivre avec vous: je crois que vous choiſirez encore moins Mr. Fenwick. Avec qui pouvez-vous être mieux qu'avec un des deux que j'ai nommés?

Vous parlez ſérieuſement, mon Couſin, je dois vous répondre de même: Ni l'un ni l'autre de ces Meſſieurs, ne peut être mon Epoux; cependant je les eſtime tous deux, parce qu'ils ſont honnêtes gens.

Fort bien, mais n'en avez-vous pas compaſſion?

Je ne ſai que vous dire à cela. Vous croyez qu'il n'y a qu'un pas de la compaſſion à l'amour. D'ailleurs, dire que j'ai compaſſion d'un homme qui fait profeſſion de m'aimer, parce que je ne puis être à lui, il y auroit, je crois, un air d'arrogance, il ſembleroit que je penſe qu'il ne peut qu'être malheureux ſans moi, pendant qu'il y a peut-être cent femmes, avec chacune desquelles il peut plus réellement être heureux.

Fort bien, Miſs Byron, ce que vous dites eſt dans votre caractère; mais puis-je vous demandan-

mander lequel vous choisiriez de Mr. Orme ou de Mr. Fowler, s'il falloit avoir l'un ou l'autre.

Mr. Orme, répondis-je franchement; ne l'ai-je pas dit à Mr. Fowler lui-même?

Puis-je donc vous demander quelles sont vos objections contre Mr. Orme? Il n'est pas d'une figure desagréable: vous avouez que vous le regardez comme un honnête homme: sa sœur vous aime, & vous l'aimez. Quelle objection avez-vous contre Mr. Orme?

Je ne saurois que vous dire, Monsieur; j'espère que je remplirai mon devoir envers le mari à qui je me donnerai, quel qu'il soit; mais je ne suis pas pressée de me marier. Si une fille connoissoit son bonheur, elle trouveroit que les années les plus heureuses de sa vie, sont de dix-huit à vingt-quatre ans. Si elle attend jusqu'à cet âge, elle a le tems d'examiner; & si elle a plus d'un amant, elle est à portée de choisir sans avoir à craindre de regarder ensuite en arrière, pour se reprocher de s'être trop pressée. L'âge de l'étourderie, l'âge romanesque (nous en savons toutes quelque chose,) est passé à vingt-quatre ans, ou il dure trop: une fille est alors en état de prendre sa résolution, & de s'établir. J'ai dit plus d'une fois, que je craindrois de m'engager avec quelqu'un qui auroit une trop haute idée de moi: ce qui est violent ne dure pas; & quand j'aurois donné à un homme mon cœur & ma main, qui ne seront jamais séparés, je ne pourrois souffrir qu'il me montrât moins d'attachement, qu'avant que je fusse à lui. Comme je ne souhaite pas à présent qu'on fasse de moi une idole, je puis d'autant plus raisonna-

blement attendre la constance requise dans l'amitié, & d'être à l'abri de l'indifférence, après que je me serai donnée toute entière. En d'autres termes je ne pourrois supporter de voir mon amour méprisé, ou d'être méprisée moi-même à cause de mon amour, au-lieu d'être encouragée à le montrer. Et comment peut-on fonder de pareilles espérances sur une passion extravagante, & si l'on n'a pas à faire avec un homme qui ait de la reconnoissance, des principes, dont l'amour soit fondé en raison, & soit plus épris de l'ame que du corps?

Mais Mr. Orme, repliqua Mr. Reeves, a, je pense, tout cela.

Soit, Monsieur: mais si je ne puis l'aimer assez pour souhaiter d'être à lui; car, comme dit mon Oncle, aussi bien que sir Hargrave: Un mari est à lui-même, mais une femme est à son mari; si je ne puis trouver du plaisir dans la pensée de porter ma part du joug avec lui; si je ne me sens disposée à renoncer à mon propre jugement, dans des choses indifférentes, par la bonne opinion que j'aurai du sien; qu'est-ce qui pourroit me déterminer en faveur de quelque homme que ce soit, sinon l'envie de m'établir, ou l'ennui de ma situation présente? Certainement, mon Cousin, il faut que j'aime assez un homme à qui je donnerois ma main, pour pouvoir souhaiter de sens-froid, d'être sa femme, & quitter sans regret, pour l'amour de lui, l'état de fille dans lequel je suis très-heureuse.

Mais êtes-vous bien sure que votre indifférence pour Mr. Orme ne vient ni directement ni indirectement, de la soumission de son amour

pour

pour vous, & de la débonnaireté de ſon caractère?

J'en ſuis très-ſure. Tout le penchant que je puis avoir pour lui, par préférence aux autres perſonnes qui ont pris garde à moi, vient au contraire de ma reconnoiſſance pour ſon reſpect envers moi, & de la bonté de ſon naturel. Ne le voit-on pas par ma conduite avec Mr. Greville, ſir Hargrave, Mr. Fenwick, comparée avec la façon dont je traite Mr. Orme & Mr. Fowler?

Vous êtes donc, comme je l'ai toujours cru, une femme comme il n'y en a point.

Point du tout, votre femme eſt une preuve du contraire; elle commença, comme je vous l'ai ouï dire, par avoir compaſſion de vous.

Cela eſt vrai, mais n'eſt-elle pas en même tems une preuve, que la compaſſion diſpoſe l'ame à l'amour?

Je ne doute pas, dit Mrs. Reeves, que Miſs Byron ne puiſſe être amenée à aimer celui dont elle pourra avoir compaſſion.

Mais, Madame, lui dis-je, n'attendites-vous pas que la compaſſion devint de l'amour, avant que d'épouſer Mr. Reeves?

Je crois que ouï, dit-elle en ſouriant.

Eh bien, Monſieur Reeves, je vous promets que quand je ſerai dans le cas, je ne ſerai pas ſouffrir un homme que je pourrai épouſer.

Fort bien, dit Mr. Reeves, & j'oſe dire qu'à la fin Mr. Orme ſera cet homme-là. Cependant je ne ſais pas trop comment vous vous débarraſſerez de ſir Hargrave. Lady Betty Williams m'a dit encore aujourd'hui, qu'il lui a déclaré

claré qu'il étoit réſolu de vous avoir. Elle lui a promis de s'employer de tout ſon pouvoir, auprès de vous & de nous; & elle s'étonne que vous puiſſiez refuſer un ſi grand parti, un homme qui a un très-grand nombre d'admirateurs parmi les gens du premier rang.

Le Baronet eſt à la porte. Je ſuppoſe qu'il veut me voir.

Mercredi, après-midi.

Sir Hargrave vient de partir. Il ſouhaitoit de me voir ſeule. Je croyois pouvoir fort bien m'en diſpenſer, puiſqu'il n'avoit point fait de difficulté de me dire tout ce qu'il avoit voulu en préſence de mon Couſin & de ma Couſine; puiſque d'ailleurs il s'étoit cru d'aſſez de conſéquence pour montrer de la mauvaiſe humeur, & que ſa demande étoit accompagnée d'un air d'aſſurance qui montroit peu de conſidération pour moi. Je le priai donc de m'excuſer. Il vint cependant à ſon but, Mr. & Mrs. Reeves ſe retirèrent l'un après l'autre. Aſſurément ſa conduite n'avoit pas mérité cette complaiſance. J'en fus bien fâchée.

Dès qu'ils furent ſortis, il voulut me prendre la main.

Je la retirai.

Mademoiſelle, dit-il, d'un ton impertinent & en colère, vous ne feriez pas ainſi pour Mr. Greville, ni pour tout autre que moi.

Oui, Monſieur, je le ferois, ſi l'on m'avoit laiſſée ſeule avec lui.

Vous voyez, Mademoiſelle, que je ne puis m'empêcher de vous venir voir. Mon cœur & mon

mon ame vous ſont dévoués. J'avouë que j'ai de l'orgueil; pardonnez moi, il eſt piqué. Je ne croyois pas d'être refuſé par aucune femme qui n'eût pas de la répugnance pour changer d'état, & qui fût ſans engagement. Vous dites que c'eſt votre cas, & je voudrois bien le croire;... cependant ce Greville...

Il s'arrêta, comme s'attendant que je prendrois la parole.

A propos de quoi, lui dis-je, Monſieur, attendez-vous que je réponde à ce que vous inſinuez au ſujet de Mr. Greville? Ce n'eſt point ma manière d'être incivile pour aucun homme qui me marque de la conſidération.

Excepté pour moi, Mademoiſelle.

Pure prévention, Monſieur, il n'y a rien d'autre qui vous puiſſe faire faire cette exception.

Fort bien, Mademoiſelle, mais pour revenir à Mr. Greville...

Je vous prie, ſir Hargrave...

Et je vous prie, Miſs Byron...

Monſieur, je n'ai pas vu encore celui qui doit être mon mari.

Par D. dit le malheureux, fièrement, & preſque du ton de Mr. Greville en pareille occaſion, vous l'avez vu, & ſi vous n'êtes pas engagée, cet homme-là eſt devant vous.

Si c'eſt là, Monſieur, tout ce que vous aviez à me dire, vous auriez pu me le dire devant mon Couſin & ma Couſine. Je voulois le quitter.

Vous ne vous en irez pas; je vous prie, Mademoiſelle... il ſe mit entre moi & la porte.

Queſt-ce donc, lui dis-je en colère, & me te-

tenant les bras croisés; qu'est-ce donc que sir Hargrave a encore à dire.

Avez-vous, Mademoiselle, une répugnance pour le mariage?

Quel droit avez-vous, Monsieur, de me faire cette question?

Pensez-vous, Mademoiselle, à vous établir un jour?

Peut-être, Monsieur, si je trouve un homme à qui je puisse donner mon cœur tout entier.

Eh! ne puis-je être cet homme-là? Je vous en conjure, Mademoiselle; je vais me jetter à vos genoux, (il le fit) je ne puis vivre sans vous. Au nom de Dieu, Mademoiselle, ne me refusez pas un peu de pitié, un peu de compassion, de reconnoissance, d'amour. Il n'y a pas une femme devant qui je fisse ce que je fais, sans être assuré de sa faveur. J'implore votre faveur.

L'impertinent! il étoit bien clair qu'il avoit prémédité de se mettre à genoux.

O Monsieur, lui dis-je, quelle indigne humilité! si j'avois pu écouter vos propositions, rien de tout cela n'auroit été nécessaire.

Votre pitié, Mademoiselle, encore une fois, votre compassion, votre reconnoissance, votre amour!

Je vous prie, Monsieur, levez-vous.

Il jura qu'il n'en feroit rien que je ne lui donnasse quelque espérance.

Je ne puis vous donner aucune espérance, Monsieur; ce seroit une tromperie, ce seroit vous abuser, il seroit malhonnête de vous donner des espérances.

Vous m'objectez mes mœurs, Mademoiselle, avez-

avez-vous quelque autre objection ?

En faut-il quelque autre ?

Mais je me juſtifierai.

Juſtifiez-vous devant Dieu, & devant votre conſcience, Monſieur, je n'ai point beſoin que vous vous juſtifiiez devant moi.

Mais, Mademoiſelle, me juſtifier devant vous, ce ſeroit me juſtifier devant Dieu, & devant ma conſcience.

Quel langage eſt cela, Monſieur ? mais je ne veux rien de vous, en vérité je ne veux rien de vous ; levez-vous, Monſieur, levez-vous, ou je vous quitte.

Je fis un effort pour m'en aller. Il ſaiſit ma main, en ſe levant, la baiſa, & la tint entre les ſiennes.

Au nom de Dieu, Mademoiſelle.

Je vous prie, ſir Hargrave.

Vos objections, Mademoiſelle ? Il faut que vous me les diſiez. Ma figure, Mademoiſelle... pardonnez moi, je n'ai pas accoutumé de me vanter, ma *figure*...

Je vous prie, ſir Hargrave.

N'a rien de mépriſable : ma *fortune*...

Dieu vous beniſſe, Monſieur, avec votre fortune.

Eſt aſſez conſidérable : mes *mœurs*...

Je vous prie, Monſieur, à quoi bon cette énumération pour moi ?

Mes mœurs ſont auſſi ſans reproche, que celles de la plupart des jeunes gens à la mode d'aujourd'hui.

(J'en ſuis fâchée, ſi cela eſt vrai, me dis-je en moi-même.)

J'en-

J'espère, Monsieur, lui dis-je, que vous avez raison d'être content de tout cela.

Ma *naissance*...

Est honorable, Monsieur, je n'en doute pas.

Mon *humeur* n'est pas desagréable. Je passe pour avoir de la vivacité, de la gaieté. J'ai du courage, Mademoiselle; je l'aurois fait voir si j'avois eu des raisons de craindre quelque rival auprès de vous.

Je pensois, Monsieur, que c'étoit vos *bonnes* qualités que vous racontiez.

Le courage, Mademoiselle, la magnanimité dans un homme...

Sont de grandes qualités, Monsieur, c'est-à-dire, le courage dans une cause juste: la magnanimité, vous savez, Monsieur, que c'est la grandeur d'ame.

Cela est vrai, Mademoiselle, & j'espère...

Et moi, Monsieur, j'espère que vous avez grande raison d'être content de vous. Mais il seroit bien fâcheux pour moi, si je n'avois pas la liberté d'agir, & de me conduire moi-même dans des affaires essentielles, de façon à être aussi contente de moi.

J'espère que cela sera, Mademoiselle, si vous écoutez mon amour; & je vous assure que jamais un homme vivant n'aima une femme plus que je vous aime. Ma *figure*, ma *fortune*, mes *mœurs*, ma *naissance*, mon *humeur*, (il est permis dans mon cas de se rendre justice) il n'y a rien à dire à tout cela; que je meure si je puis expliquer votre... votre refus, fait d'une manière si décidée, si fort sans cérémonie, à brule pourpoint, pour ainsi dire, & sans que

vous

vous daigniez me faire une seule objection.

Vous dites, Monsieur, lui répondis-je, que je suis la femme que vous aimez le mieux; voudriez-vous, *pourriez*-vous être assez peu délicat, pour souhaiter d'épouser une femme qui ne vous préféreroit pas à tous les hommes? En ce cas, permettez moi de vous dire, Monsieur, que vous avez allegué une raison contre vous-même, que je crois devoir regarder comme concluante.

Je ne doute pas, Mademoiselle, que ma conduite envers vous, après le mariage, ne vous engage par reconnoissance, aussi bien que par justice, à me préférer à tous les hommes.

Votre conduite après le mariage, Monsieur! Je ne me fierai jamais à cela, après que...

Après que, Mademoiselle, quoi?

Il n'est pas nécessaire, Monsieur, d'entrer dans des détails: vous voyez que nous ne pouvons pas être du même sentiment. Vous, sir Hargrave, vous n'avez aucun doute de votre *mérite*...

Je sai, Mademoiselle, que je ferois l'occupation & le plaisir de ma vie de vous servir.

Vous vous faites un mérite, Monsieur, de votre *fortune*.

Seulement, Mademoiselle, autant qu'elle me donne le pouvoir de vous rendre heureuse.

Jamais encore, Monsieur, richesses par elles-mêmes n'ont rendu personne heureux. J'ai déjà une fortune aussi grande que je la souhaite. Vous croyez avoir de la *politesse*.

De la *politesse*, Mademoiselle! Mais, j'espère...

En un mot, Monsieur, tout ce que je veux dire, revient à ceci; vous avez une très-haute opi-

opinion de vous-même ; vous pouvez avoir raison, vous devez mieux vous connoître vous-même & votre propre cœur, que je ne prétends le faire. Mais voudriez-vous, permettrez-moi de vous le demander, choisir pour épouse une femme qui avouë franchement qu'elle ne peut avoir de vous une idée aussi haute que vous vous imaginez qu'elle doit l'avoir ? ... Pour l'amour de vous-même, Monsieur.....

- Sur mon ame, Mademoiselle, dit-il avec hauteur, vous êtes la seule femme qui pût ainsi ...

Fort bien, Monsieur, cela peut être. Mais cette singularité ne vous convaincra-t-elle pas, que je ne puis jamais faire votre bonheur, ni vous le mien ? Vous me dites que vous avez une haute idée de moi ; mais si je ne puis en avoir une pareille de vous, je vous prie, Monsieur, laissez moi jouïr de la même liberté dans mon refus, que vous avez dans votre choix.

Il se promenoit dans la chambre, d'un air qui marquoit une agitation intérieure plus grande encore que celle qu'il laissoit voir.

J'avois envie de le quitter ; cependant je ne voulus pas sortir brusquement, aïant intention, & comptant de mettre fin à toutes ses espérances pour l'avenir. Je lui demandai donc, en quelque manière, la permission de me retirer.

Je suppose, Monsieur, lui dis-je, qu'il ne reste plus rien à dire qui ne puisse bien être dit devant mon Cousin & ma Cousine. Et lui faisant une révérence, je m'en allai.

Il me dit d'un air passionné qu'il étoit à moitié hors de lui-même, & se plaignit de l'usage

ge que je faiſois de mon pouvoir ſur lui. J'avois déjà presque ouvert la porte, quand il vint ſe jetter à genoux devant moi; en la repouſſant, & ſans deſſein il me fit bleſſer le doigt.

Il en fut fâché; je traitai la choſe de rien, quoique j'euſſe de la douleur, pour ne pas lui donner occaſion de débiter de belles choſes là-deſſus, & de montrer une ſenſibilité que je ne lui crois pas naturelle.

J'étois affectée bien différemment en le voyant à genoux, de ce que je l'avois été en voyant ſir Rowland dans la même poſture. Sir Hargrave me ſupplia comme auparavant; je fus forcée de lui répéter les mêmes choſes.

J'aurois bien voulu le quitter civilement; il ne me le permit pas: quoiqu'à genoux, il mêloit l'emportement, & même les menaces à ſes inſtances. Je fus contrainte de lui déclarer que je ne recevrois plus ſes viſites.

Il jura que cette déclaration le mettoit au deſeſpoir, & qu'il ne répondoit plus de ce qu'il deviendroit.

Je le priai pluſieurs fois de ſe lever, mais inutilement, juſqu'à ce que je lui dis que je ne reſterois plus avec lui. Il ſe leva, lâcha un ou deux ſermens; m'appella encore orgueilleuſe & ingrate, & me ſuivit dans l'autre chambre auprès de mon Couſin & de ma Couſine. Il pouvoit à peine être ſeulement civil avec eux. Enfin, pardonnez moi, dit-il, Monſieur Reeves, pardonnez moi, Madame Reeves, en leur faiſant une révérence, & une autre à moi plus contrainte; vous défendez donc mes viſites à l'avenir, Mademoiſelle, me dit-il avec un air de malice.

Oui,

Oui, Monsieur, & pour l'amour de tous deux. Vous m'avez mise fort mal à mon aise.

La première fois, Mademoiselle, que j'aurai l'honneur de vous faire ma cour, j'espère, (il s'arrêta un moment, & d'un air fier encore ajouta) que je ne serai pas si malheureux. Il partit enfin.

Mr. Reeves fut choqué de son procedé, & ne s'opposa point à ma résolution d'éviter ses visites à l'avenir. Vous n'entendrez donc plus guères parler dans mes Lettres de ce sir Hargrave Pollexfen.

Je souhaite de ne pas le voir de quelque tems; si je le vois, ce sera en bonne compagnie; demain au soir peut-être, au bal masqué, car il ne manque jamais ces sortes de fêtes.

* *

Nos habits sont prêts. Mr. Reeves est en Hermite; Mr. Reeves en Nonne; Lady Betty en Abbesse: mais je ne puis goûter le mien, il est trop voyant; c'est précisement ce que je craignois.

Ils appellent cela un habit de Princesse d'Arcadie; mais il ne ressemble à rien de ce que j'imagine de l'habillement des Bergères d'Arcadie.

Une sorte de cape de gaze blanche, brillante de paillettes, & ornée d'une guirlande de fleurs artificielles; avec un petit plumet sur l'oreille gauche; voilà pour la tête.

Mon masque est Vénitien.

Il faut laisser à mes cheveux l'honneur de paroître à cause de leurs boucles naturelles, ils flotteront sur mon col.

Le tour de gorge & les manchettes sont de dentelles de blonde. On

On dit qu'on a auſſi conſulté ma taille dans cet habillement. Une ſorte de veſte de ſatin bleu, garnie avec un Point d'Eſpagne d'argent, & bordée d'une frange d'argent, ſe ferme par un double rang d'agrafes, au bout de chacune desquelles pend un petit gland d'argent, le tout couvert de jais & de paillettes, qui jettent beaucoup d'éclat.

Par deſſus tout cela, on m'ajuſte une eſpèce d'écharpe de ſoie blanche, raſſemblée par des plis ſur ma tête, attachée aux épaules, & flottant derrière moi.

J'aurai des bracelets. On vouloit me donner une houlette; mais je m'y ſuis oppoſée; il y auroit, leur dis-je, un air de confiance à entreprendre de la manier d'un air paſſablement aiſé; & je craignois aſſez que l'habit lui-même ne fît penſer que je n'en manquois pas. Je me contentai d'un large éventail à l'Indienne, aſſez convenable contre la chaleur qu'on comptoit d'avoir dans cet endroit.

Ma juppe eſt de ſatin bleu, garnie, & bordée comme la veſte. Mon panier doit être imperceptible, on n'en portoit point en Arcadie.

Que je vais faire une brillante figure! Si c'eut été ce qu'ils appellent un bal de ſouſcription, où on ſe pare avec plus d'éclat qu'aux bals ordinaires, cet habit auroit été plus ſupportable. Mais ils diſent tous que je ſerai raſſurée par des masques auſſi extravagans, & même plus ridicules.

Quoi qu'il en ſoit, je voudrois que la nuit fût paſſée: j'oſe répondre que ce ſera le dernier amuſement de cette nature où j'irai. Je n'ai point

point encore l'idée d'une mascarade.

Attendez-vous à des détails ſur tout, dans ma première Lettre. Je compte bien que vous en ſerez impatiente. Mais, je vous prie, ma chère Lucy, laiſſez un peu travailler votre imagination, en attendant; & dites moi d'avance, comment vous vous repréſentez chaque choſe; & combien de jolis garçons vous imaginez qu'aſſaſſinera ſous cet habillement.

Votre

HARRIET BYRON.

LETTRE XXIII.

Mr. REEVES à GEORGE SELBY, Ecuyer.

Vendredi, Févr. 17.

Mon cher Monſieur Selby,

Perſonne que vous ne doit voir, à préſent, ce que je vais vous écrire.

Ne vous allarmez pas trop.

Mais comment vous dirai-je les nouvelles, les terribles nouvelles?.... Ma femme en a depuis ce matin une ſuffocation.

Vous ne devez pas... Mais comment dirai-je que vous ne devez pas être trop affecté, quand nous ſommes incapables de nous ſoutenir nous-mêmes? Je ſuis presque hors du ſens.

O mon Couſin Selby!... Nous ne ſavons pas ce qu'eſt devenue notre chère Miſs Byron.

J'entrerai dans d'auſſi grands détails, que ma dou-

douleur & mon étonnement pourront le permettre. Il le faut, comme vous verrez.

Mr. Greville, à ce que je crains... Mais premiérement je dois vous dire les particularités.

Nous sommes allés cette nuit au bal, à Haymarquet.

Les porteurs, qui avoient mené cette chère fille, & qui, comme les nôtres, avoient été engagés pour la nuit, furent attirés quelque part pour boire. Ils promirent à Wilson, le laquais de ma Cousine, de revenir dans une demie-heure.

Il n'étoit guères plus de minuit. Wilson attendit près de deux heures sans qu'ils revinssent, il loua d'autres porteurs à leur place.

Entre deux & trois heures, nous convinmes tous de nous retirer; notre chère Miss étoit fatiguée des importunités de tout le monde. Tout le monde l'admiroit: elle auroit voulu partir plutôt; mais Lady Betty l'engagea à rester encore un peu.

Je la conduisis à sa chaise, & l'y vis entrer, avant que de conduire Lady Betty, & ma femme, aux leurs.

Je vis que ce n'étoit ni la chaise, ni les porteurs qui l'avoient amenée; j'en demandai la raison, & l'on me donna celle que j'ai dite, lorsqu'elle étoit déjà dans la chaise.

Elle se pressa d'y entrer à cause de son habillement, parce qu'elle avoit chaud, aussi bien qu'à cause de quatre Messieurs qui la suivirent jusqu'à sa chaise.

Il étoit près de trois heures. J'ordonnai à Wilson de faire attendre les porteurs, quand ils se

se seroient tirés de la foule, jusqu'à ce que nos trois chaises les eussent joint.

Je vis partir la chaise, & Wilson devant avec un flambeau : les quatre masques qui l'avoient suivie, rentrèrent.

Nos domestiques ne pouvant trouver sa chaise, nous supposames qu'à cause du bruit son laquais n'avoit pas entendu mes ordres; & nous fimes avancer nos porteurs, ne doutant pas que nous ne la trouvassions à la maison.

Nous étions convenus auparavant d'aller directement chez nous, refusant l'invitation que Lady Betty nous faisoit, d'aller reprendre nos habits chez elle où nous nous étions habillés pour le bal.

Nous fumes fort surpris de ne pas trouver Miss Byron arrivée ; mais concluant que par mépriſe on l'avoit portée chez Lady Betty, & qu'elle nous y attendoit, nous y envoyames tout de suite.

Mais bon Dieu! quelle fut notre consternation, quand les domestiques nous vinrent raporter que Lady Betty ne l'avoit point vue, & n'en avoit pas ouï parler!

Mr. Greville, je crains bien...

Mais que je vous donne auparavant toutes les lumières sur lesquelles je fonde mes soupçons.

Lady Betty nous informa au bal, qu'on lui avoit dit, que Mr. Greville, qui avoit pris congé de ma Cousine mardi au soir, comme partant le lendemain matin pour le Comté de Northampton, n'étoit cependant pas parti, & comptoit au contraire de rester caché dans la ville, pour veiller sur ceux qui viendroient visiter ma Cousine.

Il lui a dit effectivement, qu'il auroit une douzaine d'espions à ses trousses; & a exprimé quelques mouvemens de jalousie contre deux de ceux qui viennent chez elle.

Sir Hargrave Pollexfen étoit au bal en habit d'Arlequin. Il découvrit bientôt notre charmante Cousine; & malgré son dépit, il lui fit sa cour avec la politesse d'un homme accoutumé à fréquenter ces sortes d'endroits.

Je me trouvai à côté de lui un peu avant que nous sortissions: il me demanda si je n'avois point vu Mr. Greville au bal. Je lui dis que non.

Il me demanda si je n'avois pas remarqué un masque distingué par un chapeau à large bord, à demi-détroussé, dont la forme étoit haute & plate, aïant un petit manteau noir, & une lanterne sourde à la main, qu'il portoit au né de chaque masque; c'étoit, disoit-il, Mr. Greville.

J'avois effectivement remarqué cette personne; mais je ne me rappellois pas qu'elle eût l'air de Mr. Greville; il m'avoit paru beaucoup plus gros: mais comme il vouloit qu'on crût qu'il avoit quitté la ville, il avoit pu aisément ajouter cette circonstance à son déguisement.

Vous savez que Mr. Greville est un homme entreprenant.

Il est venu en ville, n'aïant, de son propre aveu, d'autre affaire que de s'opposer à ceux qui viendroient voir ma Cousine... Il a vu qu'il y en avoit deux nouveaux sur les rangs: il a parlé d'abord de rester en ville, d'y prendre sa part des amusemens, & même de faire faire un nouvel équipage.

Mais tout d'un coup, quoique comptant que Mr. Fenwick viendroit, il parle de quitter la ville, & de partir directement pour le Comté, ſans avoir rien obtenu de ma Couſine.

En réuniſſant toutes ces circonſtances, il me ſemble qu'on ne peut guères douter que Mr. Greville ne ſoit l'auteur de cet horrible événement.

Vous prendrez donc ſur ces lumières les meſures que votre prudence vous ſuggérera. Si Mr. Greville n'eſt pas de retour... Si Mr. Fenwick... Que vous dirai-je?

Le moins de bruit, cependant, que fera la choſe, jusqu'à ce que nous aïons des certitudes, ce ſera le meilleur.

Que je crains ces certitudes! chère fille!

Je ſuis bien ſûr que vous cacherez cette terrible affaire à ſa pauvre Grand-Mère, j'eſpère auſſi, à votre chère Epouſe;.. cependant ſes prudens conſeils peuvent être néceſſaires.

J'ai ſix perſonnes dans différens quartiers, qui font des perquiſitions auprès des porteurs, des cochers, &c.

Il n'eſt pas poſſible que ſon nouveau domeſtique ſoit un ſcélerat... Que peut-on dire? Que peut-on imaginer?

Nous avons envoyé chez ſa ſœur, qui tient une hôtellerie à Smithfield. Elle n'en a pas ouï parler.

J'ai envoyé chez les porteurs qui la menèrent à ce maudit bal. Les porteurs de Lady Betty qui avoient procuré les chaiſes, les connoiſſent, & leur numero.

On peut découvrir quelque choſe par le moyen

moyen de ces droles-là s'ils ont été employés. Je ſuppoſe qu'ils n'oſent venir demander leur argent qu'ils n'ont gagné qu'à moitié. Malheur à eux, ſi l'on découvre qu'ils ſont des coquins!

J'ai eu un demi ſoupçon ſur ſir Hargrave, tant à cauſe de l'idée que nous en a donnée un de mes amis, qu'à cauſe de la façon impolie dont il a reçu le refus de notre chère Harriet. J'ai envoyé chez lui au quarré de Cavendish, pour ſavoir s'il y étoit, & en ce cas, à quelle heure il étoit revenu du bal.

On m'a rapporté qu'il étoit au lit; qu'il ne ſe leveroit pas ſans doute avant le diner, pour lequel il attendoit compagnie; & qu'il n'étoit revenu du bal qu'entre quatre & cinq.

Nous avons envoyé au logement de Mr. Greville: il l'a quitté; & les gens croient, comme il le leur a dit, qu'il eſt parti pour la campagne. Mais il a aſſez de manége pour ajuſter tout cela: on ne peut pas ſuppoſer qu'il leur eût parlé autrement qu'à nous. Heureux, ſi nous n'avions pas trouvé qu'il fût parti!

Il faut que ce ſoit Mr. Greville!

Vous voudrez bien renvoyer tout de ſuite le porteur, avec les informations que vous pourrez avoir au ſujet de Mr. Greville.

Tout à vous,

ARCHIBALD REEVES.

LETTRE XXIV.

Mr. SELBY à ARCHIBALD REEVES, Ecuyer.

Réponſe à la précedente.

Samedi, Févr. 18.

O Monſieur Reeves! Chère enfant! L'ornement de la terre! Comment pourrois je renfermer ces affreuſes nouvelles dans mon ſein!

Comment puis-je cacher ma conſternation! Ma femme l'a vue. Elle vouloit en ſavoir la cauſe.

Je ne pouvois lui raconter ces funeſtes nouvelles... Funeſtes en effet! Sa pauvre Grand-Mère en mourra ſur le champ.

Nous devons le lui cacher auſſi longtems que nous pourrons... Mais comment le lui cacher! Elle eſt donc diſparue la plus chère de toutes les créatures! O Monſieur Reeves!

J'ai donné votre Lettre à ma femme: elle s'eſt évanouïe avant que de l'avoir achevée.

J'avois ouï dire généralement que les mascarades étoient un amuſement plus inſipide que criminel. Mais je ſuis convaincu à préſent, qu'elles ſont le plus abominable de tous les divertiſſemens. Vous êtes *presque* hors du ſens, dites-vous, mon Couſin! Vous devez bien l'être auſſi; nous le ſerons tous *tout-à-fait*. Chère, chère créature! Que n'aura-t-elle pas ſouffert pendant tout ce tems!

Pour-

. Pourquoi la laiſſions nous partir!

Vous ne vouliez pas qu'on vous la refuſât. Vous vouliez l'avoir dans cette maudite ville.

Surement quelque infame ſcélerat!... Ce n'eſt pas Greville.

Greville eſt arrivé chez lui l'avant-dernière nuit en chaiſe de poſte. Il n'avoit perſonne avec lui.

Une demie heure après, tout tard qu'il étoit, il a envoyé faire ſes complimens chez nous, pour nous dire qu'il avoit laiſſé notre chère enfant en bonne ſanté, &, ſelon ſon ſtile ordinaire, plus heureuſe qu'elle ne vouloit le rendre. Il ſait qu'elle nous eſt plus chère que notre vie.

Trouvez où elle eſt; & trouvez la ſaine & ſauve, ou nous ne pardonnerons jamais à ceux qui ont été cauſe qu'elle allât à Londres.

Chère ame! Elle avoit un preſſentiment. Elle ne ſe ſoucioit point d'y aller.

La plus douce, la meilleure des filles! Qu'eſt-elle devenue à préſent! Que n'aura-t-elle pas ſouffert pendant ce tems!

Cherchez par-tout... Mais vous le ferez ſans doute: ſoupçonnez tout le monde. Cette Lady Betty Williams... Il doit y avoir eu quelque femme dans un tel complot. N'étoit-elle pas amie de ſir Hargrave? Ce ſir Hargrave!.. Ce ne peut être Greville. Quand nous n'aurions pas la preuve que j'ai dite, Greville tout méchant qu'il eſt, ne peut être ſcélerat à ce point.

Au premier moment que vous aurez quelque nouvelle, bonne ou mauvaiſe, ne regardez point à la dépenſe...

Greville a été ici dans ce moment.

Nous ne pouvions le voir; nous ne lui en avons pas fait dire la raiſon.

Il s'en eſt retourné, fort ſurpris ſur ce que les domeſtiques lui ont dit que nous avions reçu de mauvaiſes nouvelles, qui nous mettoient hors d'état de voir perſonne. Les domeſtiques ne pouvoient dire ce que c'étoit. Cependant ils devinent tous par votre livrée, & par notre douleur, qu'il doit être arrivé quelque choſe à leur chère jeune Dame. Ils ſont tous en larmes, & ils nous regardent en nous ſervant avec une douleur curieuſe, mais ſans oſer parler. Nous ne parlons point devant eux, & nous ne leur diſons ce que nous voulons que par ſignes.

Bon Dieu, après tant d'heureuſes années! Heureuſes tant qu'elle a été avec nous! Devenir enfin en ſi peu de tems la plus miſérable de toutes les femmes!

Cela ne ſeroit pas arrivé, ſi... Mais n'en parlons plus... Grand Dieu, que deviendra ma pauvre Tante Shirley! Lucy, Nancy, ſeront déchirées par le deſeſpoir... Mais c'eſt aſſez. Dépêchez vite un nouveau Courier. Et pardonnez le déſordre de cette Lettre. Je ne ſai ce que j'ai écrit. Mais je ſuis à vous.

GEORGE SELBY.

LET-

LETTRE XXV.

Mr. REEVES à GEORGE SELBY, Ecuyer.

Suite de la LETTRE XXIII.

Les porteurs de Lady Betty ont trouvé les premiers porteurs. On les avoit rendus yvres morts. Il sont surs qu'on avoit mis quelque chose dans leur boisson. Ils ont cherché les laquais qui les ont débauchés & enyvrés. Ils se rappellent leur livrée, qui est brune, doublée de jaune : ils sont au service de la veuve d'un marchand qui demeure ou à Mark-lane, ou à Mincing-lane ; mais ils n'ont pu les trouver. Leur maîtresse, disent-ils, étoit au bal. Ils furent fort empressés à lier connoissance avec eux. Nous ne connoissons point cette livrée. Ainsi l'on ne peut point trouver de lumières par ce moyen. Maudite & profonde scélératesse ! Les porteurs ont résolu, disent-ils, de trouver ces laquais, fussent-ils à cent pieds sous terre, & les autres porteurs qu'on a loué à leur défaut.

Chaque heure nous recevons quelque messager qui vient nous dire quelque chose ; mais jusqu'à présent, rien qui nous éclaircisse. Cela m'a retenu au logis. O Monsieur Selby, je ne sai où m'addresser. Je ne sai que faire. Je les

renvoie auſſitôt qu'ils reviennent ; mais je montre plus mon deſeſpoir que mes eſperances.

Surement cette abomination doit venir de Greville. Quoique je vienne ſeulement de vous dépêcher mon domeſtique, je m'impatiente déjà qu'il revienne.

J'écrirai toutes les heures, à meſure que quelque choſe s'offrira, pour avoir une Lettre prête à vous envoyer par un autre Exprès, au moment que nous apprendrons quelque choſe. Et cependant je n'attends plus rien d'eſſentiel que de vous.

Nous commençons à ſoupçonner ce Wilſon, ce domeſtique que ma Couſine à loué dernièrement. S'il étoit net ſur cette affaire, on auroit entendu parler de lui, ou des porteurs qu'il a loué. Il ſeroit revenu. Ils ne peuvent avoir été tous trois tués, ou cachés.

Maudites mascarades! Jamais...

O Monſieur Selby! Son laquais eſt un ſcélerat... Sara, la fille de chambre de ma chère Couſine, (ma pauvre femme ne peut penſer à rien, elle eſt extrêmement mal) Sara s'eſt miſe en tête d'enfoncer le coffre de ce coquin qui a un air de quelque choſe. Ce coffre étoit fort leger, & Wilſon avoit dit, encore le ſoir auparavant, aux autres domeſtiques, qu'il avoit beaucoup de hardes; on n'y a pas trouvé pour ſix ſous vaillans. C'eſt le ſcélerat qui a la mine la plus trompeuſe, ſi c'en eſt un. Tout le monde l'aimoit : notre chère Couſine elle-même en étoit fort contente. Il ſavoit tout, & connoiſſoit tout le monde.... Que maudite ſoit ſon habileté, & ſes connoiſſances ! Nous

avons

avons trop cherché pour lui trouver un domeſtique.

à onze heures.

J'arrive dans ce moment de Smithfield de chez la ſœur du ſcélerat. Il eſt ſûr qu'il en eſt un. Je veux dire ce Wilſon : un ſcélerat de profeſſion.

Cette femme branla la tête, quand je lui demandai, moitié hors d'haleine, ce qu'il étoit devenu : elle craignoit, diſoit-elle, qu'il n'y eût quelque choſe de mal : mais elle étoit bien ſure que ſon frère n'avoit pas volé.

Il s'eſt rendu coupable, lui dis-je, d'une abomination mille fois pire que le vol.

Elle demanda ce que c'étoit : je le lui donnai à entendre.

Son frère, diſoit-elle, étoit un jeune homme qui avoit des talens & de l'eſprit, qui ſeroit ſurement bien-aiſe de gagner ſa vie en ſervant honnêtement. Il étoit bien triſte qu'il y eût des maîtres dans le monde, qui vouloient employer leurs domeſtiques dans de mauvais manéges.

Je m'informai de ce Bagenhall, qui avoit été le dernier maître de ſon frère, & je ménaçai imprudemment celui-ci.

Ah Monſieur! ce fut tout ce qu'elle me répondit en branlant la tête.

Je lui demandai encore, qui étoit ce Bagenhall.

Excuſez moi, Monſieur, dit-elle, je ne ferai point d'autre réponſe juſqu'à ce que je ſache ſi la vie de mon frère eſt en danger ou non. Elle abhorroit toutes les mauvaiſes menées autant que perſonne; & elle étoit fâchée pour la Dame, & pour moi.

Je lui offris alors de faire la fortune de son frère, s'il étoit poſſible de la faire avant que la Dame eût eſſuyé aucune violence. Je lui demandai ſi elle ſavoit où on le pourroit trouver.

Elle ne le ſavoit en vérité pas. Elle oſoit bien répondre qu'elle n'auroit de ſes nouvelles de longtems. Toutes les fois qu'il s'étoit employé dans quelque mauvaiſe affaire, (vous voyez, Monſieur Selby, que c'eſt un ſcélerat de profeſſion) il s'étoit tenu loin d'elle, jusqu'à ce que tout fût oublié. Ceux qui auroient formé une telle entrepriſe, craignoit-elle, auroient déjà fait le mal.

Dans quels transports j'étois!

Je lui offris de l'argent, une ſomme conſidérable, ſi elle vouloit me dire ce qu'elle ſavoit de ce Bagenhall, ou de quelque autre des pratiques de ſon frère; mais elle refuſa de me dire un mot davantage, jusqu'à ce qu'elle ſût ſi la vie de ſon frère courroit quelque riſque.

Je la quittai, & revins en hâte au logis, pour m'informer de ce qui auroit pu arriver en mon abſence. Mais je vais retourner chez cette femme, dans l'eſperance d'en tirer quelques ouvertures, au moyen desquelles nous puiſſions découvrir quelque choſe. Mais en attendant quel eſt le ſort de cette chère infortunée! je ne puis ſoutenir mes propres penſées.

Lady Betty eſt dans une affliction inexprimable...

J'ai dépêché un homme à cheval, (Dieu ſait à quoi cela ſera bon) vers un ami que j'ai à Reading, pour le prier de s'informer de ce Bagen-

genhall. Il y a un homme de ce nom, c'eſt un homme de plaiſir, à ce que m'écrit ſir John Alleſtree. L'abominable homme que ce Wilſon! Il ne pouvoit ſouffrir, diſoit-il aux autres domeſtiques, la vie déréglée de ſon maître. L'habile fourbe!

à une heure.

Les porteurs de Lady Betty ont trouvé, & amené avec eux, un de ceux que Wilſon a loués. L'autre n'oſoit venir. Je me ſuis aſſuré de ſon camarade. Il paroit ingenu; & je lui ai promis de le recompenſer au-lieu de le punir, s'il ſe trouve innocent. Les deux porteurs ſur cette promeſſe, ſont allés eſſayer de ramener l'autre, ne fût-ce que pour délivrer ſon compagnon, en ſe joignant à lui pour ſoutenir leur innocence.

Vous ſerez impatient à préſent de ſavoir ce que dit ce drole là.

O Monſieur Selby! La chère fille... Mais avant que de continuër, il faut que je reprenne mes ſens.

à deux heures.

Ce porteur s'appelle Macpherſon, & ſon camarade Dermot. Voici ce que dit Macpherſon.

Wilſon les loüa pour porter ſa jeune maîtreſſe à Paddington.., à Paddington! le malheureux!

Ils objectèrent la diſtance, & le danger; le dernier, comme Macpherſon l'avouë, pour ſe faire valoir.

Par raport au danger, Wilſon leur dit qu'ils trouveroient, en entrant dans la campagne, trois de ſes camarades armés; & pour la diſtance,

qu'ils seroient richement payés: il leur donna un écu d'arrhe, & les régala de Brandevin.

Pour prévenir leur curiosité, & écarter toutes les difficultés, le scélerat leur dit que la jeune Dame étoit une héritière, qui étoit convenuë de s'en aller du bal avec son Amant, qui ne paroitroit que lorsqu'elle seroit arrivée à la maison où elle devoit être conduite.

Elle pensoit, disoit l'infernal scélerat, qu'on la devoit conduire à la Chapelle de Mai-Fair, & qu'elle seroit mariée tout de suite; que le Ministre, malgré l'heure induë qu'il étoit, se trouveroit là tout prêt. Mais le Cavalier, qui est un homme d'honneur, veut essayer auparavant d'obtenir le consentement des Parens. Ainsi quand elle s'appercevra qu'elle reste plus longtems en chemin, continuoit le malheureux, elle sera peut-être effrayée, & voudra me faire des questions: je ne voudrois pas pour tout au monde lui faire de la peine; mais dans cette occasion, il faut la tromper pour son propre bien, & quand tout sera fini, elle me saura gré de cette innocente tricherie. Mais quelque ordre qu'elle vous puisse donner, n'obsérvez que les miens, & suivez moi. Vous serez richement recompensés, répéta cet abominable: quand même elle crieroit, ne vous en embarassez pas: elle est toute pleine de terreurs paniques, & reste à peine une heure de suite dans la même résolution.

Il leur recommanda de plus de ne répondre à aucune des questions que leur pourroit faire celui qui conduiroit la jeune Dame à sa chaise, mais de renvoyer tout à lui; & si d'autres chaises

ſes venoient avec la leur, de reſter en arrière, & de ſuivre ſon flambeau.

Macpherſon dit qu'elle ferma les rideaux, ſans doute à cauſe de ſon habit, au moment où je la quittai après l'avoir vuë dans ſa chaiſe.

Les porteurs ainſi prévenus, & inſtruits, partirent ſans attendre les autres chaiſes: cependant cette chère fille devoit avoir entendu que je donnai cet ordre.

Ils avoient fait bien du chemin avant qu'elle appellât; & elle appella trois fois avant qu'ils fiſſent ſemblant de l'entendre, enfin ils s'arrêtèrent, & ſon laquais demanda ſes ordres. Où ſuis-je, William, dit-elle? Tout-à-l'heure à la maiſon, répondit-il. Surement vous avez fait un terrible détour. Nous avons pris par ici, dit le coquin, pour éviter l'embarras des chaiſes & des caroſſes.

Ils pourſuivirent leur route, & rencontrèrent les trois hommes dont Wilſon leur avoit parlé. Ils s'imaginèrent que l'un des deux étoit un Monſieur, parce qu'il étoit enveloppé d'un manteau, & qu'il avoit à la main une épée à poignée d'argent: mais il ne parla point, & ne donnoit aucun ordre. Tous trois ſe tinrent loin, pour qu'elle ne pût les voir.

A Maribone, elle appella encore: William, William, dit-elle avec vivacité. Dieu ait pitié de moi, où me menez-vous? Porteurs, arrêtez, arrêtez, laiſſez moi ſortir. William! Appellez mon laquais, Porteurs!....

Là chère ame! ſon Laquais! ſon Démon!

Les Porteurs l'appellèrent. Ils ouvrirent la chaiſe: les rideaux des côtés étoient encore fer-

més; & Dermot se tenoit serré contre la chaise, pour qu'elle ne pût pas voir devant elle. Ne m'aviez-vous pas assuré, leur dit le malheureux, que le chemin n'étoit pas long par ici? Voyez comme vous avez effrayé ma maîtresse! Mademoiselle, nous sommes presque à la maison.

Ils continuèrent à marcher, disant qu'à la vérité ils s'étoient trompés de chemin, mais qu'ils alloient arriver; & ils marchèrent plus vîte.

Elle tira alors les rideaux.... Grand Dieu du Ciel, l'entendirent-ils s'écrier, protége-moi... Je suis au milieu de la campagne. Ils étoient alors à Lissom-Green.

Ils l'entendirent prier Dieu; & Macpherson dit qu'il commença à conclurre que la Dame étoit trop effrayée, & trop *pieuse*, pour être dans un complot amoureux.

Cependant les signes de leur détestable guide les firent hâter leur marche. Elle cria alors; & aïant apperçu un des trois hommes, elle implora son secours pour l'amour de Dieu.

Ce drole se fâcha contre les porteurs, & leur ordonna d'arrêter. Elle demanda la ruë de Grosvenor, on devoit la porter là.

Elle alloit y être, lui dit ce coquin.... Cela ne peut être, Monsieur! cela ne peut être! Ne vois-je pas la campagne autour de moi? Je suis au milieu de la campagne, Monsieur.

C'est la place de Grosvenor, Madame, repliqua le scélerat, ce sont les arbres, les jardins de la place de Grosvenor.

Quel étrange chemin avez-vous pris! s'écria son perfide laquais. Il éteignit alors son flambeau, pendant qu'un autre prit la lanterne des por-

porteurs, qui n'eurent plus que la foible clarté des étoiles pour se conduire.

La pauvre créature cria alors d'une façon si horrible, que Macpherson dit que cela lui faisoit mal au cœur de l'entendre. Mais suivant toujours Wilson, qui leur dit qu'ils alloient *débarquer*, c'étoit son terme, il les mena dans une longue allée d'un jardin, par un chemin détourné. Un des trois hommes aïant pris les devants, ouvrit la porte du jardin; & pendant qu'ils allèrent à la maison à laquelle le jardin paroissoit appartenir, la chère fille cessa de crier.

Ils n'en virent que trop la cause, quand ils s'arrêtèrent; elle étoit évanouïe.

Deux femmes aidées de celui qui avoit un manteau, la secoururent avec beaucoup d'empressement. Elles louèrent sa beauté, & témoignèrent beaucoup d'allarmes pour elle, comme si elles eussent craint qu'elle n'en revint pas; ce qui parut faire frémir l'homme en manteau.

Wilson entra dans la maison avec ceux qui y portèrent ma chère Cousine; mais il revint bientôt vers les porteurs. Ils virent l'homme en manteau, pendu au cou du scélerat, l'embrassant avec transport, & lui donnant de l'argent: celui-ci leur mit ensuite à chacun une guinée dans la main, & les reconduisit à travers le jardin, jusqu'à la porte, par où ils étoient entrés; mais il leur refusa de la lumière, même celle de leur lanterne. Cependant il leur envoya un autre homme, qui les conduisit par des sentiers détournés, rudes & boueux, sur le chemin de Londres, évidemment dans le dessein de leur ôter la facilité de retrouver l'endroit.

On

On a amené l'autre porteur: il raconte exactement la même choſe.

Je leur ai demandé à tous deux comment étoit fait l'homme en manteau: mais il s'enveloppa ſi ſoigneuſement, & ils l'avoient vu ſi peu, que je ne pus tirer aucune lumière de leur deſcription.

Sur la promeſſe qu'ils m'ont faite de revenir, je les ai laiſſé aller avec les porteurs de Lady Betty, pour voir s'ils ne pourront point trouver la trace de leurs pieds, & la maiſon.

Que de maux ſans remède ne peut pas faire, dans l'occaſion, un homme qui ne connoit pas ce qui eſt juſte!

* *

Je me ſuis informé de Lady Betty, pour ſavoir qui lui avoit dit que Mr. Greville n'étoit pas parti, & qu'il vouloit reſter caché dans Londres. Elle m'a nommé la perſonne. Je lui ai demandé comment cela étoit venu dans la converſation. Elle m'a avoué que c'avoit été aſſez mal à-propos: elle ignoroit auſſi ſi cette Dame connoiſſoit Greville.

Je ſuis allé chez cette Dame, qui s'appelle M. Preſton, au nouveau Bond-ſtreet. Elle étoit informée, me dit-elle, par ſir Hargrave Pollexfen, qui lui avoit fait entendre qu'il prendroit ſi bien garde à Mr. Greville, que cela pourroit avoir des ſuites; elle s'étoit preſſée d'en inſtruire Lady Betty, pour prévenir quelque malheur.

A préſent, Monſieur Selby, comme je tiens de ſir Hargrave ſeul que l'homme de la lanterne étoit

étoit Mr. Greville, & que nous n'en avons rien apperçu nous-mêmes; que ſait-on.... D'ailleurs Mr. Greville vouloit qu'on le crût hors de la ville... Cet avis vint de ſir Hargrave... & de plus n'eſt-il pas vraiſemblable que Mr. Greville auroit pris autant de ſoin pour ſe cacher de ſir Hargrave, que de nous? Mais je vais tout à l'heure à la maiſon de ſir Hargrave. Il devoit y diner, & en compagnie. Si je ne puis le voir; s'il ſe trouve abſent... mais je ne vous dis plus rien juſqu'à mon retour.

* * * *

O, Monſieur Selby! Je crois que j'ai fait tort à Mr. Greville. Je crains bien que l'infortunée ne ſoit tombée dans des mains, pires même que les ſiennes.

Je ſuis allé chez ſir Hargrave. Il étoit au logis; il n'y étoit pas. Il avoit compagnie; on ne pouvoit lui parler: voilà les différentes réponſes que m'a donné ſon portier, auſſi embaraſſé que j'étois impatient. Il me parut évident cependant qu'on lui avoit fait ſa leçon. En un mot, j'ai ſujet de croire que ſir Hargrave n'eſt pas revenu chez lui de toute la nuit; je ſoupçonne qu'il étoit l'homme en manteau. Tout ce que ſir John Alleſtree m'a dit de la méchanceté de cet homme diabolique, & ſa conduite arrogante envers notre chère Miſs Byron, ſur ce qu'elle l'a refuſé, tout cela me revient à préſent à l'eſprit. Seroit-il donc poſſible qu'elle fût tombée entre les mains d'un pareil homme? Plutôt cent fois mes premiers ſoupçons puiſſent-ils ſe trouver vrais! Quoiqu'il y ait à dire contre Greville, il vaut

surement mieux, il a du moins un meilleur cœur que celui-ci, & il ne peut avoir des vuës moins honorables que le mariage. Mais ce miserable, si c'est lui... Je ne puis, je n'ose suivre cette reflexion.

* *

Les quatre porteurs sont revenus dans ce moment. Ils croient avoir trouvé l'endroit; mais ayant reçu quelques informations, (informations qui me dechirent le cœur,) ils sont revenus au plus vîte pour prendre des instructions.

Ils ont demandé à un Cabaretier du Voisinage, s'il n'y avoit pas un grand jardin, appartenant à la maison qu'ils soupçonnoient, & une porte de derrière donnant sur un petit chemin, & un terroir boueux. Il leur a répondu que oui. La maison fait face sur le grand chemin.

Ils se firent donner quelques liqueurs, & demandèrent ce qu'étoient les propriétaires de la maison. L'hôte dit qu'il ne savoit rien à leur desavantage; qu'ils avoient vecu là près d'un an en bonne réputation; que la famille étoit composée d'une veuve, nommée Awberry, de son fils, & de deux filles; le fils, âgé d'environ trente ans, a un emploi à la Douane, & ne vient que les samedis pour s'en retourner le lundi. Mais une avanture extraordinaire, disoit-il, l'avoit allarmé ce même matin.

Il faisoit d'abord quelque difficulté d'en parler. Il ne s'embarassoit pas, disoit-il, des affaires des autres. A la fin cependant il leur dit, qu'environ à six heures du matin, il avoit été réveillé par un bruit de chevaux, & qu'il avoit

vu

vu par ſa fenêtre un caroſſe à ſix chevaux, & trois ou quatre hommes à cheval, devant la porte de la veuve Awberry. Il s'étoit levé: les valets & le cocher étoient fort cois, ne demandant pas une goûte de liqueur, quoique ſa maiſon fût ouverte; choſe fort rare, diſoit-il, & qui excita encore plus ſa curioſité.

Environ à ſept heures, une des filles de la veuve eſt venuë à la porte, une chandelle à la main, & a fait avancer la voiture devant la maiſon. Le Cabaretier ſe coula alors dans un berceau près de la porte de la veuve: il n'y avoit pas été trois minutes, qu'il vit venir ſur la porte deux perſonnes, l'un, un Monſieur bien fait, en habit galonné, tenant dans ſes bras une autre perſonne de taille moyenne, enveloppée d'un manteau d'écarlate, reſiſtant, comme étant dans une grande perplexité, à la violence de l'autre, & ſuppliant qu'on ne la mît pas dans la voiture, avec une voix & un ton, qui montroient bien que c'étoit une femme.

Le Cavalier faiſoit de grandes proteſtations d'honneur; mais il mit la Dame dans la voiture. Elle ſe débattoit, & paroiſſoit être dans le dernier deſeſpoir. Quand elle fut portée dans la voiture, & que le Cavalier y entra après elle, elle cria au ſecours; & il remarqua qu'en ſe débattant elle avoit laiſſé voir ſous ſon manteau, un habit galonné en argent; (l'habit de la mascarade ſans doute!) ſes cris devinrent toujours plus foibles, & ſa voix lui parut comme ſi on lui eût fermé la bouche. Le Cavalier parloit haut, comme s'il la menaçoit. Le caroſſe partit, & les domeſtiques à cheval après lui.

Une

Une demie-heure après, un carosse à quatre chevaux vint à la porte de la veuve, qui s'y mit avec ses deux filles; & il prit la même route.

Le Cabaretier avoit eu ensuite la curiosité de demander à la servante, qui étoit une lourde païsanne, où ses maîtresses étoient allées si matin: elle répondit qu'elles étoient allées du côté de Windsor; & qu'elle ne croyoit pas qu'elles revinssent d'une semaine.

O cet abominable sir Hargrave! Il a une maison près de la forêt. Je ne doute plus que ce ne soit lui. Qui sait quelles indignités aura essuyé cette chère fille avant que d'avoir été contrainte d'entrer dans la voiture? Dieu me donne de la patience! Chère ame! Ses prières! Ses efforts en se débattant! Ses cris pour avoir du secours! Sa bouche fermée! O le scélerat!

J'ai prié deux de mes amis de me fournir autant d'hommes & de chevaux qu'ils pourroient pour joindre à deux des miens: nous serons neuf en tout: nous nous hâterons le plus qu'il nous sera possible; je poursuivrai le scélerat jusqu'au bout du monde: pourvu seulement que je le trouve.

Nous irons d'abord à sa maison de Windsor: si nous ne l'y trouvons pas, nous irons chez ce Bagenhall, près de Reading.

Ce seroit perdre du tems inutilement, que d'aller à Paddington. Puisque l'indigne veuve & ses filles ont quitté la maison, & qu'il n'y reste qu'une servante ignorante, que pourrions-nous apprendre de plus que ce qu'on nous a dit?

J'ai cependant accepté l'offre que Lady Betty m'a faite d'envoyer son Maître d'Hôtel avec

les

les porteurs, pour prendre à Paddington toutes les lumières qu'il pourra en tirer encore, en attendant mon retour.

Je prendrai avec moi tout ce que j'ai écrit, pour en faire pour vous, moins à la hâte, une Lettre moins effrayante que ne le seroient tous ces morceaux écrits dans de si horribles angoisses: je suppose que j'en aurai le tems, & que je pourrai vous écrire avec quelque certitude. O rédoutable certitude!

Nous nous rendrons demain à quatre heures du matin, au coin de Hyde-Park, les six hommes qu'on me prête, deux de mes domestiques & moi, bien armés. Il est fâcheux qu'il faille laisser passer la nuit. Mais tant de gens ne peuvent pas se rassembler aussi aisément que deux ou trois.

Ma pauvre femme m'a fait promettre de me faire aider des Officiers publics, par-tout où je trouverai le scélerat, ou notre chère infortunée.

Là, où le chemin se partagera, nous nous séparerons, & nous nous informerons à toutes les barrières, après être convenus des lieux de rendez-vous.

Je suis harassé à la mort: mais mon esprit souffre encore plus que mon corps.

* *

O mon cher Monsieur Selby! Nous avons des nouvelles... Dieu soit loué, nous avons des nouvelles... non pas si heureuses à la vérité qu'il seroit à souhaiter: cependant la chère fille est en vie, & dans des mains honorables... Dieu soit loué!

Li-

Liſez cette Lettre qu'on m'a addreſſée.

MONSIEUR,

Miſs Byron eſt en des mains ſures & honorables.

Au premier moment qu'elle s'eſt reconnuë, elle m'a priée de tranquilliſer votre cœur, & celui de votre femme par cette information.

Elle a été cruellement traitée.

Elle ne peut dire les particularités à préſent.

Elle a été pluſieurs heures ſans pouvoir parler.

Ne vous effrayez pas cependant: ſes défaillances, quoiqu'auſſi fréquentes, ſont toujours moins conſidérables.

Le porteur vous dira, qui eſt mon frère, à qui vous devez la conſervation & la ſureté de la plus aimable fille de l'Angleterre; & vous indiquera une maiſon où vous ſerez, quand il vous plaira, le bien venu avec votre femme, car Miſs Byron ne peut être tranſportée: vous pourrez vous convaincre par vous-même qu'on en prend tout le ſoin poſſible. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſervante,

Vendredi, Févr. 17. CHARLOTTE GRANDISON.

Des *défaillances! Elle a été cruellement traitée! Pluſieurs heures ſans parler! Elle ne peut être tranſportée!* Son attention, quoique ſi mal elle-même, pour nous *tranquilliſer!* Chère, trop chère créature! Mais vous vous réjouirez avec moi de ce qu'elle eſt dans de telles mains.

Ce que j'ai écrit doit partir; je n'ai pas le tems de le tranſcrire.

J'ai

J'ai envoyé dire à mes deux amis que je n'ai pas besoin de leurs gens.

Elle est dans la maison du Comte de L. près de Colnebrooke.

Ma femme harassée, & fatiguée d'esprit, comme elle l'a été dans cette occasion, d'ailleurs malade, vouloit venir avec moi; mais il vaut mieux que j'aille voir premiérement, comment est notre chère fille.

Je partirai à cheval avant jour. Mon domestique prendra dans un porte-manteau les hardes que ma femme ordonnera: ma Cousine a dû faire une étrange figure dans son habit de masque devant son libérateur.

L'honnête homme qui nous a apporté cette Lettre, avoit un air marqué de probité: nous l'aurions reçu comme un Ange, quand il auroit eu une physionomie moins heureuse. Il revenoit de Windsor, où il étoit allé pour quelques affaires, quand on l'a dépêché avec cette consolante Lettre. Il ne pouvoit donc nous apprendre toutes les particularités que nous aurions souhaité. Tout ce qu'il en avoit recueilli, il le tenoit de la femme de charge; les valets, qui avoient été au combat, car il y en a eu un, étant allés en ville avec leur maître.

Voici en peu de mots ce que nous avons appris par ce domestique.

Son maître est sir Charles Grandison, qui n'est pas depuis longtems en Angleterre. J'ai souvent ouï parler de son Père, sir Thomas, qui est mort depuis peu. Cet honnête garçon ne pouvoit se lasser de faire l'éloge de son maître. Il disoit aussi beaucoup de bien de sa jeune maîtresse.

Sir

Sir Charles alloit en ville dans un carosse à six chevaux, quand il rencontra notre malheureuse Cousine; heureuse rencontre!

Sir Hargrave est le scélerat.

Je suis affligé véritablement d'avoir soupçonné Mr. Greville.

Sir Charles avoit des affaires pressantes en ville, & il continua sa route, quand il eut délivré ma chère Cousine, & qu'il l'eut remise aux soins de sa sœur.... Dieu le benisse éternellement!

L'infame sir Hargrave, à ce que le valet avoit compris, étoit blessé. Sir Charles avoit aussi reçu quelque blessure, Dieu soit loué de ce qu'elle a été si legère qu'il a pu continuer son voyage en ville, après cette action glorieuse.

Je voulois faire un présent honnête à ce digne garçon; mais il m'a prié si sérieusement de le dispenser de l'accepter, disant qu'il étoit dans d'obligation, avec le plus généreux de tous les maîtres, de refuser tout présent, que j'ai été obligé de retirer la main.

Je vais expédier cette Lettre par Richard Fennel. Je vous enverrai bientot de plus grands détails par la poste; j'espère qu'ils seront heureux.

Excusez, en attendant, tout ce qu'il pourroit y avoir de mal dans cette Lettre, écrite pour la plus grande partie, dans une si affreuse incertitude; & croyez que je suis pour toujours à vous.

ARCHIBALD REEVES.

LET-

LETTRE XXVI.

Mr. REEVES *à* GEORGE SELBY, Ecuyer.

Samedi, Févr. 18.

Mon cher Monſieur,

Je viens de voir ma chère Couſine.

Vous ſerez charmé de chaque petit détail que je vous donnerai ſur cette horrible affaire, & ſur ſon protecteur, & ſa ſœur. Il n'y a pas un frère & une ſœur comme ceux-là en Angleterre.

Je ſuis arrivé à leur maiſon ce matin à 9. heures: je m'informai de la ſanté de Miſs Byron, & aïant dit mon nom, je fus introduit dans une belle ſalle, très-proprement meublée.

Un moment après, je vis venir une jeune Dame fort aimable; c'étoit Miſs Grandiſon. Je lui fis mille remercimens pour la Lettre qu'elle m'avoit fait l'honneur de m'écrire, & pour les bonnes nouvelles qu'elle m'avoit données d'une perſonne que nous chériſſions à ſi juſte titre.

C'eſt ſans doute une excellente perſonne, me répondit-elle, je viens de la quitter... vous ne pouvez pas la voir encore...

Ah! Mademoiſelle, lui dis-je, ſurpris & affligé.

Ne vous effrayez pas, Monſieur, tout ira bien; mais Miſs Byron doit être tranquille. Elle a été heureuſement délivrée. Elle...

O, Mademoiſelle, lui dis-je en l'interrompant, votre généreux, votre digne frère....

C'est le meilleur des hommes, Monsieur Reeves: son plaisir est de faire du bien... Et je suis sûre que cette avanture l'a rendu bien heureux.

Mais, Mademoiselle, ma Cousine est-elle si mal que je ne puisse la voir un moment?

Elle ne fait que revenir d'une défaillance, me dit-elle, elle y est tombée en me voulant conter son histoire, lorsqu'elle est venuë à en nommer le malheureux auteur. Elle ne put hier de tout le jour rendre qu'un compte interrompu & imparfait de ce qui la regardoit; sans cela, vous auriez eu plutôt de mes nouvelles. Quand vous la verrez, il faut être fort attentif à ce que vous lui direz. Nous avons un habile Médecin, dont nous suivons les avis.

Que Dieu vous benisse, Mademoiselle.

Il n'y a pas longtems qu'il l'a quittée. Il recommande le repos. Elle a eu une fort mauvaise nuit. Si elle peut se remettre de ses émotions, & dormir un peu, elle est guérie. Avez-vous déjeuné, Monsieur?

Déjeuné, Mademoiselle, mon impatience ne m'a pas laissé le tems d'y penser.

Vous déjeunerez avec moi, Monsieur; après cela, si elle est passablement bien, nous l'informerons de votre arrivée, & nous irons ensemble la voir. Je lis votre impatience, Monsieur: notre déjeuné sera bientôt fini, il étoit prêt. Elle sonna, & on l'apporta.

Je languis, lui dis-je, d'être instruit des particularités de cette heureuse délivrance.

Nous évitons, me répondit-elle, toutes les questions qui pourroient l'affecter; je sai moi-même fort peu de particularités. Mon frère étoit

toit pressé d'aller en ville. Les domestiques qui étoient avec lui, ont à peine mis pied à terre. Il ne doutoit pas que la Dame, à qui il me renvoyoit pour satisfaire ma curiosité, ne fût en état de me dire tout. Mais elle tomboit en défaillance, & étoit si mal, comme je vous l'ai dit, en se rappellant ce qu'elle avoit souffert...

Bon Dieu, m'écriai-je, que doit donc avoir souffert cette chère créature!

Nous avons cru devoir modérer notre curiosité, & vous le devez aussi, Monsieur, jusqu'à ce que nous voyions sir Charles. Je l'attends avant midi.

On m'a dit, Mademoiselle, qu'il y a eu des coups donnés. J'espère que sir Charles...

Je l'espère aussi, Monsieur Reeves: je m'impatiente autant de voir mon frère, que vous votre Cousine. Mais il m'a rassuré sur mes craintes en me protestant, sur son honneur, qu'il n'étoit que très-legérement blessé. Sir Charles ne prodigue pas cette expression, on peut le croire quand il met son honneur en jeu.

Je lui dis, que je ne doutois pas qu'elle n'eût été bien surprise, en voyant cette Dame amenée par sir Charles, & dans un habillement si bizarre.

Effectivement, Monsieur; je n'étois pas sortie encore de ma chambre; mais au premier mot, je me hâtai de descendre pour recevoir l'étrangère. Ma fille de chambre entra tout d'un coup, toute essoufflée dans ma chambre. Sir Charles, Mademoiselle, vous prie de descendre d'abord. Il a délivré une Dame des voleurs, une charmante Dame, & il l'a amenée. Il prie que vous veniez d'abord.

J'étois trop surprise du retour imprévu de mon frère, & trop affectée de l'affliction & de l'effroi de la Dame, pour faire attention à son ajustement quand je descendis. Elle étoit assise, tremblant d'une façon horrible, & sir Charles à côté d'elle, l'assurant d'un air fort attendri, de tout l'empressement & de la protection de sa sœur & de lui. Je la saluai; soyez la bien venuë, cent fois la bien venuë, dans cette maison, & vers moi.

Elle se jetta sur un genou devant moi; tant le desespoir l'avoit humiliée. Sir Charles & moi nous la remîmes sur sa chaise. Vous voyez devant vous, dit-elle, une étrange créature, & elle regarda en même tems ses habits; mais j'espère que vous ne croirez innocente; ce méprisable déguisement n'est pas de mon choix. J'ai honte de moi; il a fallu m'habiller ainsi pour une mascarade: odieux divertissement! Je n'en avois point d'idée. Ne pensez pas mal, Monsieur, d'une personne que vous avez sauvée si généreusement, dit-elle en se tournant vers mon frère, en tenant les mains jointes & élevées. Ne pensez pas mal de moi, Madame, je ne suis pas une malheureuse; l'infame, l'homme infame! Elle n'en put dire davantage.

Charlotte, me dit mon frère, votre premier soin sera de rappeller les esprits de cette belle maltraitée, & de prendre ensuite ses instructions pour apprendre à ses Parens qu'elle est en sureté. Une si admirable personne ne peut être perduë une heure, sans exciter les allarmes de tous ses Parens pour elle. Je vous le répète, Mademoiselle, vous êtes dans des mains ho-

honorables. Ma sœur fera son plaisir de vous obliger.

Elle souhaita d'être menée en ville ; mais comme elle regardoit ses habits, je lui en offris des miens; & mon frère lui dit que si elle y étoit résolue, & si elle s'en sentoit la force, il monteroit à cheval, & laisseroit le carosse, où il étoit bien sûr que je voudrois prendre place avec elle.

Mais avant qu'elle pût témoigner qu'elle acceptoit ses offres, comme elle paroissoit prête à le faire avec joie, elle eut une défaillance, & tomba à mes pieds.

Mon frère resta jusqu'à ce qu'elle fût revenue à elle. Ma sœur, me dit-il alors; cette Dame ne peut être transportée. Faites venir d'abord le Docteur Holmes. Je sai que vous la servirez de votre mieux. Je vous rejoindrai demain avant midi. Cette Dame est trop abbatue & trop foible, pour être importunée par des questions. Johnson reviendra de Windsor, qu'il prenne ses ordres pour ses Parens; adieu, chère Dame, soutenez-vous, elle paroissoit prête à défaillir encore, je vous répète que vous êtes dans des mains sûres & honorables, mais ne parlez pas, ajouta-t-il, en lui faisant une révérence qu'elle tâcha de lui rendre. Adieu Charlotte. Le meilleur des frères partit alors.

Que le Dieu tout puissant le benisse où qu'il aille! m'écriai-je!

Miss Grandison me dit alors, que j'étois dans la maison du Comte de L. qui avoit depuis peu épousé leur sœur ainée : il y a environ trois mois qu'ils sont allés en Ecosse, pour y voir

les terres de Milord, & ſes Parens pour la premiè-re fois, & pour régler quelques affaires. On les attendoit dans huit ou quinze jours. Elle n'étoit venuë que mardi dernier, pour faire tout pré-parer pour leur réception. Il eſt heureux, dit-elle, pour votre Couſine, que j'aie eu le bon-heur d'avoir mon frère avec moi, & qu'il ait dû être ce matin en ville. Il comptoit de m'y re-mener ce ſoir. Nous ſommes une famille d'a-mis, Monſieur Reeves, nous ſommes véritable-ment frères & ſœurs... Mais à quoi bon vous entretenir de cela à préſent, j'eſpère que nous ſerons plus ample connoiſſance: je ſuis enchan-tée de Miſs Byron.

Elle eut la bonté de hâter ſon déjeuné; & quand il fut fini, elle me conduiſit ſur l'eſca-lier, me fit attendre à la porte, & alla tout doucement à côté du lit; elle ouvrit le rideau, & j'entendis la voix de notre chère Couſine.

Ma chère Dame, que de peine je vous don-ne, dit-elle; vous parlez encore de ma peine, Miſs Byron! répondit Miſs Grandiſon, avec un ton d'amitié charmant; ne finirez-vous point... Voulez-vous me promettre de n'être point ſurpriſe de l'arrivée de Mr. Reeves.

Je vous le promets... Je ſerai bien contente de le voir.

Miſs Grandiſon m'appella, je m'approchai, & prenant la main de ma Couſine qu'elle me ten-doit, Dieu ſoit loué, lui dis-je, Dieu ſoit loué, ſa bien aimée de tant de cœurs! de ce que je vous vois encore! de ce que je vous vois encore une fois, & dans des mains ſûres & honorables! Je ne vous dirai pas ce que nous avons ſouffert.

Ne

Ne me le dites pas, répondit-elle ... Il n'eſt pas beſoin ... mais, mon Couſin, je ſuis tombée dans la compagnie des Anges.

Laiſſez, dit l'obligeante Dame, en lui donnant un petit coup ſur la main, laiſſez ces belles imaginations, ou bien je vous battrai. Je ne vous croirai jamais tout-à-fait bien, juſqu'à ce que vous preniez un ton plus bas.

Elle me dit à l'oreille que le Médecin avoit témoigné craindre pour ſon cerveau, ſi elle n'étoit pas bien tranquille. La reconnoiſſance de votre Couſine eſt exceſſive, ajouta-t-elle, en hauſſant ſa voix; il faut que vous me permetiez de la battre, dit-elle encore en ſouriant; quand elle ſera bien, elle parlera des Anges, & de tout ce qu'elle voudra.

Pour nous, mon cher Monſieur Selby, qui ſavons combien ſon cœur eſt rempli de ſentimens de gratitude, pour les obligations les plus communes, & même pour la ſeule intention, nous pouvons comprendre aiſément la vive ſenſibilité qu'elle doit avoir, pour l'obligation qu'elle a, au frère, d'une telle délivrance, & à la ſœur, d'un traitement ſi affectueux; tous les deux lui aient été abſolument étrangers, juſqu'au moment où ſon malheur l'a miſe ſous leur protection.

Je ne vous ferai qu'une ſeule queſtion, ma chère Miſs Byron, lui dis-je, oubliant ce que m'avoit recommandé Miſs Grandiſon, le malheureux, par cette violence ... je voulois ajouter, prétendoit-il vous épouſer. Mais celle-ci m'interrompant, vous ne ferez pas, dit-elle en ſouriant, une demi queſtion qui puiſſe rappeller un

ſouvenir desagréable: n'eſt-elle pas en vie & ici, & en train de guériſon? Aïez patience juſqu'à ce qu'elle ſoit en état de vous dire tout.

Ma Couſine vouloit parler; ma chère, lui dit Miſs Grandiſon, vous ne répondrez point à la queſtion de Mr. Reeves, ſi elle vous doit rappeller le paſſé; vous ne devez regarder qu'en avant, n'êtes-vous pas remiſe à mes ſoins, & ſous la protection de ſir Charles Grandiſon?

J'ai fini, Mademoiſelle, lui dis-je, en me baiſſant ... Le déſir de punir...

Chut, Monſieur Reeves; ſurement ... dit-elle en ſouriant, & mettant ſon doigt ſur ſa bouche.

C'eſt le devoir d'un malade, dit ma Couſine, de ſe ſoumettre aux ordres de ſon obligeant Médecin; mais ſi jamais je pardonne à l'auteur de mes angoiſſes, ce ſera parce que c'eſt à ſon occaſion que j'ai connu une telle Dame, quoique je me trouve par-là chargée de l'obligation d'un bienfait que je ne pourrai jamais rendre ... Elle s'arrêta là.

J'en conclus qu'on n'avoit pas penſé à lui faire les dernières violences: ſi cela eut été, elle n'auroit pas parlé de pardonner à l'auteur de ſes maux.

Par rapport à ce que vous dites d'obligation, Miſs Byron, répondit Miſs Grandiſon, votre cœur vous répondra pour le mien, en ſuppoſant que nous avons changé de ſituation. Et ſi dans cette ſuppoſition vous penſez que votre humanité auroit été quelque choſe de ſi extraordinaire, vous ſerez la maîtreſſe, quand vous ſerez guérie, de dire un million de belles choſes. En at-

attendant, je vous prie, taisez-vous, & soyez docile.

Voyez, dit-elle ensuite se tournant vers moi, comme votre Cousine a peur d'avoir des obligations; je crains qu'elle n'ait le cœur fier. N'a-t-elle pas le cœur bien fier, Monsieur Reeves?

Elle l'a fort reconnoissant, Mademoiselle, repliquai-je.

Elle se tourna vers ma Cousine; voulez-vous, dit-elle, Miss Byron, être à votre aise avec les obligations dont vous parlez, ou ne le voulez-vous pas?

Je me soumets à votre supériorité en toutes choses, Mademoiselle, repliqua ma Cousine, en baissant la tête.

Elle me demanda alors, si j'avois informé ses Parens de la campagne de cette malheureuse affaire?

J'avois soupçonné Mr. Greville, lui dis-je, & j'ai écrit en confidence à votre Oncle Selby...

O ma pauvre Grand-Mère. O ma bonne Tante Selby! & ma Lucy, j'espère ...

Miss Grandison l'interrompit en disant plaisamment, & d'un ton fâché. Je ne veux rien entendre qui commence par O. En vérité, Miss Byron, en vérité, Monsieur Reeves, je ne vous confierai plus l'un à l'autre. Ne pouvez-vous avoir patience...

Nous demandames tous deux pardon. Ma Cousine demanda la permission de se lever: mais ces odieux habits, dit-elle...

Si vous êtes assez bien, ma chère enfant, répondit Miss Grandison, vous pouvez vous lever, & vous n'aurez pas besoin de voir ces o-

dieux habits, comme vous les appellez. Je leur dit que Mr. Reeves lui avoit envoyé quelques-uns de ses habits. On fit apporter le porte-manteau.

Miss Grandison s'asseyant alors sur le lit de ma Cousine, lui prit la main, & lui tâtant le poulx, êtes-vous sure, ma malade, lui dit-elle, que vous ne vous en trouverez pas mal, si l'on vous permet de vous lever? Serez-vous, calme, tranquille, contente? N'aurez-vous point de curiosité? Ferez-vous vos efforts pour ne vous ressouvenir de rien?

Je ferai de mon mieux, répondit ma Cousine.

Miss Grandison sonna, & une fille de chambre étant venue, je vous prie, Genny, lui dit-elle, d'aider de votre mieux ma charmante Malade; prenez garde qu'elle ne s'agite pas. Je menerai Mr. Reeves dans ma chambre, & quand vous ferez habillée, ma chère, nous reviendrons vers vous, ou nous vous attendrons dans la chambre voisine, comme vous voudrez.

Elle me conduisit alors dans sa chambre, & s'excusa de ce qu'elle nous empêchoit de parler de sujets intéressans. Je suis charmée, dit-elle, de la trouver plus calme, & plus tranquille qu'elle ne l'a encore été. Son cerveau a été en grand danger. Ses discours pendant quelques heures, quand elle pouvoit parler, avoient quelque chose de si égaré, & de si peu suivi, elle étoit si remplie d'effroi dès que quelqu'un paroissoit, que je n'ai pas voulu que personne la servît que moi. Je ne l'ai quittée qu'à onze heures; la femme de charge, & ma fille de chambre ont passé le reste de la nuit dans sa chambre.

Je

Je me suis levée plutôt qu'à mon ordinaire pour aller auprès d'elle, je n'ai pas bien dormi moi-même, je n'ai fait que rêver de voleurs, de délivrances, de meurtres ; tant les angoisses de cette jeune Dame avoient fait d'impression sur mon esprit.

On m'a fait un triste rapport, continua-t-elle, de la façon dont elle a passé la nuit ; & comme je vous ai dit, elle s'est évanouïe ce matin un peu avant que vous vinssiez, en s'efforçant de me raconter quelque chose de sa touchante histoire.

Je vous avouerai, Monsieur Reeves, que je suis aussi curieuse que vous pouvez l'être de savoir tout ce qui lui est arrivé. Mais son cœur est tendre & sensible ; ses esprits sont abbatus ; il ne faut pas renverser d'une main, ce que nous bâtissons de l'autre : mon frère s'attend aussi que je lui rendrai bon compte de mon emploi.

Je lui donnai toutes les bénédictions que sa bonté méritoit ; & la voyant curieuse de savoir ce que je pourrois lui apprendre du caractère de ma Cousine, de sa famille, de ses amans, je lui fis une courte relation de tout cela, qui lui fit beaucoup de plaisir. Bon Dieu, dit-elle, quel bonheur qu'une pareille fille, dans une telle extrémité, ait rencontré un homme aussi excellent, & aussi admiré qu'elle-même ! Oui, Monsieur Reeves, comme Miss Byron, mon frère ne peut se marier, sans desesperer une douzaine de femmes ; pardonnez moi, si je le fais venir sur le tapis, toutes les fois qu'on parle de quelque personne estimable, de quelque bon-

ne choſe, de quelque bonne action. Je crois que tous ceux qui ſont pleins d'un ſujet, y font venir tout ce qu'ils voient, qu'ils entendent, ou qu'ils liſent, qui y a quelque rapport.

Je vais finir ici ma Lettre pour l'envoyer par la poſte. D'ailleurs je ſuis ſi fatigué de corps & d'eſprit, & ma femme a été dans de ſi grandes peines, que nous devons nous repoſer.

Je pourſuivrai demain de ſujet devenu à préſent agréable, & peut-être vous enverrai-je par un Exprès, ce que j'écrirai encore, bien ſûr de votre impatience.

Sir Rowland eſt venu ici deux fois hier; & aujourd'hui une fois: ma femme lui a fait dire, qu'une invitation imprevue a obligé Miſs Byron d'aller pour deux ou trois jours à quelque diſtance hors de ville.

Il compte de partir pour Caermarthen, au commencement de la ſemaine prochaine. Il eſpère qu'on ne lui refuſera pas de prendre congé d'elle *corporellement*, c'eſt ſon terme.

Si notre Couſine ſe trouve bien demain, & que les défaillances ne reviennent point, elle ſe propoſe de venir en ville lundi. Je dois aller déjeuner avec elle avec ſir Charles, & ſa ſœur, lundi matin; & la ramener à la maiſon, où ſon retour apportera bien de la joie.

Recevez, je vous prie, mes félicitations, pour vous-même, pour votre femme, & tous nos Parens.

Je n'ai ni le tems, ni l'envie de m'informer du malheureux qui nous a donné tout ce trouble. Tout à vous.

Samedi ſoir. ARCHIBALD REEVES.

LET-

LETTRE XXVII.

Suite de la précedente.

Miſs Grandiſon alla voir comment ma Couſine ſe trouvoit de s'être levée, la ſuppoſant habillée.

Elle revint bientôt à moi. C'eſt, je penſe, dit-elle, la plus charmante créature que j'aie jamais vuë! Mais elle eſt ſi tremblante, que je lui ai perſuadé de ſe recoucher. J'ai répondu pour vous, que vous reſteriez à dîné.

Il faut que vous m'excuſiez, Mademoiſelle, j'ai une excellente femme. Elle aime Miſs Byron comme ſa vie: elle ſera impatiente de ſavoir...

Oh Monſieur Reeves, ne répliquez pas. Mon frère a délivré un priſonnier, & ſa ſœur en a fait un autre. Vous êtes bien heureux qu'il n'y ait pas plus de mal. Je fis la révérence, & j'avois, je crois, l'air aſſez embarraſſé.

Vous pouvez avoir l'air qu'il vous plaira, demander, prier, tant que vous voudrez; Monſieur Reeves: quand vous me connoîtrez mieux, vous trouverez que je ſuis très-fantasque. Mais il faut que vous reſtiez pour voir ſir Charles. Voudriez-vous retourner vers votre femme avec la moitié de votre meſſage? Elle ne vous en ſauroit pas gré, je vous aſſure, fût-elle la meilleure des femmes. Mais pour vous conſoler, je vous dirai que nous ne ſuivons pas

en tout la mode. Nous dinons plutôt que la plupart des gens de notre condition. Mon frère, quoiqu'en général n'aimant pas la singularité, veut cependant, dans les choses qui sont raisonnables, se conduire par ses propres règles, qui sont celles de la raison, & de la convenance. Vous êtes à cheval; & si j'étois vous, les bonnes nouvelles que j'aurois à porter, me donneroient des ailles, considérant ce qui auroit pu arriver.

J'allois parler; allons, allons, dit-elle, je ne veux pas qu'on me refuse. Si vous êtes présent, quand sir Charles viendra, j'aurai double plaisir à lui entendre raconter ce qui est arrivé. Vous êtes un galant homme, vous avez une *dose assez raisonnable d'admiration* & de *gratitude*, pour faire d'un événement ordinaire, quelque chose de merveilleux. Ainsi asseyez-vous, & restez en repos.

J'étois également charmé & surpris de son badinage; mais je ne pus répondre un seul mot. Quand elle n'auroit pas voulu me laisser partir avant minuit, je n'aurois pas fait une seule objection.

Pendant que cette aimable personne m'entretenoit ainsi, nous entendîmes un bruit de chevaux. Mon frère! dit-elle, j'espère! Il vient! Pardonnez la tendresse d'une sœur. C'est un Père & un frère tout à la fois.

Sir Charles entra dans la chambre. Il me salua d'une manière très-polie: Monsieur Reeves! dit-il, à ce qu'on m'a dit en bas; puis se tournant vers sa sœur: excusez moi, Charlotte, lui dit-il, j'ai appris que ce galant homme étoit avec

avec vous ; & j'étois impatient de savoir comment ma belle hôtesse...

Miss Byron, dit-elle en l'interrompant, est en bon train de guérison, mais encore foible & fort abbatue : elle s'est levée, & s'est habillée, mais je l'ai engagé à se recoucher.

Se tournant vers moi, il me fit d'un air noble & aisé, ses compliments de félicitation, & de bien venue.

Sir Charles Grandison est d'une belle figure. Il est dans la fleur de la jeunesse. Je ne crois pas avoir jamais vu un Cavalier mieux fait, & d'une figure plus aimable. Sa sœur peut bien dire qu'il desespérera une douzaine de cœurs s'il se marie. O l'infame Pollexsen ! pensai-je, pouvoit-il attaquer & offenser un homme tel que celui-là !

Après avoir témoigné ma reconnoissance, & celle de la famille, je m'informai de la nature de la blessure qu'il avoit reçue.

Ce n'est rien du tout, me dit-il, Monsieur Reeves. C'est mon habit qui a été blessé, j'ai eu la peau de l'épaule gauche un peu égratignée.

Dieu soit loué ! dis-je ; Dieu soit loué ! dit Miss Grandison... Mais les choses en sont-elles venues jusques là. O le scélerat ! Que s'est-il donc passé ?

Sir Hargrave, répondit-il, enfermé dans sa voiture, avoit beaucoup de desavantage. Mes reflexions sur l'événement de hier me font d'autant plus de plaisir, que j'ai appris par mes informations, qu'il pourra se corriger. Je ne voudrois pas avoir à me reprocher sa mort dans ce moment-là. Mais laissons cela à présent. Donnez

nez moi des détails sur la santé de la jeune Dame. Je la laissai hier fort mal.... Que dit le Médecin?

Miss Grandison readit compte à son frère de tout ce qui s'étoit passé, depuis son départ; & du caractère, & du mérite de la Dame qu'il avoit délivrée.

Je confirmai le bien qu'elle disoit de ma Cousine: il remercia sa sœur de ses soins avec beaucoup de reconnoissance, comme il auroit pu faire pour son plus proche parent, & son plus cher ami.

Nous lui demandâmes ensuite un détail de la glorieuse action, qui avoit rendu à tous ceux qui la connoissoient, l'idole de leurs cœurs.

Je vous raconterai ce qu'il nous dit, en le faisant parler lui-même, dans ses propres termes, autant que je pourrai; & j'essaierai d'attraper le sens froid avec lequel il nous conta cette agréable histoire.

„ Vous savez, ma sœur, ce que j'avois à „ faire en ville: il fut heureux que j'eusse „ cédé à vos instances de vous accompagner „ ici. Environ à deux milles en deçà de „ Honslow, je vis une voiture à six chevaux „ allant grand train, j'avois aussi ordonné à „ Jerry de se presser.

„ Le cocher paroissoit vouloir disputer le „ chemin au mien. Cela les fit arrêter un mo„ ment. J'ordonnai à mon cocher de s'ôter du „ chemin; je n'aime pas m'arrêter pour des niai„ series; mes chevaux étoient frais; je ne ve„ nois pas de loin.

„ Le rideau de devant de la voiture que

„ nous

„ nous rencontrames, étoit fermé: je ne vis pas
„ qui étoit dedans; mais je reconnus les armes
„ de sir Hargrave Pollexfen.

„ Il y avoit un Cavalier qui ferma d'abord le
„ côté de la voiture: j'eus cependant le tems
„ de voir une autre personne enveloppée dans
„ un manteau d'écarlate.

„ Pour l'amour de Dieu, au secours! au se-
„ cours! cria cette personne. Pour l'amour de
„ Dieu, au secours!

„ J'ordonnai à mon cocher de s'arrêter.

„ Avance, dit le Cavalier, en faisant des im-
„ précations contre son cocher; avance quand
„ je te l'ordonne.

„ Au secours! cria-t-elle encore, mais d'u-
„ ne voix étouffée comme si on lui eût fermé
„ la bouche.

„ J'ordonnai à mes domestiques à cheval
„ d'arrêter le postillon de l'autre voiture; & je
„ défendis au cocher de sir Hargrave d'avan-
„ cer un pas.

„ Sir Hargrave, de l'autre côté de la voitu-
„ re, qui étoit encore fermée du mien, lui
„ cria avec de fortes imprécations, d'avancer.

„ Je mis pied à terre, & passai de l'autre
„ côté du carosse.

„ La Dame tâchoit encore de crier. Je vis
„ sir Hargrave s'efforcer de lui fermer la bou-
„ che avec un mouchoir lié autour de sa tête.
„ Il faisoit des sermens horribles.

„ Au moment qu'elle m'apperçut, elle me
„ tendit ses deux mains. Pour l'amour de
„ Dieu...

„ Sir Hargrave Pollexfen, lui dis-je, ju-

„ geant

„ geant que c'étoit lui par ſes armes, je ſoup-
„ çonne que vous êtes engagé là dans une mau-
„ vaiſe affaire.

„ Je ſuis ſir Hargrave Pollexfen, & je ramè-
„ ne une femme fugitive...

„ Votre femme, ſir Hargrave?

„ Oui par D., dit-il, elle a voulu me quit-
„ ter dans une diabolique mascarade, pour ſui-
„ vre un galant... Voyez, ajouta-t-il, en re-
„ levant ſon manteau, & faiſant voir ſes habits.

„ O non, non, non, dit la Dame.

„ Avance, cocher, dit-il, en peſtant & en
„ jurant.

„ Permettez moi, ſir Hargrave, de faire une
„ queſtion à cette Dame.

„ Vous êtes un impertinent, Monſieur, qui
„ Diable êtes-vous?

„ Madame, continuai-je, êtes-vous Lady
„ Pollexfen?

„ O non, non, non, c'eſt tout ce qu'elle
„ put dire.

„ Deux de mes domeſtiques vinrent auprès
„ de moi, le troiſième tenoit le cheval du Pos-
„ tillon. Trois de ceux de ſir Hargrave s'a-
„ vancèrent à cheval, mais ils paroiſſoient crain-
„ dre de venir trop près, & parloient enſemble.

„ Aïez les yeux ſur ces droles-là, dis-je,
„ il y a ici quelque vilaine affaire. Vous ſerez
„ tout-à-l'heure aidé par les paſſans. Garçon,
„ dis-je au cocher qui fouettoit ſes chevaux,
„ gardes-toi d'avancer.

„ Sir Hargrave, avec de violentes impréca-
„ tions, & des menaces, lui ordonna de paſſer
„ ſur tout ce qui s'oppoſeroit à lui.

„ Co-

„ Cocher, n'avance pas, ou tu es mort.
„ Voulez-vous, Madame...

„ O Monsieur, Monsieur, délivrez moi, sé-
„ courez moi, pour l'amour de Dieu! Je suis
„ dans des mains infames! Trompée, indigne-
„ ment trompée, dans des mains infames. Sé-
„ courez moi, sécourez moi, au nom de Dieu!

„ Toi Frederick, dis-je, coupe le chemin
„ si tu ne peux autrement arrêter cette voitu-
„ re; que Jerry coupe les reines, & saisissez
„ ceux que vous pourrez de ces drôles-là.
„ Laissez moi sir Hargrave.

„ La Dame continuoit à crier au secours.

„ Sir Hargrave tira son épée qu'il avoit en-
„ tre ses genoux dans le fourreau, & cria à ses
„ domestiques de faire feu sur tout ce qui
„ s'opposoit à son passage.

„ Mes domestiques, sir Hargrave, ont des
„ armes à feu aussi bien que les vôtres; ils
„ suivront mes ordres. Ne me faites pas lâ-
„ cher le mot.

„ M'addressant alors à la Dame, voulez-
„ vous, lui dis-je, Madame, vous mettre sous
„ ma protection?

„ Oh oui, oui, oui, de tout mon cœur; mon
„ cher Monsieur, protégez moi.

„ J'ouvris la portière de la voiture. Sir Har-
„ grave me porta une botte: tiens, dit-il, &
„ sois puni de ton insolence, coquin! J'avois
„ prévu le coup, & je l'esquivai, mais son
„ épée m'effleura l'épaule.

„ J'avois mon épée à la main, mais dans le
„ fourreau.

„ La portière de la voiture restant ouverte,

„ je

„ je ne fus pas assez cérémonieux pour lui mettre le marchepié, afin de le faire descendre; „ je le saisis par le collet avant qu'il pût se „ remettre après la botte qu'il m'avoit portée, „ & en le secouant, avec un tour de poignet, „ je le jettai sous la roue de derrière de son „ carosse.

„ Je lui arrachai son épée, je la rompis, & „ en fis voler les deux morceaux par dessus „ ma tête.

„ Son cocher cria au secours pour son maître : le mien le menaça s'il bougeoit. Le postillon étoit un enfant ; un de mes gens „ l'avoit fait descendre de cheval avant que de „ rejoindre les deux autres, à qui j'avois ordonné tout haut, seulement pour faire peur, „ de saisir ces coquins, qui connoissant combien leur cause étoit mauvaise, étoient déjà „ effrayés.

„ Sir Hargrave avoit la bouche & le visage „ tout ensanglantés; je l'aurai peut-être blessé „ avec le pommeau de mon épée.

„ Une de ses jambes s'étoit engagée dans les „ rais de la roue de sa voiture. Je regardai „ cette circonstance comme fort heureuse pour „ prévenir un plus grand malheur ; & je recommandai au cocher de ne pas bouger à „ cause de son maître.

„ Il crioit, pestoit, juroit. Je crus qu'il „ étoit brisé de sa chûte. La secousse avoit été „ violente. Si peu en état de soutenir une „ offense, sir Hargrave n'auroit pas dû être si „ prompt à commencer.

„ Je n'avois pas tiré mon épée, j'espère que

„ je

„ je ne ſerai jamais contraint de le faire, dans
„ une querelle particulière. Je n'en aurois pas
„ cependant fait ſcrupule dans cette occaſion,
„ ſi cela eût été abſolument néceſſaire.

„ La Dame, quoique fort effrayée, s'étoit
„ débarraſſée du manteau d'homme. Je n'avois
„ pas le loiſir de conſidérer ſon ajuſtement,
„ mais je fus frappé de ſa figure, & encore
„ plus de ſa terreur.

„ Je lui préſentai ma main : je ne penſai pas
„ plus alors au marchepié qu'auparavant ; &
„ elle ne paroiſſoit penſer qu'à ſa délivrance.

„ N'avez-vous pas lu, Monſieur Reeves,
„ l'hiſtoire que Pline, je crois, raconte, d'un
„ oiſeau effrayé, qui pourſuivi par un faucon
„ s'alla réfugier dans le ſein d'un paſſant ?

„ Comme lui, votre charmante Couſine, au
„ moment que je revins à la portière, au-lieu
„ d'accepter ma main, ſe jetta dans mes bras.
„ O ſauvez moi, ſauvez moi ! Elle étoit prête
„ à s'évanouïr ; je crois qu'elle n'auroit pu ſe
„ ſoutenir.

„ Je portai cette charmante perſonne autour
„ des chevaux de ſir Hargrave, & la mis dans
„ ma voiture. Soyez ſure, Madame, lui dis-je,
„ que vous êtes dans des mains honorables. Je
„ vous menerai chez ma ſœur, qui eſt une jeu-
„ ne Dame remplie d'honneur & de vertu.

„ Elle regardoit tantôt par une portière,
„ tantôt par l'autre, avec un effroi marqué,
„ comme craignant encore ſir Hargrave. Ne
„ craignez rien, lui dis-je, je ſuis à vous
„ dans un moment. Je fermai la portière. Je
„ retournai quelques pas en arrière, mais ſans

„ per-

„ perdre la Dame de vuë, pour voir ce qu'étoient
„ devenu mes domeſtiques, je crois qu'en ap-
„ prochant des gens à cheval de ſir Hargrave,
„ ils préſentèrent leurs piſtolets.

„ Que ferons-nous, Wilkins, ou Wilſon,
„ ou quelque autre nom pareil, dit un des gens
„ de ſir Hargrave à un autre; étant tous trois
„ en défenſe? Fuyons, répondit le coquin.
„ Ceci ſent la corde; je vois que notre maître
„ eſt à terre. Il eſt peut-être tué.

„ Leurs mauvaiſes conſciences les firent fuir,
„ comme s'ils euſſent eu des aîles.

„ Mes gens les pourſuivirent quelque tems,
„ mais ils revenoient à mon ſecours, au mo-
„ ment où je venois de mettre la Dame dans
„ ma voiture.

„ Je vis ſir Hargrave à quelque diſtance, ſur
„ ſes jambes, ſoutenu par ſon cocher. Il boi-
„ toit, il ſoutenoit tout ſon poids ſur ſon do-
„ meſtique, & ſembloit aux abois.

„ Je lui fis dire par un de mes gens qui j'étois.
„ Il fit des imprécations contre moi, & me-
„ naça de ſe vanger. Il jura contre mon valet,
„ & plus horriblement encore contre ſes co-
„ quins, comme il les appelloit.

„ Je retournai à ma voiture.

„ Miſs Byron étoit tombée d'effroi: je la
„ trouvai tremblante au fond de mon caroſſe,
„ elle ne put dire que ces mots en me voyant,
„ ſauvez moi! ſauvez moi!

„ Je la raſſurai, je la fis aſſeoir, & l'amenai
„ ici. Ce qui s'eſt paſſé depuis, je ſuppoſe,
„ Charlotte, que vous l'avez dit à Mr. Reeves."
Nous voulions tous deux célébrer cette bel-

le

le action; mais comme voulant l'empêcher, il ajouta.

„ Vous voyez, Monsieur Reeves, combien „ cette conquête étoit aisée; vous voyez quel„ le petite gloire il m'en revient. La con„ science du ravisseur étoit contre lui. Celle „ de ses gens étoit pour moi: mes domesti„ ques sont de braves gens. Ils aiment leur „ maître. Dans une bonne cause, j'en mets „ trois volontiers trois, contre six engagés dans „ une mauvaise. Le vice est le plus grand pol„ tron du monde, quand il voit qu'on est ré„ solu de lui resister; & qu'ont à craindre „ après tout des honnêtes gens engagés dans „ une bonne cause?"

Quel admirable homme que sir Charles Grandison, avec cette façon de penser, & d'agir!

J'expliquai à sir Charles, qui étoit ce Wilson que les autres consultoient; & quelle part il avoit dans ce noir complot.

De quel autre homme au monde, Monsieur Selby, notre Parente auroit-elle pu recevoir un pareil secours, & avec aussi peu de suites fâcheuses!

Il paroit que sir Hargrave retourna en ville. Quelle méprisable figure doit-il faire, même à ses propres yeux! L'abominable homme!

Sir Charles nous dit que les gens de la barrière de Smallbury Green, avoient raconté à ses domestiques qui l'accompagnoient en ville après l'heureuse délivrance, une lamentable histoire d'un vol fait un peu en deçà d'Honslow, par une douzaine de coquins à cheval, à un Seigneur qui étoit dans un carosse à six chevaux.

& qui avoit passé à la barrière une demie-heure seulement avant que d'être attaqué ; que ce Seigneur avoit repassé environ une heure & demie avant sir Charles, retournant en ville, & blessé, & qu'ils l'avoient entendu gémir en passant à la barrière.

J'ajouterai une circonstance, dit sir Charles; savez-vous, ma sœur, que vous avez un débauché pour votre frère ? Un homme à cheval vint à la barrière, pendant qu'on racontoit cette histoire à mes gens: ce n'est rien, dit-il, que deux jeunes débauchés, chacun en carosse à six chevaux, dont l'un voloit une femme à l'autre. Moi & deux autres passans nous nous tenions à l'écart pour voir comment l'affaire se termineroit. Nous croyions qu'il y auroit quelque malheur; & il y a bien eu quelque chose. Un des tenans s'est trouvé plus fort que l'autre, car il a pris une épée à poignée d'argent, il l'a mise en pièces, & l'a emportée avec lui.

Sir Hargrave peut bien, dit sir Charles en souriant, publier qu'on l'a volé, après avoir perdu une prise comme Miss Byron, & son épée avec cela.

Je demandai à sir Charles s'il ne convenoit pas de prendre quelques mesures au sujet de ce malheureux ?

Il pensoit, dit-il, que le meilleur étoit de faire le moins de bruit qu'il se pourroit de cette affaire, à moins que l'aggresseur ne remuât. Les mascarades, ajouta-t-il, ne sont pas un amusement assez approuvé, pour qu'une jeune Dame doive publier les insultes qu'elle peut y avoir reçues. Ces divertissemens ne sont pas

dans

dans le goût du peuple Anglois. On pourroit trouver quelque choſe à redire dans cette circonſtance, quoique ſans raiſon. Mais l'Hiſtoire de Miſs Byron, racontée par elle-même, vous fera mieux juger des meſures que vous avez à prendre.

Vous voyez que ſir Charles ne paroit pas ami des mascarades.

Je crois que quand je vivrois cent ans, je n'y retournerois de ma vie. Si ce n'avoit été Lady Betty,... Il eſt bien vrai qu'elle aime un peu trop le plaiſir pour une femme de quarante ans, & qui a des enfans. J'oſe bien répondre, que Miſs Byron craindra à l'avenir de s'engager avec elle. Cependant après ma femme & moi, perſonne ici n'a plus ſouffert que Lady Betty dans cette occaſion. Il faut convenir qu'elle eſt en effet fort obligeante, & bien intentionnée. Elle déclare auſſi qu'elle ne retournera plus à un bal masqué; tant elle a été affectée du danger de Miſs Byron, dont elle ſe dit elle-même la cauſe innocente.

Je languis d'entendre de Miſs Byron le récit de cette horrible affaire. Dieu veuille qu'elle ne ſoit pas de nature à nous mettre dans la néceſſité... Mais comme notre Couſine a des idées très-juſtes ſur ce qui regarde la délicateſſe, & l'honneur des perſonnes de ſon ſexe... Je ne ſai pas ce que je veux dire... Il faut avoir patience encore quelque tems.

Les yeux de Miſs Grandiſon brilloient de plaiſir pendant tout le tems que ſon frère nous faiſoit cette relation.

Tout ce que je puis vous dire, mon frère,

lui dit-elle, c'eſt que c'eſt un Ange que vous avez délivré; & vous m'avez rendue auſſi heureuſe par là que vous-même.

J'ai une ſœur généreuſe, Monſieur Reeves, me dit ſir Charles.

Jusqu'à ce que je connuſſe mon frère, Monſieur Reeves, me dit Miſs Grandiſon, comme je le connois à préſent, j'étois une étourdie, une fille ſans reflexion. Le bien & le mal qui ne m'affectoient pas actuellement moi-même, m'étoient presque indifférens: mais il m'a appris à ſentir le vrai plaiſir que donne une action de bienveillance.

Ne dépriſez pas votre propre mérite, ma chère Charlotte, dit ſon frère. Monſieur Reeves, l'abſence nous rend chers. J'ai été longtems dehors; il n'y a guères plus d'une année que je ſuis de retour: mais quand nous nous connoitrons mieux, vous trouverez que ma ſœur a beaucoup de prévention pour moi.

Mr. Reeves ne le croira pas alors, dit-elle, mais je vais voir ce que fait ma malade.

O Monſieur, dis-je à ſir Charles quand elle fut ſortie, l'admirable perſonne que Miſs Grandiſon!

Ma ſœur Charlotte eſt effectivement d'un excellent caractère, me répondit-il; je me trouve heureux de l'avoir. Cependant je lui dis quelquefois que j'ai une autre ſœur qui vaut encore mieux; & ce n'eſt pas une petite preuve de la nobleſſe d'ame de Charlotte, qu'elle me permette de le dire.

Les Dames entrèrent dans ce moment; Miſs Grandiſon ſoutenant ma Couſine tremblante; elle

elle l'avoit premiérement avertie qu'elle trouveroit ſir Charles dans ſa chambre.

Elle avoit, en vérité, l'air bien aimable, quoique fort pâle en entrant; mais ſes joues ſe couvrirent d'une jolie rougeur, à la vuë de ſon libérateur.

Sir Charles s'approcha d'elle, avec un air calme & ſérein, de peur de lui donner quelque émotion; elle tourna les yeux vers lui, avec un air reſpectueux & reconnoiſſant.

Je ne veux pas fatiguer ma belle hôteſſe, par de longs diſcours, dit-il; mais permettez moi de vous féliciter, comme je crois le pouvoir faire, de ce que vous avez repris vos eſprits;... Permettez, Mademoiſelle.

Il prit ſa main presque ſans mouvement, & la conduiſit à un fauteuil qu'on avoit préparé pour elle. Elle s'aſſit & vouloit dire quelque choſe; mais elle n'eut que la force de faire une inclination de tête, à ſir Charles, à Miſs Grandiſon, & à moi, & elle laiſſa aller ſa tête contre le doſſier du fauteuil.

Miſs Grandiſon lui preſenta quelque ſel: elle prit le flacon dans ſa main, & le ſentant, elle ſouleva un peu la tête. Pardonnez moi, Mademoiſelle, dit-elle, pardonnez moi, Monſieur; O mon Couſin, parlez pour moi... Comment puis-je... Accablée de bienfaits!... tant de bonté... Il n'y a point d'expreſſions!... Ma reconnoiſſance!... Mon cœur ne peut renfermer!... Elle laiſſa retomber ſa tête, comme renonçant, par deſeſpoir du ſuccès, aux efforts qu'elle faiſoit pour exprimer ſa reconnoiſſance.

Vous ne devez point, Mademoiſelle, dit ſir

Charles, en s'asseyant près d'elle, exagerer ainsi un bienfait aussi simple. Chère Miss Byron, (permettez moi de vous nommer comme une ancienne connoissance;) sur ce que Mr. Reeves a dit à ma sœur, & ce qu'ils m'ont dit tous deux, je dois regarder le jour d'hier comme un des plus heureux de ma vie. Je suis bien fâché que notre connoissance ait commencé si fort à vos dépens; mais il faut que vous fassiez tourner ce malheur en un bien réel pour nous. J'ai deux sœurs; il n'y a pas dans le monde de plus dignes femmes: permettez que je me vante à l'avenir d'en avoir trois: n'aurai-je pas alors sujet de me réjouïr d'un événement qui aura augmenté si agréablement ma famille?

Prenant alors sa main avec la tendresse d'un frère vraiment affectionné, consolant une sœur affligée, & prenant aussi celle de sa sœur, & les joignant, me sera-t-il permis, Mademoiselle, dit-il, de vous présenter ma Charlotte comme à une sœur, & de me regarder moi-même comme un frère sous cette relation? Quel est le nom de baptême de Miss Byron, Monsieur Reeves?

Harriet, Monsieur.

Ma sœur Harriet, acceptez & avouez votre Charlotte. Ma Charlotte...

Miss Grandison, sans attendre qu'il eût fini, se leva & donna un baiser à ma Cousine, qui regarda sir Charles avec autant de respect que de reconnoissance, Miss Grandison avec un air de satisfaction, & moi en levant les yeux en haut; & après un petit effort pour parler, comment pourrai-je, dit-elle, suffire à tant de bonté!

té ! C'eſt bien en effet tirer le bien du mal ! Ne vous diſois-je pas, mon Couſin, que j'étois tombée dans la compagnie des Anges ?

Je craignis qu'elle n'eût une défaillance.

Nous devons tâcher, Monſieur Reeves, me dit ſir Charles, d'affoiblir le ſentiment qu'a notre Miſs Byron du danger paſſé, pour réduire à de juſtes bornes l'idée qu'elle a de ſon obligation pour un ſervice ordinaire.

Miſs Grandiſon lui fit prendre quelques goûtes. Il faut que vous ſoyiez docile, ma ſœur Harriet, dit-elle ; ne ſuis-je pas votre ſœur ainée, ma ſœur ainée me fait faire tout ce qu'il lui plait.

Oh Mademoiſelle ! dit ma Couſine...

Ne m'appellez point ainſi, dites ma Charlotte. Mon frère m'a donné, & s'eſt donné à lui-même une ſœur, ne voulez-vous pas me reconnoître ?

Comment, répondit ma Couſine, un cœur accablé par tant d'obligations, par une bonté qu'il ne peut jamais reconnoître, peut-il s'élever à cette aimable familiarité, que ſes bienfaiteurs lui accordent ſi généreuſement ? Mes lèvres & mon cœur, j'oſe le dire, vont toujours enſemble : mais comment ;... cependant vous m'y invitez avec tant de douceur, ma... ma... ma Charlotte, ajouta-t-elle, retirant ſa main de celle de ſir Charles, jettant ſes deux bras autour du cou de Miſs Grandiſon, les deux cœurs les plus excellens n'en faiſant en quelque manière plus qu'un ; prenez votre Harriet toute entière, ſon corps & ſon ame, puiſſé-je être trouvée digne de toute cette bonté !

* *

Lady Betty vient de nous quitter, je lui ai lu ce que j'ai écrit depuis ma viſite à Colnebrooke. Elle ne pourra, dit-elle, ſe ſervir de ſes yeux d'une ſemaine entière.

Les femmes, Monſieur Selby, regardent toujours en avant, dans certaines occaſions. Lady Betty & ma femme étendoient leurs ſouhaits juſqu'à pouvoir appeller ſœurs Miſs Grandiſon, & notre Miſs Byron, mais par une prétenſion qui ôteroit à ſir Charles la qualité de frère de l'une d'elles.

Si ſir Charles... mais ne parlons plus là deſſus... Encore un mot cependant; quand ces Dames parlèrent de cela, je ne pus m'empêcher de penſer que cet aimable, & véritablement excellent Gentilhomme paroit le ſeul des hommes que notre Couſine ait encore vu, qui ne trouveroit pas de grandes difficultés chez elle dans de pareilles vuës.

Mais ſir Charles a de grands biens, il doit en avoir encore beaucoup davantage de Milord W. ſa ſœur dit qu'il deſeſpéreroit une douzaine de femmes s'il ſe marioit... Ainſi quand même notre Miſs Byron... Mais, encore une fois, finiſſons ſur ce ſujet.

Je reſtai à dîner avec cet aimable couple: Miſs Byron fit un effort pour deſcendre, & reſta à table une demie-heure; mais aïant changé de couleur deux ou trois fois, Miſs Grandiſon la reconduiſit en haut, & la fit coucher. Je pris congé d'elle, quand elle quitta la table.

Lundi, j'eſpère de la voir revenuë avec nous.

Si votre chère Miſs Byron ne peut vous écri-

crire, vous aurez peut-être encore une Lettre, mon cher Monſieur Selby, de

Votre très-dévoué

ARCHIBALD REEVES.

Mon domeſtique eſt revenu dans ce moment avec votre Lettre. En vérité, mon cher Monſieur Selby, il y a deux ou trois paſſages qui m'auroient déchiré le cœur (*), ſi la chère Harriet n'avoit pas été renduë ſi heureuſement à nos eſperances.

LETTRE XXVIII.

Suite. *Mr.* REEVES.

Lundi au ſoir, Févr. 20.

Je vous écrirai encore une Lettre, mon cher Couſin, & je remettrai la plume à notre chère Couſine.

Je ſuis allé à Colnebrooke ce matin à neuf heures. J'ai eu le plaiſir de trouver notre chère Miſs Byron, rémblie au delà de mes eſperances. Elle eut une très-bonne nuit le ſamedi: tout le dimanche fut, dit-elle, un reſtaurant pour elle du matin au ſoir; & la nuit a été fort tranquille & fort bonne.

Miſs Grandiſon reſta hier à la maiſon pour lui tenir compagnie. Sir Charles paſſa la plus grande partie du jour à la Bibliothèque. Les deux

(*) Voyez Lettre XXIV.

deux Dames ne ſe pouvoient quitter. Ma Couſine eſt en extaſe dès qu'elle parle du frère & de la ſœur. Miſs Grandiſon, dit-elle, & tout le monde peut s'en appercevoir, eſt la femme du monde la plus ouverte & la plus liante. Sir Charles me paroit un des hommes les moins réſervés, auſſi bien qu'un des plus polis. Il ne met pas ſes hôtes mal à ſon aiſe par ſes civilités; vous voyez la franchiſe & l'aiſance dans toutes ſes manières; & l'on peut voir facilement qu'on lui fait plaiſir d'en uſer de même avec lui. J'en ai eu une preuve ce matin pendant que nous déjeunions. Je m'exprimois quelquefois d'une manière qui montroit plus de reſpect que de liberté. Mon cher Monſieur Reeves, me dit il, les ames ſenſibles doivent ſe lier à la première vuë. Recevez moi vîte dans la liſte de vos amis, je vous compte déjà parmi les miens. Je penſerois mal de moi-même, ſi un auſſi galant homme que je ſuis aſſuré que l'eſt Monſieur Reeves, montroit par ſa réſerve, une défiance de moi, qui empêcheroit nos cœurs de ſe joindre.

Miſs Grandiſon, à ce que nous a dit ma Couſine, lui a fait raconter toute ſon hiſtoire; & celles des différentes perſonnes, & des familles avec qui elle a des relations.

Miſs Byron croyant, auſſi bien que moi, que ſir Charles aimeroit mieux avoir une place dans le caroſſe, que d'aller à cheval en ville; & étant ſi bien rétablie que nous ne pouvions craindre pour elle ce petit voyage; je montai à cheval en revenant, & ſir Charles vint en caroſſe. Cette idée étant venuë de Miſs Byron, je l'en rail-

raillai quand nous fumes à la maiſon. Mais elle ne me pardonnera pas ſi elle ſait que je vous aie dit de qui cette idée eſt venuë. Cependant les yeux de cette chère fille brilloient de plaiſir quand elle eut fait cet arrangement.

J'arrivai à la maiſon une demie-heure avant le caroſſe, & j'y fus le bien venu.

Madame Reeves me dit qu'elle nous avoit attendu avant le dîné, & qu'elle comptoit ſur ſir Charles & ſa ſœur.

Je trouvai là, Lady Betty, & Miſs Clements, notre favorite à tous, qui toutes deux attendoient impatiemment ma Couſine.

Ne ſoyez pas jaloux, Monſieur Reeves, me dit ma femme, ſi après tout ce que j'ai ouï dire de ſir Charles Grandiſon, & ce qu'il a fait pour nous, je cours à lui les bras ouverts.

Je vous permets, lui dis-je, ma chère amie, de l'aimer, & de le lui témoigner comme il vous plaira.

Surement, dit Lady Betty, je ſerai très-mortifiée ſi ſir Charles ne fait pas une attention particulière à moi.

Il aura mes vœux, & mes éloges, dit Miſs Clements.

Elle eſt inſtruite de toute cette horrible affaire.

Quand le caroſſe s'arrêta, & qu'on ſonna, les domeſtiques diſputoient pour ſavoir qui ouvriroit la porte. Je reçus la compagnie au caroſſe. Sir Charles donna la main à Miſs Byron, & moi à Miſs Grandiſon. Sally, dit ma Couſine à ſa fille de chambre, tranſportée de joie, aïez ſoin de Mademoiſelle Jenny.

Sir Charles fut reçu de Madame Reeves, comme je m'y attendois; elle avoit preſque perdu la parole, de joie. Il la baiſa, mais je crois comme je lui ait dit, qu'elle fit les avances. Il fut obligé alors de faire la ronde; & ma Couſine, je vous aſſure, avoit bien l'air de ne pas vouloir être oubliée.

Dès que les Dames purent parler, elles ſe répandirent en bénédictions, & en remercimens pour lui, & pour Miſs Grandiſon, que ſon frère préſenta à chaque Dame de la façon la plus engageante. Miſs Grandiſon d'un air tout auſſi charmant, baiſa ſa ſœur Harriet, en l'appellant de ce doux nom, & demanda obligeamment d'être reçuë dans la famille à cauſe de ſa chère Miſs Byron.

Quand nous fumes aſſis, ma femme & Lady Betty vouloient entrer dans les détails de l'heureuſe délivrance, pour louër le libérateur. Mais ſir Charles les interrompant; ma chère Madame Reeves, dit-il, vous ne pouvez garder trop ſoigneuſement ce bijou. On peut ſe fier en tout à ſa propre diſcrétion; mais pouvons-nous blamer en conſcience un homme qui ſe fait voleur pour un ſi riche threſor? Je vous aſſure, ma ſœur Harriet, (ſavez-vous, Madame Reeves, que j'ai retrouvé ma troiſième ſœur, elle nous avoit été volée dans le berceau?) Je vous aſſure, que ſi ſir Hargrave ſe repent, je lui pardonnerai à cauſe de la tentation.

Madame Reeves fut bien aiſe qu'il ſe fût ainſi addreſſé à elle, à ce qu'elle nous a dit enſuite.

Je ne lui pardonnerois jamais, dit Miſs Byron, ſi ce n'étoit que...

Qu'il

Qu'il vous a miſe dans de ſi grandes obligations, dit Miſs Grandiſon, qui étoit à côté d'elle, en lui donnant un petit coup de ſon éventail; mais, chut, petite! Vous avez déjà dit cela! Madame Reeves, notre nouvelle ſœur, n'eſt-elle pas bien orgueilleuſe?

Et vous, ma chère Miſs Grandiſon, repliqua ma Couſine en ſouriant, n'avez-vous pas déjà fait cette queſtion?

Oui, oui, je l'ai faite, mais non pas à Mᵉ. Reeves.... Faiſons un accord cependant, ne parlez plus d'obligation, & je ne parlerai plus d'orgueil.

Charlotte a raiſon de gronder ſa ſœur, dit ſir Charles; quel homme auroit-il fallu être pour refuſer ſon ſecours, dans une telle extrémité? Ne parlons donc plus de cela.

Nous fumes tous mortifiés de ce que cet aimable frère, & ſa charmante ſœur ne voulurent pas dîner avec nous; j'entends toute notre maiſon; car Lady Betty & Miſs Clements ne pouvant reſter, dirent qu'elles étoient bien aiſe qu'ils ne reſtaſſent pas.

Ils prirent congé, au milieu des bénédictions, & des remercimens. Miſs Grandiſon promit de venir voir bientôt ſa ſœur Harriet, & témoigna de nouveau de la manière la plus obligeante, combien elle ſouhaitoit de ſe lier intimement avec elle.

Votre cœur va de ce côté-là, Miſs Byron, dit Mᵉ. Reeves, quand ils s'en allèrent.

Oui, dit Miſs Byron, s'il n'y a de la place dans mon cœur que pour la reconnoiſſance, & en vérité je le crois.

Miſs Grandiſon, ajouta-t-elle, eſt la plus aimable des femmes.

Et ſir Charles, ajouta Me. Reeves d'un air malicieux, eſt le plus desagréable des hommes.

Ne dites pas cela, ma Couſine, répondit Miſs Byron en rougiſſant.

Eh bien, dit Lady Betty, vous ne devez point en avoir honte, ma chère, ſi cela eſt ainſi.

Non en vérité, ajouta Miſs Clements, je n'ai jamais vu un plus bel homme. Un tel amant ſi on pouvoit l'avoir...

Si, ſi, repliqua Miſs Byron, mais juſqu'à ce qu'il n'y ait plus de *ſi*, n'y a-t-il pas une vertu qu'on appelle diſcrétion, Miſs Clements?

Sans doute, répondit la jeune Dame, & s'il y a quelque femme ſur la terre qui puiſſe montrer qu'il y en a, quand il eſt queſtion d'un tel homme, & dans de telles circonſtances, c'eſt certainement Miſs Byron.

Miſs Byron n'étoit pas ſi parfaitement rétablie, que ſes eſprits ne commençaſſent à s'abattre: nous l'engageames à ſe retirer, & la diſpenſames de deſcendre pour diner.

Je vous ai dit que j'avois accepté l'offre que Lady Betty m'avoit faite, dans le tems de nos affreuſes incertitudes, d'envoyer ſon Maître d'hôtel, pour prendre de plus amples informations touchant les gens de Paddington. Il n'en eſt rien reſulté qui vaille la peine d'en parler; excepté qu'elles confirment, que la veuve & ſes filles ne ſont pas des gens décriés. Suivant toute apparence, elles croyoient que les Parens de Miſs Byron leur auroient obligation, quand ſon mariage avec un homme auſſi riche que ſir Hargrave ſeroit fait.

L'Ex-

L'Exprès que j'ai envoyé pour s'informer du caractère de ce Bahenhall, nous a appris que c'eſt un miſerable: qu'il eſt intimement lié avec ſir Hargrave. Mais, Dieu ſoit loué, il n'eſt plus beſoin de parler de lui.

Ce malheureux lui-même, à ce que j'ai ouï dire, garde la chambre; on dit tout bas qu'il eſt presque fou, enſorte que ceux même qui le ſervent n'oſent l'approcher de trop près. Nous ignorons la nature de ſon mal, mais il ſe remettra ſurement. Il jure la perte de ſir Charles dès qu'il pourra ſortir. Dieu veuille préſerver le meilleur des hommes!

Sir Hargrave a chaſſé tous les domeſtiques qui l'avoient accompagné dans ſon horrible entrepriſe, ſi heureuſement déconcertée.

Miſs Byron, ſi elle continuë à être mieux, veut écrire demain à ſa Lucy, & lui raconter en détail tout ce qu'elle a ſouffert, depuis la datte de ſa dernière Lettre, juſqu'à ſon heureuſe délivrance. Je lui donnerai, autant que je pourrai m'en reſſouvenir, la minute de tout ce que je vous ai écrit, afin que l'hiſtoire ſoit auſſi complette qu'il ſe pourra, & qu'elle ne ſoit pas obligée d'écrire plus que ce qui ſera néceſſaire pour avoir la ſuite des événemens. Elle commence ce ſoir, elle me charge de vous dire que vous devez être fort tranquilles ſur ſon compte. Si elle ne peut pas achever pour la poſte de demain, elle aura une occaſion d'envoyer ſa Lettre mercredi par un domeſtique de Mr. Greville, qu'il a laiſſé en ville pour quelque commiſſion, & qui a promis de venir prendre nos ordres pour votre maiſon.

Sir Rowland... Mais je laiſſe à ma Couſine à vous écrire ſur cela & ſur le reſte. Elle ſait mieux dire que moi.

En attendant, je vous félicite tous, du meilleur de mon cœur, du retour, & de la guériſon de notre favorite, & ſuis,

Mon cher Monſieur Selby,

Votre, &c.

ARCHIBALD REEVES.

LETTRE XXIX.

Miſs BYRON *à Miſs* SELBY.

Lundi, Févr. 20.

Je puis donc encore vous écrire, ma chère Lucy! & ſous votre nom, à tous mes chers Parens! Je puis vous écrire avec un cœur content! & vous prier de vous réjouïr tous avec moi! Dieu ſoit loué!

A quel dangers j'ai échappé! Que ma tête & mon cœur ont ſouffert! Je ne puis, même encore à préſent, penſer à ce que vous avez ſouffert pour moi.

Avec quelle coupable légéreté j'avois fini ma dernière Lettre! Etourdie, & inſenſée que j'étois!

Mais il faut commencer ma cruelle hiſtoire. Je ſens toute votre impatience. Permettez-moi ſeulement de vous dire auparavant, que toute folle que je vous devois paroître, en parlant de mes

mes habits, de mes conquêtes, & de je ne sai quelles extravagances; je ne pris aucun plaisir sur les lieux, à cette foule d'insensés qui voltigeoient autour de moi. Je me mépriſois avec eux; c'est peu dire, j'étois indignée contre eux & moi.

Il y avoit deux Démons parmi eux; mais le pire de tous étoit en habit d'Arlequin. Il sautilloit, & folâtroit autour de moi; & il me dit enfin qu'il connoissoit bien Miſs Byron, & qu'il étoit le mépriſé, le rejetté sir Hargrave Pollexfen.

Il en usoit cependant avec politesse, & j'étois bien loin de craindre ce que j'allois avoir à souffrir de sa méchanceté.

Mr. Reeves vous a dit qu'il m'avoit vu dans la chaise, que mon malheureux domestique avoit arrêtée. O, ma chère Lucy! voilà une des branches de ma vanité entiérement retranchée: je ne prétendrai plus entendre quelque chose en physionomie; & après avoir été ainſi trompée par celle de ce miserable, je renonce à juger jamais du cœur des gens par leur extérieur.

Mr. Reeves vous a dit tout ce qui regarde la chaise, & les porteurs. Comment puis-je vous peindre mes craintes quand je commençai à soupçonner la tromperie! Mais quand je tirai les rideaux, & que je me trouvai encore jouée par un autre cœur faux, dont j'implorois le secours; quand je vis que j'étois au milieu de la campa[illegible], & qu'on éteignoit les flambeaux; je per[illegible] l'air de mes cris, jusqu'à ce que je ne pusse plus crier. On m'emporta sans connoissance; & quand je repris un peu mes sens, je me trou-

vai

vai ſur un lit, au milieu de trois femmes, dont l'une me tenoit une bouteille ſous le nez, je ſentois la corne de cerf, & une forte odeur de plumes brulées. Il n'y avoit point d'homme auprès de moi.

Où ſuis-je? Qui êtes-vous, Madame? Qui êtes-vous? Où ſuis-je? Ce furent les premiers mots que je prononçai.

Ces femmes étoient une Mère & deux filles. La Mère répondit, vous n'êtes point en de mauvaiſes mains.

Dieu veuille que vous diſiez vrai! lui répondis-je.

On ne veut point vous faire de mal; on ne veut que vous rendre la plus heureuſe des femmes. Nous ne voudrions pas nous employer dans une mauvaiſe action.

Je l'eſpère, je l'eſpère. Aïez pitié de moi, Madame; vous me paroiſſez une Mère, ces jeunes Dames ſont, je crois, vos filles. Empêchez ma ruïne, Madame, je vous en conjure, empêchez ma ruïne, comme vous voudriez empêcher celle de vos filles.

Ouï, ce ſont mes filles, elles ſont ſages & modeſtes. On ne veut point votre ruïne. Un des plus riches & des premiers Seigneurs d'Angleterre eſt votre adorateur. Il meurt pour vous. Vous n'êtes point engagée, dit-il, vous devez être à lui, & vous y ſerez. Vous prévenez un meurtre, ſi vous y conſentez: il a juré la mort de tout amant que vous favoriſerez.

Cet infame tour eſt donc de ſir Hargrave Pollexfen, m'écriai-je tout haut; n'eſt-il pas vrai, n'eſt-il pas vrai, dites-moi? Je vous conjure de me le dire.

Je

Je me levai, & m'aſſis ſur le bord du lit; & dans ce moment entra l'infame, l'infame ſir Hargrave.

Je fis un cri. Il ſe jetta à mes pieds. Je laiſſai tomber ma tête ſur le ſein de la femme la plus agée; & à force de corne de cerf & d'eau, elles eurent bien de la peine à prévenir une défaillance. S'il n'étoit pas ſortie de ma vuë, je me ſerois ſurement évanouïe; mais relevant ma tête, & ne voyant plus que les femmes, je revins à moi, & commençai de prier, conjurer, promettre des recompenſes, ſi elles vouloient m'aider à échapper, ou me mettre en ſureté. Mais l'homme odieux parut encore.

Je vous prie, Miſs Byron, dit-il, avec un air plus haut qu'auparavant, de vous remettre un peu, & d'entendre ce que j'ai à vous dire. Il eſt en votre choix, en votre pouvoir, d'être ce qu'il vous plaira, & de me rendre moi-même ce qu'il vous plaira. Il n'eſt donc pas beſoin de vous effrayer. Vous voyez que je ſuis déterminé... Mesdames, vous pouvez ſortir.

Non, ne me laiſſez pas ici! m'écriai-je; & quand elles ſortirent je me jettai près de la Mère, entre les deux filles, & ſuivis la premiére dans la ſalle; je tombai à genoux, & la ſerrant dans mes bras, ô ſauvez moi, lui dis-je.

Le lâche ſcélerat entra: je la quittai, & me mis à genoux devant lui. Je ne ſavois ce que je faiſois. Je me rappelle que je lui dis, en me tordant les mains; ſi vous avez quelque pitié, ſi vous avez de la compaſſion, Monſieur, je vous en conjure, que je l'éprouve à préſent.

Je ſuppoſe qu'il fit ſigne qu'on ſortît; car les fem-

femmes qui étoient dans la salle pendant ce tems-là, sortirent toutes trois.

Je vous ai demandé, dit-il, Mademoiselle, & aussi à genoux, de me montrer quelque compassion; mais vous ne l'avez pas voulu, inexorable Miss Byron! Mettez-vous à genoux, si vous voulez, aïez votre tour, suppliez, priez, vous ne pouvez le faire plus sérieusement que je l'ai fait. La médaille est renversée à présent.

Barbare, lui dis-je en me relevant, mon courage étoit revenu, mais il m'abandonna bientôt. Je vous conjure, sir Hargrave, continuai-je, étant comme une frénétique, tordant mes mains, m'approchant de lui, puis courant tantôt à la fenêtre, tantôt à la porte, sans penser cependant à sortir par l'une, ou par l'autre; car où serois-je allée? Puis revenant à lui; ne soyez pas, je vous en conjure, sir Hargrave, ne soyez pas cruel envers moi. Je n'ai jamais été cruelle pour personne. Vous savez que j'ai été civile avec vous; j'ai été fort civile...

Oui, oui, dit-il, & fort déterminée. Vous ne me disiez pas des injures, il est vrai; je ne vous en dis point non plus, Miss Byron; vous étiez fort civile. Jusqu'ici je n'ai pas été incivil. Mais souvenez-vous, Mademoiselle,... cependant charmante, & toujours adorable créature, ajouta-t-il en jettant ses bras autour de moi, votre effroi même a sa beauté; tenez, je puis jouïr de votre effroi, Mademoiselle. Le barbare vouloit me baiser, je le previns en détournant la tête, & je le conjurai à ses pieds, de ne pas traiter avec indignité, une pauvre créature, qu'il avoit si lâchement trahie.

Je

Je ne vous reviens pas, Mademoiſelle!

Pouvez-vous être un homme méchant, ſir Hargrave?

Vous ne goûtez pas mes mœurs, Mademoiſelle!

Eſt-ce ainſi, Monſieur, que vous voulez me les faire goûter?

Eh bien, Mademoiſelle, vous éprouverez de ma part une compaſſion, que vous ne m'avez pas voulu montrer: vous verrez que je ne puis être un homme méchant, un vindicatif: cependant vous avez irrité mon orgueil. Vous trouverez que j'ai des mœurs.

Alors, Monſieur, je vous benirai du fond de mon cœur.

Mais vous voyez ce qui peut juſtifier aux yeux de tout le monde, la démarche que j'ai faite. Soyez à moi, Mademoiſelle, ſoyez à moi légitimement. Je vous offre ma main. Conſentez à être Lady Pollexfen... point de punition, j'eſpère.... ou bien tirez la conſéquence.

Quoi, Monſieur, juſtifier par une ſi baſſe, une ſi indigne condeſcendance, les lâches démarches que vous avez faites! Prenez ma vie, Monſieur; mais ma main & mon cœur ſont à moi: ils ne ſeront jamais ſéparés.

Je me relevai, tremblante, & m'allai aſſeoir près de la fenêtre, pleurant amérement.

Il vint à moi, je regardois de tout côté, cherchant à l'éviter.

Vous ne pouvez fuir, Mademoiſelle; vous êtes ſurement à moi; & vous y ſerez tout à l'heure plus ſurement encore. Ne me provoquez pas, ne me faites pas deſeſpérer.... Par tout ce qu'il y a de plus ſacré....

Il me regarda de la tête aux pieds; & puis ſe jetta à genoux, & me ſerroit de ſes bras odieux.

Je fus ſaiſie d'effroi: je criai; une des filles accourut: mon bon Monſieur! je vous prie, Monſieur! Ne diſiez-vous pas que vous vouliez la traiter honnêtement?

La Mère ſuivit; Monſieur, Monſieur, dit-elle, dans ma maiſon!

Dieu ſoit loué, penſai-je, ces gens ne ſont pas ſi méchans que j'avois ſujet de le craindre. Mais, ma chère Lucy, ils ſembloient croire que le mariage effaceroit tous les outrages.

Je finirai ici cette Lettre, j'ai beaucoup encore à dire.

LETTRE XXX.

Suite.

Qu'avez-vous à faire de nous troubler ici? dit le miſerable à ces femmes. Je penſois que vous connoiſſiez trop bien votre ſexe, pour vous embaraſſer des cris d'une femme. Elles ſont toujours prêtes, ajouta l'odieux perſonnage, à nous faire penſer à l'occaſion que nous devrions leur donner de crier. Je n'ai pas ſongé à faire aucun mauvais traitement....

Je l'eſpère, Monſieur, je l'eſpère, dans ma maiſon.... Une perſonne ſi douce...

Chère, chère, digne Dame, lui dis-je, transportée d'effroi, & d'un mélange de joie, de me trouver en meilleures mains que je n'avois cru; me

me relevant, m'aſſeyant, je crois, à chaque mot; protégez moi, ſauvez moi, plaidez pour moi. En vérité je n'ai pas mérité cette trahiſon. Je ſuis une bonne fille, (je ne ſavois ce que je diſois) tous mes Parens m'aiment; ils ſeront deſeſpérés s'il m'arrive quelque malheur: ils ſont tous braves gens; vous les aimeriez, ſi vous les connoiſſiez. Sir Hargrave peut avoir des femmes plus riches, & qui valent mieux que moi: je vous prie, obtenez de lui qu'il me rende à mes Parens, pour l'amour d'eux. Je lui pardonnerai tout ce qu'il m'a fait.

Non, chère Dame, ſi ſir Hargrave veut vous faire ſa femme légitime.... on ne peut point vous faire de mal ici, ſurement.

Je le veux, je le veux, Madame Awberry, dit-il, je l'ai promis, & je le tiendrai. Mais ſi elle veut ſe perdre... Elle ne compte point elle-même ſur mes mœurs.... Si elle veut ſe perdre... répéta-t-il, d'un air feroce.

Grand Dieu, protégez moi, m'écriai-je, mon Dieu, protégez moi!

Ce Monſieur eſt là, ſir Hargrave, dit la femme.

O que mon cœur treſſaillia dans ce moment, quel Monſieur! penſai-je; quelqu'un pour me ſauver!... O non...

En même tems entra un Eccléſiaſtique d'une mine la plus affreuſe que j'aie jamais vu.

Voici ſon portrait, autant que je puis me le rappeller. Une taille déméſurée, de groſſes jambes cagneuſes, une robe toute uſée, une vieille perruque, un grand viſage rouge, boutonné; un nez qui en cachoit la moitié, quand il regardoit de côté; & je ne le vis guères autrement.

Il

Il avoit un vieux livre de Lithurgie, qui avoit été une fois doré, ouvert, (horrible aſpect!) à la page du mariage.

Cependant j'étois ſi occupée du deſſein de me faire un ami, quand je vis paroître un homme, un Eccléſiaſtique, que je ne pris pas garde alors à ſon horrible viſage, comme je le fis enſuite. Je me précipitai en tournant à côté de ſir Hargrave, avec impétuoſité: je fis presque tomber Me. Awberry; & me jettant aux pieds de l'Eccléſiaſtique: Homme de Dieu! lui dis-je, en joignant & hauſſant mes mains; Homme de Dieu! Homme d'honneur! Honnête homme! Un digne Eccléſiaſtique eſt tout cela: ſi jamais vous avez eu des enfans, ſauvez une pauvre créature, enlevée à tous ſes Parens, par une baſſe trahiſon; innocente, incapable de faire du mal à qui que ce ſoit! J'aime tout le monde! Sauvez moi de la violence! Ne prêtez pas votre miniſtère pour ſanctifier une lâche action?

Cet homme tira ſa réponſe par le nez. Quand il ouvrit ſes groſſes lèvres, le tabac couloit le long de ſes dents jaunes. Il me regarda en louchant, & prenant mes mains jointes, qui étoient enſevelies dans ſa groſſe patte: Levez-vous, dit-il, Mademoiſelle, ne vous mettez pas à genoux devant moi. On ne veut point vous faire de mal. Une queſtion ſeulement. Qui eſt ce Gentilhomme devant moi, en habit galonné? Quel eſt ſon nom?

C'eſt ſir Hargrave Pollexfen, Monſieur, un méchant, un très-méchant homme, tout le monde le trouve ainſi.

Le malheureux ſouriſoit, & jouiſſoit de ma détreſſe.

O Mademoiſelle, c'eſt un homme très-reſpectable, dit l'Eccléſiaſtique, en ſe courbant d'un air de Tartuffe devant ſir Hargrave.

Et vous, Mademoiſelle, je vous prie, qui êtes-vous? Quel eſt votre nom?

Harriet Byron, Monſieur, une pauvre créature innocente, quoique dans cet habillement mépriſable; mon bon Monſieur, j'implore votre pitié; je me jettai encore à ſes pieds.

Du Comté de Northampton, Mademoiſelle? Vous êtes fille! Le nom de votre Oncle...

Selby, Monſieur, un très-honnête-homme, je vous recompenſerai, Monſieur, autant qu'un cœur rempli de reconnoiſſance....

Tout eſt bien, reprit-il, il n'y a rien à redire; tout eſt comme on l'a repréſenté. Je ſuis incapable de me laiſſer ſuborner, Mademoiſelle. Vous ſerez avant le jour la plus heureuſe des femmes... Mes frères .... Les trois femmes s'avancèrent.

Je compris alors quel abominable homme c'étoit.

Sir Hargrave avança. Ces deux horribles perſonnages me relevèrent. Sir Hargrave prit ma main malgré mes efforts: je vis alors entrer un autre homme affreux dans la chambre, qui, je ſuppoſe, devoit repréſenter mon Père, & me remettre à l'homme que je déteſtois.

Mes frères bien aimés (*), commença à lire le monſtre en parlant du nez...

O, ma chère Lucy! Votre cœur ne ſouffre-t-il pas pour votre Harriet? Il me ſembloit que le

(*) C'eſt le commencement de la Liturgie du mariage en Angleterre.

le mien se soulevoit, s'arrachoit de sa place, & tournoit dans mon corps, à cette lecture ... J'étois prête à étouffer.

Il faut que je quitte la plume pour quelques minutes.

LETTRE XXXI.

Suite.

Je redevins comme une frénétique. Ne lis plus, m'écriai-je; & dans ma fureur, je fis sauter le livre des mains du Ministre, si c'en étoit un: je vous demande pardon, Monsieur, lui dis-je, mais vous ne devez pas lire plus avant; je suis indignement trahie: je ne puis, ni ne veux être à lui.

Continuez, continuez, dit sir Hargrave en prenant ma main de force, toute Amazone qu'elle est, je veux bien l'avouër pour ma femme... Etes-vous la douce, la civile Miss Byron, Mademoiselle, ajouta-t-il en ricannant, & me regardant entre les deux yeux?

Hélas! ma chère Lucy, je n'étois pas une Amazone; j'étois dans une frénésie complette: mais ce ne fut pas une frénésie malheureuse, puisque selon toute apparence, elle m'empêcha de tomber en défaillance; défaillance qui ne m'auroit pas sauvée, à ce qu'a dit le malheureux.

Mes frères bien aimés, recommença l'homme horrible. O, ma Lucy! Je n'aimerai jamais ces mots. Comme des circonstances odieuses peuvent

vent détruire la force des mots les plus tendres! Sir Hargrave tenoit encore ma main que je m'efforçois d'arracher.

Je trépignois, & m'éloignois de lui de la longueur de mon bras, ne pouvant fuir plus loin. Point de *frères bien aimés*, m'écriai-je. J'étois abſolument hors de moi. Je ne ſavois que dire, ni que faire.

Le barbare ſcélerat rioit de ma peine. *Point de frères bien aimés*, répéta-t-il; c'eſt vraiment comique, ma foi! il rioit encore; mais continuez, continuez, Docteur.

Nous ſommes ici aſſemblés devant Dieu ....

Cela m'affecta encore davantage. Je vous ſomme, Monſieur, dis-je au Miniſtre, au nom de ce Dieu, devant qui vous dites que nous ſommes aſſemblés, je vous ſomme de ne pas continuër. Je vous ſomme, ſir Hargrave, par ce même nom rédoutable, d'empêcher qu'on ne continuë. Prenez ma vie. De tout mon cœur, prenez ma vie. Mais ma main ne peut jamais être à vous.

Continuez Docteur; Docteur continuez, je vous prie, dit le lâche ſir Hargrave. A la fin du jour, elle ſera charmée d'avouër ſon mariage.

Tremblez de continuër, Monſieur, lui dis-je, ſi vous êtes un vrai Miniſtre de ce Dieu dont votre lecture ſuppoſe la préſence, gardez-vous de continuër. Ne me réduiſez pas au deſeſpoir, Madame, dis-je, en me tournant vers la Veuve, vous êtes Mère, & vous m'avez donné lieu de penſer que vous êtes une honnête femme; regardez moi comme ſi j'étois une de vos filles: pourriez-vous voir l'une d'elles ainſi traitée?

Chères Demoiselles, leur dis-je, en me tournant vers chacune d'elles, pouvez-vous voir sans pitié une pauvre créature, ainsi trompée, trahie, traitée avec cette violence, & cette indignité, & ne pas faire votre cause de la mienne? Parlez pour moi, plaidez pour moi, prenez ma défense. Si vous êtes des femmes, plaidez chacune pour moi, comme vous voudriez qu'on le fît pour vous, si vous étiez à ma place, & traitées avec cette barbarie.

La jeune pleuroit. La Mère étoit émue.

Je m'étonne que je ne perdisse pas la tête: ma poitrine étoit en feu.

Sir Hargrave, sans la moindre émotion, cria; continuez, continuez, Docteur; demain avant midi, tout sera comme il doit être.

L'homme qui se tenoit à l'écart, la physionomie la plus fourbe que j'eusse jamais vue, s'approcha: Au fait, Docteur, dit-il, venez à ce qui me regarde s'il vous plait; ne suis-je pas son Père? Au fait, Docteur, s'il vous plait. Les Dames la prépareront pour le reste.

O toi, qui que tu sois, homme lâche & barbare! m'écriai-je. Et vous, dis-je, en regardant tout le monde, & levant la main qui me restoit libre, car l'infame tenoit encore l'autre engourdie dans ses griffes de fer; & vous, verrez-vous cette violence faite à une pauvre créature? C'est une ame, dont vous aurez à répondre. Je puis mourir, mais jamais, jamais je ne serai à lui.

Laissez nous parler avec cette Dame entre nous autres, femmes, dit la Veuve; je vous prie, sir Hargrave, que nous lui parlions en particulier.

Oui,

Ouï, ouï, dit le Miniſtre, il faut tout eſſayer, laiſſez, Monſieur, les Dames parler entre elles; on peut lui faire conſidérer...

Il laiſſa ma main. La Veuve la prit, & m'emmena hors de la chambre. Vous ne me faites pas monter, j'eſpère, lui dis-je.

Eh bien nous ne monterons donc pas, dit-elle; venez Sally, venez Deb, parlons entre nous autres, femmes.

Elles m'emmenèrent dans une petite chambre près de la ſalle; & alors mes eſprits s'abattant, je crus que j'allois m'évanouïr. On me fit encore avaler de la corne de cerf, & de l'eau.

Quand je fus un peu revenue à moi, elles me vantèrent ſes grandes richeſſes de ſir Hargrave. Que me font les richeſſes, leur dis-je, de la bouë, de la bouë; je les hais; elles ne peuvent rendre le cœur content, je n'ai pas beſoin de richeſſes.

Elles alléguèrent l'honnêteté, & la force de ſa paſſion; & moi, mon invincible averſion.

C'étoit un bel homme... C'eſt le plus odieux à mes yeux de toute l'eſpèce humaine. Jamais, jamais on n'aura mon conſentement pour ſanctifier une telle lâcheté.

Elles alléguoient mon danger; & elles n'étoient pas en état de me dérober à un plus mauvais traitement.

Comment, Mesdames, *pas en état?* Madame, n'eſt-ce pas ici votre maiſon? Ne pouvez-vous pas appeller les voiſins? N'y en a-t-il point? Je vous ferai compter mille pièces, en préſent, avant que la ſemaine ſoit paſſée. J'en-

gage mon honneur pour le paiement, ſi vous voulez me ſauver d'une violence à laquelle aucune honnête femme ne peut voir expoſée une malheureuſe fille. Ouï mille pièces! chères Dames; ſauvez moi ſeulement, & rendez moi à mes Parens.

Les miſerables qui étoient dans l'autre chambre, entendirent ſans doute ce qui ſe paſſoit. Sir Hargrave entra dans ce moment: Madame Awberry, dit-il, avec un viſage bouſſi de méchanceté, Mesdemoiſelles, nous vous empêchons de vous aller coucher, nous vous dérangeons; je vous prie allez vous repoſer. Laiſſez moi parler avec cette fille obſtinée. Elle eſt à moi.

Je vous prie, Monſieur, dit Mme. Awberry...

Laiſſez m'en le ſoin, vous dis-je; Miſs Byron vous ſerez à moi. Vos Grévilles, vos Fenwick, vos Ormes, quand ils ſauront combien il m'en coute de peines & de fraix, pour m'aſſurer de vous, confeſſeront ma ſupériorité; ils confeſſeront...

Que vous êtes, lui dis-je, ſupérieur à tous les hommes, en méchanceté, & en cruauté!

Vous parlez de cruauté, Miſs Byron! Vous triomphiez, Mademoiſelle, de voir des amans proſternés à vos pieds! Rapellez vous vos traitemens pour moi, quand j'étois à vos pieds, comme un miſerable, implorant votre compaſſion; mais votre cœur n'étoit pas touché de la moindre pitié, Mademoiſelle! Ingrate, orgueilleuſe fille! Cependant je ne veux point vous humilier comme je le pourrois, faites attention à cela, je ne veux point vous humilier:

lier : je propoſe de vous élever, Mademoiſelle.

Affreux abaiſſement ! lui dis-je.

Elever Miſs Byron au rang de Lady Pollexfen, dit-il, & cependant ſi vous ne voulez pas me donner votre main...

Il vouloit ſaiſir ma main, je la retirai derrière moi; il voulut ſaiſir l'autre, je la retirai auſſi : le miſerable voulut baiſer mon col qui étoit ſans défenſe ; mais de mes deux mains, je repouſſai ſon audace. Charmante créature, diſoit-il avec des yeux & un ton paſſionnés; un inſtant après, cruelle, ingrate, orgueilleuſe ! Il jura par ſon Créateur, que ſi je ne voulois pas à l'inſtant lui donner ma main, au-lieu de m'exalter, il étoit réſolu de m'humilier : ſortez, Mesdames, je vous prie ; laiſſez la moi; elle ſera Lady Pollexfen, ou ce qu'il me plaira, dit-il, en ſe redreſſant d'un air fier. Elle peut être heureuſe ſi elle veut. Laiſſez la moi.

Je vous prie, Monſieur, dit la plus jeune des ſœurs, en pleurant.

La voilà bien à plaindre, en vérité, continua-t-il, d'être la femme d'un homme de mon rang, & de ma fortune ! Mais laiſſez la moi, vous dis-je, je rabattrai bientôt ſon orgueil. Pourquoi ramper, conjurer, prier, ſupplier, & le tout pour une femme ! Mais, Mademoiſelle, dit l'inſolent ſcélerat, vous ſerez peut-être à moi à meilleur marché.

Mademoiſelle, je vous prie, Mademoiſelle, me dit la Veuve, conſiderez dans quelles circonſtances vous vous trouvez, & qui vous refuſez. Pouvez-vous avoir un homme mieux fait ?

Pouvez-vous trouver une plus grande fortune? Sir Hargrave n'a que des vuës honorables. Vous êtes en ſon pouvoir....

En ſon pouvoir, Madame! repliquai-je: je ſuis au vôtre: vous êtes la maîtreſſe de cette maiſon. J'en reclame la protection. N'avez-vous point de voiſins? Je me mets ſous votre protection. La ſerrant alors dans mes bras, gardez moi contre lui, lui dis-je, juſqu'à ce que vous puiſſiez avoir du ſecours, pour aſſurer le privilége de votre propre maiſon: remettez moi en ſureté à mes Parens, & je partagerai ma fortune avec vos deux filles.

Le miſerable prit la Mère, & la plus jeune fille par la main, après avoir dégagé la premiére de mes bras, & les conduiſit à la porte. L'aînée ſuivit d'elle-même; aucune ne fit la moindre reſiſtance: je priai, conjurai, qu'elles ne ſortiſſent pas; & quand elles le firent, je voulois m'élancer dehors avec elles, mais le malheureux, en fermant la porte ſur elles, au moment que j'étois moitié dehors, moitié dedans, me ſerra d'une façon terrible, & le ſang me ruiſſela par le nez.

Je fis un cri; il parut effrayé: mais me remettant bientôt, bon, bon, lui dis-je, vous avez fait de votre mieux! Vous m'avez tué, j'eſpére. J'avois perdu la reſpiration, j'avois l'eſtomac oppreſſé: un de mes bras étoit briſé: j'en ai encore les marques; car il pouſſa la porte avec violence, ne ſachant pas, pour lui rendre juſtice, que j'étois ſi avancée.

Je ſouffrois cruellement. Je me rapellé que mes diſcours étoient égarés: je me jettai ſur une

une chaiſe. Bon, bon, vous m'avez tué, j'eſpère. Fort bien, j'eſpère à préſent, j'eſpère que vous êtes content. Vous pouvez à préſent pleurer la pauvre créature que vous avez tuée; car il montroit beaucoup de douleur, & d'allarme; & pour moi je ſentois de telles ſouffrances dans la poitrine, que n'aïant jamais ſenti rien de pareil, je croyois réellement être mortellement bleſſée. Répétant ce ridicule bon, bon... Cependant, je vous pardonne, lui dis-je; ſeulement, appellez les femmes: retirez-vous, Monſieur, retirez-vous: que je n'aie que des perſonnes de mon ſexe avec moi. Ma tête tomba, ma vuë ſe troubla, & je m'évanouïs tout-à-fait.

LETTRE XXXII.

Suite.

J'ai appris enſuite qu'il fut dans la plus terrible conſternation. Il avoit fermé la porte en dedans; & pendant quelques momens, il n'eut pas aſſez de préſence d'eſprit pour l'ouvrir. Cependant aux cris qu'il pouſſoit en priant ſon Dieu d'avoir compaſſion de lui; au bruit qu'il faiſoit en courant d'un bout de la chambre à l'autre; les femmes vinrent en hâte heurter à la porte. Il y courut, l'ouvrit, ſe chargea lui-même d'imprécations, & les conjura de me faire revenir, s'il étoit poſſible.

Elles dirent que j'avois la mort peinte ſur le viſage, & déplorèrent mon ſort: mon nez avoit

ceſſé de ſaigner. Cependant, occupé de ſa propre ſureté, au milieu de ſon effroi, il prit mon mouchoir enſanglanté, afin, diſoit-il, que ſi je n'en revenois pas, on ne trouvât pas ce témoin contre lui: il alla vite dans la chambre prochaine, & le jetta au feu, auprès duquel étoient le Miniſtre & ſon ſuppôt, bûvant du brandevin.

O Meſſieurs! cria le miſerable; il n'y a rien à faire cette nuit. Tenez: il leur donna de l'argent; la Dame eſt dans une pamoiſon, je vous ſouhaite une bonne nuit.

La fille cadette me rapporta cela enſuite, avec ces autres circonſtances: ils demandoient encore du feu, & un pot de bierre forte, ils vouloient reſter au coin de la cheminée juſqu'au jour; mais la jeune fille, qui alloit faire ce meſſage, étant venue à mon ſecours, & tout le monde croyant qu'il n'y avoit pas apparence que j'en réchappaſſe, elle courut à eux, & leur déclara que la Dame étoit morte, certainement morte; & que deviendrons-nous tous? dit-elle: cela effraya ces deux hommes, qui dirent qu'il étoit donc tems pour eux de s'en aller: en conſéquence, *ayant bu* chacun encore un coup, ils prirent leurs chapeaux & leurs cannes, & ſe dépêchèrent de ſortir; eſperant, dit le Docteur, que comme ils étoient innocens, & n'avoient que voulu faire plaiſir au Gentilhomme, leurs noms n'entreroient point dans l'affaire, quoi qu'il pût arriver.

Quand je revins un peu à moi, je ne trouvai que les trois femmes. J'avois une ſueur froide, & un friſſon général. Il n'y avoit point

de

de feu dans la chambre: elles me conduisirent dans la salle que les deux hommes avoient quitté, me placèrent dans un fauteuil, pouvant à peine me soutenir; & elles me frottèrent les tempes avec de l'eau de la Reine.

Les malheureuses créatures, que des hommes de cette trempe, ma chère Lucy, qui se jouent ainsi de la santé & du bonheur de pauvres malheureuses qu'ils prétendent aimer! Je crains de n'avoir jamais la santé que j'avois auparavant. De tems en tems mon estomac se ressent beaucoup de ce violent choc.

La Mère & la sœur ainée me quittèrent bientôt, pour aller vers sir Hargrave. Je ne puis deviner le resultat de leur délibération que par ce qui arriva ensuite.

La jeune sœur, pleine de compassion, répondit avec franchise à toutes mes questions, & m'apprit les particularités que je viens de dire. Cependant elle s'étonnoit que je pusse refuser un aussi bel homme, & aussi riche que sir Hargrave.

Elle vantoit beaucoup leur bonne réputation. Sa Mère, disoit-elle, ne voudroit pas, pour le monde entier, faire une mauvaise action. Elle avoit un frère employé à la Douane, aussi honnête homme qu'il y en eût là. Elle avoua qu'elle connoissoit mon nouveau domestique, & louoit sa fidélité pour les maîtres qu'il avoit servi, comme si elle eût cru que tous les devoirs étoient compris dans l'obéissance aux ordres justes ou injustes d'un Supérieur. Mr. William, disoit-elle, étoit un joli garçon, qui valoit bien la peine qu'on s'attachât à lui, & qui feroit

roit ſurement un excellent mari. Je compris bientôt que l'innocente étoit amoureuſe de ce miſerable, que ſa phyſionomie lui en avoit impoſé. Elle ne pouvoit ſouffrir que je diſſe rien à ſon desavantage, comme j'aurois voulu le faire, par voie d'avertiſſement. Elle étoit ſure que Mr. William étoit un bon & honnête homme; & que s'il étoit coupable de quelque choſe de mauvais, c'étoit par l'ordre de ceux à qui il devoit obéir; & je ſavois bien qu'ils en étoient reſponſables.

J'allois lui faire d'autres queſtions, découvrant que ce Wilſon étoit le prémier acteur de toute cette méchanceté, quand la ſœur ainée appella la jeune; & au moment ſir Hargrave entra.

Il prit une chaiſe, & s'aſſit à côté de moi, une jambe croiſée ſur l'autre, accoudé ſur le genou, & ſoutenant ſa tête de la main; ſe mordant les lèvres, me regardant, puis détournant la vuë, & répétant cinq ou ſix fois ce manége, avec un air de malice.

Le mauvais cœur, le barbare! Que tu es une odieuſe créature, me diſois-je en moi-même, tremblante d'un ſilence ſi étrange, après le mal qu'il m'avoit fait, & que je ſentois encore à l'eſtomac, & au bras.

A la fin je rompis le ſilence: je voulus être auſſi douce que je le pourrois, & ne pas le provoquer à me traiter encore plus mal. Eh bien, lui dis-je, avez-vous fini, ſir Hargrave, ouï, ou non? Commettre une telle violence contre une pauvre & innocente créature, qui n'a jamais penſé à vous faire aucun mal!

Je m'arrêtai; il ſe taiſoit.

Quelle

Quelle allarme vous avez donnée à mes pauvres Cousins Reeves! Que mon cœur saigne pour eux!

Je fis une pause; il se tut encore.

J'espère, Monsieur, que vous êtes fâché du mal que vous m'avez fait, & de la peine où vous avez mis mes Parens. J'espère, Monsieur...

Maudit soit... dit-il.

Je m'arrêtai, croyant qu'il alloit continuër, mais il n'ajouta rien; il changea seulement de posture, & la reprit.

Ces gens, Monsieur, paroissent d'honnêtes gens. J'espère que vous avez seulement voulu m'effrayer. Puisque vous ne m'avez pas conduite en mauvaise compagnie, c'est une preuve que vous avez de meilleures intentions que...

De par tous les Diables... dit-il, en m'interrompant.

Je crus qu'il alloit poursuivre; mais il grimaça, branla la tête, & la laissa retomber sur sa main.

Je vous pardonne, Monsieur, le mal que vous m'avez fait... Mais mes Parens... aussitôt que le jour paroitra, j'espère qu'il n'est pas loin, je prierai les Dames de faire savoir à mon Cousin Reeves...

Il se releva alors: Miss Byron, dit-il, vous êtes une femme, oui, bien femme; il leva le poing; je ne savois que penser de son intention.

Miss Byron, continua-t-il, après une pause, vous êtes la plus consommée hypocrite que j'aie jamais vuë. Cependant je croyois bien que la meilleure de vous pouvoit s'évanouïr quand il lui plaisoit.

Je me taisois. Je tremblois.

Grosse bête que je suis ! Quel stupide ! Je devrois être pendu pour ma folle crédulité ! Je vous dis, Miss Byron.... Il me regarda alors comme s'il eût été confondu ; & fit deux ou trois fois le tour de la chambre.

Etre mourante pendant une demie-heure ; & puis avoir cet air insultant !

Je me taisois toujours.

Je me pourrois maudire moi-même, d'avoir renvoyé le Ministre. Je croyois me connoître un peu aux fourberies des femmes... Mais, cependant, vos artifices, votre hypocrisie, ne vous serviront de rien, Mademoiselle. Ce que j'ai manqué ici, réussira ailleurs. Oui, j'en jure par le Dieu du Ciel.

Je pleurois, je ne pouvois plus parler.

Ne pouvez-vous pas vous évanouir encore ? Ne pouvez-vous pas ? dit le barbare avec un air assorti à ses paroles ; & se servant d'autres expressions aussi insultantes.

Je priois Dieu dans mon cœur, de me délivrer des mains de ce furieux.

Je me levai ; & comme la chandelle étoit près du miroir, j'y vis la méprisable figure que je faisois dans cet indigne habit, auquel je n'avois fait que peu d'attention jusqu'alors. O que je me méprisois moi-même !

Je vous prie, sir Hargrave, lui dis-je, ne m'effrayez pas davantage. Je vous pardonnerai tout ce que vous avez fait jusqu'ici, je le prendrai sur mon compte, comme une punition que j'ai méritée, en prenant ces marques de folie & de vanité. Votre conduite, permettez moi de

le dire, a quelque chose de bas & d'inhumain; mais sous l'idée de punition, j'avouerai que je l'ai méritée: que mon châtiment finisse ici; je vous en rendrai graces, & vous pardonnerai de tout mon cœur.

Votre sort est *déterminé*, Miss Byron, me dit-il.

Dans ce moment entra une servante apportant un capuchon: elle lui dit quelque chose à l'oreille, à quoi il répondit; cela est bien.

Il prit le capuchon, la servante sortit, il s'approcha de moi. Je tressaillis, je tremblois, & j'étois prête à m'évanouïr, je me tins au dos du fauteuil.

Votre sort est déterminé, Mademoiselle, répéta le barbare... Allons, mettez ceci... A présent prenez encore une défaillance;... Mettez ceci.

Je vous prie, sir Hargrave...

Et moi je vous prie, Miss Byron. Ce qui n'a pas pu s'achever ici, s'achevera ailleurs, & à ma commodité. Mettez cela, vous dis-je. On peut encore vous savoir gré de votre complaisance.

Où sont les femmes, lui dis-je? où sont...

Elles sont allé se reposer, Mademoiselle... John, Franck, cria-t-il: il entra deux valets.

Je vous prie, sir Hargrave... Seigneur protégez-moi... Je vous prie, sir Hargrave... Où sont les femmes?... Mon Dieu protégez moi!

Courant alors à la porte contre laquelle se tenoit un des laquais, ôtez-vous de là, lui dis-je: il n'en fit rien, il se contenta de se baisser.

Je criai, Madame... J'ai oublié votre nom:

Miſs.. & l'autre Miſs.. j'ai oublié vos noms : ſi vous êtes d'honnêtes filles, comme j'eſperois que vous l'étiez...

Je criois auſſi fort que ma frayeur pouvoit me le permettre.

Enfin la ſœur ainée vint: O Mademoiſelle, ma bonne Demoiſelle, lui dis-je, je ſuis bien aiſe que vous ſoyiez venuë.

Et moi auſſi, dit le malheureux... Je vous prie, Miſs Sally, mettez lui ce capuchon.

Mon Dieu, ſécourez moi, m'écriai-je, pourquoi? à quoi bon? Je n'ai pas beſoin de capuchon.

Je ne lui aurois pas permis de me le mettre, quand elle l'auroit voulu.

Le brutal me ſaiſit alors dans ſes bras, & me ſerrant reveilla ſi fort la douleur que j'avois déjà, que je ne pus m'empêcher de crier. La jeune fille me mit le capuchon ſans que je puſſe m'en défendre.

A préſent, Miſs Byron, dit-il, tranquiliſez-vous; ou commandez un évanouiſſement, c'eſt tout un: le dernier me ſeroit plus commode... Miſs Sally, donnez les ordres.

Elle ſortit avec la chandelle. Franck, donnez moi ce manteau, dit ſir Hargrave.

Ce garçon avoit un manteau rouge ſous le bras. Son maître barbare le prit: à vos poſtes, dit-il.

Les deux laquais ſortirent. A préſent, ma chère ame, dit-il, avec un air d'inſulte, à ce qu'il me ſembloit, vous pouvez commander votre deſtin, ſi vous voulez faire les choſes de bonne grace.

Il

Il m'enveloppa dans le manteau. Je priai, je conjurai, je voulois me jetter à ſes genoux. Tout fut inutile : ce cœur de Tigre, comme Mr. Greville avoit bien raiſon de l'appeller, m'entraîna de force par un long veſtibule à la porte de la maiſon. Il y avoit là un caroſſe à ſix chevaux, & Sally tenoit une chandelle.

Je l'appellai, j'appellai ſa Mère, & ſa ſœur. Je le conjurai de me laiſſer dire ſeulement ſix mots à la Veuve.

Mais il ne paroiſſoit ni Veuve, ni jeune ſœur; celle-ci avoit le cœur plus tendre que l'autre; & malgré, tous mes efforts, toutes mes prières, toute ma reſiſtance, il me mit dans la voiture.

Il y avoit des hommes à cheval; je crus y reconnoitre Wilſon, il y étoit en effet. Sir Hargrave lui dit, vous ſavez ce qu'il y a à dire, ſi vous rencontrez des impertinens; & il monta lui-même en voiture.

Je criai. Criez, ma chère, dit-il d'un air inſultant; & il ſe moqua barbarement de moi, le lâche ſcélerat, imitant le bêlement d'une brebis. Ne l'auriez-vous pas tué pour cela, ma chère Lucy? Alors ſe redreſſant, à préſent, dit-il, d'un ton de triomphe, je ſuis le maître de Miſs Byron.

Je criai encore au ſecours: il mit ſes mains devant ma bouche, quoiqu'en proteſtant de l'honnêteté de ſes vuës, & tenant d'autres pareils diſcours, & avec ſes façons rudes & brutales, il me fit mordre la lèvre. Le cocher fouëtte, & emmena votre pauvre Harriet.

LETTRE XXXIII.

Suite.

Quand la voiture paſſa devant quelque maiſon, je criai au ſecours deux ou trois fois. Mais ſous prétexte de me garantir du froid, il m'attacha un mouchoir, ſur le viſage, & ſur la bouche, m'aïant premiérement enveloppée dans le manteau; s'appuyant de tout ſon poids contre mon bras, deſorte que je ne pouvois remuer les mains. Quand il eut fait cela, il les tint toutes deux dans ſa main gauche, & m'embraſſant de ſon bras droit, il me tenoit ferme ſur le ſiége; & excepté que de tems en tems le mouvement de ma tête me donnoit quelque jour, j'étois tout-à-fait aveuglée.

Dans un endroit de la route, comme je venois de crier, & de faire quelque effort pour dégager mes mains, j'entendis des voix, & auſſitôt le caroſſe s'arrêta. Que mon cœur ſe remplit d'eſperances, mais hélas! elles durèrent peu. J'entendis un de ſes gens, Wilſon, je crois, qui diſoit: Le meilleur des maris, je vous aſſure, Monſieur, & c'eſt la plus méchante des femmes.

Je criai encore: oh crie tant que tu voudras, & vas-t-en au D. dit une voix étrangère, puiſque les choſes vont ainſi: le pauvre homme! je le plains de tout mon cœur. Le cocher pourſuivit ſa route.

Le lâche rioit: c'eſt vous, ma chère, dit-il en m'embraſſant; vous êtes cette femme qu'on envoie au D... Il rioit encore; par ma foi, je ſuis un homme admirable! Greville, Fenwick, Orme, où êtes-vous à préſent? Sur mon ame, ce ſera une charmante hiſtoire à raconter, quand toutes vos frayeurs ſeront paſſées, Miſs Byron.

J'étois prête à m'évanouïr de tems en tems. Je le priai de me donner un peu d'air. Et quand nous étions en païs découvert, & qu'apparemment on ne voyoit perſonne, il daignoit baiſſer le mouchoir qui me fermoit les yeux, mais il le laiſſoit ſur ma bouche, & je ne pouvois faire qu'un bruit ſourd, excepté que de tems en tems à force de me débattre avec la tête, je détournois un peu le mouchoir; le col m'en fait encore mal.

Les rideaux étoient fermés par devant, & aux côtés, pour l'ordinaire; mais j'étois ſure d'être avertie quand nous paſſions devant quelque maiſon, par le ſoin qu'il prenoit de m'aveugler & de m'étouffer.

Un peu avant que nous rencontraſſions mon libérateur, je m'étois aſſez débaraſſée, en dégageant une de mes mains, pour m'appercevoir, comme je l'avois déjà ſoupçonné une ou deux fois par le bruit du pavé, que nous paſſions par un village, & je redoublai mes cris. Il eut la cruauté de m'enfoncer un mouchoir dans la bouche, de façon qu'il m'étrangloit presque, & j'ai encore mal à la bouche, de cette violence, & de celles que j'avois eſſuyées auparavant.

De tems en tems à la vérité, il s'excuſoit de ſa cruauté, ſur ce qu'il y étoit forcé, diſoit-il, par

par mon obſtination. J'étois bien à plaindre, diſoit-il, d'être la femme d'un homme comme lui! mais je la ſerois, ou quelque choſe de pis. Il y étoit engagé, dit-il plus d'une fois, & il ne pouvoit plus reculer: je pouvois voir que toute ma reſiſtance étoit vaine; il me tenoit dans ſon filet; & il vouloit être puni, s'il n'avoit ſa revanche de toute la peine que je lui avois donnée. Vous ne gardez aucune meſure avec moi, Miſs Byron, dit-il une fois; que Dieu me puniſſe, ſi j'en garde avec vous!

Je ne doutois pas de ſa méchanceté. Il n'y avoit point de tendreſſe dans ſon amour. Mais pouvois-je penſer à céder à un traitement ſi barbare, & de la part d'un homme qui m'étoit ſi odieux? Quelle baſſeſſe d'ame n'auroit-il pas fallu que j'euſſe, ſi j'euſſe été capable de m'abandonner moi-même au point de faire quelque choſe qui pût juſtifier l'indigne traitement que j'avois reçu?

Dans un endroit le caroſſe ſortit de la route, & paſſa ſur un chemin rude & raboteux, comme j'en pouvois juger par le cahotage: il s'arrêta, & ſir Hargrave quittant mes mains, fit ſes efforts pour m'adoucir: il me demanda ſi je voulois m'appaiſer, & m'offrit, ſi je voulois m'abſtenir de crier au ſecours, de laiſſer mes yeux libres pendant tout le reſte du chemin. Mais je lui dis que je ne voulois pas autoriſer ainſi ſa barbare violence.

Pendant que la voiture étoit arrêtée, un de ſes gens apporta un mouchoir où il y avoit quelques gâteaux; & une bouteille de vin ſec avec un verre. Sir Hargrave me preſſa beaucoup de

de manger quelque chose, & de boire un verre de vin; mais je n'avois pas la moindre envie de toucher à rien.

Il mangea lui-même de fort bon appetit. Dieu me pardonne, je souhaitois de bon cœur qu'il y eût des épingles, & des aiguilles dans chaque morceau qu'il mettoit à la bouche.

Il but deux verres de vin; me pressa encore. Je lui dis que j'espérois d'avoir bu & mangé pour la dernière fois.

Vous n'avez point de confiance à ma parole, Mademoiselle, dit le miserable; ainsi je ne puis être plus maltraité, quoi que je fasse. Il m'appelloit ingrate, orgueilleuse, obstinée.

A quoi bon, dit-il, montrer de la politesse à une femme qui ne m'en a montré aucune, quoiqu'elle fût civile pour tout autre homme? Ah, ah, ah! Quoi, ma douce Byron, *je ne vous reviens pas! Vous ne goûtez pas mes mœurs!* Ma charmante mouche, dit le scélerat, d'un air insultant, en riant encore, & me serrant dans le manteau, que je vous ai joliment prise dans ma toile!

Quel lâche, m'insulter ainsi! Je fis un effort pour me dégager, & décrochai le rideau de devant: mais il me serra encore plus fort, & dit qu'il me feroit une ceinture de sa jarretière, si je ne voulois pas me tenir tranquille. Ah, ma charmante Byron, dit-il, toutes les occasions de vous sauver sont passées... Tous vos efforts ne vous *serviront de rien*... ne vous *serviront de rien*. C'est votre expression, vous savez bien. Je vous pardonnerai cependant, si vous me promettez de m'aimer à présent. Mais si vous vous ob-

obſtinez juſqu'à ce que je vous tienne dans l'endroit où je me propoſe d'aller, alors, Mademoiſelle, je ne réponds pas des ſuites.

Je vis que j'étois dans une grande bruyère déſerte, entre deux grands chemins, à ce qu'il me ſembloit. Je ne demandois point quand finiroit notre voyage. Je n'avois d'eſperance d'échapper, que ſur la route, ou dans quelque village, & je commençois à en deſeſperer. Je voyois bien que la fin de notre voyage ſeroit le commencement de nouvelles épreuves; car j'étois reſoluë de mourir, plutôt que de l'épouſer. Ce que je craignois le plus alors, c'étoit d'avoir quelque défaillance; & je répondois à ſes inſultes auſſi peu qu'il étoit poſſible, pour qu'il ne me pouſsât pas au de-là du peu de forces qui me reſtoient.

Trois ou quatre fois il voulut me baiſer, & peſta contre mon orgueil, parce que je m'y oppoſois, & que je lui faiſois embraſſer un nuage, diſoit-il, faiſant le bel eſprit, au-lieu de ſa Junon, appellant le manteau un nuage.

A préſent, ma chère Byron, dit-il, ſi vous ne voulez pas vous arranger avec moi, il faut que je vous prépare encore pour le voyage. Il fit un ſigne à un de ſes gens, & lui donna quelque ordre à l'oreille, s'avançant tout entier hors de la voiture. Nous nous arrêterons, me dit-il enſuite, dans un village un peu plus loin: vous deſcendrez, & une fort honnête femme, chez qui je vous menerai, vous engagera peut-être à prendre quelque rafraichiſſement, quoique je ne puiſſe pas l'obtenir de vous.

Vous êtes un homme bien barbare, lui dis-je,

je, sir Hargrave. J'ai le malheur d'être dans votre pouvoir. Vous pourrez payer chérement les traitemens que j'ai déjà reçus de vous. Vous m'avez rendu la vie insupportable. Je ne veux pas contester.

Mes larmes couloient, il me sembloit que mon cœur se déchiroit.

Il me serra dans le manteau, & lia le mouchoir autour de ma bouche & de ma tête. Je ne faisois point de resistance.

La voiture étoit rentrée depuis quelques minutes dans le grand chemin, & sur un terrein raboteux, & quelquefois boueux, quand elle s'arrêta à l'occasion d'une dispute entre son cocher & celui d'une autre voiture à six chevaux.

Sir Hargrave venoit de mettre le mouchoir plus serré sur mes yeux quand cela arriva. Laissez couler mes larmes, lui dis-je, faisant un effort pour dégager mes yeux, le manteau m'enveloppant déjà assez, & le mouchoir étant sur ma bouche, desorte que tout au plus ma voix se pouvoit faire entendre de lui.

Il regarda hors de sa voiture, pour voir ce qui l'arrêtoit, & je trouvai alors moyen de dégager une main.

J'entendis la voix d'un homme qui disoit à son cocher de faire place.

J'écartai alors le mouchoir de ma bouche & de mes yeux avec la main que j'avois libre, & criai au secours: Au secours pour l'amour de Dieu!

Une voix d'homme, c'étoit mon libérateur, défendit au cocher de sir Hargrave d'avancer.

Sir Hargrave avec de terribles juremens, &

des imprécations, lui ordonna de passer par dessus toute opposition.

Le Cavalier appella sir Hargrave par son nom, & l'accusa d'avoir quelque mauvais dessein.

Le scélerat répondit qu'il n'avoit fait que s'assurer d'une femme fugitive, qui s'étoit échapée pour aller avec un galant, à un bal masqué; & qui vouloit courir après son adultère; l'infame! il écarta mon manteau, & prit à témoin mon habillement.

Je criai, non, non, cinq ou six fois, je ne pus dire autre chose dans ce moment; je tendois mes mains pour implorer sa protection.

Le malheureux tâcha de m'envelopper encore dans le manteau, & de relever le mouchoir que j'avois abaissé au dessous du menton: il me chargeoit de brutales imprécations.

Le Cavalier ne se contenta pas de l'histoire de sir Hargrave; il voulut me parler. Sir Hargrave l'appella impertinent, & lui dit d'autres injures, lui demanda qui D. il étoit, avec un air de rage & de mépris. Le Cavalier cependant me demanda, d'un air qui me promettoit ma délivrance, si j'étois la femme de sir Hargrave.

Non, non, non, c'est tout ce que je pus dire.

Pour moi, je ne pouvois me faire aucun scrupule, dans l'extrémité & le desespoir où j'étois, de me jetter sous la protection, & même dans les bras de mon libérateur, quoique ce fût un jeune & beau Cavalier. Il auroit été bien horrible que je fusse tombée dans d'autres mauvaises mains, & qu'un autre sir Hargrave abusant du nom sacré de protecteur, se fût chargé

de

de plus du crime de trahir ma confiance. Mais quoi qu'il en pût arriver, tout ce qui m'occupoit alors étoit le désir d'échapper au mal présent.

Vous pouvez concevoir beaucoup mieux que je ne pourrois l'exprimer, quel fût mon effroi quand sir Hargrave tira son épée, & en porta un coup au Cavalier, accompagnant son action de discours qui me firent juger qu'il l'avoit blessé, car je ne pouvois voir ce qui se passoit. Mais quand je reconnus que mon lâche oppresseur devenu l'opprimé lui-même, avoit été jetté hors de la voiture, par le brave, le galant homme, ce qui se fit avec une telle force que le carosse en fût violemment secoué; quand je vis mon protecteur en sureté, je fus prête à m'évanouïr de joie, comme le moment auparavant de terreur. Je me débarassai du manteau, & déliai le mouchoir.

Il me porta à sa voiture dans ses bras, car je ne pouvois marcher.

J'entendis sir Hargrave, maudire, jurer, menacer: j'étois bien aise cependant qu'il ne fût pas mort.

Ne vous en inquiétez point, ne le craignez point, Madame, me dit sir Charles Grandison. Vous connoissez ce nom respectable, ma chère Lucy. Prends garde, cocher, dit-il en me portant dans sa voiture, de ne pas passer sur le corps de ton maître; prenez garde à votre maître. Il n'entra pas dans la voiture, mais il en ferma la portière dès qu'il m'y eut placée.

Il alla apparemment faire la revuë du champ de bataille: il fit dire à sir Hargrave qui il étoit, & revint à moi.

Soit

Soit d'effroi, soit de foiblesse, j'étois tombée au fond de la voiture: il ouvrit la portière, entra, & avec toute la tendresse d'un frère, il tâcha de me calmer, & me remit sur le siége. Il ordonna à son cocher de retourner à Colnebrooke. Il me dit du ton le plus affectueux, qu'il avoit là la plus vertueuse, & la plus sage des sœurs, qu'il me confieroit à ses soins, & continueroit son voyage en ville.

Que de douceur je trouvois à être soutenuë par son bras sécourable, en me rappellant celui de l'infame sir Hargrave!

Mr. Reeves vous a parlé de sa digne sœur... O ma Lucy! ce sont deux Anges.

J'ai écrit une très-longue Lettre, ou plutôt j'en ai écrit cinq en une, sur mes tourmens & ma délivrance. Et quand j'aurai repris un peu plus de force, je vous en dirai davantage sur cet excellent frère & sa sœur, & sur leur caractère.

Mais que ferai-je de ma reconnoissance! O ma chère amie, j'en ai par dessus la tête! Je ne puis l'exprimer devant eux que par mon silence. Chaque regard cependant leur dit combien j'en suis remplie: le respect est mêlé avec ma reconnoissance; cependant il y a tant d'aisance, tant de douceur, dans les manières de l'un & de l'autre... O, ma chère Lucy, si je ne trouvois pas que ma vénération est égale pour tous les deux; si je ne trouvois pas en m'examinant, que l'aimable sœur m'est aussi chère par l'épreuve que j'ai faite de sa tendresse, que son frère par l'idée de sa bravoure, qui doit mêler quelque sorte de vénération dans mon estime; en un mot si je ne trouvois pas que j'aime la sœur, &

que

que je vénère le frère, je craindrois ma reconnoiſſance.

J'ai écrit plus que je ne puis; je ſuis fatiguée. O, ma chère Grand-Mère, depuis que je ſuis à Londres vous ne m'avez point envoyé, de votre main, votre bénédiction qui m'eſt ſi précieuſe: je ſuis ſure cependant que vous me l'avez donnée dans votre cœur, & vous auſſi, mes chers Oncle & Tante Selby. J'ai eu auſſi vos prières, ma chère Lucy, ma Nancy, & vous tous mes amis; autrement ma délivrance n'auroit peut-être pas ſuivi ma témérité, d'être allée, habillée comme une folle que je paroiſſois être, à cette malheureuſe maſcarade. Combien de fois au milieu de mes angoiſſes, & même de ma délivrance, ai-je jetté les yeux ſur moi-même avec une indignation qui fait une partie conſidérable de mon châtiment! Ah, ma chère Lucy, que je renonce de bon cœur pour toujours, & aux maſcarades & aux habits de maſque!

Je vous prie que perſonne ne ſoit inſtruit ſans néceſſité de cette horrible hiſtoire, particuliérement ni Mr. Greville, ni Mr. Fenwick. Il eſt fort vraiſemblable, qu'ils voudroient, & ſur-tout Mr. Greville, avoir quelque affaire avec ſir Hargrave, ne fût-ce que dans la ſuppoſition que cela leur donneroit aux yeux des gens, quelque mérite auprès de moi. Vous ſavez que Mr. Greville épie toutes ces ſortes d'occaſions.

S'il arrivoit quelque malheur à quelqu'un, cela me feroit une peine exceſſive. Juſqu'à préſent j'ai ſujet de penſer qu'une affaire ſi horrible

ma pauvre malheureusement. Si le misérable reste tranquille, je serai contente aussi, pourvu que je ne le voie jamais.

Mr. Reeves vous enverra avec ce paquet une Lettre de sir Charles Grandison, qui en renferme une de ce misérable Wilson. Je ne puis plus écrire, & ces Lettres s'expliqueront assez elles-mêmes.

Adieu, ma très-chère Lucy. Je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis, & serai toujours

Votre fidèle & dévouée
HARRIET BYRON.

LETTRE XXXIV.

Sir CH. GRANDISON *à Mr.* ARCH. REEVES, Ecuyer.

Canterbury, Févr. 22.

Mon cher Monsieur,

On vient de me remettre la Lettre que je renferme ici. Je ne prétens pas juger du repentir de celui qui l'a écrite. Cependant ses aveus paroissent ingenus, & rien ne l'obligeoit à les écrire.

Comme je crois que vous ne trouverez pas à propos de rendre public, par des poursuites, l'attentat formé sans effet contre Miss Byron, peut-être trouverez-vous qu'on peut avoir l'indulgence de faire dire à la sœur, que si son frère est véritablement repentant, il peut poursuivre les

des desseins honnêtes qu'il paroît se proposer; cela peut empêcher ce pauvre malheureux de s'engager dans un train qui pourroit être fatal, non seulement à lui-même, mais aussi à des personnes innocentes, qui seroient expulsées si on le réduisoit au desespoir.

Cet homme est habile à faire du mal, comme vous le verriez par sa Lettre, quand vous n'en auriez pas des preuves encore plus fortes. Il a été, comme il le dit, en de mauvaises mains dès sa jeunesse: il auroit pu sans cela être un membre utile à la société. Il est jeune; & si l'on peut encore le ramener, sa réformation diminuera le nombre des méchans, & augmentera celui de ceux dont on peut esperer quelque chose. Qui sait d'ailleurs jusqu'où s'étend le cercle de ses liaisons, & sur combien de gens peut influër son exemple. S'il épouse cette jeune fille, qui ne paroit pas être dans de mauvais sentimens, à laquelle il semble engagé, votre clémence ne peut-elle pas devenir un moyen d'affermir toute une famille dans le bon chemin?

Son crime n'est pas capital puisque son attente a été frustrée; & pour ne pas parler de l'avantage qu'on pourroit tirer de son témoignage, si sir Hargrave demandoit une réparation légale, comme il en menace quelquefois, quoique foiblement, je crois voir un autre bien qu'on peût tirer de la reformation de cet homme. Des méchans maîtres ne peuvent exécuter leurs lâches desseins sur d'innocentes créatures, sans le secours de méchans domestiques. Quel nid de vipères peut être écrasé d'un seul coup, ou du moins réduit à l'impuissance de nuire, en privant

vant les trois monstres dont il parle, du secours d'un tel agent! Des gens qui ont besoin de sauver les apparences, & qui ont des biens à perdre, seront quelquefois forcés de se conduire honnêtement, plutôt que de se mettre à la discrétion de quelque misérable qu'ils n'ont pas éprouvé.

Aïez la bonté de faire mes complimens à Mr. Reeves, & à notre aimable pupille. Vous voyez, Monsieur, que je partage avec vous l'honneur de cette agréable relation.

J'espère que cette chère personne a recouvré sa santé & son courage. Je suis,

Mon cher Monsieur Reeves,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur

CHARLES GRANDISON.

LETTRE XXXV.

A très-honorable sir CHARLES GRANDISON, Baronet.

Samedi, Févr. 18.

Dans quel jour odieux doit paroître devant le plus vertueux des hommes, un malheureux qui ne peut se voir lui-même sans horreur!

Je suis cet infortuné qui étoit engagé au service de la meilleure des maîtresses: j'ai été un instrument pour la livrer par trahison entre les mains

mains de sir Hargrave Pollexfen au sortir du bal de Hay-Market, Jeudi dernier.

Vous vous êtes intéressé dans le destin de Miss Byron, par votre puissante protection. Pardonnez moi si je vous rends compte de ce qui me regarde, & de quelques menées qui sans cela resteroient peut-être toujours inconnues; & cela pour rendre justice à tout le monde.

Je suis né d'honnêtes Parens, & mon éducation a été au dessus de ma naissance. Je sortis de leurs mains avec de bons principes; mais je tombai dans un mauvais service. J'étois jeune, j'avois naturellement de bons sentimens; mais je n'avois pas assez de vertu pour resister à la tentation: je n'avois pas la force de dire non à un ordre illégitime de mes supérieurs.

Par le credit de mes amis, à ma première sortie, j'entrai comme Commis chez un Marchand. Dans la suite je fis ses affaires à la Douane. Il m'enseigna à faire peu de cas du serment; & cela me conduisit par dégré, à en faire peu de toutes les obligations morales; & ce fut la source de ma ruïne.

Mon maître s'appelloit Bagenhall. Il mourut, & je dus chercher une condition. Son frère hérita de ses biens qui étoient très-considérables: il n'étoit point élevé dans les affaires, il vivoit en Gentilhomme, il demeuroit près de Reading. Il me recommanda à un Monsieur qui avoit été nommé pour une Ambassade, je le nommerai pour que vous ne soupçonniez pas que je veuille rien retrancher de la plus exacte vérité: il s'appelloit sir Christopher Lucas; je devois avoir la direction de son écurie.

Le premier service où mon nouveau maître m'engagea, ce fut pour essayer de lui débaucher la fille d'un honnête fermier.

J'avois été sans condition pendant un an, si j'avois eu vingt schellings dans le monde, je crois que j'aurois dit non. Cependant je consultai en confidence le frère de mon défunt maître, qui me conseilla de ne pas balancer; mais il me dit que si je pouvois tromper sir Christopher, & lui faire avoir cette fille, il me donneroit cinquante pièces. J'eus horreur de cette double tromperie; mais j'entrepris de servir sir Christopher; & je fis un accord avec le fermier pour sa fille, comme devant être la femme de sir Christopher, mais en secret, jusqu'à son retour, quand même elle se trouveroit enceinte.

Je trouvai dans le cours de mes visites chez le fermier, tant d'honnêteté dans le Père & la Mère, & tant d'innocence dans la fille, que j'eus quelques remords; & je saisis une occasion pour révéler les criminels desseins de sir Christopher, car la fille devoit être perdue dès que mon maître pourroit la voir en particulier. Vous pouvez croire que je leur recommandai bien à tous trois le secret.

Cependant ce misérable maître trouva quelque autre moyen pour avoir la jeune fille, qui, dans quelque transport amoureux, lui apprit pourquoi il n'avoit pas réussi auparavant.

De rage il me chassa de son service de la manière la plus honteuse; mais sans en donner d'autre raison, sinon qu'il savoit que j'étois un coquin, & que je le savois bien moi-même. Il ne voulut point me donner de témoignage. Ainsi

je

je fus tout-à-fait ſur le pavé; & ſans la bonté d'une ſœur qui tient auberge à Smithfield, j'aurois été réduit à mourir de faim, ou à faire quelque choſe de pis.

J'aurois dû vous dire, que le pauvre fermier & ſa femme moururent tous deux de chagrin en ſix mois. Un jeune garçon qui aimoit paſſionément la fille, fut trouvé noyé bientôt après. On a cru qu'il s'étoit noyé lui-même. Sir Chriſtopher n'alla pas à ſon Ambaſſade. Les préparatifs qu'il avoit fait, ſon train de vie, avant & après cela, le réduiſirent à l'étroit. Il a été longtems un gueux, pour ainſi dire. La pauvre jeune fille, ſi elle vit encore, eſt à préſent une abandonnée. Je la vis, il y a environ ſix mois, dans la priſon de S. Martin, arrêtée comme une proſtituée, & accuſée d'avoir volé une bourſe. C'étoit une charmante créature, elle avoit de très-bons ſentimens quand je la connus pour la première fois. Son Père avoit fait au de là de ſes forces pour ſon éducation, & voilà quel en fut le fruit. Quel compte un homme tel que ſir Chriſtopher, n'a-t-il pas à rendre pour cela! ... Mais ce crime retombera tout ſur lui, je ſuis bien aiſe d'en être net.

J'ai eu aſſez de ſcènes fâcheuſes depuis lors. Abſolument deſtitué de tout, excepté de ce que ma ſœur faiſoit pour moi, & ne pouvant me réſoudre à lui être à charge, je recourus à mon maître Bagenhall. Il m'occupa à quelque bas emploi, juſqu'à ce que ſon Mercure mourût, (c'eſt un grand débauché, Monſieur,) & alors il *m'avança* à un emploi bien *plus bas* encore.

Je devins habile, & perdis toute pudeur. Il m'in-

m'introduisit chez sir Hargrave Pollexfen, & chez Mr. Merceda, Juif Portugais. Dans le service de ces trois hommes, ciel pardonnes moi! de combien d'horreurs n'ai-je pas été l'instrument! Je n'ai cependant jamais été si fort endurci, que je n'eusse de tems en tems quelques remords. Mais ces trois Messieurs ne me laissoient jamais reposer de ma méchanceté. Cependant ils me tenoient dans la pauvreté & la nécessité, comme le seul moyen de me tenir, disoient-ils, dans *l'honnêteté*, car ils avoient souvent eu des raisons de soupçonner que si j'avois eu quelque autre moyen de subsister, j'aurois été réellement honnête homme.

J'étois en dernier lieu domestique ordinaire de Mr. Bagenhall. Sir Hargrave & Mr. Merceda m'empruntoient de lui. Mais je dois dire que sir Hargrave est vertueux en comparaison des deux autres. Ils me caressoient, je le dis à ma honte, comme l'homme qu'il leur falloit. J'ai du naturel, de l'invention. Je connois un peu tout le monde. Mais ma sœur est instruite de mes fréquens remords: elle sait que je détestois l'infame train où j'étois. Elle me chapitroit assez. C'est une brave femme.

Voulez-vous bien, Monsieur, avoir encore un peu patience avec moi?

Sir Hargrave, le septième de ce mois, vint à Reading chez mon Maître Bagenhall, avec qui il avoit deux affaires. La première étoit de tirer une obligation & un acte de lui: sir Hargrave ne vaut guères mieux qu'un usurier, & Mr. Bagenhall a fait des dépenses extravagantes. L'autre affaire étoit de m'emprunter. Mr. Mer-

ce-

ceda avoit alors un projet en tête, où il souhaitoit fort de m'engager: mais il étoit trop revoltant; & Mr. Bagenhall m'accorda à sir Hargrave.

Sir Hargrave leur dit, qu'il ne se proposoit pas moins que de faire les dernières violences à la plus belle femme du monde, s'il pouvoit avoir mon assistance; &, voyez, Monsieur, la vilainie des deux autres; tous les deux à l'insçu l'un de l'autre, me proposèrent de tromper sir Hargrave, & de leur faire avoir la Demoiselle.

Pour sir Hargrave, il me jura qu'il étoit pleinement résolu de quitter son mauvais train. Bagenhall, & Merceda, disoit-il, sont des Diables: il vouloit se marier, & n'avoir plus rien à faire avec eux. Il n'avoit en vuë qu'un mariage honorable. Il dit qu'il n'avoit jamais vu la Dame qu'une fois, savoir le jour auparavant chez Lady Betty Williams. Il disoit qu'il y étoit allé sachant qu'elle y étoit; qu'aïant résolu depuis quelque tems de se marier, il avoit jetté ses vuës sur elle, à cause du bien qu'il en avoit ouï dire à tout le monde aux courses de Northampton.

A présent, dit-il, j'aurai quelque difficulté à l'obtenir, malgré toute ma fortune; parce que tous ceux qui la voient en sont amoureux: il me nomma quelques Messieurs qui la serroient de près.

Elle a amené, dit-il, un domestique qui regrette la campagne, & qui est actuellement parti, ou partira bientôt. Son Cousin cherche partout un bon laquais pour elle. Vous êtes joli garçon, Wilson, (il vouloit bien dire comme cela,) vous avez un air humble & modeste, Vous savez fort bien servir: faites vous enga-

ger, & votre fortune est faite, si j'obtiens la Demoiselle par votre moyen. Je me suis déjà offert, peut-être sera-t-elle à moi en peu de jours. Je ne crains pas d'être refusé, si elle est sans engagement comme on le dit. Si vous pouvez entrer à son service, vous examinerez tout ce qui se passera, c'est tout ce qu'il y a à faire. Mais ne prononcez jamais mon nom, & ignorez absolument qui je suis, & ce que je fais.

Sir Hargrave assura qu'il brûloit d'amour pour la Demoiselle; & que s'il réussissoit, comme il n'en doutoit guères, quand même il n'auroit pas eu mon secours, & que j'aurois été engagé chez Mr. Merceda, je deviendrois naturellement son domestique, comme étant celui de sa femme: jamais, dit-il, vous ne porterez la livrée, & vous serez mon valet de chambre, jusqu'à ce que je vous obtienne une place à la Douane. Il savoit, Monsieur, que j'avois longtems visé à cela: lui-même, & mes deux autres Maîtres me l'avoient souvent promis; c'étoit toujours leur première promesse, quand ils vouloient m'engager dans leurs complots, quoiqu'ils n'y pensassent plus quand le service étoit passé. Il me promit que si je me faisois engager, j'aurois dix guinées pour gage de ses promesses, le jour que j'entrerois au service de la Dame.

Encouragé par ses promesses, & parce que le projet étoit plus honnête qu'aucun où Sir Hargrave, ou les autres m'eussent jamais engagé, j'offris mes services à la Dame, & je fus agréé sur le bon témoignage que Mr. Bagenhall rendit de moi.

J'aurois pu être heureux toute ma vie au ser-

vice

vice de cette Dame: elle est la bonté même; tous les domestiques, & tout le monde, grands, & petits, l'adorent. Mais sir Hargrave se voyant refusé contre son attente, & craignant que quelqu'un des trois ou quatre autres amans ne lui coupât l'herbe sous les pieds, il résolut de prendre des mesures plus violentes qu'il ne se l'étoit d'abord proposé.

Si jamais quelqu'un a été enragé d'amour, c'étoit sir Hargrave. Mais il étoit alors aussi enragé de colère d'avoir été refusé. Sir Hargrave a toujours passé pour un des hommes les plus orgueilleux de l'Angleterre; & il se plaignoit que ma maîtresse le traitoit plus mal que tout autre. Mais elle n'avoit pas accoutumé d'en user mal avec personne; je voyois bien cela.

Il résolut cependant de faire quelque coup hardi. Et nous arrangeames l'affaire entre nous pendant une nuit; car j'avois trouvé le moyen de sortir sans qu'on le sût.

Ce seroit trop abuser de votre patience, que de détailler toutes nos mesures; j'abrégerai autant que je le pourrai.

Ma maîtresse devoit aller à un bal masqué: je pris bien mes informations là-dessus; les servantes étoient aussi pleines de la chose, que leur maître, & leurs maîtresses.

Il fut convenu qu'on enyvreroit les porteurs. Deux laquais de Mr. Merreda devoient s'en charger: on devoit mettre de l'eau de vie dans leur boisson, pour operer plus vite. Ils furent bientôt terrassés, il faisoit froid, ils s'en donnèrent à cœur joie, & on s'en assura. Je louai

alors deux autres porteurs, & leur donnai les ordres dont on étoit convenu.

On m'avoit remis vingt guinées pour m'encourager, y compris les dix qu'on m'avoit promises.

Pendant que j'étois chez mon premier Maître Bagenhall, j'avois fait connoissance avec plusieurs Clercs de la Douane, en particulier avec un nommé Awberry, un garçon sage & rangé, qui a deux sœurs, avec l'une desquelles je suis engagé, & que j'ai toujours compté, depuis plus de deux ans, d'épouser, sitôt que je pourrai la faire subsister. La Mère est veuve. Ils sont tous de fort honnêtes gens.

Aïant assuré Mr. Awberry, comme je n'en doutois point moi-même, qu'on se proposoit le mariage, celui-ci connoissant les grands biens de sir Hargrave, & aïant eu occasion de le voir, & de recevoir là-dessus sa parole d'honneur, engagea sa Mère & ses sœurs dans le complot; & la conclusion pour eux & pour moi étoit, qu'aussitôt que la chose seroit faite, je recevrois cent guinées, outre les vingt, & de plus une promesse absolue d'un emploi, & en attendant vingt pièces par an, & je devois épouser la jeune Awberry.

La Veuve a une rente de trente pièces par an, qui avec les profits de son fils, les mettent à l'abri du besoin.

Elle vit à Paddington. Il y a une porte de derrière & un jardin par où l'on peut faire entrer & sortir sécrettement quelqu'un; on devoit s'il étoit possible y porter la Dame, & avoir un Ministre & son Clerc tout prêts pour achever la cérémonie, & tout ce que le marié vouloit devoit suivre naturellement.

Sir

Sir Hargrave quoiqu'expert en inventions, ne doutoit pas qu'on ne le découvrît s'il menoit la Dame chez lui; & comme il craignoit, malgré quelques autres meſures, que les porteurs ne retrouvaſſent l'endroit où ils l'auroient portée, il avoit donné ordre que ſa voiture à ſix chevaux fût à la porte de la Veuve Awberry à ſix heures du matin, avec trois domeſtiques à cheval & armés, & un quatrième cheval avec des piſtolets. Après la bénédiction & la conſommation du mariage, il étoit réſolu d'aller dans ſa maiſon de la forêt, mais de ne pas s'y arrêter, & d'aller chez Mr. Merceda près de Newberry, où il ne doutoit pas qu'il ne pût reſter caché juſqu'à ce qu'il trouvât à propos de produire la Dame comme Lady Pollexfen. Souvent, très-ſouvent, il triomphoit de la victoire qu'il remporteroit ſur ſes autres amans, & ſur ce cœur orgueilleux, comme il l'appelloit.

Le Miniſtre vint: le Clerc y étoit. Mais ſoit à cauſe des défaillances de la Dame, ſoit à cauſe de ſes prières, de ſes larmes, ou pour quelque autre choſe, la cérémonie ne put ſe faire d'abord; & une fois la Dame aïant été jugée autant que morte d'un coup qu'elle avoit reçu par accident, en voulant ſortir par une porte, ſir Hargrave dans ſon effroi congédia le Miniſtre; & la Dame aïant cependant repris ſes eſprits, il réſolut de la mener à ſa maiſon de Windſor; d'aller de là à Newberry, après s'être arrêté ſeulement pour ſe marier; & de ſe conduire enſuite ſuivant les circonſtances qui ſe préſenteroient.

Ma maîtreſſe cria, reſiſta, & fit tout ce qu'une

ne femme peut faire pour échaper: plus d'une fois les gens qui l'entendoient crier au secours, soupçonnèrent quelque méchante action; & si nous ne vous avions pas rencontré, vous, Monsieur, qui voulutes voir par vos yeux, & entendre de vos oreilles, l'affaire seroit allée au gré de sir Hargrave, qui avoit pris tant de peine & fait tant de dépenses pour réussir; car la voiture passoit si vite, qu'avant que les passans fussent résolus sur ce qu'ils feroient, nous étions hors de leur vuë, & de leur portée.

Sir Hargrave est furieux contre nous tous, parce que nous ne le soutinmes pas mieux. Il me refuse toute recompense, & menace de me casser la tête au premier moment qu'il me verra. Voilà ce que j'ai gagné.

Nous étions quatre en partant de Paddington; mais un de nous prit les devans pour prévenir une vieille servante de la Mère de sir Hargrave à Colnebrooke, où cette femme tient une boutique. Il se proposoit d'avoir là quelque rafraichissement pour la Dame, s'il pouvoit lui en faire prendre. Pour moi je m'étonne comment elle put s'empêcher d'évanouïr dans la route, elle avoit eu assez de défaillances à Paddington.

Les deux domestiques qui étoient auprès de sir Hargrave, ont reçu toutes les marques d'indignation, que peut donner un maître irrité par une telle mortification, & comme je l'ai dit, il est résolu de me casser la tête dès qu'il me verra. Cependant je ne l'ai que trop bien servi pour mon repos & pour ma conscience.

Un carosse à quatre chevaux avoit été commandé,

mandé, pour emmener la Veuve & ses filles à Reading, où elles devoient demeurer une ou deux semaines, jusqu'à ce que tout fût fini, afin qu'elles ne fussent point à portée d'être interrogées; & mon frere Awberry, comme je l'appelle, & comme j'espere qu'il le sera, car c'est un brave garçon, devoit les aller joindre.

Là, selon toute apparence, si sir Hargrave avoit réussi, & eût tenu parole, je serois devenu l'époux de la femme qui a le cœur le plus tendre de toute sa paroisse.

Voilà une bien longue Lettre, je vous demande pardon, Monsieur. Je l'ai abrégée cependant autant que le l'ai pu: mais j'ai voulu vous dire combien je me déteste moi-même, & le mauvais train où mon trop de complaisance, & des maîtres méchans m'ont engagé; j'ai voulu rendre justice à ma sœur qui vit en bonne odeur parmi ses voisins; de même qu'à tous ceux qui sans cela auroient pu être soupçonnés; à Mr. Awberry, à ses filles & à son fils; à sir Hargrave lui-même, autant qu'il peut être justifié par l'intention de se marier, sans laquelle il n'auroit pas trouvé des amis à Paddington, & parce qu'il n'a pas pensé à la moindre indécence envers ma maîtresse: il étoit d'ailleurs trop bien veillé par la Veuve, & par ses filles, pour qu'on le lui permît; & j'avois demandé moi-même, qu'elles fussent prêtes à accourir au premier cri, & qu'elles ne laissassent pas sir Hargrave seul avec la Dame pendant six minutes, avant qu'ils fussent épousés. C'est pour rendre justice à toutes ces personnes, que j'ai cru vous devoir apprendre, Monsieur, tout

ce

ce que je ſavois de cette méchante action. Je vous aſſure que je n'en pourrois pas dire davantage devant le Magiſtrat; excepté ceci, que j'ai presque oublié, c'eſt que ſans moi, il auroit pu arriver quelque malheur entre vos gens & ceux de ſir Hargrave, & peut-être même à votre perſonne.

Tout ce que je demande très-humblement, c'eſt que ma bonne maîtreſſe me pardonne: je me ſuis addreſſé à vous, très-honoré Monſieur, dont la bonté eſt célébrée par-tout, & qui l'avez ſi généreuſement protégée. Je ſai que Mr. Reeves a trop ſouffert pour me pardonner. C'eſt un digne homme; je ſuis bien fâché du trouble que je lui ai donné.

S'il plait à Dieu, je ne ſervirai jamais plus d'inſtrument à de mauvais maîtres. Tout ce que je ſouhaite, c'eſt de pouvoir rendre juſtice à l'amour d'une honnête fille; mais je ſuis réſolu de mourir de faim, plutôt que d'entrer jamais, ne fût-ce que pour une heure, au ſervice des mauvais maîtres, que j'ai ſi ſouvent nommés dans cette longue Lettre.

Si je pouvois être aſſuré, que je puis ſans être inquiété, chercher quelque honnête occupation, afin de n'être pas tenté de rentrer dans un mauvais train, mon cœur ſeroit en repos.

Il auroit pu y avoir un meurtre dans cette affaire; cette idée me fait fremir. O Monſieur, le meilleur, le plus brave, le plus digne des Gentilshommes, vous m'avez procuré une auſſi grande délivrance qu'à la Dame, & même plus grande; car la mienne, ſi j'en fais un bon uſage, peut être une délivrance de l'ame, auſſi bien

que

que du corps. Dieu veuille accorder cela, & votre ſanté & votre proſperité aux prières de

Votre très-dévoué, & très-humble ſerviteur

WILLIAM WILSON.

J'ai oublié de vous dire une choſe, qui eſt de la plus grande importance. Votre vie eſt menacée, Monſieur; Dieu conſerve votre précieuſe vie!

LETTRE XXXVI.

Miſs BYRON à *Miſs* SELBY.

Vendredi, Févr. 24.

Mon Couſin Reeves a aſſuré la ſœur de ce Wilſon, qu'il peut, ſans craindre que nous l'inquiétions, chercher les meilleurs moyens qu'il pourra de gagner ſa vie.

Nous avons réſolu de ſuivre en tout les avis de mon libérateur.

Quelle Lettre que celle de ce garçon! Quels hommes il y a dans le monde!

On lit des hiſtoires de pareilles gens; mais j'eſpère que je n'aurai jamais rien à ſouffrir d'eux.

Nous ſommes extrêmement allarmés par le poſtſcriptum; d'autant plus que nous avons ouï dire de pluſieurs côtés, que ſir Hargrave ne veut pas reſter tranquille, mais qu'il menace de ſe van-

venger de sir Charles. Je voudrois bien n'être pas venue à Londres.

J'espère que ma Grand-Mère n'est pas trop affectée de ce qu'elle fait de l'affaire. C'a été une bien bonne attention de ma Tante Selby, de prendre les mesures qu'elle a prises, pour adoucir chaque circonstance, & lui laisser ignorer la chose jusqu'à ce que tout le danger fût passé! Ce n'étoit à la vérité que l'effet naturel de cette prudence qui règle toutes les actions de ma très-honorée Tante.

Ma Grand-Mère a tant de force d'esprit, qu'à présent qu'elle sait que je suis en sureté, & que je ne suis pas malheureuse, j'ose dire qu'on pourra l'amener par dégré à entendre lire mon histoire. Elle seroit plus mal à son aise si elle soupçonnoit qu'on lui cache quelque chose.

Je sai cependant que sa sensibilité, & son amitié pour sa Harriet lui couteront quelques soupirs, & quelques larmes, en lisant ou entendant lire avec quelle cruauté on a traité sa fille, qui élevée avec tant de tendresse, tant d'indulgence, n'avoit point su auparavant ce que c'étoit que la dureté, & ne connoissoit que par les livres, les noms de cruauté, de barbarie, & autres semblables. Mais j'espère qu'elle aura plus de joie de ma délivrance, que de peine par l'idée de mes souffrances. Dites lui, je vous prie, que je sens tous les jours moins mon mal d'estomac, que je craignois si fort, que réellement j'avois regardé le coup comme mortel. Vous savez, ma chère Lucy, que ma Grand-Mère nous a raconté je ne sai combien d'histoires effroyables, d'entreprises contre d'in-

no-

nocentes créatures : ainſi elle ſe rapellera des hiſtoires qui ont fini beaucoup plus mal que la mienne.

* *

Je reçois dans ce moment vos Lettres de félicitation.

Une de ma Tante Selby, ſi bonne, & ſi tendre, comme d'une véritable Mère.

Une de ma très-chère Grand-Mère. Je la veux mettre ſur mon cœur, quand j'y ſentirai quelqu'une de ces peines dont elle montre une crainte ſi obligeante.

Une de Nancy... Chère fille ! Elle eſt bien généreuſe d'oublier ſa propre maladie, pour me faire ſes complimens de condoléance, & de félicitation. Votre frère James, ma Lucy, m'a écrit une Lettre fort affectueuſe ; c'eſt un bien bon garçon, Dieu veuille qu'il le ſoit toujours ! Quelle dangereuſe créature qu'un méchant homme !

J'ai reçu par la poſte une charmante Lettre de Mr. Deane. Il ne ſait rien de mon avanture : il s'intéreſſe trop à mon bien, pour ne pas trouver mauvais ſi je ne l'en informois pas. Je lui écrirai au plutôt.

Et votre Lettre, ma chère Lucy ! ... Quoi, je gage que vous croyez que j'ai oublié votre Lettre en comptant celles que renfermoit le précieux paquet. Si cela étoit, votre bonté, votre amitié me le pardonneroient peut-être, mais je ne me le ſerois jamais pardonné.

J'ai gardé votre Lettre pour la dernière, parce que je veux répondre à tous les articles : j'ai ſeu-

seulement glissé entre deux, celle de mon Parrein, non pas que je l'aime plus que vous, ma Lucy, non, cela est impossible ; mais je voulois vous montrer que je me dépêchois de me remettre tout-à-fait ; & j'ai eu recours à un de mes tours impertinens, en vous laissant supposer un moment qu'il étoit possible que je fusse négligente, quand il est question de ma tendresse pour ma Lucy.

Vous attendez donc un portrait détaillé de ces aimables frère, & sœur. Aviez-vous besoin de me le dire? Et pouviez-vous penser qu'après avoir barbouillé tant de papier, pour vous donner le portrait de gens dont plusieurs ne méritent pas d'être tirés de la foule, je ne vous donnerois pas celui de deux personnes, qui font l'ornement de leur siècle, & même de l'humanité?

Vous ne doutez pas, dites-vous, que si j'entame leur louange, ma reconnoissance ne me monte *sur un ton sublime*, & vous êtes prête à prendre au rabais, toutes les belles choses que Mr. Reeves vous donne lieu d'attendre de moi.

Autant que je le puis comprendre, vous pourriez bien avoir raison. Mon Grand-Père, il y a déjà si longtems, avoit accoutumé de dire que sa petite Byron étoit enthousiaste dans sa reconnoissance. Cependant si en parlant de la belle ame, de la générosité, des aimables manières, de cet heureux couple, je passe les bornes où vous voudriez que je me tinsse: mettez tout ce que je dirai de trop, uniquement sur le compte de mon enthousiasme en reconnoissance.

Par

Par où commencerai-je? Vous m'épluche-rez avec ſoin, dites-vous. Ah ma Lucy! Je vous comprens; mais je vous aſſure que je n'ai d'autre ſentiment que la reconnoiſſance.

Si je commence par le portrait du frère, vous ne manquerez pas, mon Oncle & vous, de branler la tête, & de vous écrier, ah ma pauvre Harriet! Si je commence par la ſœur, ne direz-vous pas que je garde le meilleur pour la bonne bouche? Qu'il eſt difficile d'éviter la critique de gens réſolus de nous critiquer!

Eh bien, à la bonne heure, prenez des lunettes, ſi vous voulez, ma chère Lucy; cela ne m'engagera pas à la moindre réſerve: ma plume ſuivra mon cœur; & les traits que des parens ſi chéris & ſi reſpectés lanceront ſur moi, ne me feront que du bien. Allez donc, ma plume, comme vous voudrez.

Miſs Grandiſon... eh bien, cette plume qui va toute ſeule, commence par la ſœur, en diſe ma Lucy ce qu'il lui plaira...

Miſs Grandiſon a environ vingt-quatre ans: elle eſt d'une riche taille, elle a un air de dignité, & des yeux noirs fort perçans, dont elle fait tout ce qu'elle veut: ſes cheveux ſont noirs, fort beaux, & friſés naturellement. Elle n'eſt pas belle, mais la délicateſſe & la beauté de ſon teint promettent une longue durée à ſes agrémens. Ses traits ſont en général reguliers: ſon nez eſt un peu aquilin; mais bien loin que ce ſoit un défaut, il donne une ſorte de majeſté à ſes autres traits: ſes dents ſont blanches & égales: ſa bouche eſt charmante; il y a un leger air de malice dans ſon ſourire, qui la fait

aimer

cioner & craindre tout à la fois, quand elle commence à parler. Elle eſt très-bien faite; ſon air & tout ſon extérieur eſt infiniment gentil.

Elle dit elle-même, qu'avant le retour de ſon frère, elle paſſoit pour haute, fière, étourdie: mais j'ai peine à le croire. Son frère n'eſt de retour que depuis quatorze mois; & je ne crois pas qu'il y ait un homme au monde qui puiſſe en ſi peu de tems déraciner ces défauts, au point qu'ils ne reparuſſent pas dans l'occaſion.

Elle eſt d'une vivacité charmante. J'oſe aſſurer qu'elle chante bien, à en juger par les airs qu'elle fredonne de tems en tems, dans ſa gaieté, en montant & en deſcendant les dégrés. Elle eſt fort polie, elle a cependant un penchant à la raillerie, qui ſans ſa politeſſe, mettroit les gens mal à leur aiſe avec elle; mais je ſuis ſure qu'elle eſt franche, naturelle, & bonne. Et en ſe diſant redevable à ſon frère de tout ce qu'on lui attribue de bien & de bon, elle ſe montre également humble & généreuſe.

Elle dit que ce n'eſt que depuis peu qu'elle a pris un grand plaiſir à la lecture. Mais je ſuis fort portée à douter de ce qu'elle dit, quand elle parle de quelque choſe qu'on pourroit tourner à ſon déſavantage. Elle prétend qu'elle étoit trop volage, trop gaie, trop éventée, pour pouvoir ſe réduire à des amuſemens ſédentaires. Son Père cependant, ſuivant la bonne methode de l'éducation des femmes aujourd'hui, lui donna un maître d'Hiſtoire & de Géographie, où elle convient elle-même qu'elle avoit fait quelques progrès. Elle avoue qu'elle eſt forte

en

en muſique. J'ai ouï dire à la fille de chambre, qu'elle avoit chargé de me ſervir, & qui ſe plait beaucoup à louer ſa maîtreſſe; qu'elle lit & parle François, & l'Italien; qu'elle écrit très-bien, & qu'on admire beaucoup ſon eſprit, ſa prudence, & ſon caractère obligeant. Perſonne, dit Jenny, qui eſt la fille d'un Miniſtre, bien élevée, fort ſenſée, & fort officieuſe, perſonne ne peut tenir contre ſes railleries, qui ne ſont cependant jamais offenſantes. Son frère même n'eſt pas épargné; mais il s'amuſe de ſa vivacité, & y donne occaſion, quoiqu'il ſoit aiſé de voir qu'il pourroit bien lui fermer la bouche s'il le vouloit. D'ailleurs, ajouta cette bonne fille, elle eſt une excellente œconome, quoiqu'élevée en perſonne de qualité. Je fus charmée d'entendre cela pour l'honneur des Dames qui aiment à lire, comme dans le cas de Miſs Clements. Elle ſait, continua la fille de chambre, tout ce qu'il y a à faire dans un ménage, ſoit pour un repas familier, ſoit pour un ſomptueux feſtin. Chaque jour, elle voit, approuve, ou change la liſte des plats. Pour le dire en paſſant, ma chère Lucy, elle eſt fort matineuſe, entendez-vous bien? Ainſi elle peut tout faire à ſon aiſe, avec plaiſir, ſans précipitation, & ſans confuſion. Car tous les domeſtiques en ſont naturellement plus matineux. Quels domeſtiques n'auroient pas honte de reſter au lit, paſſé une heure raiſonnable, quand ils ont l'exemple de leur maître, ou de leur maîtreſſe, pour ſe lever matin?

Elle aime cependant à aller aux endroits publics: elle y va ſouvent, & y fait une brillante

te figure. Elle gagne du tems pour ſes plaiſirs, en ſe levant matin.

Miſs Grandiſon, m'a dit Jenny, a deux ſerviteurs (je m'étonne qu'elle n'en ait pas vingt de plus): l'un eſt ſir Walter Watkyns, un homme fort riche du Comté de Somerſet; l'autre eſt Milord G... fils du Comte G..., mais elle ne fait pas grand cas de l'un ni de l'autre. Jenny dit cependant qu'ils ſont de beaux hommes l'un & l'autre, & fort admirés des Dames. Cela me fait ſoupçonner que ce ſont des gens à la mode, & qui ſe diſtinguent plus par l'extérieur, que par leur vrai mérite. Mais, ma Lucy, après avoir ouï ce que diſoit mon Grand-Père, & ce que dit encore ma Grand-Mère, des jeunes gens de leur tems, ne diroit-on pas que nous avons été réſervées pour le ſiècle des petits maîtres, des hommes qui ne ſignifient rien?

Quelle aimable fille que Miſs Charlotte Grandiſon! Puiſſé-je, après une plus ample connoiſſance, paroître la moitié auſſi aimable à ſes yeux qu'elle l'eſt aux miens! Ne ſoyez pas jalouſe, ma chère Lucy; j'eſpère que j'ai le cœur large, & qu'il y a de la place pour une demie douzaine d'amies: ouï quand même il y viendroit une autre eſpèce d'amour, je ne pourrois ſouffrir que l'affection même duë à un époux de mon choix, engloutît les autres, comme la verge d'Aaron.

Venons à préſent au frère... Mon libérateur.

Mais je vous prie, Lucy, ne venez point à préſent avec vos regards curieux: je gage que vous vous flattez de lire le deſordre du cœur de

la

la pauvre petite, dans le portrait qu'elle fera d'un homme à qui elle eſt ſi obligée.... Mais que direz-vous ſi elle fruſtre votre eſperance, & que cependant elle rende juſtice à ſes grandes qualités? Si même elle lui trouve des défauts que ſa ſœur n'a pas? ...

Glorieuſe Harriet, (me ſemble-t-il vous entendre dire, méchante fille!) allez, allez, laiſſez nous le ſoin de vous deviner; prenez garde ſeulement que les défauts que vous prétendez voir, ne paſſent pour une couleur, & ne ſervent à vous découvrir.

Je vous remercie de l'avis, Lucy; mais je ne veux pas m'engager à le ſuivre. Ma plume ſuivra les mouvemens de mon cœur; & s'il eſt auſſi franc avec moi, que je crois qu'il l'eſt avec tout le monde, je penſe n'avoir rien à craindre de votre œil curieux, ou de celui de mon Oncle Selby, plus curieux encore.

Sir Charles Grandiſon eſt réellement un bel homme: il eſt grand, plutôt mince que gros: le tour de ſon viſage eſt un bel ovale: il paroit d'une ſanté vigoureuſe, affermie par l'exercice.

Son teint paroit avoir été naturellement trop beau pour un homme. Mais comme s'il étoit au deſſus des attentions que d'autres donnent à cela, ſon viſage eſt parſemé de marques de ſoleil, qui montrent qu'il a été dans des climats plus chauds que l'Angleterre. Auſſi ne s'eſt-il pas contenté du tour de l'Europe; il a été dans quelques contrées de l'Aſie, & même de l'Afrique, en Egypte en particulier.

Je ne ſai ce qu'un homme a à faire de ſi belles dents, & d'une auſſi belle bouche, que cel-

les dont sir Charles Grandison se pourroit vanter, s'il étoit vain.

Il y a dans son air quelque chose de grand & de noble, qui montre qu'il est homme de qualité. Si l'on choisissoit les Rois sur la beauté & la majesté de la figure, sir Charles Grandison auroit peu de compétiteurs. Ses yeux ont, s'il est possible, plus de feu, & sont encore plus perçans que ceux de sa sœur.

A présent, je vous prie, mon cher Oncle Selby, soyez tranquille; qu'est-ce pour moi que la beauté dans un homme? Vous savez tous que je ne l'ai jamais regardée comme une distinction.

Cependant cet air de grandeur est accompagné de façons si aisées, & si libres, qu'il inspire l'amour en même tems que le respect. Son humanité le rend très-accessible: sa sœur dit qu'il est toujours le premier à s'affranchir, & à bannir cette contrainte qui accompagne ordinairement les connoissances toutes nouvelles. Il le peut bien, car il est sûr que tout ce qu'il fait, ou qu'il dit, sera bien reçu.

Cela est vrai, Lucy: branlez la tête tant qu'il vous plaira.

En un mot, il y a tant d'aisance, (quoique sa politesse ait quelque chose de mâle,) & dans son ajustement, & dans sa façon de se présenter, sans aucune ombre de singularité, que quand même il ne seroit pas d'une très-belle figure, quand ses traits seroient rudes & grossiers, on le trouveroit très-aimable, ce qui est bien préférable dans un homme à la simple beauté.

On peut dire, ma chère, que sir Charles Gran-

Grandiſon n'a pas voyagé inutilement.

Sa ſœur pouvoit bien dire à Mr. Reeves, que quand il ſe mariera, il fera une douzaine de malheureuſes.

Sur ma parole, Lucy, il a tant d'avantages perſonnels, qu'une femme qui auroit des ſentimens particuliers pour lui, ne devroit pas être fort tranquille avec lui, quelque vertueuſe qu'elle fûſſe, à cauſe du foible que notre ſexe a en général pour les beaux hommes. En effet, ma chère, les yeux des femmes ſont de miſerables étourdis, qui emportent leur bon ſens & leur raiſon, ſouvent malgré toutes les précautions.

Je ſai qu'ici vous me recommanderez de prendre garde de ne pas accroître le nombre des malheureuſes: je vous aſſure, ma Lucy, que j'y prendrai garde auſſi.

Le bon ſens de ce bel homme n'eſt point gâté, autant que je puis m'y connoître, par une rouille de ſévérité, ou d'eſprit chagrin. Il ne ſait pas gronder pour des bagatelles; mais encore moins avoir des complaiſances qui bleſſeroient ſon honneur, ou ſa conſcience. Un jour Miſs Grandiſon, parlant de ſon frère, diſoit: Mon frère eſt eſtimé par ceux qui le connoiſſent le mieux, non pas tant parce qu'il eſt un aimable homme, qu'il a de la naiſſance & de la fortune, ni pour tel & tel mérite en particulier, que parce qu'il eſt un honnête homme, dans toute l'étenduë de ce terme. Une autre fois, elle diſoit qu'il ſuivoit ſes propres règles, & ſon propre cœur; & que, quoiqu'il eût le bonheur de plaire à tout le monde, cependant le jugement & l'approbation des autres n'étoient

qu'un second motif de ſes déterminations. En un mot, ajouta-t-elle, ſir Charles Grandiſon, mon *Frère* (jamais elle n'a l'air plus fier que quand elle dit, mon Frère), mon Frère ne ſe laiſſe point égarer par la fauſſe gloire ou la fauſſe honte, qu'il appelle les grands écueils de la vertu.

Quel homme, qui agit ainſi! Quelle femme, qui diſtingue ſi bien le mérite de ſon frère!

Que je ſuis une pauvre créature en comparaiſon d'eux! Cependant j'ai eu mes admirateurs. Ainſi en ont peut-être d'autres créatures plus défectueuſes, parmi leurs inférieurs. Si nous avons aſſez de bon ſens pour faire des comparaiſons, qu'avons-nous à faire, pour obtenir la grace de l'humilité, que de regarder en avant, plutôt que derrière nous?

Je dois vous dire cependant que ſir Charles ne paroit pas ſi indifférent ſur ce qu'on penſe de lui, que ſa ſœur ſemble le croire, quand elle dit qu'il ſuit ſon propre cœur, plutôt que l'opinion des autres.

Il s'habille ſelon la mode, plutôt richement à la vérité que brillamment; mais cependant richement; de ſorte qu'il tire tout le parti poſſible de ſa belle figure. Il a beaucoup de vivacité dans tout ſon extérieur, auſſi bien que dans ſes yeux. Mᵉˡˡᵉ Jenny, dit qu'il eſt grand admirateur des belles femmes. Son équipage eſt d'un grand goût, quoiqu'il n'y cherche pas aſſez l'éclat, pour qu'on puiſſe l'accuſer de vouloir inſpirer, ou montrer de l'émulation. Il voyage rarement ſans une ſuite convenable; &, ce qui me paroit montrer un peu de ſingularité, ſes

che-

chevaux n'ont pas la queuë coupée, elle eſt ſeulement relevée quand il eſt en route. Je le remarquai quand nous vinmes en ville. Il me ſemble que je dois trouver quelque défaut dans des choſes qui lui ſont extérieures, ne fut-ce que pour que vous me jugiez impartiale, malgré ma reconnoiſſance, & ma vénération pour lui.

Mais s'il croit que les queuës de ces beaux animaux ſont non ſeulement un ornement naturel, mais auſſi un moyen de les défendre contre des inſectes incommodes, il eſt bien loin d'être blâmable, pour leur laiſſer cette défenſe que la nature leur a donnée; & c'eſt la raiſon que Jenny m'a dit qu'il avoit. Combien ne doit-on pas attendre de compaſſion, même dans les plus petites choſes, d'un homme qui en montre envers ſes bêtes!

J'ai trouvé des perſonnes, qui appellent honnête homme, des gens qui ſe permettent cependant des libertés qu'un véritablement honnête homme ne prendroit pas; mais j'oſe dire que quand Miſs Grandiſon appelle ſon frère, avec tant de complaiſance, un honnête homme, elle entend par ce terme ce que vous & moi entendrions.

Sir Charles Grandiſon montrant au premier abord, tant de feu, tant de vivacité, & un air auſſi galant, vous pouvez penſer que ſi je n'avois pas été ſi effrayée, & ſi maltraitée, ſi je n'euſſe pas eu de juſtes raiſons de craindre de plus mauvais traitemens, & qu'il ſe fût préſenté quelque autre reſſource, j'aurois eu peine à imiter l'oiſeau effrayé qui fuit le faucon. C'eſt la comparaiſon que Mr. Reeves m'a dit que fit ſir Charles, poliment & obligeamment à la vé-

rité; mais ce souvenir me fait cependant de la peine.

Ne vous étonnez-vous pas, Lucy, que j'ose lever encore la tête, quand je me rapelle la figure que je devois faire dans cet odieux habit de masque, pendue les bras autour du col de ce jeune Cavalier? Y a-t-il rien qui puisse m'humilier davantage qu'un tel souvenir? N'est-ce pas cependant là un trait de cette fausse honte à laquelle sir Charles Grandison est si supérieur?

Surement, surement, j'ai été punie de ma complaisance pour ce monde insensé. Jamais la pauvre Harriet n'a été tout-à-fait au dessus de la fausse gloire, & de la fausse honte. Pourquoi a-t-on eu tant d'indulgence pour moi? Pourquoi m'a-t-on permis de m'arrêter si longtems avant que je fusse au bout de ma carrière, en me flattant comme si je ne devois pas aller plus loin? Mais surement j'avois bu toute honte, quand je consentis à faire une telle figure parmi un millier d'étrangers, dans un bal masqué.

A présent je trouve quelque chose à reprendre dans le caractère de cet homme presque sans défaut, comme sa sœur & Jenny le représentent.

Après quelque chose que m'a dit sa sœur, je ne puis croire qu'il soit tout-à-fait aussi franc & aussi sans réserve qu'elle. Je répéterai ses expressions. Elle m'avoit dit combien elle avoit elle-même le cœur ouvert, avoüant cependant qu'elle voudroit lui cacher une ou deux choses qui ne l'intéressoient point. „ Pour mon frère, „ dit-elle, il sait tourner & faire parler les gens „ comme il veut, sans paroitre plus curieux

„ qu'on

„ qu'on ne le voudroit : gagnée par ſon gracieux
„ ſourire, & charmée de ſon attention à mes
„ discours, je me ſuis engagée moi-même dans
„ une hiſtoire, dont je ne prétendois pas lui
„ dire un mot.

„ O Sir Charles, où me ſuis-je avancée,
„ lui dis-je, & je m'arrêtai tout court.

„ Continuez, ma Charlotte, point de réſer-
„ ves avec votre meilleur ami.

„ Il a les ſiennes cependant, & j'ai tourné
„ autour du pot avec lui, comme il avoit fait
„ avec moi ; mais je n'y ai rien gagné.

„ Cependant il a trouvé inſenſiblement le
„ moyen de me faire reprendre mon hiſtoire,
„ jusqu'à ce que je lui aie dit tout ce que j'en
„ ſavois ; pendant tout ce tems-là, j'eſperois
„ que ma franchiſe lui ſerviroit d'exemple ;
„ mais au-lieu de répondre à mes ſouhaits, il
„ a fermé à double tour la porte de ſon cœur,
„ & ne m'a laiſſé que le trou de la ſerrure pour
„ y regarder ; & cela dans une ou deux occa-
„ ſions, où je croyois être intéreſſée. J'étois
„ ſur le point de le quereller. ”

Je n'aime point en ſir Charles cette réſerve pour une telle ſœur, & dans des choſes qu'elle croit qu'il lui importe de ſavoir. Une amie auſſi bien qu'une ſœur ! Doit-il y avoir quelque ſecret d'un côté quand il n'y en a point de l'autre ? Vraiſemblablement, il ſeroit auſſi réſervé pour une femme. Cependant le mariage n'eſt-il pas le plus fort lien d'amitié qu'il puiſſe y avoir ſur la terre ? Et l'amitié & la réſerve ſont-elles compatibles ? non ſurement.

La ſœur, qui ne lui peut trouver de défaut,

cherche à l'excuſer, & dit que ſon frère en tirant ſon ſécret, n'a d'autre vuë que de ſavoir mieux comment il peut l'obliger.

Mais n'en peut-on pas dire autant en faveur de la curioſité d'une ſœur ſi généreuſe ? Ou bien ſir Charles eſt-il ſi convaincu de ſa ſupériorité, qu'il croie qu'il lui peut donner des avis, mais qu'il n'a pas beſoin des ſiens ? Ou bien a-t-il de hautes idées de ſon ſexe, & petite opinion du nôtre. Cependant leurs âges ne différent que de deux années ; & depuis ſeize ans jusqu'à vingt-quatre, je crois que généralement les femmes ont plus de deux ans d'avance ſur les hommes, en maturité de raiſon ; quoiqu'après cet âge, les hommes puiſſent acquerir de la ſupériorité.

Cette remarque n'eſt pas de moi : j'ai ouï dire une fois à un homme de beaucoup de ſens, qu'ordinairement la raiſon des femmes meurit plutôt que celle des hommes ; mais que celle des hommes, quand elle eſt mure, ſemblable aux arbres qui croiſſent lentement, & deviennent plus grands, eſt capable d'une plus haute perfection, & peut avoir des uſages plus relevés.

On peut dire que ſir Charles connoit plus le monde que ſa ſœur. Il a voyagé ; mais la nature humaine n'eſt-elle pas la même par-tout, avec la différence ſeulement qu'y mettent les coutumes ? L'amour, la haine, la colère, la méchanceté, toutes les paſſions en un mot, bonnes ou mauvaiſes, ne ſe montrent-elles pas par des effets ſemblables ſur les viſages, ſur les cœurs, & ſur les actions des habitans des différens païs ? Et quelques lumières que les hom-

mes

mes prétendent tirer de l'expérience qu'ils vont chercher ſi loin, & acheter ſi chérement, un eſprit pénétrant ne peut-il pas tirer autant d'inſtructions des paſſions d'un ſir Hargrave en Angleterre, que d'un homme qui auroit des vices pareils, en Eſpagne, en France, ou en Italie? Pourquoi le Grec Homère eſt-il ſi fort admiré chez ces nations, & chez les autres où on le lit, & où on le lira toujours jusqu'à la fin du monde, ſinon parce qu'il peint la nature? Le langage de la nature n'eſt-il pas le même par-tout, quoiqu'il y ait différentes manières de l'exprimer?

Mais je vais ſortir de ma ſphère. Tout ce que je veux dire, & je crois que vous attendez cette déclaration de ma franchiſe, c'eſt que je n'aime pas qu'un homme ſi près de la perfection, quels que ſoient ſes motifs, ait des réſerves pour une telle ſœur. Ne croyez-vous pas, Lucy, que c'eſt une eſpèce de défaut dans ſir Charles Grandiſon? Ne croyez-vous pas que cela doit mêler quelque crainte dans l'amour de ſa ſœur? Et l'amour pour un ſi aimable frère doit-il être gâté par un alliage de crainte? On dit qu'il eſt un très-honnête homme; & j'oſe dire qu'il l'eſt. Quels ſécrets peut avoir un honnête homme dont il ne puiſſe informer une telle ſœur, vivant avec lui dans une même maiſon, ne dédaignant pas, ſe faiſant au-contraire une gloire, d'être l'œconome de ſon frère? Un homme ſi généreux la regarderoit-il comme une ſimple femme de charge? La confiance ne demande-t-elle pas la confiance? Et la nature, auſſi bien que l'inclination, ne les a-t-elle pas fait amis?

Mais je m'imagine que j'imite le monde, dans

sa malice, & son impertinence; ce monde qui s'offense de la supériorité de mérite, & prend plaisir à rabaisser à son niveau un mérite trop relevé. Du moins vous tirerez de ce que j'ai écrit, une preuve que je ne suis pas prévenuë; & vous verrez que, quoiqu'attachée à sir Charles par des liens de reconnoissance qui ne seront jamais rompus, je ne puis l'excuser s'il se rend coupable envers sa généreuse sœur, d'une défiance & d'une réserve, qu'elle est bien éloignée de lui montrer.

Comme j'espère que ce n'est pas leur méthode, de laisser ceux qu'ils ont relevés, pour aller chercher de nouveaux objets de compassion, je me flatte d'être assez heureuse pour pouvoir cultiver cette connoissance; & j'épierai soigneusement toutes les démarches de cet excellent homme, dans l'espérance cependant de le trouver aussi parfait qu'on le dit, afin que je puisse sans crainte en faire ma règle, comme je me ferai un plaisir de prendre sa sœur pour modèle. Et si je trouve en lui quelque défaut considérable, ne craignez rien, ma chère, la reconnoissance me rendra charitable en sa faveur. Mais en même tems, j'armerai mon cœur du souvenir de ces fautes, de peur que ma reconnoissance ne m'expose, & ne me rende folle sans retour.

A présent, mon Oncle, ne soyez pas trop sévère envers votre nièce: je suis sûre, très-sûre que je ne suis point en danger, du moins *pas encore*. Et en vérité, je vous le ferai dire par ma Lucy, dès que je trouverai que j'y suis. Epargnez-vous donc, mon cher Oncle Selby, toutes vos conjectures.

En vérité vous devez, pour le présent, m'é-

par-

pargner par pitié ; mes esprits ſont encore abbattus ; je ne me ſuis pas encore pardonné l'affaire de la mascarade ; ſur-tout depuis que Mr. Reeves m'a inſinué que ſir Charles Grandiſon, à ce qu'il a pu juger par quelques discours qui lui ſont échappés, n'approuve pas cet amuſement extravagant. Cependant l'indulgence qu'on a naturellement pour ſoi-même, m'a ſuggeré bien de fortes raiſons en ma faveur : je ne ſaurois dire comment la conſcience, mon juge, prononcera là-deſſus, quand les deux partis auront été entendus. Je crois cependant qu'une abſolution de ce frère & de ſa ſœur, ſerviroit beaucoup à mettre ma conſcience en repos.

Je n'ai pas dit la moitié de ce que je me propoſois de dire ſur cet homme extraordinaire ; mais ayant cru, par amour pour ſon aimable ſœur, que j'avois trouvé quelque choſe à blâmer en lui, cela m'a fait ſortir de ma route, & je ne ſai plus comment y rentrer, ſans rebrouſſer beaucoup en arrière. Laiſſez moi donc mêler ce que j'ai à dire encore, dans ce que j'aurai à raconter dans la ſuite, à meſure que les occaſions s'en préſenteront.

Cependant je ne mêlerai point à préſent un autre ſujet, avec celui qui remplit mon cœur des juſtes loüanges de ce digne frère & de ſa ſœur, à qui j'ai voulu conſacrer cette Lettre écrite à la hâte & fort en desordre. Je la conclurai, en vous aſſurant, quoique je le croie peu néceſſaire, de la ſoumiſſion, de l'amour, & de la reconnoiſſance que vous doit à ſi juſte titre

Votre

HARRIET BYRON.

LETTRE XXXVII,

Suite.

Févr. 24, & 25.

Me voilà reculée de près d'une ſemaine, ma chère Lucy, par les longues Lettres que j'ai été obligée de vous écrire ſur mon malheur, ma délivrance, les caractères de ce digne frère & de ſa ſœur, & ſur je ne ſai combien d'incidens, & de reflexions, que mes Parens veulent avoir comme elles tombent de la plume de leur Harriet. Cette Lettre-ci ſera donc une espèce de journal de cette ſemaine, où ſeulement je ne répéterai pas ce que mon Couſin Reeves vous a écrit.

Lundi, je fus ramenée en ſureté par mon obligeant protecteur, & ſon aimable ſœur.

Madame Reeves, Lady Betty, & Miſs Clements devinrent amoureuſes de tous les deux.

Mon Couſin vous a dit combien ils nous firent de peine, en refuſant de diner avec nous. Que deviendrons-nous s'ils ne ſont pas auſſi charmés de notre compagnie que nous le ſommes de la leur? Nous ne ſommes pas accoutumés à être mépriſés; & l'être par ceux que l'on aime, c'eſt une choſe inſupportable. Mais j'eſpère que ce ne ſera pas ici le cas.

A l'heure du thé, ſir Rowland Méredith qu'on m'annonça, me fit bien vite deſcendre.

Le bon Chevalier étant venu pour me voir ven-

vendredi, ſamedi, dimanche, & aujourd'hui avant que nous revinſſions de Colnebrooke, Mr. Reeves lui avoit dit que j'avois été extrêmement fatiguée de la maſcarade de jeudi, cela étoit vrai, & que j'étois allée à quelque diſtance de la ville, il auroit dû dire qu'on m'y avoit portée.

Sir Rowland remarqua à l'altération de mon viſage, que je devois avoir été fort mal pendant ce tems-là. Vous êtes, & vous ſerez toujours charmante, Miſs Byron, me dit-il; mais je trouve que vous n'avez pas l'air auſſi ſerein, auſſi calme qu'à l'ordinaire. J'ai craint que vous ne fuſſiez laſſe de me voir: j'ai craint que vous ne laiſſaſſiez retourner votre Papa à Caermarthen, ſans lui donner l'occaſion de benir ſa cruelle fille. Il eſt inutile de vous preſſer, je penſe. Il s'arrêta & me regarda fixement entre les deux yeux. Je vous prie, ſir Rowland, lui dis-je, comment ſe porte mon frère Fowler?

Ah ouï, c'eſt là le diantre, votre *frère* Fowler. Mais je veux dire comme ce brave garçon, je ne veux pas vous tourmenter. Mais cependant, n'aurez-vous jamais, jamais .. Mais n'en parlons plus ... Je viens pour prendre congé de vous. Je ſerois parti ce matin, ſi j'avois pu vous voir ſamedi ou hier. Mais je partirai demain, de bonne heure. Vous en êtes bien aiſe, je ſuis ſûr, Mademoiſelle.

Certainement, Monſieur, je vous eſtimerai & vous reſpecterai toujours; j'eſpère que j'aurai votre bénédiction.

Ouï, ouï, Mademoiſelle, n'en doutez pas... J'humilierai toutes les femmes orgueilleuſes de

la Province de Galles, en leur parlant de Miſs Byron.

Vous m'avez dit, ma chère Lucy, que vous étiez tous émus d'une converſation que je vous rapportai entre le Chevalier, Mr. Fowler, & moi. Si j'entrois dans d'auſſi grands détails ſur ce qui ſe paſſa quand ſir Rowland prit congé de moi; & ſi vous pouviez voir quel effet ſa tendreſſe faiſoit ſur moi; comment je ſollicitai ſa bénédiction, comment il me la donna, les groſſes larmes qui couloient ſans qu'il s'en apperçût le long de ſes joues vénérables, je crois que vous auriez été également affectée.

Mr. Fowler doit le ſuivre, ſi .. ſi .. ſi .. dit le Chevalier, en me regardant d'un air paſſionné.

Je ſerai charmée, lui dis-je, de voir mon frère, & de lui ſouhaiter un bon voyage.

Mardi matin, Miſs Grandiſon fit demander obligeamment en ſon nom, & en celui de ſon frère, comment j'avois paſſé la nuit. Et environ à onze heures, cette chère fille vint elle-même. Elle voulut ſuivre Sally dans mon appartement. Eſt-elle dans ſa chambre? dit-elle; il ne faut pas qu'elle deſcende.

Elle entra avec ma fille de chambre... Ecrivant, ma chère, dit-elle; j'eſpère qu'un jour vous me ferez voir tout ce que vous écrivez; ma chère Harriet; allons, allons, point de dérangement, dit-elle, en s'aſſeyant à côté de moi. Comment ſe porte ma belle amie? Bien, fort bien, à ce que je vois... C'eſt à un amant, ou au ſujet d'un amant apparemment, c'eſt tout un.

Elle continua ainſi avec cette charmante familiarité. Ma-

Madame Reeves entra. Excuſez moi, Madame, dit Miſs Grandiſon, ce n'eſt qu'une de mes viſites à la volée, comme je les appelle. La première ſera pour vous: mais peut-être ne la ferai-je pas non plus dans les formes. Nous ſommes Parens, vous le ſavez bien. Comment ſe porte Mr. Reeves, c'eſt un galant homme; eſt-il au logis?

Ouï, Mademoiſelle, & il ſera bien charmé...

Ouï, je le crois,... Eh bien, Madame, votre Byron, notre Harriet, je devrois dire, paroit à merveilles. Vous devez bien la garder: il y a plus de ſir Hargraves dans le monde que de Miſs Byrons.

Elle me dit que ſir Charles étoit parti ce matin de bonne heure pour Canterbury: il ſera abſent deux ou trois jours, dit-elle: il m'a chargé de ſes complimens: il n'a fait que parler de ſa nouvelle ſœur, depuis qu'il vous a quittée. Je vous ſervirai auprès de lui, pour me ſervir moi-même. Il faut que je le pénètre.

Quelque tendre engagement, je ſuppoſe, Mademoiſelle, dit Mr. Reeves... Il eſt impoſſible que les Dames...

Les Dames! oh voilà l'affaire! Elles ont le diantre! Elles ne veulent pas attendre qu'on les prie; les hommes, les meilleurs même d'entre eux, n'aiment que ce qui eſt accompagné de difficulté. Mais il garde pour lui tous ſes ſécrets d'amour; il ſait tous les miens... excepté une certaine petite affaire de cœur... Mr. Reeves ne nous entend pas, dit-elle, en regardant tout autour d'elle. Mais vous, ma chère, vous me révélerez votre *vilaine* paſſion.

Si

ſi vous en avez une, & je vous dirai la mienne: mais non pas à vous, Madame Reeves: jamais je ne confierai à des femmes mariées ce qui eſt dans les derniers replis de mon cœur. Vos maris ſont toujours inſtruits de ce que vous ſavez; quoiqu'ils gardent leurs ſécrets pour eux; & puis, Harriet, ces malheureux comme des ſatans, tout à la fois tentateurs & accuſateurs, ont aſſez peu de généroſité pour parler comme d'un prodige d'une femme qui garde un ſécret.

Les Dames ne veulent pas attendre qu'on les prie, Lucy! voilà un trait ſingulier! *Ces hommes, les meilleurs même d'entre eux, n'aiment que ce qui eſt accompagné de difficulté... Il garde pour lui tous ſes ſécrets d'amour... Tous*, ma Lucy! mais en effet, elle a déjà dit que ſi ſir Charles ſe marie, *il fera une douzaine de malheureuſes!*

Au fond cela ne me fait rien. Mais encore une fois, je m'étonne qu'un homme ſi eſtimable puiſſe avoir quelque ſécret. Plus un honnête homme laiſſe ſon cœur à découvert, plus il peut faire de bien par ſon exemple: a-t-il, ou peut-il avoir tant de ſécrets d'amour, & n'en rien laiſſer tranſpirer pour une telle ſœur; à qui, comme elle le diſoit une fois, il importe d'en ſavoir quelque choſe? Mais il ſait bien ce qu'il a à faire. Je ſuis fort impertinente, d'être plus intriguée pour ſa ſœur, qu'elle ne l'eſt elle-même. Mais je l'aime, & nous ne pouvons pas plus conſentir à voir mépriſer ceux que nous aimons, que nous-mêmes.

Il eſt fort difficile de ſe connoître. Je crains, Lucy, d'avoir dans mon caractère, un petit le-

levain d'eſprit critique, dont je n'avois encore rien apperçu. Mais non, ce n'eſt point eſprit de critique, je ne puis avoir l'ame aſſez baſſe pour cela. Cependant, il me ſemble que je puis à préſent pour la première fois, expliquer ces caractères noirs qu'on peut obliger trop; & qui deſeſperant de rendre jamais le bienfait, ſont tout prêts à chercher querelle au bienfaiteur.

Les hommes diſent malicieuſement, que nous autres, femmes, ne nous connoiſſons pas nous-mêmes, que nous ignorons notre propre cœur. Je crois qu'il y a quelque choſe de vrai dans ce reproche. Mais comme les hommes & les femmes ſont frères & ſœurs, les hommes ne méritent-ils pas également ce reproche; & ne le leur ferions-nous pas de même, ſi nous étions auſſi malicieuſes? Mais eſt-il néceſſaire qu'une fille du même Père & de la même Mère, ſoit plus ſotte, plus legère, plus folle, plus impertinente que ſon frère? J'eſpère que non.

Mᵉ. Reeves ſortit ne ſachant point ſi Miſs Grandiſon n'auroit point quelque choſe à me dire en particulier.

Je crois vous avoir parlé dimanche, me dit Miſs Grandiſon, d'un Couſin que nous avons. C'eſt un bon garçon: il ſoupa hier avec nous: ſir Charles chanta ſi fort vos loüanges, ſans cependant le mettre au fait de votre hiſtoire, qu'il meurt d'envie de vous voir.

Dieu veuille, me dis-je alors en moi-même, qu'on ne m'aille pas propoſer ce Couſin! Qu'il eſt aiſé, ma chère Lucy, d'allarmer la vanité d'une femme!

Il a déjeuné ce matin avec moi, continua-t-elle

elle, après le départ de sir Charles, & sachant que je voulois vous faire une visite à la derobée, il m'a prié de l'amener avec moi. Mais je ne veux pas, ma chère, vous inonder de nouveaux admirateurs. Il est fort répandu ; & il est hardi, quoique sans indécence. Il passe pour un esprit à la mode, afin que vous le sachiez : il fait le petit Philosophe, & s'imagine avoir quelque chose à dire, quand son Cousin n'y est pas. Avant que sir Charles revint, & dans le tems que nous l'attendions, aïant appris qu'il avoit l'esprit tourné au sérieux, il menaçoit d'en plaisanter, & comme il disoit, de lui donner *la gabatine*, car ces beaux esprits ont un langage particulier : mais après l'arrivée de sir Charles, dans deux conversations il rentra dans sa coquille, & il respecte à présent ces grandes qualités, en quoi il n'a pas cependant le bonheur de lui ressembler. Je ne réponds pas à présent qu'il ne vous fasse une visite, pour voir la plus aimable femme de l'Angleterre. S'il vient, voyez le, ou ne le voyez pas, tout comme il vous plaira ; & ne croyez pas avoir aucune obligation de civilité à mon frère ou à moi, qui doive vous faire changer votre manière. J'espère, cependant qu'il ne sera pas si indiscret. Je ne souhaite point que vous le voyiez en l'absence de mon frère, parce que vous le verrez alors à son avantage. Cependant il est si persuadé que les femmes aiment à être admirées, & à s'entendre dire de jolies choses, qu'il s'imagine que la visite d'un homme faite à cette intention, doit être aussi bien reçuë par la plus belle femme du monde, que celles qu'on fait aux pein-

peintres pour voir leurs ouvrages, & par la même raiſon. Mais laiſſons Mr. Grandiſon, j'ai cru cependant devoir vous prévenir, en cas qu'il oſe prendre cette liberté.

Je la remerciai.

Eh bien, ma chère, me dit-elle, vous avez bien des écritures devant vous. Une, deux, trois, quatre... huit feuilles! En conſcience! Mais Mr. Reeves m'a déjà dit que vous écrivez beaucoup, & que vous racontez tout ce qui vous arrive, à *notre* Grand-Mère Shirley, à notre Oncle & à notre Tante Selby, à nos Couſines Lucy & Nancy... Vous voyez que je retiens bien tous les noms. Me ferez-vous voir un jour ce que vous écrivez?

Très-volontiers, Mademoiſelle...

Mademoiſelle! dit-elle, en m'interrompant. Que de cérémonies: dites Charlotte.

De tout mon cœur, ma charmante, mon obligeante Charlotte.

Bon, bon... Les hommes peuvent bien dire que nous aimons la flatterie, puiſque plutôt que de nous en paſſer, nous nous flattons les unes les autres.

Je voulois me juſtifier de cette accuſation de flatterie: chut, chut, ma chère, dit-elle, je ne doute pas de votre ſincérité, vous êtes bonne & reconnoiſſante. Mais oſerez-vous, voudrez-vous me montrer tout ce que vous écrivez, ſur ce Greville, ce Orme, ce Fowler, ce Fenwick? Vous voyez que je n'ai oublié aucun des noms que Mr. Reeves m'a dit ſamedi dernier, & dont je vous ai fait parler dimanche.

Oui,

Ouï, Miſs Grandiſon, je vous dirai tout, mais me direz-vous le nom de votre Amant?

Ouï, ſans doute, des jeunes filles peuvent-elles être enſemble un quart d'heure, ſans amener la converſation ſur leurs amans! Ces ſécrets, diſoit un jour ſir Charles, ſont le ciment de l'amitié des femmes.

Comment ſir Charles pourroit-il...

Ouï, ouï, ſir Charles pourroit... Penſez-vous que jugeant les hommes comme il le fait, il ne s'embaraſſe pas des femmes? Ouï, ma chère, il nous pénètre dans une minute. Prenez garde à vous, Harriet... ſi...

J'aurai peur de lui...

Mais, ſi vous avez la conſcience bonne, ma chère!...

Elle me regarda d'un air malin, elle me fit rougir.

Elle me regarda d'un air plus malin encore. Je pris, je crois, un rouge encore plus foncé.

Ne vous ai-je pas dit, Lucy, qu'elle peut faire avec ſes yeux tout ce qu'il lui plait?.... Mais que veut-elle dire par là?

En ma conſcience, ma chère Harriet, me dit-elle, peu ou beaucoup, je crois que toutes tant que nous ſommes, nous ſommes des friponnes au fond du cœur.

Miſs Grandiſon, répliquai-je, dit-elle cela par ſentiment?

Je crois que ouï, dit-elle, mais il faut que je me ſauve: j'ai encore dix viſites à faire avant que de m'habiller. Vous me promettez de me dire tout ce qui regarde vos galans?

Et vous me direz ce qui regarde votre *affaire de cœur*?

Oh

Oh cela me ſera un peu difficile; mais vous m'encouragerez par votre franchiſe. Nous prendrons tous ces droles-là, l'un après l'autre, & nous les ferons paſſer en revuë, en leur ordonnant de reſter tranquilles, juſqu'à ce que nous voulions bien nous les rappeller.

Mais, ma Charlotte, je n'ai pas un ſeul amant, dont j'aie à vous parler. Je les ai toujours congédié...

Et moi je n'en ai que deux, qu'il vaille la peine d'avouër, & qui n'auront pas leur congé. J'en ai outre cela, je crois une demie-douzaine, qui m'ont dit des extravagances; nous devons regarder ceux-là comme des amans commodes, qui veulent ſeulement qu'on coquette avec eux.

J'eſpère que Miſs Grandiſon ne penſe pas à coqueter?

Pas beaucoup, un peu ſeulement de tems en tems, pour payer les hommes de leur propre monnoie.

Charmante vivacité, lui dis-je, je ſerai deſeſperée ſi vous ne m'aimez pas.

Ne craignez pas, ne craignez pas cela! Je ſuis une bizarre créature: mais le ſoleil n'eſt pas plus conſtant dans ſa courſe que moi dans mon amitié. Et ces confidences réciproques nous enchaîneront l'une à l'autre, ſi vous n'avez point de réſerves avec moi.

Elle ſe leva pour ſortir au plus vîte. Rétranchez, lui dis-je, ma chère Charlotte, la moitié de vos autres viſites, & accordez moi encore quelques momens.

Donnez-moi donc du chocolat, dit-elle, & fai-

faites moi voir nos Cousins Reeves: je les aime. Des dix Dames que je voulois visiter, six seront allées à quelque vente, ou tourmenter les marchands pour ne rien acheter. Par-tout mieux qu'à la maison. Le Diable est à la maison, comme on dit. Et nos Dames d'aujourd'hui vivent comme si elles le pensoient. Deux des quatre autres me firent demander visite, & descendirent à peine de carosse: je leur rendrai la pareille. Les deux autres je les aurai expédiées dans un quart d'heure.

Je sonnai pour avoir du chocolat, & pour demander Mr. & Mr. Reeves.

Ils n'attendoient que cela, ils vinrent. Mon appartement que Miss Grandison se plut à admirer, fut le sujet de quelques momens de conversation. Un autre beaucoup meilleur en prit la place. Je veux dire, sir Charles.

Je demandai s'il avoit quelques relations à Canterbury?

Je vous proteste que je n'en sai rien, dit-elle. Ce que je sai, c'est que je n'y en ai point. Ne vous ai-je pas dit, que sir Charles a ses secrets? Mais quelquefois il se divertit de ma curiosité: il sait que j'en ai une bonne dose.

Si j'étois sa sœur... lui dis-je.

Vous feriez alors comme il voudroit, Harriet. Je sai qu'il est ferme dans ses résolutions; mais il est d'ailleurs si bon, que j'accorde tout pour l'obliger...

Votre *affaire de cœur*, Charlotte? lui dis-je, en souriant, Mr. Reeves n'entend rien par ce mot.

Oui, oui, mon *affaire de cœur*; cependant je

je n'aime pas y penſer, ainſi n'en parlons plus. C'eſt le ſeul ſecret que j'ai pour lui; & cela, parce qu'il n'en ſoupçonne rien. S'il avoit quelque ſoupçon, dût-il m'en couter la vie, je crois qu'il voudroit le ſavoir.

Elle nous dit qu'elle nous attendoit au premier jour à diner, au quarré de S. James; mais qu'elle vouloit que ſir Charles y fût. J'eſpère, dit-elle, que vous viendrez ſouvent me voir à la derobée, comme je viendrai chez vous. Dès à préſent nous ne nous ferons plus de viſites de cérémonie, nous laiſſerons faire les gens à la mode, & nous ferons comme les femmes du regne d'Eliſabeth. Je ſuis fâchée de vous dire... que je vous le diſe tout bas.

Elle me dit à l'oreille, mais aſſez haut pour que chacun l'entendît: Quoique je ſuive la mode, & que je faſſe une folle de plus, je mépriſe plus de la moitié des femmes que je connois.

Miſs Grandiſon, lui dis-je, ne devroit pas faire cela, parce que ſon exemple eſt aſſez puiſſant pour les corriger.

Que je ſois penduë, repliqua-t-elle tout bas, ſi vous penſez ce que vous dites. Les choſes en ſont venuës trop loin. Il n'y a qu'une calamité nationale qui puiſſe le faire. Cependant que je vous diſe, qu'en même tems je mépriſe plus de la moitié des hommes; mais, continua-t-elle tout haut, nous eſſaierons, vous & moi, de nous trouver plus ſages que toute autre; & nous aurons la conſolation de ne pas trouver aiſément dans notre ſexe, quelque femme, qui par la ſupériorité de ſa ſageſſe, nous donne lieu de croire que nous nous ſommes méprifes.

Mais

Mais adieu, adieu, mes chers Parens, permettez que je vous voie, & vous, & vous, & vous, auſſi ſouvent qu'il ſe pourra, & ſans cérémonie, ſouvenez-vous que nous nous connoiſſons depuis cent ans.

Elle partit comme un éclair, me défendant de ſortir de mon appartement. Mr. Reeves ne put l'atteindre: Mr. Reeves eut à peine le tems de la reconduire. Elle fut dans ſon caroſſe avant qu'il pût lui offrir la main.

N'eſt-il pas charmant, ma chère Lucy, à Miſs Grandiſon, de ſe reſſouvenir des noms de tous mes chers Parens; elle m'avoit bien dit dimanche qu'elle s'en ſouviendroit.

Si les voyages donnent de l'aiſance & de la politeſſe, ne diroit-on pas que Miſs Grandiſon a vu, auſſi bien que ſon frère, toutes les Cours de l'Europe? Puisqu'elle ne l'a pas fait, étoit-il néceſſaire à ſir Charles de voyager, pour acquerir cette aiſance & cette liberté, que ſa ſœur a ſi bien attrapée ſans bouger du Royaume.

Ces hommes n'ont pas tant de raiſon de nous mépriſer, Lucy. Je me flatte qu'il n'y a pas une auſſi grande différence entre les genies des deux ſexes, que quelques orgueilleux ſe l'imaginent; ſur-tout ſi on fait les comparaiſons dans les mêmes rangs.

O Mr. Walden, prenez garde à vous, ſi jamais je vous trouve chez Lady Betty! Mais cet abominable ſir Hargrave! ne parlons plus de rencontre chez Lady Betty. Quand je penſe que je vis là ce malheureux pour la première fois, j'en fremis encore.

Mercredi, une viſite de Miſs Clements & de La-

Lady Betty interrompit mon écriture pendant environ deux heures: cependant j'étois excedée à force d'écrire, & je fus obligée de rester en bas encore deux heures. Le soir nous eumes sir John Allestree, son neveu, Miss Allestree, Miss Clements, & Lady Betty au jeu & à souper. Mais aïant mal à l'estomac, j'obtins la permission de m'aller coucher à onze heures.

Jeudi, je finis ma longue Lettre sur mes tourmens & ma délivrance. C'étoit un terrible sujet, je fus bien charmée d'avoir fini.

Le même jour Mr. Reeves reçut la Lettre de sir Charles, avec l'incluse du malheureux Wilson. J'ai souvent ouï dire à mon Grand-Père, que les hommes braves & courageux sont les plus tendres, & les plus compatissans, & qu'au contraire les ames basses, & lâches, sont cruelles, tyranniques, insolentes, quand elles ont le pouvoir en main. Que cette courte Lettre, si remplie de douceur, d'attentions généreuses & pleines d'humanité pour le bien du criminel, qui s'étendent à des familles qui ne sont pas nées, aussi bien qu'à ses connoissances & à ses Parens déjà existans, que cela est propre à faire juger du caractère vraiment héroïque de sir Charles Grandison! & les traitemens bas, rampans, & inhumains que j'ai essuyés de sir Hargrave Pollexfen, moi, pauvre fille innocente, sans défense, livrée entre ses mains par une lâche trahison, sont des preuves bien parlantes de la justesse de cette remarque!

Je souhaiterois de tout mon cœur que la meilleure femme du monde fût Reine d'une grande Nation, & qu'il fût en mon pouvoir, pour

étendre la capacité de sir Charles à faire du bien, d'en faire son époux! je suis moralement sûre, que je serois alors l'instrument du bonheur de tout un peuple.

Comme nous avons appris d'ailleurs, que sir Hargrave menace les jours de sir Charles, le postscriptum de Wilson m'a mis un poids sur le cœur, qui ne s'ôtera que quand le danger sera passé.

Ce même jour Miss Grandison se fit informer de ma santé, & me fit dire qu'elle comptoit que ma seconde sortie seroit pour elle, supposant que la première seroit pour aller rendre mes actions de graces à l'Eglise, comme je le lui avois dit.

Hier je reçus le paquet bien venu de tous mes chers Parens: il me donna une nouvelle vigueur pour écrire. Que nous nous laissons entraîner aisément par les sujets qui nous plaisent! Que la plume glisse légérement! J'avois à faire les portraits de sir Charles, & de Miss Grandison; & j'étois étonnée de voir combien j'avois écrit en si peu de tems.

Miss Grandison me fit faire le soir ses complimens, & ceux de son frère, qui venoit d'arriver de Canterbury.

Je m'étonne de ce que peut faire sir Charles à Canterbury, si longtems, & que sa sœur n'y connoisse personne.

Elle me fit dire qu'elle seroit venue me voir, mais qu'attendant son frère le matin, elle avoit voulu l'amener avec elle: elle ajoutoit que ce samedi matin, ils iroient tous deux à Colnebrooke, dans l'espérance que le Comte & la

Com-

Comteſſe de L. y arriveroient le ſoir.

Ne trouvez-vous pas, Lucy, qu'il auroit été plus généreux à ſir Charles, de venir faire une viſite à cette fille qu'il a chargée d'une ſi grande obligation, avant que d'aller pour ſi longtems à ſe Canterbury. Vous comprenez bien, que je n'enviſage la choſe que du côté de la *civilité*, puiſqu'il avoit été aſſez bon pour propoſer de lui-même une liaiſon plus intime, comme frère, ami, &c. Je ſouhaite que ſir Charles ſoit auſſi ſincère dans ſes proteſtations que ſa ſœur. Il eſt poſſible que dans ſes voyages, il ait pris par mégarde quelques fleurettes pour de belles fleurs, qu'il en ait fait proviſion, & les ait rapportées en Angleterre. Si c'eſt cela, il auroit mieux fait cependant que mille autres voyageurs, qui ne rapportent rien chez eux que les mauvaiſes plantes des climats étrangers.

Il diſoit une fois, comme me l'a rapporté Miſs Grandiſon, que la Comteſſe de L. valoit encore mieux que ma Charlotte. Ah! ſir Charles, vous pouvez dire des bourdes, je crois. Je ne vous pardonnerai pas ces petits écarts, que nous ne ſommes que trop diſpoſées à paſſer à d'autres hommes, d'un caractère même ſupportable.

Je ſouhaite que vous alliez propoſer ſérieuſement de cultiver avec moi une amitié, telle que celle d'un frère & d'une ſœur, afin que je ſois en droit de vous dire vos défauts à meſure que je les verrai. (Secouez la tête tant qu'il vous plaira, Lucy, je n'ai pas d'autre idée.) Vous trouverez en votre ſœur Harriet un donneur d'avis, attentif, quoique reſpectueux.

Notre Charlotte s'imagine que vous ne pouvez jamais avoir tort.

Tout ce que je crains, c'eſt que la ſenſibilité de ſir Charles n'ait tenu qu'à ma foibleſſe. Cependant il parloit d'une relation fraternelle, en préſence de Mr. Reeves, quand il me ramena au logis, & qu'il ſuppoſoit que j'avois été volée dans mon enfance. C'étoit s'avancer trop, s'il vouloit ſitôt quitter le caractère de frère.

Mais ne ſeroit-il point allarmé de ma conduite envers lui? Cet homme attentif, prudent, n'en uſe ainſi peut-être que par compaſſion: ne jugeant pas ſainement de ma timide reconnoiſſance, & de mes yeux baiſſés, il craint peut-être que je ne faſſe la treizième de ces femmes dont ſa ſœur dit que le mariage de ſon frère cauſera la mort.

Si c'eſt cela, ma chère, que mériteroit votre Harriet, ſi ces précautions ne l'engagent pas à en prendre elle-même?

Après tout, je crois que ces hommes en général s'imaginent que nos cœurs ſont faits d'une matière étrangement combuſtible. Mais le meilleur des hommes, cet admirable homme, ſe trouvera trompé, j'eſpère, s'il penſe ainſi de votre Harriet.

Mais qu'ai-je donc, que je deviens ſi glorieuſe? Cet horrible attentat de ſir Hargrave auroit-il affecté mon cerveau? Il me ſemble que de tems à autre, mon cœur & ma tête ne ſont pas tout-à-fait comme ils étoient. Je ne ſais ce que c'eſt.

Ramenez moi, ma chère Lucy, par vos tendres remontrances, ſi vous penſez qu'il y a quelque

que changement en mal dans votre Harriet; & sur-tout si cela pouvoit faire croire à mon Oncle....

Mais d'où vient que je crains plus mon Oncle qu'auparavant? Cependant les hommes dans leurs railleries, (ne lui lisez pas cet article) sont si... comment dirai-je, si peu tendres... Que je ne tombe qu'entre les mains de mon indulgente Grand-Mère, de ma bonne Tante Selby, & entre les vôtres, ma Lucy, & tout ira bien.

Mais de quoi parlois-je, avant que ce sujet emportât ma plume? Je n'avois pas accoutumé de battre ainsi la campagne, quand j'avois un chemin battu devant moi. O ce misérable, ce misérable sir Hargrave! S'il y a quelque dérangement dans ma tête, c'est à lui uniquement que je le dois, je suis sûre que mon cœur n'a pas tort.

Cependant je ne puis plus vous entretenir que de Miss Grandison & de son frère. Quelles scènes entiérement nouvelles me sont ouvertes, par ma malheureuse avanture! Puissé-je tirer le bien du mal, suivant le souhait de sir Charles!

Je tâcherai de lier Miss Clements avec ces excellentes personnes; c'est-à-dire, si je puis moi-même me conserver dans leur faveur.

Lady Betty veut se recommander elle-même: elle fera connoissance avec eux, qu'ils le veuillent ou non. Je ne pourrois souffrir que Lady Betty fût rebutée par des gens dont elle est folle. C'est là surement un des plus grands maux. Cependant l'amour propre est fort capable, je pense, d'en consoler bientôt, quoique lui seul & l'orgueil puissent le faire en pareil cas. Vous

me direz que l'amour propre & l'orgueil ſont donc bons à quelque choſe. Qui ſans doute, ils le ſont, lorſqu'ils ſont paſſés en habitude. Mais, ma chère Lucy, avec une humilité naturelle ne pourra-t-on pas ſe paſſer de cet orgueil dont les effets ſont le reſſentiment & la malice; & ne nous aſſurera-t-elle pas, ſans mélange de mortification, l'eſtime que nous ſouhaitons des gens de mérite?

Pour mes autres connoiſſances en ville, qui me prenoient tant de papier, avant que je connuſſe cette admirable ſœur, & ſon frère, quoique quelques-unes, ſans doute, aient du mérite, je leur dis adieu... du moins, ce ne ſeront plus mes ſujets favoris.

HARRIET BYRON.

LETTRE XXXVIII.

Miſs BYRON *à Miſs* SELBY.

Samedi ſoir.

Dieu ait pitié de moi, ma chère! Que ferai-je?... L'infame ſir Hargrave a envoyé un cartel à ſir Charles! Qu'en arrivera-t-il? O pourquoi ſuis-je venue à Londres! Voici la copie d'une Lettre qui nous en donne avis. Elle eſt de ce Bagenhall. Je tâcherai de la tranſcrire... Mais non, je ne le puis,... Ma Sally l'écrira. Dieu me beniſſe! Que ferai-je?

A Miſs BYRON.

Du quarré de Cavendish, Févr. 25

Mademoiſelle,

Vous penſez bien que la violente inſulte que ſir Hargrave Pollexfen a reçuë de ſir Charles Grandiſon, doit avoir des ſuites.

Par tout ce qu'il y a de plus ſacré, je vous jure que ſir Hargrave ne ſait pas que je vous écris.

Je ne puis voir qu'un ſeul moyen d'empêcher qu'il n'y ait du ſang répandu; & il me ſemble, Mademoiſelle, que cela dépend de vous.

Sir Hargrave aſſure qu'il n'a eu que des vuës honorables. Vous ſavez l'uſage ou l'abus qu'il a fait de ſon pouvoir. S'il a commis quelque indécence, il ne me dit pas la vérité.

Vouloir faire épouſer un homme de 8000. pièces de rente à une jeune Dame, quel que ſoit ſon mérite, qui ſe déclare elle-même ſans engagement; c'étoit lui faire moins de tort, qu'à lui-même, par les violentes meſures que ſon amour l'a obligé de prendre pour s'en aſſûrer.

A préſent, Mademoiſelle, comme ſir Charles vous étoit abſolument étranger; que ſir Hargrave n'avoit que des vuës ſi honorables, & que votre cœur eſt libre; ſi vous voulez conſentir à être Lady Pollexfen, & ſi ſir Charles Grandiſon veut demander excuſe de ſon équipée de Chevalier errant, à laquelle il n'a point été provoqué, je ne ſervirai point de ſecond à ſir Hargrave dans cette affaire, s'il refuſe d'accepter cette ſatisfaction, pour la violence qu'il a eſſuyée.

Je le répète ſolemnellement, ſir Hargrave ne ſait point que je vous écris. Vous pouvez en confidence conſulter vos Couſins Reeves. Si vous donnez votre parole d'honneur, que dans un mois vous ſerez à ſir Hargrave, j'emploierai tout le pouvoir que j'ai ſur lui, & je crois en avoir beaucoup pour l'engager à traiter à ces conditions.

J'allai hier chez ſir Charles après midi, avec une Lettre de ſir Hargrave. Sir Charles montoit en voiture avec ſa ſœur: il ouvrit la Lettre; & avec une civilité qui répond à ce qu'on en dit, il me répondit qu'il alloit avec ſa ſœur à Colnebrooke, pour attendre des Parens chéris qui revenoient d'Ecoſſe; qu'il ſeroit de retour lundi; que le plaiſir qu'il auroit de revoir ſes Parens après une longue abſence, ne lui permettroit pas de s'occuper du contenu de la Lettre juſqu'alors; mais que celui qui l'avoit écrite pouvoit compter ſur une réponſe telle que devoit la faire un homme d'honneur.

Je fus ſi charmé, Mademoiſelle, de la bonne mine, & de la politeſſe de ſir Charles Grandiſon, & l'on en dit tant de bien, que j'ai regardé cet intervalle entre ce ſoir & lundi matin, comme une circonſtance très-heureuſe; & il m'eſt venu dans l'eſprit de vous faire ces propoſitions. J'eſpère que vous trouverez qu'il vous convient autant qu'à moi, de prévenir le malheur qui autrement peut arriver à des gens de conſidération.

Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous perſonnellement, Mademoiſelle; mais ma réputation eſt trop bien établie, pour qu'on puiſſe im-

imputer cette démarche à quelque autre motif que ceux que j'allègue. Une ligne pour moi addreſſée chez ſir Hargrave, parviendra entre les mains de,

Mademoiſelle,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

JAMES BAGENHALL.

Quelle Lettre, ma chère Lucy! Mr. Reeves, Mr. Reeves, ſont déſolés. Mr. Reeves dit que ſi ſir Hargrave inſiſte, ſir Charles eſt obligé en honneur d'accepter le défi. Sanguinaire, indigne honneur! Qu'eſt-ce donc que l'honneur, à ce compte! L'oppoſé du devoir, de la probité, de la piété, de la Religion; & de tout ce qui eſt ou devroit être ſacré parmi les hommes.

Oſerai-je regarder Miſs Grandiſon en face? Miſs Grandiſon me haïra! Faut-il que la vie de ſon frère ſoit encore expoſée à mon occaſion!

Mais qu'en penſez-vous? Lady Betty eſt dans l'idée.... (Mr. Reeves l'a conſultée en confidence,) Lady Betty dit que ſi l'on peut prévenir le malheur... Grand Dieu! elle dit que je dois le prévenir. Quoi! en devenant la femme d'un homme, tel que ſir Hargrave! ce barbare, ce cruel, ce lâche ſcélerat! Que veut dire Lady Betty?.. Cependant s'il eſt en mon pouvoir de ſauver la vie à ſir Charles Grandiſon, & que je le refuſe; & cela pour des raiſons tirées de mon propre intérêt; pour l'amour de mon bonheur dans ce monde, quand il y a des milliers de femmes de mérite malheureuſes avec de méchans maris... Mais ce barbare ne ſe

contenteroit-il pas du sacrifice de ma propre vie! Oh de tout mon cœur, je ne me ferois aucune peine de la sacrifier. Si le malheureux veut enfoncer un poignard dans mon sein, & se contenter de cette satisfaction, je n'hésiterai pas un moment.

Mon Cousin dit, qu'il est dans l'opinion qu'on auroit de la peine à amener sir Charles à demander excuse. Comment puis-je douter, lui dis-je, que si ce misérable peut être engagé à ce compromis, par Bagenhall, en m'obtenant pour femme; il ne se relâche sur cette vetille, & ne décharge sur moi toute sa barbarie & sa vengeance, si j'ai le malheur de lui appartenir? N'est-il pas vindicatif, lâche, méchant? ... Mais j'abhorre la pensée de consentir à être la femme d'un tel homme .... Cependant, quelle alternative! si je meurs, ces suites funestes seront toujours à craindre. Sa méchanceté envers le meilleur des hommes sera plutôt aiguisée qu'émoussée par ma mort. O ma Lucy! tout violens qu'ont été mes tourmens, quelque terribles qu'aient été mes craintes, quelqu'inhumain qu'ait été le traitement que j'ai essuyé de ce lâche, mes maux ne commencent qu'à présent.

Mais si Miss Grandison me conseille & me presse de me soumettre à une condition que j'abhorre; elle a droit de le faire pour la sureté de son frère; puis je refuser de ceder? Ne savons-nous pas que ce monde est un état d'épreuve, & de mortification? Et l'adversité n'est-elle pas nécessaire pour en détacher nos cœurs? Si mon motif est la reconnoissance, & le désir de sauver une vie beaucoup plus précieuse que la mienne,

me, & qui ſans moi n'auroit pas été expoſée ... ne dois-je pas ... Mais cependant ... Ah ma Lucy! que puis-je dire? Qu'il eſt malheureux que je ne puiſſe conſulter cette chère fille, qui a tant d'intérêt à une vie ſi précieuſe, comme j'aurois pu le faire, ſi elle avoit été en ville!

O Lucy! quelle réponſe, comme la rapporte ce malheureux médiateur, que celle que fit cet excellent homme, quand on lui remit le cartel! Je vais au devant de Parens chéris qui reviennent d'Ecoſſe, &c. En quelle amertume ne ſe tourneroit pas la joie de cette entrevuë, s'ils ſavoient quelque choſe de cet horrible défi! Comment ſon cœur généreux pourra-t-il ſe livrer au plaiſir dans cette occaſion, comme il l'auroit fait ſans cela, étant à la veille d'un événement, qui peut faire de cette entrevuë la dernière qu'aura jamais cette famille la plus tendrement unie & la plus reſpectable! Combien la vie de ce cher frère n'eſt-elle pas peut-être près de ſon terme, au moment, qu'il félicite ſon frère & ſa ſœur ſur leur heureuſe arrivée! Et qui peut ſoutenir l'idée de voir dans moins d'une ſemaine, cette famille aujourd'hui livrée à la joie & à la tendreſſe, plongée dans le deuil par la mort du premier des frères, & du premier des hommes? Et moi, ma chère Lucy, moi, la malheureuſe Harriet Byron, être la cauſe de tout!

Quel héroïsme dans ſa réponſe! „ Le plaiſir „ de revoir des Parens chéris abſens depuis long-„ tems, ne lui permettroit pas de penſer au con-„ tenu de cette Lettre avant lundi; mais celui „ qui l'avoit écrite pouvoit compter ſur une ré-„ ponſe telle que la doit faire un homme d'hon-„ neur!"

„ neur!" O mon cher sir Charles! (dans cette occasion il m'est, & me doit être bien cher) que je crains la réponse qu'une horrible coutume, & le faux honneur, vous obligeront de faire! Et n'y a-t-il point de moyen d'éviter avec honneur de faire une réponse telle qu'on dit qu'il faut la donner; à moins que moi, votre Harriet, je ne sacrifie tout le bonheur de ma vie?

Mais, dit Mr. Reeves, quoique ce Bagenhall dise que sir Hargrave ne sait pas qu'il écrit, ne pourroit-il pas avoir concerté cela avec lui? Eh quoi, si cela est, la condition ne reste-t-elle pas la même? Et sur mon refus, le ressentiment ne sera-t-il pas le même? Le cartel n'a-t-il pas été remis à sir Charles? N'a-t-il pas déclaré qu'il répondroit lundi. Il ne peut y avoir là ni manége, ni stratagème. Sir Charles ainsi défié n'en laissera pas son adversaire quitte à si bon marché. Il ne peut plus honorablement faire des propositions de paix, ni accepter celles qu'on pourroit lui faire. Et nous touchons à ce lundi. Il n'y a plus entre deux, que ce jour que ma reconnoissance avoit destiné pour aller rendre au tout puissant dans son temple, mes actions de graces pour une délivrance si signalée. Devrai-je donc ma conservation à la perte, comme cela peut arriver, d'une vie beaucoup plus précieuse?

* *

J'ai été obligée de quitter la plume. Voyez comme mon papier est couvert d'élevures.. Il est trop tard pour faire partir cette Lettre; & d'ailleurs, il seroit barbare de vous donner ce tour-

tourment, pendant que cette terrible affaire eſt en ſuſpens.

Dimanche matin.

Je ſuis incapable d'écrire comme je le faiſois. Je n'ai pas fermé les yeux de toute la nuit: ils ſont tout gros de mes pleurs. Je me diſpoſe cependant à aller à l'Egliſe: j'y renouvellerai mes ferventes prières, afin que mes actions de graces, pour ma délivrance paſſée puiſſent être accompagnées de bénédictions pour moi, dans l'événement prochain.

Mr. Reeves croit qu'on ne doit, & qu'on ne peut faire aucune démarche dans cette horrible affaire, juſqu'à ce que ſir Charles ſoit de retour, ou qu'on puiſſe conſulter Miſs Grandiſon. Il a pris des meſures pour être informé de tous les pas du malheureux ſir Hargrave.

Dieu me pardonne, ma chère! l'homme a perdu trois dents de devant! Cet homme ſi vain de ſa figure! O qu'il doit être enragé!

Mr. Reeves ſera informé de l'arrivée de ſir Charles, au moment qu'il entrera en ville. Il a auſſi des avis particuliers, que le furieux ſir Hargrave a avec lui un habile maître d'armes avec qui il s'exerce. O ma chère, que mon cœur eſt déchiré!

Mr. Reeves dit que ni lui, ni moi, ne devons penſer à répondre à ce Bagenhall, qui eſt un méchant homme, & qui vraiſemblablement n'a pas écrit cette terrible Lettre par de bons principes. J'ai propoſé une fois à la vérité de lui écrire... Je ne ſavois que faire, ni que propoſer. Pouvez-vous écrire, me dit Mr. Reeves,

ves, & faire quelque promesse, ou donner quelque esperance à sir Hargrave?

O non, non! répondis-je.

Si vous le pouviez, ajouta-t-il, je suis persuadé que sir Charles & sa sœur vous mépriseroient tous les deux, quelque desintéressés & quelque loüables que fussent vos motifs.

LETTRE XXXIX.

Suite.

Lundi matin, Févr. 27.

Quel effroyable jour pour moi que celui de hier, & quelle nuit pire encore, s'il est possible, que la précedente! Je doute que mes prières puissent être exaucées, puisqu'il n'y avoit point cette confiance qui a coutume de les accompagner. Que j'étois heureuse avant que de venir à Londres! Je ne puis écrire; je ne puis rien faire. Mr. Reeves vient d'être averti que sir Charles, Milord L. & les deux sœurs sont arrivés hier au soir. O ma Lucy, pour faire, sans doute, une réponse telle que sir Charles pense qu'un homme d'honneur doit faire. Grand Dieu, quelle sera la fin de ce jour!

A huit heures.

J'ai reçu dans le moment ce billet.

Ma chère Harriet,

Préparez-vous à recevoir un nouvel admirateur:

seur: ma sœur L. & moi, avons résolu de déjeuner avec vous, à moins que vous ne nous contremandiez par le porteur de ce billet. Si nous trouvons que vous avez changé quelque chose à votre ajustement du matin, nous vous soupçonnerons de vouloir triompher de nous, persuadée de la supériorité de vos charmes. C'est une résolution subite. Autrement nous vous aurions averti hier au soir; cependant il étoit tard quand nous arrivâmes. Avez-vous été sage? Etes-vous entiérement rétablie? Mais dans une demie-heure, je compte de vous faire cent mille questions.

Mes complimens à nos Cousins.

CH. GR.

Voilà un charmant billet. Miss Grandison, ni sa sœur ne peuvent rien savoir de la terrible affaire, qui m'a donné, & me laissera surement un abbatement, qui me rendroit fort indifférente sur ce que Miss Grandison insinuë, si je ne m'habillois pas toujours en me levant.

Quel plaisir ne nous auroit pas fait cette visite dans un autre tems! A présent même cependant, nous y trouvons une triste douceur; précisément telle que l'éprouvent les Parens affligés d'un malade desespéré, en voyant entrer un médecin longtems attendu, quoiqu'ils desespérent en quelque manière de son succès. Mais voilà un carosse qui s'arrête....

O ma chère, ce sont les deux Dames seulement! Bon Dieu!.... Sir Charles dans ce moment, dans ce moment, mon cœur me présage....

A onze heures.

Mon cœur eſt un peu ſoulagé ; il n'eſt pas cependant ſans appréhenſion... Je tâcherai de vous donner toutes les particularités de ce qui s'eſt paſſé dans ces trois heures délicieuſes.

J'étois deſcendue dans la ſalle avant que les Dames entraſſent. Mr. Reeves les reçut à leur caroſſe ; il donna la main à la Comteſſe. Miſs Grandiſon, d'une humeur charmante, entra avec eux. Lady L. dit-elle, voilà premiérement notre Couſine Reeves. La Comteſſe après avoir baiſé Mr. Reeves, ſe tourna vers moi ; voilà la petite, dit Miſs Grandiſon, voilà notre Harriet. Lady L. me baiſa. Mais comment donc ! dit Miſs Grandiſon en me regardant fixement ; comment Harriet ! Excuſez moi, Lady L, dit-elle en prenant ma main, & me menant vers la fenêtre, il faut que je diſe un mot à ma petite ; Comment Harriet ! Que veulent dire ces yeux !... Mr. Reeves, mon Couſin, Madame Reeves, qu'y a-t-il donc ?

Aimable Miſs Grandiſon, penſai-je, que cet air charmant va changer dans un moment !

Allons, allons, je veux ſavoir, continua-t-elle, en me faiſant aſſeoir, s'aſſeyant à côté de moi, & tenant ma main dans la ſienne, je veux ſavoir toute l'hiſtoire. Je m'efforçai de ſourire. Voilà, ma chère, dit-elle, un air de printems, je voudrois bien y être.

Je ſoupirai : eh bien, mais que veut dire ce ſoupir ? dit elle : notre Grand-Mère Shirley... J'eſpère, Mademoiſelle, qu'elle ſe porte bien. Notre Tante Selby ? notre Oncle Selby ? notre Lucy ?

Tous

Tous fort bien, j'eſpère.

Que diantre a donc la petite? Prenez garde de ne me pas donner ſujet de vous battre? Quelqu'un de vos amans s'eſt-il pendu? Etes-vous fâchée qu'il n'ait pas trouvé plutôt une corde? ... Mais allons, nous ſaurons tout, dans le moment.

Charlotte, dit la Comteſſe en s'approchant de moi, vous accablez notre nouvelle ſœur: je voudrois bien, ma chère, que vous empruntaſſiez un peu de cette rougeur de notre ſœur cadette. Laiſſez moi vous tirer des mains de cette étourdie; j'ai bien de la peine à la tenir dans l'ordre, quoique ſa ſœur ainée. Il n'y a que mon frère qui puiſſe la ranger.

Miſs Grandiſon, Madame, eſt la bonté même.

Nous avons tous été bouleverſés, dit Madame Reeves (que je fus bien aiſe de voir venir à mon ſecours,) dans la crainte que ſir Hargrave Pollexfen...

O Madame, il n'oſera pas, il n'en fera rien; ... Il ſera trop heureux que vous le laiſſiez tranquille, dit la Comteſſe.

Il étoit clair qu'elles ne ſavoient rien du défi.

Vous n'avez rien ouï dire de particulier de ſir Hargrave? demanda Miſs Grandiſon.

J'eſpère, répondis-je, que votre frère n'a pas...

Pas un mot, j'oſe aſſurer.

Vous pouvez penſer, Mesdames, leur dis-je, que je dois être extrêmement affectée de la moindre apparence qu'il pût arriver quelque choſe à mon libérateur. J'aurois tout à me reprocher; troubler la paix d'une telle famille...

Allons, dit Miſs Grandiſon, cela eſt très-

bien,

bien à vous; cela ſent bien la ſœur: mais j'eſpère que mon frère ſera ici tout à l'heure.

Milord L., ajouta obligeamment la Comteſſe, s'impatiente beaucoup de vous voir, ma chère. Allons, mon amie, ſi Charlotte fait la méchante, nous nous ligueron contre elle; elle ne ſera ma meilleure ſœur qu'après vous. J'eſpère que Milord & ſir Charles viendront enſemble, s'ils peuvent ſe débaraſſer du méchant Everard, c'eſt le nom d'un parent, que ſir Charles ne veut point vous amener ſans votre permiſſion.

Mais nous ne les attendrons pas pour déjeuner, dit Miſs Grandiſon: ils n'étoient pas ſûrs de venir ſi tôt, & ils ont ſouhaité qu'on ne les attendît pas.... Allons, allons, donnez nous à déjeuner. Lady L. s'eſt levée plutôt qu'à l'ordinaire, & je vous ai dit, Harriet, que je ſuis matineuſe. Je ne veux pas manger mes gands,... Mais il faut que je faſſe quelque choſe pour divertir ma faim: elle alla au clavecin, & le toucha de manière à faire voir qu'elle pouvoit lui faire dire ce qu'elle vouloit.

Je ſuivois des yeux ſes jolis doigts, tout le monde en faiſoit autant; mais le déjeuné arrivant, ... non, dit-elle, je ne veux pas prévenir votre prière, & elle vint ſe placer auprès de la table, en continuant l'air en chantant. Point de cérémonie, dit-elle, en s'aſſeyant la première, laiſſons les complimens aux petites ames; & prenant quelque choſe à manger, j'aurai déjeuné, ajouta-t-elle, avant que ces, *je vous prie, Madame, je vous prie, ma chère,* ſoient aſſiſes.

La

La folle! dit la Comteſſe; voilà, Madame Reeves, les airs qu'elle ſe donne toujours avec nous. J'aurois cru qu'elle ſeroit retenue par l'exemple de ſa ſœur Harriet. Nous l'avons abſolument gâtée par notre indulgence. Mais, Charlotte, un bon cœur ſert-il par-tout d'excuſe pour une tête bizarre?

Qui ne voit la ſœur ainée dans ce discours? repliqua Miſs Grandiſon. Cependant je ſuis la créature du monde la plus généreuſe; & perſonne ne le remarque; car pourquoi prens-je ces airs ridicules, que pour vous faire briller, Lady L. à mes dépens?

J'avois toujours ſur le cœur la Lettre de ce Bagenhall. Mais comme je n'étois pas ſure ſi ſir Charles n'avoit pas ſes raiſons pour cacher la choſe à ſes ſœurs, je ne ſavois comment entamer la matière. Mais, penſai-je, ne puis-je pas en tirer quelque choſe pour ma tranquillité, & laiſſer à la diſcrétion de ſir Charles, la maniére de révéler la choſe à ſes ſœurs, ou de faire ce qu'il voudra?

Arrivâtes-vous ſamedi, dis-je à la Comteſſe, ne ſachant par où commencer, à la charitable maiſon de Colnebrooke, mon azyle?

Oui, ma chère, & je ferai bien plus de cas de cette maiſon, pour avoir ſervi de retraite à une perſonne ſi eſtimable.

On vous a parlé, Mesdames, je ſuppoſe, de cette Lettre de Wilſon à ſir Charles.

Oui, & nous avons été bien charmées de voir un tel complot ſi heureuſement renverſé.

Le poſtſcriptum m'inquiète.

Qu'y a-t-il donc?

Que

Que sir Hargrave ne respire que vengeance.

Sir Charles ne nous en a rien dit: mais il est assez vraisemblable qu'après une telle mortification, un homme extravague, & menace. J'ai ouï dire que la honte ou le mal le tient encore dans sa chambre.

Dans ce moment, un carosse s'arrêta à la porte, & sur le champ, c'est Milord L. & sir Charles, dit Miss Grandison.

Je n'osai me fier à ma joie, je sortis en hâte par une porte, comme si j'eusse oublié quelque chose, & ils entrèrent par l'autre. Je me sauvai dans la salle de derrière... Dieu soit loué! Dieu soit loué! m'écriai-je. Ma reconnoissance étoit trop forte pour mon cœur. Je crus que j'allois tomber en foiblesse.

Vous étonnez-vous, Lucy, que j'aie été si fort affectée, après avoir été dans une aussi affreuse incertitude, & m'être formé des idées aussi terribles du danger où étoit exposé le meilleur des hommes, uniquement pour m'avoir sauvé?

On revient bien plutôt, à ce que je m'imagine, des surprises de joie, sur-tout quand leur principal ressort est la reconnoissance, que de celles qui viennent de passions plus orageuses. Mr. Reeves vint vers moi: ma chère, me dit-elle, votre sortie sera remarquée. J'allois venir, lui dis-je, je rentrai en effet.

Sir Charles me salua fort respectueusement; Milord en fit de même. Permettez moi, Mademoiselle, me dit sir Charles, de vous présenter Milord L.; c'est notre frère... Voilà notre sœur Harriet retrouvée, Milord.

Oui,

Oüi, mais ſir Charles, dit Miſs Grandiſon, Miſs Byron, & Mr. & Mᵉ. Reeves, ſe ſont tourmentés d'un poſtſcriptum de la Lettre de ce laquais. Vous ne nous en avez rien dit.

Eſt-ce qu'on s'embaraſſe de poſtſcriptum, Charlotte, à moins que ce ne ſoit des Lettres d'une Dame? Un mot, je vous prie, ma bonne Miſs Byron, me dit-il, en prenant ma main, & me conduiſant à la fenêtre.

Je rougis comme une folle; je ſentois mon viſage tout en feu.

O Lucy! que le ſentiment de ſon infériorité remplit une ame qui a quelque généroſité, quand elle ſe ſent chargée d'obligations qu'elle ne peut reconnoitre!

Ma ſœur Charlotte, me dit-il, étoit impatiente de vous préſenter ſa chère ſœur. Lady L. étoit auſſi impatiente de vous voir. Milord L. ſouhaitoit avec un égal empreſſement l'honneur de faire connoiſſance avec vous. Elles me preſſoient d'introduire Milord. Je croyois que c'étoit une viſite trop précipitée, qui pourroit bleſſer votre délicateſſe, & qu'il ſembleroit que Charlotte & moi voulions tirer avantage de l'heureuſe occaſion qui s'eſt préſentée de vous rendre un ſervice ordinaire. Je crois voir que cela vous fait quelque peine. Pardonnez moi, Mademoiſelle, une autrefois je ſuivrai mon propre ſentiment. Soyez ſeulement aſſurée que c'eſt votre mérite qui vous a attiré cette viſite, & non point le petit ſervice que nous vous avons rendu.

Je ne fus pas fâchée de ce compliment poli, qu'il m'a-

m'aidoit à m'excuſer de l'air de folle qu'il me devoit trouver, n'en ſachant pas la vraie cauſe.

Vous êtes extrêmement obligeant, Monſieur, lui dis-je; Milord & Milady L.. me font beaucoup d'honneur. Miſs Grandiſon ne pouvoit me faire un plus grand plaiſir. En pareille compagnie, je ne ſuis qu'une perſonne fort ordinaire. Mais ma reconnoiſſance ne me permettra jamais de regarder votre protection comme un ſervice ordinaire. Je ſuis ſeulement inquiète pour les ſuites. J'aurois tort de parler de ma reconnoiſſance, ſi je n'avouois que les menaces dont on parle, & le poſtſcriptum de Wilſon, m'ont fait craindre que vous ne ſoyiez expoſé à cauſe de moi.

Cela reſſemble bien à Miſs Byron, me dit-il; mais quelles que puſſent être les conſéquences, pouvez-vous penſer, Mademoiſelle, qu'un homme avec quelque ſentiment, pût ſe conduire autrement que je ne l'ai fait? N'aurois-je pas été charmé que quelqu'un fît la même choſe pour ma ſœur Charlotte? Pouvois-je conſerver plus de modération? Je n'ai que des ſujets de ſatisfaction, en regardant en arrière; & cela ne m'arrive pas toujours: il n'y aura aucune conſéquence, ſi je n'y ſuis forcé pour ma propre défenſe.

Nous parlions aſſez haut pour être entendus; & Miſs Grandiſon nous joignant; dites nous, je vous prie, mon frère, dit-elle, s'il y a quelque ſujet de craindre ſur la Lettre de ce laquais?

Vous ne pouvez pas douter, ma ſœur, que ſir Hargrave ne tempête, & ne menace: perdre une telle priſe, ſi près de ſe voir à ſon bout, ce-

la

la ne peut qu'affecter beaucoup un homme de ſa trempe. Mais faut-il s'inquiéter pour des mots? Des hommes d'un vrai courage ne menacent pas.

Puis-je vous dire un mot, ſir Charles, dit mon Couſin Reeves.

Ils paſsèrent dans la ſalle de derrière, où Mr. Reeves lui montra la Lettre de ce Bagenhall.

Il la lut: voilà une ſingulière Lettre, dit-il, en la lui rendant; mais, je vous prie, qu'en dit Miſs Byron? Y fera-t-elle quelque attention, par égard pour ma ſureté?

Vous pouvez penſer, Monſieur, qu'elle eſt dans une grande perplexité.

A la bonne heure, ſenſible comme elle eſt, & aïant déjà de trop grandes idées de ce qui s'eſt paſſé, elle peut être en peine: mais héſite-t-elle un moment ſur le parti qu'elle doit prendre? Ne mépriſe-t-elle pas la Lettre & celui qui l'a écrite? J'ai cru Miſs Byron...

Il s'arrêta, ſa voix & ſes yeux s'animoient; c'eſt la première fois, dit Monſieur Reeves, que j'ai cru que ſir Charles pouvoit ſe paſſionner.

Je voudrois, Lucy, qu'il ne ſe fût pas arrêté; j'aurois voulu qu'il dît ce qu'il penſoit de Miſs Byron. Je vous avoue que je ſerois très-fâchée, ſi ſir Charles Grandiſon avoit mauvaiſe opinion de moi.

Vous pouvez penſer, Monſieur, lui dit mon Couſin, que Miſs Byron...

Je vous prie, Monſieur Reeves, pardon ſi je vous interromps. Quelle meſure a-t-on priſ ſur cette Lettre?

Au-

Aucune, Monsieur.

On ne lui a pas fait l'honneur d'y témoigner la moindre attention?

Non.

Et ces hommes lâches (car tout homme qui se rend coupable d'une bassesse préméditée est un lâche) pourroient-ils supposer, qu'on m'engageroit à demander excuse pour ce que j'ai fait. Personne, Monsieur Reeves, ne seroit plus disposé que moi à demander pardon, même à mon inférieur, si j'avois quelque tort. Mais un Prince ne me feroit jamais soumettre à desavouër une bonne action.

Mais, sir Charles, puis-je vous demander si sir Hargrave vous a effectivement envoyé un cartel? Bagenhall vous a-t-il porté une Lettre?

Oui, Monsieur, mais qu'est-ce que cela fait, Monsieur Reeves? j'ai promis une réponse pour le lundi. Je n'aurois pas voulu seulement penser à prendre la plume, dans une pareille occasion, pour interrompre un moment le plaisir que je me promettois à revoir une sœur & un frère chéris. Je lui ai envoyé une réponse aujourd'hui.

Vous lui avez répondu, Monsieur! Ah je crains bien...

Vous n'avez point de raison de craindre, je vous assure, Monsieur Reeves. Mais que mes sœurs & Milord ne sachent rien de tout ceci. Ne pouvant avoir moi-même la moindre inquiétude pour moi, je ne voudrois pas avoir à essuyer les craintes inutiles, de personnes à qui je ne voudrois faire que du plaisir. Une peine imaginaire pour ceux qui la croient plus qu'ima-

gi-

ginaire, eſt un mal réel; & je ne puis voir mes amis malheureux.

Avez-vous accepté, Monſieur, avez-vous...

Je ne me ſuis trouvé que trop ſouvent dans de pareilles affaires, Monſieur Reeves. Je n'ai jamais tiré l'épée que pour ma propre défenſe, & quand je n'avois pas d'autres moyens. Je n'ai jamais pu ſouffrir une inſulte faite à deſſein. Je ſuis naturellement emporté; vous ne ſavez pas ce qu'il m'en a coûté pour me ſurmonter. Mais j'ai trop ſouffert par mes regrets, lorsque la paſſion m'a entraîné, pour ne pas tâcher d'en reprimer les premiers mouvemens.

J'eſpère, Monſieur, que vous n'irez pas au rendez-vous...

Je n'irai jamais à aucun rendez-vous, pour un duël, Monſieur Reeves. Je ne ſuis pas aſſez poltron pour craindre de paſſer pour tel. J'eſpère qu'en général on connoit aſſez mon courage, pour ne pas m'inſulter dans une pareille idée. Pardonnez moi, Monſieur Reeves, cet air de vanité; mais je ne vis pas pour les autres, je vis pour moi-même, & ſuivant ma conſcience.

Monſieur Reeves l'applaudiſſoit du geſte & des yeux, ſans avoir la force de parler. C'eſt le cœur, m'a dit mon Couſin, qui prononçoit ces derniers mots; & ſon viſage paroiſſoit lumineux à mes yeux?

Il y a, Monſieur Reeves, beaucoup de mauvais uſages qui m'affligent, mais aucun plus que le duël prémédité. Où eſt la magnanimité d'un homme, qui ne peut ſe mettre au deſſus des bruits populaires? Combien de familles privées

d'un père, d'un frère, d'un fils, ont pleuré toute leur vie le malheureux recours à cette horrible pratique! Un homme qui défie son frère, dans une querelle particulière, doit premiérement défier son Dieu; & quelles peuvent être ses espérances sinon d'être un meurtrier; de faire un mal irréparable à la famille innocente, & à tous ceux qui dépendent du mort? Mais puisque vous avez été instruit si avant de cette affaire, par cette Lettre inexplicable que vous m'avez montrée, je vous ferai voir celle de sir Hargrave. La voici.

Vous fites bien, sir Charles Grandison, de me laisser votre nom. Mes coquins étoient trop loin de leur maître, pour pouvoir apprendre par les marques ordinaires, qui étoit celui qui insulta sur le grand chemin un homme innocent, innocent du moins par rapport à vous. Il est clair que vous avez compté d'entendre parler de moi; & vous auriez eu plutôt de mes nouvelles, si les effets de la surprise dans vous profitâtes inhumainement, n'avoient permis de quitter ma chambre. Je vous demande la satisfaction duë à un Cavalier. Vous pouvez choisir le tems, pourvu que ce ne soit pas plus tard que Mercredi, ce sera assez, je suppose, pour mettre ordre à vos affaires; mais le plutôt sera le mieux. Ce sera, si vous n'avez point d'objection, à la Sablonnière de Kensington. Je porterai des pistolets pour vous donner le choix; ou vous en apporterez au mien, comme il vous plaira. Je laisse le soin du reste à mon digne ami, Mr. Bagenhall, qui veut bien vous porter cette Lettre de ma part, & à ce-

celui que vous voudrez choisir de votre côté. En attendant, je suis

Votre très-humble serviteur,

Samedi. HARGRAVE POLLEXFEN.

Je dois avoir la copie de ma réponse quelque part, la voici. Vous la trouverez peut-être un peu longue, Monsieur Reeves, pour un pareil sujet. Si sir Hargrave m'avoit mieux connu, six lignes auroient pu suffire.

Monsieur,

Monsieur Bagenhall me remit votre Lettre samedi dernier, au moment où je montois en voiture pour sortir de ville. Ni son contenu en général, ni le tems ne m'obligeoient à déranger mes mesures. Ma sœur étoit déjà dans la voiture. J'aurois mal fait d'inquiéter une femme; j'ai beaucoup d'amis; j'ai beaucoup de plaisir à leur en faire. Je promis une réponse pour lundi.

La voici... J'ai toujours refusé (& l'occasion ne s'en est présentée que trop souvent) de tirer l'épée sur un défi & un cartel en forme. Cependant, l'habileté que je prétens avoir dans les armes, me donne lieu de penser, qu'en le refusant, je consulte plus ma conscience que ma sureté.

Avez-vous des Parens, sir Hargrave? Vous aiment-ils? Les aimez-vous? Souhaitez-vous de vivre pour l'amour d'eux, pour l'amour de vous? Avez-vous des ennemis à qui votre mort prématurée fît plaisir? Ecoutez ces considérations; elles auront toujours beaucoup de poids sur moi. Je suis de sens froid. Vous ne pouvez l'être. C'est à ceux qui sont de sens froid,

dans ces occasions, à faire penser ceux qui sont échaufés. Cependant comme il vous plaira.

Encore une question, je vous prie. Si vous pensez que je vous ai fait tort, est-il prudent de me mettre au hazard, si même ce n'est qu'un hazard de vous faire un tort encore plus grand?

Vous étiez engagé dans une entreprise illégitime. Si vous ne vous sentez pas prêt à agir envers moi en pareille occasion, comme je l'ai fait envers vous, permettez moi de vous le dire, Monsieur, vous n'êtes pas un homme d'honneur, tel qu'un homme d'honneur doive se croire obligé de le traiter sur le pied d'égal.

Je ne profitai point inhumainement de mon avantage, Monsieur. Vous me portâtes un coup: je ne vous le rendis point. Vous aviez du desavantage de n'avoir pas quitté votre voiture; après la botte que vous m'aviez poussée, vous devez me remercier de ce que je n'en profitai pas.

Je n'aurois pas été fâché de pouvoir accorder à la Dame la protection qu'elle demandoit, avec moins de mal pour vous. Je ne pouvois avoir aucun mauvais dessein dans ce que je fis: cependant j'avois, & j'ai encore, une juste horreur de la violence dont vous étiez coupable envers une femme sans secours, & qui, comme je l'ai trouvé depuis, méritoit de vous les meilleurs traitemens; qui les mérite de tout le monde, & dont la vie a été en danger par cette violence.

Je vous écris une longue Lettre, parce que je ne me propose que d'écrire. Pardonnez moi, si je vous répète que des gens qui ont agi comme

vous

vous & moi, & à l'égard de la Dame & à l'égard l'un de l'autre, ne peuvent, quand même leurs principes leur permettroient de se battre, se mesurer sur un même pied.

Si l'on m'insulte sur mon refus, & qu'on m'oblige de me défendre, on trouvera qu'avec mes seules armes, je ne serai pas intimidé par le nombre. Cependant en ce cas même, j'aimerois mieux me tirer d'affaire par toute autre voie que l'honneur peut permettre, qu'en tuant, ou estropiant personne. Ma vie n'est point à moi, beaucoup moins celle des autres. Celui qui pense autrement, je puis le mépriser d'aussi bon cœur qu'il peut me mépriser moi-même. Et si un tel homme s'imagine avoir quelque droit sur ma vie, qu'il la prenne, mais je ne lui laisserai pas le choix de la manière.

En un mot, si quelqu'un a quelque chose contre moi, & ne veut pas se soumettre aux loix de son païs, mes allées & mes venuës sont toujours connuës, on peut me trouver à toutes les heures du jour, par-tout où mes affaires m'appellent naturellement. Mon épée est une arme défensive, & non point offensive. Je ne porte des pistolets qu'en voyage, pour faire peur aux voleurs. Et j'ai trouvé quelquefois une arme moins dangereuse, suffisante pour repousser une insulte. A présent, si sir Hargrave Pollexfen est sage, il se croira redevable de cette salutaire représentation, ou comme il lui plaira de l'appeller, à *Son très-humble serviteur*,

Lundi CHARLES GRANDISON.

Monsieur Reeves pria sir Charles de permettre

qu'il me montrât cette Lettre. Vous le pouvez, dit-il, Monsieur Reeves, puisque je ne prétens point me mouver dans un rendez-vous avec Sir Hargrave.

Comme je n'ai pas demandé la permission d'en tirer copie, je vous prie, Lucy, de ne pas la laisser voir hors de votre cercle.

Je n'ai surement pas besoin de vous dire combien j'en ai été charmée. Je ne doute pas que vous ne le soyiez également. Cependant, comme Sir Charles ne croit pas que Sir Hargrave laisse l'affaire là, & qu'en effet, dit-il, il ne le peut pas, suivant les idées d'honneur reçuës, pensez-vous que je sois tranquille, étant la cause de tout cela?

Il est évident que Sir Charles est tranquille lui-même: il se gouverne par d'autres principes, que ceux du faux honneur, & montre la vérité de ce que dit sa sœur, qu'il regarde premiérement à son devoir, & ensuite à ce qu'on appelle honneur. Que la connoissance de ces rares qualités, l'élève dans mon esprit! En vérité, Lucy, il me semble quelquefois sentir, comme si ma gratitude lui avoit dressé un trône dans mon cœur; mais seulement comme à un intime ami, à un frère bien-aimé. Mon respect pour lui est trop grand... Soyez sure, ma chère, que ce respect me retiendra toujours dans de justes bornes.

Sir Charles, & Mr. Reeves aiant rejoint la compagnie, la conversation prit un tour général. Mais accablée sous le sentiment de mes obligations, j'avois perdu toute ma vivacité. Mon cœur, comme le dit Miss Grandison, est, je crois, un orgueilleux. Et quand je pense à

ce

ce qui peut arriver encore; qui ſait même s'il ne peut pas y avoir un aſſaſſinat, ſoit par reſſentiment pour quelques traits fort vifs de la Lettre de ſir Charles, ſoit parce que le malheureux doit porter juſqu'au tombeau les marques de ſon avanture. Je ne puis regarder cet homme ſi aimable, qui ſemble poſſéder ſon ame en paix, ſans ſentir pour lui un vif intérêt, & même une tendre peine, en penſant, qu'à préſent, ſi gai, ſi heureux, faiſant la joie de tous ſes Parens, il peut, & peut-être dans quelques heures... Comment puis-je ſoutenir mes horribles penſées!

D'autrefois, à la vérité, quand il regarde d'un autre côté, je jette ſur lui un œil de complaiſance, en penſant qu'il eſt le ſeul homme ſur la terre, à qui dans une pareille extrémité, j'euſſe voulu avoir de telles obligations. Un mérite auſſi modeſte, me dis-je en moi-même, ne peut mettre quelqu'un mal à ſon aiſe. Il regarde la protection qu'il m'a accordée comme un ſervice ordinaire. Il eſt accoutumé à faire des choſes grandes & généreuſes. Je pourrois avoir cette obligation à un homme d'une fortune aſſez modique, pour penſer à tirer de ſes riſques pour moi, des avantages, que la prudence ne m'auroit pas permis d'accorder, & ma reconnoiſſance n'auroit pas été peu embarraſſée.

Mais ici, mon cœur eſt laiſſé abſolument libre; & d'ailleurs, me dis-je quelquefois en le regardant, ſir Charles Grandiſon eſt un homme pour qui je ne voudrois pas avoir de l'amour. Avoir tant de rivales! Le voir ſi fort admiré! Les femmes n'attendre pas qu'on leur faſſe les

avances, comme disoit une fois Miss Grandison! D'ailleurs son cœur doit être à l'épreuve contre ces sentimens tendres, qui deviennent ardeur & passion dans le cœur d'un homme occupé d'un premier & d'un seul objet.

Je gagerois, ma Lucy, si l'on pouvoit en savoir la vérité, que, quoique sir Charles ait à Canterbury, ou ailleurs, sa douzaine de Dames qui mourroient de douleur s'il se marioit, il n'en connoit pas une qu'il aime mieux que les autres. Et ce n'est que raison, & que justice, si elles n'attendent pas qu'on les prie.

Miss Grandison nous invita, Mr. & Mr. Reeves & moi, pour diner, & pour passer la soirée, mercredi. L'invitation fut bien reçuë.

La Comtesse témoigna qu'elle étoit contente de moi. Je fis une si pauvre & si sotte figure pendant toute la visite, qu'il falloit qu'elle fût bien généreuse, & que Miss Grandison l'eût bien prévenuë en ma faveur.

N'attendez-vous pas depuis longtems que je vous fasse connoitre Milord, & Milady L. comme je suis accoutumée de vous faire le portrait de tous ceux que je vois?

Surement, dites-vous.

Fort bien, mais je ne suis pas toujours disposée; & en vérité, je suis si fort abbatuë par ceci, & par cela, que j'ai perdu toute cette vivacité qui animoit mon cœur & ma plume, & me faisoit trouver du plaisir à écrire, parce que je savois que vous aviez tous la condescendance de vous plaire aux folies de votre Harriet.

Lady L. a une année de plus que sir Charles; mais elle a un air de douceur, & une déli-

délicateſſe dans les traits, qui la rendent fort aimable : on lui donneroit deux ou trois ans de moins qu'elle n'a. Elle eſt grande, & a la taille fine, elle a tous les avantages de la ſanté & d'un bon temperament dans un haut dégré. Il y a quelque choſe de plus noble & de plus vif dans l'air & les traits de Miſs Grandiſon que dans ceux de Lady L. mais celle-ci a un air de douceur & de complaiſance, qui fait qu'on la craint moins que ſa ſœur. Vous êtes décidé à aimer l'une à la première vuë : vous demanderiez volontiers à l'autre la permiſſion de l'aimer, & vous lui promettriez que vous le voudrez, ſi elle veut vous épargner ; & cependant il en faut paſſer par là qu'elle le veuille ou non.

Lady L. eſt pour ſon mari, ce que je m'imagine que toute brave femme devroit ſouhaiter qu'on la crût pour le ſien. La conduite de Milord avec elle, & d'elle avec lui, eſt libre, quoique reſpectueuſe, tendre, ſans être trop careſſante. On voit dans leurs yeux l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre. Tous les mariages que l'amour fait ne ſont pas heureux, celui-ci en eſt un, & il lui fait honneur. Chacun parle de Lady L. avec affection & avec reſpect, comme d'une femme ſage & prudente. Miſs Grandiſon, à cauſe de ſa vivacité, ne montre pas ces qualités autant qu'elle les a ; & contente de ſon propre cœur, elle eſt au deſſus de l'inquiétude ſur ce que les gens en penſent.

Milord L. n'eſt pas beau, mais il eſt d'une figure fort agréable : il a l'air d'un bon & honnête homme, & d'un homme ſenſé ; & ſon air ne trompe pas. Il a un air de qualité, l'air d'un bon

Gentilhomme Breton, d'un de ceux, je m'imagine, que leur extérieur, & leurs manières auroient fait respecter, dans des tems moins corrompus, il y a cent ou deux cens ans, ou je ne sai combien.

On me fera l'histoire de Milord & de Milady L. & de leurs familles; de leurs amours, de leurs traverses, & des obligations qu'ils disent avoir à leur frère, pour qui Milord & Milady L. ont une amitié, qui paroît dans chaque mot, dans chaque regard.

Que dirons-nous, ma chère, de ce frère? Tous ceux qui le connoissent lui sont-ils obligés; & n'y a-t-il point de moyen de l'égaler en rien? Je m'impatiente d'avoir quelque conversation particulière avec Miss Grandison: je découvrirai peut-être le secret qu'il a de rendre chacun glorieux de reconnoître sa propre infériorité par rapport à lui.

Je voudrois presque pouvoir, pendant que je serai à Londres, consacrer la moitié de mon tems à cette aimable famille, sans être cependant importune. L'autre moitié doit être pour mon Cousin & ma Cousine Reeves. Je ne les dédommagerai jamais de toute la peine que je leur ai donnée.

Que j'attends impatiemment mercredi pour voir toute la famille de Grandison. Ils y seront tous... J'attends ce jour pour bien des raisons: cependant ce sir Hargrave...

Je vous ai écrit, ma chère, selon ma coutume, sans aucune réserve. Je sai que je suis exposée plus que jamais aux remarques de mon Oncle. Mais s'il ne veut point avoir égard à

la

la foiblesse de mon cœur, & de ma tête, aux frayeurs & aux mauvais traitemens que j'ai éprouvés, à mes appréhensions pour l'avenir, & à ma sensibilité pour des obligations que je ne pourrai jamais reconnoître; eh bien, donc, je m'abandonne à sa compassion... Mais s'il trouve jamais que je suis une si sotte créature, j'espère qu'il ne tirera pas de ce cas particulier des conséquences au desavantage du sexe.

Adieu, ma chère Lucy; & adieu à tous les chers & honorés Parens, bienfaiteurs, amis de

Votre

HARRIET BYRON.

LETTRE XL.

Mr. SELBY *à Miss* BYRON.

De la maison de Selby, Févr. 25.

Ma très-chère Harriet,

Quoique nous aïons pris depuis longtems la résolution de ne jamais dicter votre choix, nous ne pouvons cependant nous dispenser de vous informer d'une proposition qui nous a été faite à votre sujet, afin que vous puissiez ou l'écouter, ou faire comme si vous plaira.

La Douairière Lady D. m'écrivit, il y a déjà quelque tems, comme vous verrez par la date; mais elle me pria de tenir la chose sécrette, jusqu'à ce qu'elle me donnât permission d'en parler. Elle me l'a permis à présent, & m'a prié

de vous communiquer la choſe. J'ai appris enſuite à votre Grand-Mère, votre Oncle Selby, & Lucy, ce qui s'eſt paſſé entre Milady D. & moi. Ils ſe taiſent tous là-deſſus, par les mêmes raiſons qui m'empêchent de vous dire mon ſentiment, du moins juſqu'à ce que vous me le demandiez.

Mais ne voyons-nous pas, ma chère enfant, qu'il eſt arrivé depuis quelques jours quelque choſe, qui doit reculer les eſperances de tous vos adorateurs, quand ils ſeront inſtruits des circonſtances & de la ſituation où vous vous trouvez? Ma chère ame, vous ne pourrez jamais reſiſter aux impreſſions de cette gratitude, à laquelle votre excellent cœur s'eſt toujours ouvert, & prêté avec tant de plaiſir.

La tendreſſe de votre Oncle pour vous a arrêté dans cette occaſion ſon inclination à vous railler. Il déclare qu'il a pitié de vous, ma chère. Pendant, dit-il, que cette bonne fille ſe glorifioit de ſon indifférence, refuſoit celui-ci, congédioit celui-là; ſe croyoit hors des atteintes du petit Dieu à qui tôt ou tard toutes les femmes rendent hommage, je ne l'épargnois pas. Mais à préſent que je vois qu'elle en a par deſſus la tête, & qu'elle a tant à dire pour ſon excuſe, & comme de notre côté nous en ſerons peut-être pour nos eſperances, pendant que le parti du Cavalier ſera triomphant; j'ai trop de pitié d'elle, quoiqu'il en puiſſe arriver, pour la tourmenter par mes remarques; ſurtout après qu'elle a tant ſouffert de la part de l'indigne ſir Hargrave.

A en juger par pluſieurs traits de vos Lettres,

il

il eſt impoſſible, ma chère, que nous puiſſions prévenir votre penchant. Les jeunes filles dans les commencemens d'une paſſion, veulent toujours ſe déguiſer à elles-mêmes: elles ſouhaitent d'étouffer le feu, avant que d'appeller au ſecours; en attendant la flamme prend, & ſouvent devient trop violente pour qu'on puiſſe l'éteindre par aucun ſecours. Elles appelleront la paſſion d'un autre nom, reconnoiſſance, par exemple. Mais, ma chère Harriet, une reconnoiſſance auſſi bien fondée que la vôtre, ne peut être que l'amour ſous un autre nom. L'excellence de l'objet, celle de votre propre cœur, la conformité de vos ames, feront venir l'amour d'un côté, peut-être des deux, ſi la douzaine de Dames, dont on vous a parlé, ne ſont toutes que de ſimples femmes à la mode. Mais, ma chère, cela n'eſt pas vraiſemblable; puiſque les bons cœurs ſavent ſe trouver, & ſe conformer les uns aux autres. A la vérité ces Dames peuvent être priſes ſeulement par l'extérieur. Un bel homme n'a pas beſoin des grandes qualités de ſir Charles Grandiſon, pour engager les cœurs de la plupart des femmes. Mais un honnête homme & un bel homme, avec l'eſprit de ſir Charles, peut épouſer qui il lui plait. Si nous aimons un bel homme, pour la ſatisfaction de nos yeux, il faudroit que nous fuſſions de bien chétives créatures, pour ne pas aimer un honnête homme, pour la ſatisfaction de notre cœur.

Ce qui nous fait craindre pour vous, ma chère Harriet, c'eſt que tous tant que nous ſommes, nous ſommes amoureux nous-mêmes de

ce charmant Cavalier. Votre Oncle s'eſt trouvé par hazard avec un Mr. Dawſon, Procureur de Notingham, employé pour ſir Charles dans quelque affaire, qui en dit tant de bien, par raport ſeulement à ſa bonté envers ſes fermiers, & ceux qui dépendent de lui, que cela rend croyable tout ce que l'amour même le plus tendre, & la reconnoiſſance la plus vive peuvent dire à ſa loüange.

Quoique l'hiſtoire de vos ſouffrances & de vos dangers nous déchire le cœur, toutes les fois que nous la liſons, nous avons quelquefois peine à nous plaindre du lâche attentat de ſir Hargrave: ſi tout ſe termine ſelon nos ſouhaits, nous n'y aurons point de regret du tout. Mais c'eſt là notre crainte, ma chère Harriet. Que deviendrai-je, dit votre Grand-Mère, ſi, à la fin, la favorite de mon cœur ſe trouve engagée dans une paſſion ſans eſperance?

S'il y a quelque apparence à cela, pendant que le feu eſt encore ſous la cendre, & qu'il en échappe ſeulement par ci, par là, quelques étincelles, malgré vos efforts pour les renfermer; prenez le parti, ma chère, d'y jetter de l'eau, & de l'éteindre entiérement. Et comment cela peut-il ſe faire, qu'en changeant vos liaiſons perſonnelles avec cette aimable famille, en une correſpondance par Lettre; & en revenant dans nos bras que nous vous tendons, avant que la flamme ait gagné la tête?

Quand vous ſerez avec nous, vous pourrez ou donner des eſperances au digne Orme, ou écouter les propoſitions, que je renferme ici, comme vous le voudrez.

Cor-

Comme vous n'êtes pas susceptible de la basse vanité de voir un grand nombre d'hommes attachés à votre char, que vous avez toujours vu avec peine la persévérance de Mr. Fenwick, & de Mr. Greville... comme la bonté naturelle de votre cœur a tant souffert des instances de l'honnête sir Rowland Meredith, en faveur de son neveu; comme votre réputation, & votre aimable figure, vous attirent tous les jours plus d'adorateurs... enfin comme la plus grande consolation que votre Grand-Mère, votre Oncle, & moi, & tous ceux qui vous aiment & vous veulent du bien, puissent avoir, ce seroit de vous voir heureusement mariée... nous ne pouvons nous empêcher de souhaiter cette satisfaction: le plutôt que vous nous la donnerez, sera le mieux.

Mais pourroit-il y avoir quelque espérance... Vous m'entendez... Un diadème, ma chère, seroit mépriſable en comparaison.

Adieu, ma bien aimée. Vous êtes, selon moi, appellée plus que jamais à l'épreuve de cette prudence qui vous a attiré jusqu'à présent tant d'éloges de tout le monde, & particuliérement de

Votre tendre Mère

MARIAMNE SELBY.

XXXX
XX

LET-

LETTRE XLI.

De la Comteſſe Douairière D. à Mr. SELBY, *renfermée dans la précedente.*

Janv. 23.

Permettez moi, Madame, quoique je ne vous ſois pas perſonnellement connuë, de m'adreſſer directement à vous, pour une affaire très-particulière; & en même tems, de vous demander le ſécret, même pour Mr. Selby, & la perſonne que je nommerai comme plus immédiatement intéreſſée dans l'affaire dont il s'agit, juſqu'à ce que je conſente qu'on le ſache; comme de mon côté, perſonne de ma famille, pas même le Comte de D. mon fils, ne le ſait, ou ne le ſaura, juſqu'à ce que vous l'aprouviez.

Milord D. eſt entré dans ſa vingt-cinquième année. Il y a peu de jeunes gens d'un meilleur caractère parmi la nobleſſe. Sa minorité m'a donné, & à ſes autres tuteurs, le moyen de le mettre en poſſeſſion, quand il a été en âge, d'un bien très-conſidérable, qu'il n'a pas diminué. On ne trouvera point de défaut dans ſa figure: il a du ſavoir; & il paſſe pour avoir un bon jugement, ce que tous les ſavans n'ont pas. Sa bonne conduite, & ſa ſageſſe dans ſes voyages, lui ont attiré au dehors des égards & de la conſidération. Vous pouvez prendre des informations en particulier ſur tout cela.

Vous

Vous pouvez penſer, que nous ſouhaitons fort de le voir heureuſement marié. Il a toujours été un fils ſoumis; & un fils ſoumis donne de grandes eſperances de faire un bon mari. Il m'aſſûre que ſon cœur eſt libre, & qu'il aura tout l'égard poſſible à ma recommandation.

J'ai jetté les yeux de tous côtés pour trouver une femme qui lui convienne. Je regarde plus loin qu'à la figure; quoique Milord ne pourroit ſe réſoudre à compter la beauté pour rien. Je regarde à la famille à laquelle une Dame doit ſon éducation, & ſon inſtruction. Je ne m'arrête pas cependant à la qualité: vous ſavez qu'un homme de qualité la donne à ſa femme: une ancienne & bonne famille eſt tout ce que je ſouhaite à cet égard. Dans ce point de vuë, la vôtre, Madame, de tous les côtés, & depuis pluſieurs générations, eſt au-deſſus de toute exception. Je ſouhaite de m'y allier, ſi toutes choſes ſe trouvent d'ailleurs telles qu'on peut réciproquement les déſirer. Et la jeune Dame aïant été élevée ſous vos yeux, l'eſtime dont vous jouïſſez eſt un grand motif pour moi.

Tout le monde parle de la beauté, du mérite, & de la douceur de votre nièce Byron. Il ne ſe paſſe pas un jour, que nous n'en entendions parler très-avantageuſement. A préſent, Madame, voudriez-vous avoir la bonté de me répondre à une queſtion, avec cette franchiſe que l'importance de la choſe, & ma propre franchiſe avec vous, peut exiger de femme à femme, ſur-tout puiſque je vous le demande en confidence?

Le cœur de Miſs Byron eſt-il abſolument libre?

libre? Nous ſommes fort délicats, & nous ne devons pas avoir le moindre doute là-deſſus.

C'eſt la ſeule queſtion que je vous ferai à préſent. Si vous pouvez m'y répondre comme je le ſouhaite, les autres qui peuvent ſe préſenter dans une affaire de cette importance, viendront en conſidération des deux côtés.

Une ligne de réponſe auſſitôt que vous en aurez la commodité, obligera ſenſiblement

Madame,

Votre très-humble & très-obéiſſante ſervante,

M. D.

LETTRE XLII.

M^e. SELBY à *la Comteſſe Douairière de D.*

Janv. 27.

Madame,

Je vous ſuis très-obligée de la bonne opinion que vous avez de moi, & de l'honneur que vous me faites, & à toute notre famille, par l'alliance que vous nous propoſez.

Je répondrai à votre queſtion, Madame, avec toute la franchiſe que vous demandez.

Mr. Greville, Mr. Orme, Mr. Fenwick, tous trois de ce Comté, ſe ſont addreſſés à nous, & à Miſs Byron, pour l'obtenir, mais juſqu'à préſent ſans effet, quoique chacun lui offre des avantages conſidérables.

Miſs

Miſs Byron fait profeſſion d'honorer l'état de mariage, & ſe propoſe de rendre un jour un mari heureux, autant que cela dépendra d'elle. Mais elle déclare qu'elle n'a pas vu encore celui à qui elle pourroit donner ſon cœur.

Pour nous, Madame, nous ſommes tous neutres dans cette occaſion: nous avons la plus haute idée de ſon diſcernement. Elle a appris beaucoup par la lecture, & la converſation. Cependant il n'y a pas dans tout le Comté une femme qui ſoit mieux inſtruite des détails du ménage, ni qui pût faire une meilleure œconome dans une famille. Nous l'aimons tous à la folie. Quand elle ne ſeroit pas notre enfant, nous l'aimerions à cauſe de ſon bon caractère, de ſa douceur, & d'une franchiſe qui a peu d'exemples parmi les jeunes filles.

Permettez moi, Madame, d'ajouter une choſe, ſur laquelle à ſon tour Miſs Byron ſera fort délicate. Vous dites que Milord a le cœur libre: quand il ſeroit un Prince, & qu'il prétendroit réuſſir auprès d'elle, il ne faudroit pas que ſon cœur reſtât tel, après qu'il l'auroit vuë, & auroit fait connoiſſance avec elle. Ce n'eſt pas la vanité, cependant, c'eſt la ſeule conſidération du bonheur dans le mariage qui la fait penſer ainſi; car elle a ſur ce qu'elle vaut une défiance, dont tous les gens de mérite dans les deux ſexes, ne peuvent totalement être exempts. Cette défiance augmenteroit trop pour ſon bonheur, ſi elle étoit regardée avec indifférence par un homme pour qui elle voudroit avoir quelque choſe de plus que de l'indifférence.

Par rapport aux autres queſtions, que vous dites,

dites, Madame, qu'on pourra faire après être éclairci ſur celle-ci; comme j'agis ſans réſerve, j'aime mieux vous dire d'avance que Miſs Byron n'a pas tout-à-fait actuellement 15000 pièces. Elle a, il eſt vrai, des eſperances; mais nous ſouhaitons tous qu'elles ne ſoient pas réaliſées de longtems, puiſque ce ne peut être que par la mort de Mr. Shirley, ſa Grand-Mère, également reſpectée & chérie de tous ceux qui la connoiſſent, & dont la vie eſt attachée au bonheur de ſa petite fille.

Je garderai exactement le ſécret que vous me preſcrivez. Je ſuis

Madame,

Votre très-humble & très-obligée ſervante,

MARIAMNE SELBY.

LETTRE XLIII.

De la Comteſſe Douairière de D. à Mr. SELBY.

Fevr. 23.

J'aurois plutôt repondu à votre Lettre, Madame, ſi je n'avois attendu le retour de mon fils, qui a fait un petit voyage dans la Province de Galles, pour y voir une petite terre qu'il y a, qu'il croit ſuſceptible de grandes améliorations pour leſquelles il eſt allé donner ſes ordres.

J'ai pris la première occaſion qui s'eſt préſentée,

tée, de le questionner sur ses dispositions par rapport au mariage, & pour savoir s'il a quelque femme en vue en particulier. Sa réponse aïant été telle que je la souhaitois, je lui ai parlé de Miss Byron comme d'une jeune Dame qui, à en juger par tout le bien qu'on en dit généralement, me sembleroit pouvoir faire une excellente femme pour lui.

Il me dit qu'il en avoit beaucoup ouï parler, & toujours à son avantage. Je lui montrai alors, comme en confidence, ma Lettre, & votre réponse. Il ne peut y avoir, lui dis-je pour le sonder, qu'une seule objection de votre côté; c'est la fortune; 15000 pièces pour un Gentilhomme qui en a 12000 de rente, & à qui on a offert des partis quatre fois plus riches; cela peut paroitre fort mal assorti. C'est la moindre chose qui puisse arrêter, repliqua-t-il, ma fortune étant aussi considérable. C'étoit précisément, ma chère Madame Selby, la réponse que je souhaitois.

Je lui demandai, si je pouvois entrer en traité avec vous, sur ce qu'il disoit. Il me répondit qu'il avoit entendu tout le monde vanter si fort le caractère, & la beauté de Miss Byron, qu'il souhaitoit que j'y travaillasse, & que je tâchasse de lui obtenir la permission de faire visite à la jeune Dame.

Je vous le demande en conséquence. J'ai appris qu'elle est à présent à Londres. Je laisse à votre choix, Madame, & à celui de M^r. Shirley, & de Mr. Selby, (à qui de même qu'à Miss Byron vous voudrez bien communiquer l'affaire) si vous la ferez revenir pour recevoir

la

la visite de Milord & la mienne, ou si nous l'irons voir à Londres.

J'attens une grande satisfaction pour moi-même, si les jeunes gens s'agréent réciproquement, d'une alliance si fort à mes souhaits à tous égards. J'aimerai la Comtesse de D. autant que vous pouvez aimer Miss Byron. Et comme elle n'a plus de Mère, je prendrai avec plaisir cette relation avec elle, par amour pour tant de qualités engageantes, que le bruit commun, aussi bien que la bonne Madame Selby, lui attribuent.

Vous voudrez bien me répondre au plutôt au sujet de l'entrevuë. J'en suis impatiente. Je compte beaucoup sur la franchise de la jeune Dame, que vous dites être une partie de son aimable caractère. Je suis

Madame,

Votre très-humble & très-obéissante servante,

M. D.

LETTRE XLIV.

Miss BYRON *à M.* SELBY.

Londres, Févr. 28.

En vérité, ma chère, ma bonne Tante Selby, vous m'avez fait de la peine; cependant je crois que je suis bien ingrate de parler ainsi. Mais si je sens la peine, quoique peut-être

être ne le dussé-je pas, ne puis-je pas l'avouër?

Dans quelles *circonstances*, dans quelle *situation* suis-je donc, Madame, que je ne puisse être maîtresse de moi-même? & qui puisse tourner les railleries toujours agréables, quoiqu'un peu redoutées, de mon cher Oncle, en compassion pour moi?

„ J'en ai par dessus la tête, ... „ J'en serai „ pour mes espérances; le parti du Cavalier sera „ triomphant ... „ Il est impossible que vous „ puissiez prévenir mon penchant ... „ les „ commencemens d'une passion, où l'on vou„ droit se déguiser à soi-même? " des *feux*, des *flammes*! La *reconnoissance* & *l'amour*, termes synonimes! ... Ah ma chère Tante, comment avez-vous pu faire écrire une telle Lettre par mon Oncle, & puis la copier, pour me l'envoyer comme si elle étoit de vous?

Cependant il y a quelques traits si tendres, qu'il n'y a pas un homme, ni même à peine une autre femme que vous, qui ait pu les écrire.

Mais y pensez-vous, Madame, quand vous parlez à votre Harriet de votre prévention pour un homme, qui, comme vous le pensez, a déjà tant d'avantages à mes yeux? En vérité vous n'auriez pas dû me laisser voir que ses grandes qualités ont fait des impressions si profondes sur vous. Et ma Grand-Mère, craindre si fort que sa pauvre fille ne soit prise!

Une *passion sans espérance*, dit-elle! Engagée dans une passion sans espérance! O que je meure avant que de mériter que vous disiez cela à votre Harriet!

Vous revenez encore à la charge, un *feu sous la*

la cendre, des *étincelles qui s'échappent*; & je dois me dépêcher, *de jetter de l'eau* ſur le feu pour *l'éteindre*... Ma chère, ma chère Madame, quelles images me préſentez-vous là? Et appliquées, à qui, & par qui? Ai-je écrit quelque choſe où il y a tant de feu! Non ſurement. Mais vous n'auriez pas dû dire que vous me pardonneriez ſi telle eſt ma triſte ſituation. Vous n'auriez pas dû me dire combien vous-mêmes, tous tant que vous êtes, vous êtes amoureux de cet excellent homme; ni me parler de Mr. Dawſon, & de ce qu'il dit de lui: vous m'auriez dû dire au contraire, que ſi je laiſſe dégénérer ma reconnoiſſance en amour, vous ne me pardonnerez jamais: j'aurois eu alors un motif d'obéiſſance pour reprimer, & combattre une paſſion à laquelle vous craignez qu'on ne puiſſe répondre.

Eh bien, il ne me reſte donc plus de reſſource que dans la fuite! Me ſauver dans le Comté de Northampton, & entrer en traité avec Milord D. ou donner des eſperances à un ancien amant. Pauvre Harriet! Es-tu donc déjà en effet ſi malade? Et ta Tante Selby le croit-elle?

Mais n'y a-t-il point d'eſperance qu'il veuille prendre pitié de toi? Quand il te verra ſi miſerablement *engagée*, ne daignera-t-il point te tendre une main ſecourable?

Oh non! ... Obligée comme tu l'es déjà, peux-tu te flatter de l'être encore davantage; d'avoir le comble des obligations? Mais eſſayons ſi je ne puis pas voltiger autour de ce brillant flambeau, ſans y bruler mes ailes. Je m'imagine que je ne ſuis pas tout-à-fait ſi malade.

Du

Du moins que j'attende cette seule visite de demain. Et si je trouve alors des raisons de croire que je n'y puis tenir, je profiterai du bon avis, & je fuirai, plutôt que d'ajouter encore une malheureuse à la douzaine d'autres qui ont peut-être déjà longtems soupiré pour ce meilleur des hommes.

Mais en ce cas là même, ma Tante, si je fais, & que je cherche mon refuge sous vos ailes, j'espère qu'il ne sera pas absolument nécessaire d'allumer une flamme pour en éteindre une autre. J'estimerai toujours Mr. Orme comme un ami; mais en vérité, je suis moins portée que jamais à l'envisager sous une relation plus intime.

Par raport à la proposition de Lady D., elle n'admet pas seulement une demie délibération. Vous savez, ma chère Tante, que je n'ai pas encore été rejettée par celui dont vous êtes tous amoureux ... Mais pour parler sérieusement, j'avouerai, sans croire être poussée par autre chose que par la reconnoissance, qui est effectivement un puissant lien, que depuis que j'ai vu & connu sir Charles Grandison, j'ai non-seulement de l'indifference, comme auparavant, mais même du dégoût pour tout autre homme. Et je crois, si je connois bien mon propre cœur, que j'aimerois mieux causer une heure avec lui chaque semaine, & avec Miss Grandison, que d'être la femme de tout autre homme que j'aie jamais vu ou connu.

Si cela se termine enfin à l'amour, & si je dois être *engagée* dans une passion sans esperance, son objet sera sir Charles Grandison. Il

n'eſt pas capable d'inſulter à ma défaite ; & quelque idée humiliante que préſente le mot de pitié, j'aimerois mieux ſa pitié que l'amour de tout autre homme.

Vous voudrez bien, après tout ce que je vous ai dit, avoir la bonté, ma chère Madame, de faire ſavoir à la Comteſſe de D., que je me tiens pour très-redevable à la bonne opinion qu'elle a de moi. Qu'elle a par là intéreſſé tous mes vœux pour le bonheur de ſon fils, & que j'ai toujours été d'opinion, que l'égalité de fortune & de rang, quoiqu'elle ne ſoit pas abſolument néceſſaire pour le bonheur du mariage, n'étoit point une circonſtance à négliger. Mais vous pouvez, Madame, rendre ma penſée infiniment mieux, étant aſſurée que mon intention eſt de refuſer abſolument, quoiqu'avec beaucoup de reconnoiſſance, cette propoſition. Je vous aſſure que c'eſt là ma penſée, & je me mépriſerois moi-même, ſi j'étois capable de tenir un homme en ſuſpens, encore moins ſi j'eſperois ce que vous eſperez, & pendant que je balancerois en faveur d'un autre.

Je crois, Madame, que j'ai été un peu vive, & fort effrontée dans ce que j'ai écrit : mais mon cœur eſt mal à ſon aiſe. Je ne puis ſouffrir tous ces hommes, depuis que ſir Hargrave m'a donné un dégoût pour eux ; & n'étoit que ce méchant m'a occaſionné la connoiſſance du meilleur de tous, je ne pourrois jamais me réſoudre à entendre un homme me parler, pas même pour un moment, d'un ſujet qui eſt devenu inſupportable à ſi juſte titre, à une perſonne qui ne prit jamais plaiſir à leurs vaines flatteries.

Je

Je ſai que vous voudrez bien, & ma Grand-Mère, & mon Oncle Selby, avec votre bonté ordinaire, pardonner tous les défauts de,

Ma chère Madame,

Votre ſoumiſe

HARRIET BYRON.

LETTRE XLV.

Miſs BYRON *à Miſs* SELBY.

Mardi ſoir, Févr. 28.

Mr. Reeves, ma chère, revient dans ce moment d'une viſite qu'il a faite au quarré de S. James. Je copie un papier qui contient ce qui s'eſt paſſé entre Mr. Bagenhall & ſir Charles, au ſujet de l'horrible affaire; qui m'a donné tant d'appréhenſions: ſir Charles à la prière de mon couſin lui a permis de mettre ce papier en poche.

Mr. Bagenhall eſt allé hier au ſoir chez ſir Charles, de la part de ſir Hargrave, pour lui demander de ſe trouver, avec lui le matin ſuivant à une certaine heure, à la Sablonière de Kenſington. Sir Charles fit paſſer Mr. Bagenhall dans ſon cabinet, & l'aïant prié de s'aſſeoir, celui-ci lui dit qu'il avoit été une fois mêlé dans une affaire de cette nature, qui enſuite avoit été très-mal repréſentée, & qu'il s'étoit aviſé de prendre une précaution que ſir Charles trouveroit fort extraordinaire; qu'il avoit amené avec lui

jeune homme à qui il espéroit qu'il voudroit bien permettre de prendre la minute de leur conversation, tant pour la satisfaction de sir Hargrave, que pour rendre justice à ce qui se passeroit entre eux; que ce jeune homme étoit dans la salle basse.

Ne le laissez pas là, dit sir Charles; il sonna pour qu'on le fît venir dans son cabinet. Cependant, Monsieur Bagenhall, dit-il, je ne vois pas à quoi bon; notre conversation sur le sujet qui vous amène sera bientôt finie.

Ne dût-elle durer que deux minutes, sir Charles.

Comme il vous plaira, Monsieur Bagenhall.

Le jeune homme entra, on lui donna une plume & de l'encre. Il écrivit par abréviations, lut ce qu'il avoit écrit, qui devoit être copié pour sir Hargrave. Sir Charles en demanda une copie qui lui fut envoyée le même soir.

Conférence entre sir Charles Grandison, Baronet, & James Bagenhall, Ecuyer.

Sir Ch. Vous m'avez dit, Mr. Bagenhall, ce que sir Hargrave demande. Avez-vous vu, Monsieur, ma réponse à sa Lettre.

Mr. Bagenhall, Oui, Monsieur.

Sir Ch. Et croyez-vous, Monsieur, qu'il en faille une autre?

Mr. B. Ce n'est pas là, Monsieur, une réponse qui puisse contenter un Cavalier.

Sir Ch. Me dites-vous cela, comme votre sentiment, Monsieur Bagenhall, ou comme celui de sir Hargrave?

Mr. B. Comme celui de sir Hargrave, Monsieur,

ſieur, & je crois que ce ſera l'opinion de tout homme d'honneur.

Sir Cb. De tout homme d'honneur! Monſieur Bagenhall. Un homme d'honneur n'auroit pas fait naître l'occaſion qui nous a fait connoître perſonnellement, vous & moi, Monſieur. Je faiſois la queſtion, en ſupoſant qu'il n'y auroit qu'une partie principale dans ce débat.

Mr. B. Je vous demande pardon; je ne prétens pas qu'il y en ait deux.

Sir Cb. Permettez moi, Monſieur, de vous demander ſi vous ſavez les particularités de l'entrepriſe de ſir Hargrave, & de ſes violences envers la jeune Dame?

Mr. B. Sir Hargrave m'a rendu, je crois, un compte fort exact de tout. Il ne prétendoit point deshonorer la Dame.

Sir Cb. Il faut qu'il ait une haute opinion de lui-même, s'il penſoit que ce qu'il pourroit faire de mieux pour elle, lui devroit faire honneur. Je vous prie, Monſieur, écrivez cela, dit-il, à l'Ecrivain, en répétant ces propres paroles, pour qu'il ne pût ſe méprendre.

Sir Cb. Mais vous, Monſieur Bagenhall, croyez-vous qu'on puiſſe juſtifier ſir Hargrave? qu'il ſe ſoit conduit en homme d'honneur dans ce qu'il a fait?

Mr. B. Je ne prétens point, comme je l'ai dit, Monſieur, me faire partie dans cette affaire. Je n'entreprens point de juſtifier les procedés de ſir Hargrave envers la Dame.

Sir Cb. J'eſpère donc que vous me permettrez de m'en tenir à ma réponſe à la Lettre de ſir Hargrave. Je n'en ferai point d'autre. Je

vous demande pardon, Monsieur Bagenhall, je n'ai point dessein de vous offenser.

Mr. B. Point d'autre réponse, Monsieur!

Sir Cb. Puisqu'il doit voir ce que Monsieur écrit, mettez, je vous prie, Monsieur, que je dis; que la réponse que j'ai faite est telle qu'il en doit être satisfait; telle qu'il convient à un homme d'honneur de la faire, s'il juge à propos d'en faire une; & telle qu'un homme qui a agi comme sir Hargrave envers une femme d'honneur, & vertueuse, doit en remercier. Avez-vous écrit cela, Monsieur.

L'Ecrivain. Oui, Monsieur.

Sir Cb. Ecrivez encore, s'il vous plaît, que je dis; que sir Hargrave doit être fort aise, s'il n'entend plus parler de cette affaire de la part des Parens de la Dame. Que, cependant, je le délivrerai de toute appréhension de cette nature, parce que je regarde encore la Dame comme étant sous ma protection, par raport aux suites qu'auroit pu avoir naturellement ce qui se passa sur la bruyère de Hounslow. Que je ne négligerai aucune invitation convenable à la protéger encore; mais que la proposition de me trouver avec sir Hargrave, doit être telle que ma conscience la puisse approuver; & que ce n'est pas ma manière d'obéir aux insolentes sommations de quelque homme que ce soit. Et cependant, qu'est-ce que cela, Monsieur Bagenhall, sinon la répétition de ce que j'ai écrit?

Mr. B. Vous vous échaufez, Monsieur.

Sir Cb. Non, Monsieur, je ne suis que sérieux. Comme sir Hargrave doit voir ce qui se sera

sera dit, j'en dis plus que je n'aurois fait sans cela.

Mr. B. Voulez-vous nommer le tems & le lieu de votre commodité, Monsieur?

Sir Ch. Pour quoi faire?

Mr. B. Pour vous trouver avec sir Hargrave?

Sir Ch. Pour lui être bon à quelque chose... Pour faire du bien à mon plus cruel ennemi, je serois charmé de me trouver avec lui. Dites lui que je lui ai écrit une longue Lettre, pour me décharger de tout ce que je croyois nécessaire à dire dans cette occasion.

Mr. B. Et vous n'avez point d'autre réponse à faire?

Sir Ch. Ceci seulement... Que si sir Hargrave s'engage dans une pareille indigne entreprise, & que la Dame implore ma protection comme celle-ci le fit, je tâcherai de la lui donner, quand même sir Hargrave seroit entouré d'autant d'hommes armés qu'il en a à son service: c'est-à-dire, si je n'étois pas à portée de recourir aux loix: en ce cas, je ne regarderois pas comme un trait de bravoure d'insulter au magistrat, de me rendre mon propre juge, & de m'exposer à faire les fonctions d'un autre exécuteur, comme cela pourroit arriver.

Mr. B. Cela est bien grand, sir Charles. Cependant sir Hargrave ne vous a point encore insulté, à ce qu'il dit. Pour moi comme j'ai ouï dire que vous êtes un homme d'un excellent caractère, & que je connois le courage de sir Hargrave, il m'étoit venu dans l'esprit, pour prévenir un malheur, de faire une proposition par écrit à la Dame que sir Hargrave aime comme

lui-même; & ſi elle avoit voulu y entrer...

Sir Cb. L'étrange propoſition, Monſieur Bagenhall! avez-vous pu en attendre quelque choſe?

Mr. B. Pourquoi non, Monſieur. Il paroit qu'elle n'a point d'engagement. Je ſuppoſe, Monſieur, que vous ne penſez pas à lui faire la cour pour vous-même?

Sir Cb. nous ſommes tombés inſenſiblement ſur un ſujet, dont nous n'avons point à parler. Monſieur, dites à ſir Hargrave... ou bien écrivez, Monſieur; que je ſouhaite qu'il prenne du tems pour s'informer de mon caractère, & des motifs que j'ai pour refuſer de me trouver avec lui dans le deſſein qu'il a en vuë. Dites lui, que j'ai ci-devant montré à un homme inſolent, qu'on peut me provoquer, mais que quand il l'a fait, j'ai eu le bonheur de le châtier ſans le tuer, & ſans donner aucun avantage à ſes armes ſur ma vie.

Mr. B. Voilà de grandes paroles, Monſieur!

Sir Cb. Cela eſt vrai, Monſieur Bagenhall; & je ſerois bien fâché d'être tombé ſur ce chapitre, ſi je n'eſperois que cela pourra engager ſir Hargrave à prendre des informations, qui pourront lui être auſſi utiles qu'à moi.

Mr. B. Je ſouhaiterois que deux hommes de cœur comme vous, fuſſiez mieux enſemble, ou que ſir Hargrave n'eût pas ſouffert autant qu'il l'a fait, & dans le corps & dans l'eſprit.

Sir Cb. A quoi bon tout ceci, Monſieur Bagenhall. Je vous regarde comme un galant homme, d'autant plus que vous avez paru empreſſé à prévenir un plus grand malheur, ſans cela je n'en

n'en auroit pas tant dit pour ſi peu de choſe. Encore une fois, je m'en viens à ma Lettre.

Mr. B. J'avouë, Monſieur, que j'admire votre fermeté; mais je m'étonne qu'un homme de cœur comme vous, puiſſe refuſer la ſatisfaction qu'on lui demande.

Sir Cb. C'eſt parce que j'ai quelque courage, que je puis, ſans crainte des conſéquences, refuſer ce que vous appellez ſatisfaction à ſir Hargrave, & ſans crainte même d'être inſulté ſur mon refus. Je me regarde comme un homme mortel. Je ne puis mourir qu'une fois: il le faut; & ſi la cauſe en peut être telle que je puiſſe me juſtifier moi-même devant mon propre cœur, il m'importe peu par raport à moi, que ma vie me ſoit demandée demain ou dans quarante ans. Mais, Monſieur, dit-il à l'Ecrivain, ne tranſcrivez pas ce que je viens de dire; ſir Hargrave y pourroit trouver trop d'oſtentation. Il n'eſt pas beſoin qu'on lui liſe, ou qu'on lui montre rien, par où il puiſſe paroître que je fais l'important, excepté pour l'amour même de ſir Hargrave.

Mr. B. Je demande qu'on n'omette point cela. Si vous êtes capable d'agir comme vous dites; à en juger par ce que j'ai oüi dire de votre affaire de Hounſlow, & par cette converſation, & par ce que je vois de vous, je vous regarde comme un prodige, & je ſerois charmé qu'il fût en mon pouvoir de vous réconcilier.

Sir Cb. Je ne pourrois, Monſieur Bagenhall, me lier d'amitié avec un homme qui a agi comme ſir Hargrave, envers une jeune Dame innocente, & diſtituée de tout ſecours. Mais je vous di-

dirai les conditions auxquelles je pourrai consentir de donner la main, par-tout où je me rencontrerai avec lui, à un homme, contre qui je ne puis avoir de ressentiment. Les voici, c'est qu'il mettra sur le compte d'une passion violente, & extravagante, sa coupable entreprise contre la meilleure des femmes; qu'il exprimera la douleur qu'il en ressent, & qu'à genoux, (ce n'est pas un deshonneur pour l'homme le plus brave de se mettre à genoux devant une femme qu'il a maltraitée) il lui demandera pardon, & avouëra que si elle le lui accorde, sa clémence est au dessus de ce qu'il mérite.

Mr. B. Bon Dieu! transcrira-t-on cela, Monsieur?

Sir Cb. Absolument; & si sir Hargrave a dans le cœur la plus petite étincelle de vraie magnanimité, il sera charmé d'embrasser l'occasion d'agir ainsi. Ecrivez, Monsieur, que la douleur, le repentir, est toute l'expiation qu'on peut faire pour un crime commis.

Je certifie la fidélité de cette narration,

Henri Cotes.

Fév. 27.

Votre cœur ne brûle-t-il pas au dedans de vous, ma chère Lucy, à présent que vous avez lu ce papier? Voyez, je vous prie, autour de vous, comme l'admiration pour cet excellent homme brille sur le visage de tous mes respectables Parens! Cependant vous l'aimiez tous déjà auparavant. Vous croyez que je l'aime aussi. Je ne sauroit qu'y faire, je ne suis pas maîtresse de vos pensées, mais j'espère que je ne puis être mise à mal par un si honnête homme.

Vous

Vous vous imaginerez que le cœur me battoit un peu, quand je ſuis venue à la queſtion de Mr. Bagenhall, ſi ſir Charles prétendoit me faire la cour pour lui-même? Je ſuis fâchée de vous dire, Lucy, que j'étois un peu plus affectée que je ne ſouhaitois de l'être. Certainement j'aurai l'œil ſur moi-même. Pour vous dire la vérité, je quittai le papier à cet endroit, & je craignois de lire la réponſe. Quand je la lus enſuite, je vis que j'aurois pu m'épargner mes ridicules petites émotions. Voyez combien je ſuis toujours franche. Cependant ſi vous ne venez pas à cet article ſans y avoir pris garde, vous n'avez pas beſoin de le lire à mon Oncle.

Monſieur Bagenhall ſe retira ſi charmé de ſir Charles, comme il l'avouoit, que Mr. Reeves m'encourage à eſperer qu'on trouvera quelque voie pour prévenir un malheur. Cependant la condition que ſir Charles a miſe à mon pardon pour ce malheureux... En vérité, ma chère, je ne ſouhaite pas de voir ſir Hargrave, ni à genoux, ni ſur ſes pieds: je ſuis ſûre que je ne pourrois le voir ſans une violente émotion. Sa barbarie, ſa méchanceté, ſa cruauté ont fait des impreſſions trop profondes ſur moi. Je ne ſaurois me réjouïr de voir le miſerable avec ſa bouche & ſa lèvre défigurée. Je crois qu'il a fallu lui recoudre la lèvre, & qu'il y porte un emplâtre.

Je n'apprens pas que ſir Charles ait rien ouï dire de lui, depuis hier, que Mr. Bagenhall le quitta.

J'eſpère qu'aucun nuage n'obſcurcira le jour de demain. Je le regarde comme un des plus heu-

heureux jours que puisse avoir, dans la situation où sont les choses,

Votre

HARRIET BYRON.

FIN du Vol. I.

59405851